

Les oubliées

Gerritsen, Tess

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



TESS GERRITSEN

Les oubliées

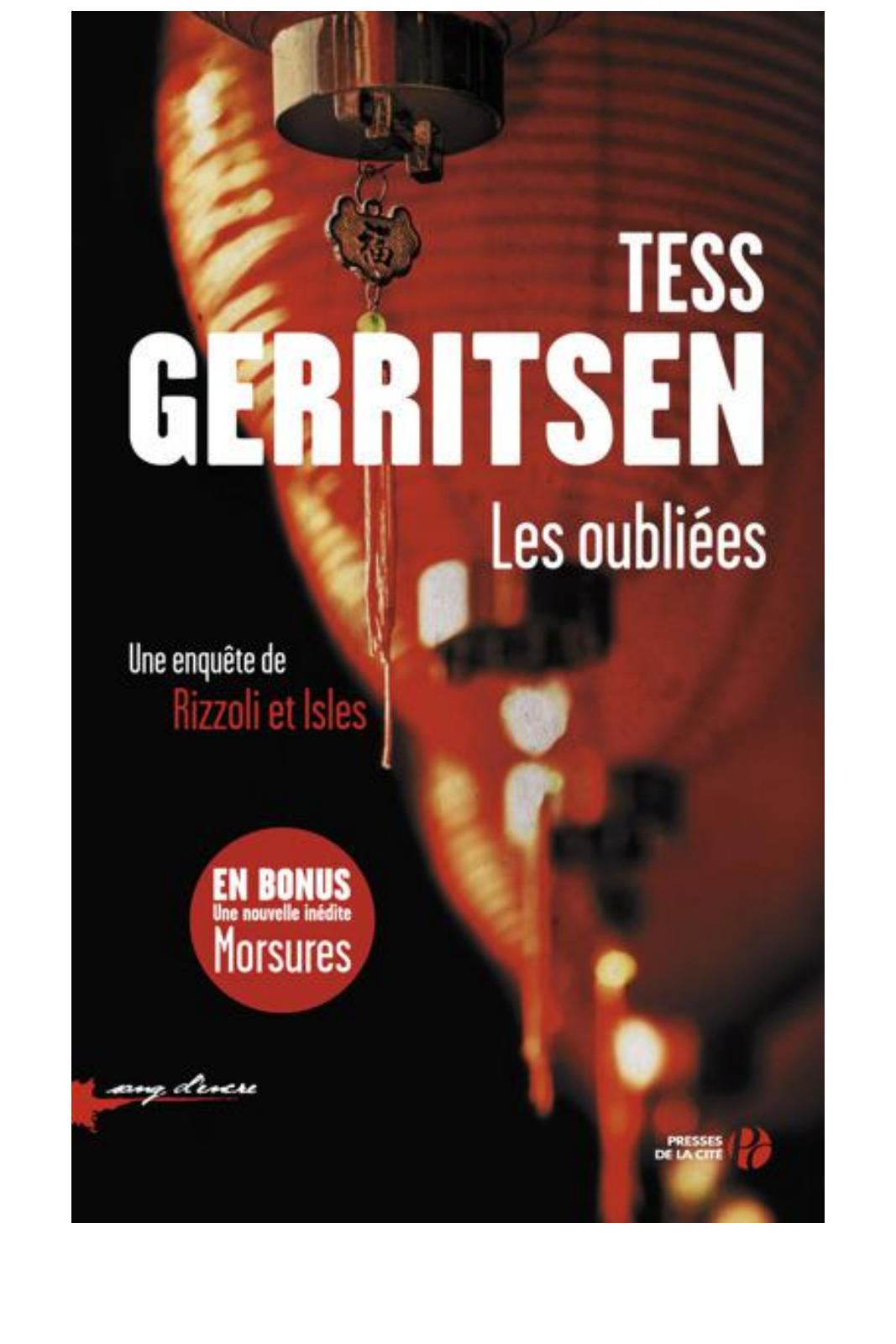
Une enquête de
Rizzoli et Isles

EN BONUS
Une nouvelle inédite
Morsures

ang d'acier

PRESSES
DE LA CITÉ





TESS GERRITSEN

Les oubliées

Une enquête de
Rizzoli et Isles

EN BONUS
Une nouvelle inédite
Morsures

ang d'ore

PRESSES
DE LA CITÉ



DU MÊME AUTEUR

Chimère, Presses de la Cité, 2000

Le Chirurgien, Presses de la Cité, 2004 ; Pocket, 2007

L'Apprenti, Presses de la Cité, 2005 et 2013 ; Pocket, 2007

Mauvais Sang, Presses de la Cité, 2006 ; Pocket, 2008

La Reine des Morts, Presses de la Cité, 2007 ; Pocket, 2009

Lien fatal, Presses de la Cité, 2008 ; Pocket, 2010

Au bout de la nuit, Presses de la Cité, 2009 ; Pocket, 2011

En compagnie du diable, Presses de la Cité, 2010 ; Pocket, 2012

L'Embaumeur de Boston, Presses de la Cité, 2011 ; Pocket, 2013

Le Voleur de morts, Presses de la Cité, 2012 ; Pocket, 2014

La Disparition de Maura, Presses de la Cité, 2013

Tess Gerritsen

LES OUBLIÉES

Roman

*Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Nathalie Serval*



*A Bill Haber et Janet Tamaro,
pour avoir cru à mes « filles ».*

« Ce que tu dois faire, dit le Singe, c'est attirer le monstre hors de sa cachette. Mais assure-toi d'abord que tu peux survivre à ce combat. »

Wou Tch'eng-en, *Le Roi des singes*,
ou *Le Voyage en Occident*

San Francisco

Je l'ai observée toute la journée.

Elle semble n'avoir rien remarqué, bien que ma voiture de location soit visible depuis le coin de rue où ses copains et elle se sont rassemblés pour tuer le temps à ne rien faire, comme tous les ados qui s'ennuient. Elle a l'air plus jeune que les autres, peut-être en raison de sa taille et de sa silhouette : à dix-sept ans, elle paraît frêle comme un roseau. De type asiatique, elle a des cheveux noirs aussi courts que ceux d'un garçon et porte un jean déchiré. Je devine que ce n'est pas pour suivre la mode, mais parce qu'elle l'a usé à vivre dans la rue. Elle tire sur sa cigarette et recrache la fumée avec la nonchalance d'une authentique racaille, une attitude qui jure avec son teint diaphane et ses traits délicats. Deux types lui jettent un coup d'œil lubrique en passant. Elle en est consciente et soutient leur regard sans broncher. Comme il est facile de crâner quand le danger n'est qu'une notion abstraite ! Je me demande comment elle réagirait, confrontée à une vraie menace. S'effondrerait-elle ou rendrait-elle coup pour coup ? Vraiment, je brûle de savoir ce qu'elle a dans le ventre, mais l'occasion de la tester ne s'est pas encore présentée.

A l'approche de la nuit, le groupe commence à se disperser. Les soirées sont fraîches à San Francisco, même en été. Les ados qui restent enfilent vestes et pulls, se rapprochent les uns des autres, allument mutuellement leurs cigarettes, savourant l'éphémère chaleur de la flamme. Mais le froid et la faim viennent à bout de leur résistance. Finalement, il n'y a plus que la jeune fille, qui n'a nulle part où aller. Elle agite la main pour dire au revoir à ses copains et s'attarde un moment au coin de la rue, comme si elle attendait quelqu'un, avant de s'éloigner à son tour. Elle se dirige maintenant vers ma voiture, les mains enfoncées dans les poches, regardant droit devant elle avec une expression tendue. A la voir ainsi, on la croirait en proie à un grave dilemme. Se demande-t-elle si elle va trouver de

quoi manger ce soir, ou ses réflexions portent-elles sur des questions plus essentielles, comme son avenir ou ses chances de survie ?

Elle ne semble pas avoir remarqué qu'on la suivait.

Les deux types qui l'ont reluquée un peu plus tôt ont surgi d'une ruelle avant de lui emboîter le pas. En dépassant ma voiture, l'un d'eux me lance un regard à travers la vitre. Jugeant que je ne représente pas une menace, son compagnon et lui poursuivent leur route du pas assuré de deux prédateurs traquant une proie sans défense.

Je descends de voiture et les prends à mon tour en chasse.

La fille s'enfonce dans une rue bordée de bâtiments abandonnés, dont les trottoirs paraissent pavés de tessons de bouteilles. Sa démarche ne trahit ni crainte ni hésitation, à croire que ce territoire lui est familier. A aucun moment elle ne se retourne, ce qui dénote une imprudence sans bornes ou une complète ignorance de ce monde et de ses dangers. Les deux types non plus ne se retournent pas. Et même s'ils me repéraient – ce qui n'arrivera pas –, ils ne verraient aucune raison de se méfier de moi.

Au croisement suivant, la fille tourne à droite et s'engouffre dans un bâtiment. Je me cache dans l'ombre et observe. Après un rapide conciliabule, les deux hommes entrent à leur tour.

Je lève les yeux vers les fenêtres condamnées du premier étage. L'entrepôt semble désaffecté. Une pancarte en interdit l'accès aux intrus. J'avance prudemment et constate que la porte est entrebâillée. Je me glisse à l'intérieur. Le temps que mes yeux s'habituent à l'obscurité, je fais appel à mes autres sens. Le plancher craque, une odeur de cire brûlée parvient à mes narines et je distingue une faible lueur sur ma gauche, par l'embrasement d'une porte.

Je m'approche et risque un coup d'œil dans la pièce.

La fille est agenouillée devant une table de fortune, le visage éclairé par la flamme tremblante d'une bougie. Son campement improvisé comprend un sac de couchage, quelques provisions et un réchaud. Comme elle bataille pour ouvrir une conserve récalcitrante, elle n'entend pas les deux types.

Je suis sur le point de crier pour l'avertir quand elle pivote et se retrouve face à eux avec un ouvre-boîte comme seule arme.

— Ici, c'est chez moi, dit-elle. Fichez le camp !

Je renonce à intervenir, j'ai envie de voir ce qui va suivre. De

découvrir ce qu'elle vaut.

Un des types éclate de rire.

— On fait que passer, chérie.

— Je vous ai invités ?

— Non, mais on dirait que t'as besoin de compagnie.

— Et toi, on dirait que t'as besoin d'un cerveau...

Pas très malin de sa part : la colère et le désir sont un cocktail explosif chez un homme.

Tandis que la gosse, impassible, brandit toujours son arme dérisoire, les deux types s'élancent. Je m'apprête à bondir, mais elle me devance. Son pied vient frapper l'un d'eux au sternum. Un geste inélégant, mais efficace : les mains pressées sur la poitrine, l'agresseur peine à reprendre son souffle. Avant que son complice ne réagisse, la fille fait volte-face et lui plante l'ouvre-boîte dans la tempe. Il recule en hurlant.

La situation devient fichtrement intéressante.

Le premier agresseur, ayant repris ses esprits, se rue vers elle et la renverse. Elle lui décoche un coup de poing au menton, mais la fureur a rendu le type insensible à la douleur et il parvient à l'immobiliser en l'écrasant de tout son poids. Puis l'autre agrippe ses poignets et lui plaque les bras au sol.

Elle est une combattante-née, mais sa jeunesse et son inexpérience ont causé sa perte. Le premier type tire brutalement son jean sur ses hanches maigres. Son érection est visible à travers son pantalon.

Un homme n'est jamais aussi vulnérable que sous l'empire du désir. Occupé à défaire sa braguette, il ne m'entend pas approcher. Avant de comprendre ce qui lui arrive, il se retrouve par terre, la mâchoire brisée.

L'autre lâche la fille et se dresse devant moi comme un ressort, mais je suis plus rapide. Avec un cri aigu, il s'effondre tel un buffle trop lourd et trop stupide pour survivre à l'attaque d'un tigre. Son bras forme un angle bizarre avec son corps.

Je m'approche de la fille et la relève.

— Tu n'es pas blessée ?

Elle remonte son jean et me regarde d'un air effaré.

— Vous êtes qui ?

— Je te le dirai plus tard. Filons !

— Ces types... Qu'est-ce que vous leur avez mis !

— Tu veux que je t'apprenne à en faire autant ?

— Putain, oui !

Je jette un coup d'œil aux deux hommes qui se tordent de douleur et pousse la gosse vers la porte.

— Première leçon : savoir fuir quand il est temps. Viens !

Pour une gamine aussi frêle, elle a un appétit de loup. Je la regarde engloutir trois tacos au poulet et une pleine assiette de purée de haricots rouges qu'elle fait descendre avec un grand verre de Coca. Elle voulait manger mexicain, alors nous avons atterri dans un café décoré de *señoritas* aux couleurs criardes, où des haut-parleurs crachent de la musique de mariachis. Si ses traits trahissent ses origines chinoises, ses cheveux presque ras et son jean déchiré sont cent pour cent américains. Ce n'est pas une créature civilisée que j'ai en face de moi, mais un animal sauvage qui aspire bruyamment les dernières gouttes de son Coca avant de croquer les glaçons.

Je commence à douter du bien-fondé de ma décision : elle est déjà trop âgée pour apprendre et trop rebelle pour se plier à une quelconque discipline. Je ferais mieux de la renvoyer dans la rue – si c'est ce qu'elle veut – et de trouver un autre moyen d'atteindre mon objectif. Mon regard tombe alors sur les cicatrices qui marquent les jointures de ses doigts, et je repense à la manière dont elle a affronté ses deux agresseurs. Pour un peu, elle en venait à bout toute seule. Elle a un sens inné du combat et ignore la peur : deux qualités qui ne s'acquièrent pas par l'enseignement.

Je lui demande :

— Tu ne te souviens pas de moi ?

Elle pose son verre et me dévisage longuement. Pendant une seconde, elle paraît me reconnaître, puis elle secoue la tête.

J'ajoute :

— Il s'est écoulé beaucoup de temps : douze ans...

Une éternité pour une gosse de son âge.

— Pas étonnant que votre tête me dise rien, marmonne-t-elle.

Elle plonge la main dans sa poche, en sort une cigarette et l'allume.

— Tu pollues ton corps.

— Peut-être, mais c'est le mien, réplique-t-elle.

— Plus maintenant, si tu veux que je t'entraîne.

Je me penche par-dessus la table et lui arrache la cigarette des lèvres.

— Tu vas devoir changer d'attitude et me montrer du respect.

— On croirait entendre ma mère...

— J'ai connu ta mère, à Boston.

— Elle est morte.

— Je sais. Elle m'a écrit le mois dernier, pour m'annoncer qu'elle était très malade et qu'il lui restait peu de temps à vivre. C'est pourquoi je suis là.

J'ai alors la surprise de voir briller des larmes dans ses yeux. Elle détourne vivement la tête, comme si elle avait honte. En la découvrant si vulnérable, je pense soudain à ma propre fille. Ma vision se brouille – elle était plus jeune qu'elle quand je l'ai perdue. Je ne me cache pas. C'est le chagrin qui a fait de moi ce que je suis et forgé ma résolution.

J'ai besoin de cette gosse, autant qu'elle a besoin de moi.

— Il m'a fallu des semaines pour te retrouver, lui dis-je.

— J'en avais marre du foyer. Je suis mieux toute seule.

— Si ta mère te voyait, elle en aurait le cœur brisé...

— Elle ? Elle n'avait jamais une minute pour moi !

— Peut-être parce qu'elle cumulait deux emplois afin de t'élever ? Parce qu'elle ne pouvait compter que sur elle-même ?

— Elle se laissait marcher dessus par tout le monde. Je l'ai jamais vue tenir tête à quelqu'un. Même pas pour me défendre !

— Elle avait peur.

— Elle était lâche, oui !

Son ingratitude excite ma colère.

— Ta mère a souffert au-delà de tout ce que tu peux imaginer, dis-je, plantant mon regard dans le sien. Et tout ce qu'elle a fait dans sa vie, elle l'a fait pour toi !

De dépit, je lui jette sa cigarette au visage. Elle a beau être forte et intrépide, elle n'a aucun sens de l'honneur familial ; elle manque à ses devoirs envers ses parents défunts. Sans ce lien qui nous unit à nos ancêtres, nous ne sommes que des grains de poussière flottant dans le vide, seuls et sans attaches.

Je règle la note et me lève.

— Je te souhaite de comprendre un jour l'importance du sacrifice

que ta mère a consenti pour toi.

— Vous partez ?

— Il n'y a rien que je puisse t'apprendre.

— Pourquoi m'avoir cherchée, alors ?

— Je pensais que tu serais différente. J'espérais trouver en toi un terrain propice, et te convaincre de m'aider.

— A faire quoi ?

Comment répondre à sa question ? Le silence se prolonge, uniquement troublé par les crachotements métalliques de la musique.

— Tu te souviens de ton père ? finis-je par dire. Tu sais comment il est mort ?

— J'ai pigé, murmure-t-elle en me regardant droit dans les yeux. Si vous êtes là, c'est parce que ma mère vous a parlé de lui dans sa lettre.

— Ton père était un homme bon. Il t'aimait. Par ta conduite, tu déshonores sa mémoire et celle de ta mère. Tiens, dis-je en jetant une liasse de billets sur la table. En souvenir de tes parents... Quitte la rue, retourne à l'école. Là, au moins, tu ne seras pas obligée de te défendre contre les violeurs.

Je tourne les talons, m'éloigne de la table. Elle me rattrape avant que je n'atteigne la porte.

— Hé ! Vous allez où ?

— Chez moi, à Boston.

— Je me souviens de vous, maintenant. Et je crois savoir ce que vous voulez.

Je l'observe un instant.

— Tout ce que je veux, c'est ce que tu devrais vouloir, toi.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Mon regard glisse sur ses épaules maigres, ses hanches si étroites qu'elles retiennent à peine son jean.

— Le problème n'est pas de *faire*, mais d'*être*.

Lentement, je m'approche d'elle. Jusque-là, je ne lui inspirais aucune crainte – après tout, je ne suis qu'une femme –, mais ce qu'elle lit dans mes yeux la fait reculer.

— Tu as peur ? dis-je d'une voix à peine audible.

Cette écervelée relève le menton et me lance d'un air de défi :

— Non !

— Eh bien, tu devrais.

Sept ans plus tard

— Je m'appelle Maura Isles, I-S-L-E-S, et je travaille pour le bureau du médecin légiste en chef du Massachusetts.

— S'il vous plaît, docteur Isles, veuillez détailler votre expérience professionnelle devant la cour, demanda le substitut du procureur du comté de Suffolk, Carmela Aguilar.

Maura ne quittait pas celle-ci des yeux, se raccrochant à son expression neutre pour ne pas voir les regards haineux du prévenu et de ses partisans, dont plusieurs dizaines avaient pris place dans la salle d'audience. Aguilar ne semblait pas remarquer l'attitude de cette partie de l'assistance, constituée de policiers et de leurs proches, ou bien elle s'en moquait. Maura, elle, était consciente de défendre sa réputation devant une foule hostile, et elle n'avait même pas commencé à parler.

Avec sa mâchoire carrée et ses épaules larges, le prévenu – l'agent Wayne Brian Graff, de la police de Boston – incarnait le héros typiquement américain. La sympathie du public lui était acquise, et nul dans la salle n'aurait songé à plaindre sa victime, dont le corps martyrisé avait atterri six mois plus tôt sur la table d'autopsie de Maura... Un pauvre type qu'on avait enterré à la sauvette, personne ne l'ayant réclamé, et qui, deux heures avant sa mort, avait commis l'erreur fatale d'abattre un policier.

Tous les regards de l'auditoire étaient fixés sur elle, tels des pointeurs laser. Maura prit la parole :

— Après une licence en anthropologie à Stanford, j'ai fait des études de médecine à l'université de Californie, à San Francisco, avec une spécialisation en anatomie pathologique et biologie médicale. A la fin de mon internat, j'ai suivi deux années de formation supplémentaire en médecine légale tout en occupant un poste d'enseignant-chercheur à l'université de Californie de Los Angeles...

— Etes-vous titulaire d'un certificat de spécialisation ?

— Oui, madame le procureur. En médecine générale et légale.

— Et où avez-vous exercé avant d'intégrer le bureau du médecin légiste en chef, à Boston ?

— J'ai travaillé sept ans pour le même bureau, à San Francisco. J'enseignais en parallèle la biologie clinique à l'université de Californie. Je suis habilitée à exercer à la fois dans le Massachusetts et en Californie.

Le visage d'Aguilar se crispa imperceptiblement : en fournissant autant de détails, Maura lui avait coupé l'herbe sous le pied. Mais la jeune femme avait si souvent détaillé son CV devant un tribunal qu'elle anticipait les questions. Où avait-elle étudié ? En quoi consistait son travail ? Était-elle qualifiée pour témoigner dans cette affaire ?

Aguilar entra dans le vif du sujet :

— Avez-vous pratiqué une autopsie sur le dénommé Fabian Dixon, au mois d'octobre dernier ?

— Oui.

Pour laconique qu'elle fût, la réponse de Maura suscita un regain de tension dans l'assistance.

— Dites-nous comment vous avez été amenée à autopsier M. Dixon.

Le regard d'Aguilar la transperçait. *Ne fais pas attention à ces gens*, semblait-elle lui dire. *Contente-toi d'exposer les faits*.

Maura se redressa et commença à parler, assez fort pour être entendue jusqu'au dernier rang :

— Le sujet, un homme de vingt-quatre ans, avait été retrouvé inconscient sur la banquette arrière d'une voiture de patrouille de la police de Boston, une vingtaine de minutes après son arrestation. Une ambulance l'a transporté au Massachusetts General Hospital, où il a été déclaré mort à son arrivée au service des urgences, puis transféré à la morgue.

— Les circonstances du décès justifiaient-elles une autopsie ?

— Oui.

— Veuillez nous dire à quoi ressemblait M. Dixon quand vous l'avez vu pour la première fois.

Pas « le mort » ou « le cadavre », mais « M. Dixon »... Une façon de rappeler au tribunal que la victime possédait un nom, un visage, un passé.

— M. Dixon était un homme de taille et de corpulence moyennes. Il portait en tout et pour tout un slip et une paire de chaussettes. On lui avait enlevé ses autres vêtements aux urgences, avant de tenter de le réanimer. Il avait encore des électrodes sur la poitrine et un cathéter dans le bras gauche...

Maura hésita à poursuivre.

— Et son corps ? insista Aguilar. Dans quel état était-il ?

— Il présentait des ecchymoses multiples sur la poitrine, le flanc gauche, la partie supérieure de l'abdomen, ainsi que des marques de laceration à la lèvre et au cuir chevelu. Il avait les paupières enflées et il lui manquait deux dents – les incisives centrales supérieures.

L'avocat de la défense se dressa tel un ressort.

— Objection ! On ignore quand il a perdu ses dents. Si ça se trouve, elles étaient tombées depuis des années !

— La radiographie a révélé la présence de l'une d'elles dans son estomac, rétorqua Maura.

— Je demande au témoin de s'abstenir de faire des commentaires à moins que je ne l'y invite, déclara le juge d'un ton sévère. Objection rejetée, ajouta-t-il à l'intention de l'avocat. Veuillez poursuivre, madame le procureur.

Aguilar réprima un sourire et se tourna vers Maura.

— Donc, M. Dixon était couvert d'ecchymoses, son corps présentait des marques de laceration et au moins une de ses dents était récemment tombée sous les coups.

— C'est ça, acquiesça Maura. Les photos prises à la morgue l'attestent.

— Si la cour m'y autorise, reprit Aguilar, j'aimerais lui montrer les photos en question. Mais avant, je me dois d'avertir le public : s'il se trouve des personnes impressionnables dans la salle, je leur conseille de sortir.

Elle balaya l'assistance du regard. Personne ne se leva.

Quand un premier cliché montrant le corps meurtri de Fabian Dixon apparut à l'écran, des exclamations fusèrent. Maura avait volontairement minimisé l'importance des blessures infligées à la victime, laissant aux images le soin d'exposer la vérité dans toute sa crudité : Fabian Dixon avait été sauvagement frappé avant d'être jeté sur la banquette de la voiture de patrouille.

Les photos se succédèrent tandis que Maura énumérait ses

constatations au cours de l'autopsie : les multiples fractures des côtes, la dent dans l'estomac, la présence de sang dans les poumons, et la cause de la mort, une rupture de la rate ayant entraîné une grave hémorragie intrapéritonéale.

— Selon vos conclusions, demanda Aguilar, comment est survenu le décès de M. Dixon ?

Maura redoutait cette question, et plus encore les conséquences de la réponse qu'elle s'appêtait à faire.

— M. Dixon est décédé par homicide.

Ce n'était pas son rôle de désigner un coupable, toutefois elle ne put s'empêcher de regarder Wayne Graff à la dérobée. Immobile sur sa chaise, le prévenu gardait un visage de marbre. Pendant dix ans, il avait servi la ville de Boston avec honneur. Une douzaine de témoins de moralité avaient expliqué à la barre comment l'agent Graff les avait secourus au mépris du danger. Tous l'avaient présenté comme un héros, et Maura ne doutait pas de leur sincérité.

Mais pendant la nuit du 31 octobre, Wayne Graff et son coéquipier s'étaient mués en vengeurs. *Le sujet avait un comportement violent et agité*, avaient-ils écrit dans leur rapport, *comme s'il avait consommé du crack ou du PCP*. Selon leur version, Dixon leur avait opposé une vive résistance, démontrant une force hors du commun, au point qu'ils avaient dû s'y mettre à deux pour le pousser à l'intérieur du véhicule de patrouille. *Il paraissait insensible à la douleur*, ajoutait le rapport. *Tout en se débattant, il poussait des grognements animaux et tentait d'arracher ses vêtements, malgré le froid qui régnait ce soir-là*.

Suivait la description presque trop parfaite du syndrome de délire aigu, connu pour avoir causé la mort d'un certain nombre de prisonniers sous l'empire de la cocaïne. Toutefois, le rapport toxicologique avait seulement révélé la présence d'alcool dans l'organisme de Dixon. Il ne faisait aucun doute dans l'esprit de Maura que le jeune homme avait succombé à un homicide, et l'un des coupables se trouvait en face d'elle, à la table de la défense.

— Je n'ai pas d'autres questions, dit Aguilar.

Quand elle se rassit, son visage exprimait la conviction d'avoir d'ores et déjà gagné la partie. Puis l'avocat de la défense, Morris Whaley, se leva et se dirigea vers Maura, qui se raidit. Dans d'autres circonstances, elle aurait pu le trouver séduisant avec son complet Brooks Brothers et son sourire cordial. A le voir s'approcher, on aurait

cru qu'ils étaient à un cocktail et qu'il souhaitait juste bavarder avec elle.

— Nous avons tous été impressionnés par la liste de vos titres et qualités, docteur Isles, commença-t-il.

Maura ne le quittait pas des yeux, se demandant de quel côté allait venir l'attaque.

— Personne dans cette salle ne doute que vous ayez travaillé dur pour parvenir à ce résultat... Surtout si l'on tient compte des épreuves que vous avez traversées au cours des derniers mois...

Aguilar poussa un soupir exaspéré et se releva.

— Objection ! Cette remarque est hors de propos.

— Au contraire, Votre Honneur. Elle concerne la capacité de jugement du témoin.

— Expliquez-vous, dit le juge.

— Les expériences passées peuvent influencer la manière dont un témoin interprète les faits.

— De quelles « expériences » parlez-vous ?

— Vous le saurez si vous m'autorisez à poursuivre.

Le juge fusilla l'avocat du regard, puis il laissa tomber :

— Permission accordée... Mais n'abusez pas de ma patience.

Aguilar se rassit, furieuse, tandis que Whaley reportait son attention sur Maura.

— Docteur Isles, vous rappelez-vous à quelle date vous avez examiné le défunt ?

Maura fut prise de court. Elle ne s'attendait pas à ce que Whaley revienne sur l'autopsie.

— Vous voulez parler de M. Dixon ? demanda-t-elle, notant que l'avocat avait évité d'employer le nom de la victime.

Une lueur d'agacement brilla dans les yeux de Whaley, qui acquiesça :

— C'est ça.

— Eh bien, l'examen post mortem est daté du 1^{er} novembre dernier.

— C'est ce jour-là que vous avez identifié la cause du décès ?

— Oui. Comme je l'ai dit, M. Dixon a succombé à une hémorragie interne résultant d'une rupture de la rate.

— Et vous avez alors conclu à un homicide ?

Maura marqua une hésitation.

— Non... Enfin, pas de façon définitive.

— Pour quelle raison ?

Maura prit une profonde inspiration. Dans la salle, tous les regards étaient fixés sur elle.

— J'attendais que l'étude toxicologique dise si M. Dixon était sous l'influence de la cocaïne ou d'autres substances chimiques au moment de sa mort. En l'absence de résultats, je préférerais ne pas m'avancer...

— Un scrupule qui vous honore, sachant que votre conclusion risquait de détruire la carrière, voire l'existence de deux policiers dévoués à leur mission.

— Seuls les faits m'importent, maître. Pas leurs conséquences.

La mâchoire de l'avocat se crispa. Visiblement, il n'appréciait pas sa réponse. Il laissa soudain tomber son masque de bonhomie, un changement d'attitude qui valait déclaration de guerre.

— Donc, reprit-il, vous avez autopsié M. Dixon le 1^{er} novembre...

— Oui.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Je ne suis pas sûre de comprendre la ques...

— Vous êtes partie en week-end ?

Une sourde inquiétude envahit Maura. La tournure que prenait l'interrogatoire ne lui plaisait pas.

— Je me suis rendue à un congrès de médecine légale, répondit-elle.

— Dans le Wyoming, je crois ?

— En effet.

— Et là, vous avez été agressée par un policier passé du côté du crime...

Aguilar bondit de sa chaise.

— Objection !

— Objection rejetée, trancha le juge.

Whaley sourit avant de reposer sa question :

— Docteur Isles, oui ou non, avez-vous été agressée par un policier ?

— Oui...

— Pardon ? Je n'ai pas entendu.

— Oui, répéta Maura plus fort.

— Et comment avez-vous survécu à cette agression ?

Le public était suspendu aux lèvres de Maura. Mais celle-ci se

tisait. Le souvenir des événements qui s'étaient produits cinq mois plus tôt lui inspirait toujours d'affreux cauchemars. Dès qu'elle fermait les yeux, elle revoyait les collines désolées du Wyoming. La portière du 4 × 4 du shérif adjoint Martineau se refermait en claquant, l'emprisonnant derrière la grille qui séparait le véhicule en deux... Paniquée, elle frappait en vain la vitre avec les poings, tentant d'échapper à l'homme qui voulait la tuer¹...

— Docteur Isles ? Comment vous en êtes-vous sortie ? Quelqu'un est-il venu à votre secours ?

Maura acquiesça, la gorge serrée.

— Oui. Un garçon...

— Vous voulez parler de Julian Perkins ? Le jeune homme de seize ans qui a abattu le policier en question ?

— Il n'avait pas le choix !

Whaley inclina légèrement la tête.

— Vous prenez la défense d'un garçon qui a tué un policier ?

— Pas un policier : un criminel !

— Ensuite, vous avez regagné Boston et conclu à la mort par homicide de M. Dixon.

— C'est la vérité !

— A moins qu'il ne s'agisse d'un malheureux accident : un individu violent qui résiste lors de son interpellation...

— Vous avez vu les photos : les policiers ont fait un usage disproportionné de la force.

— Julian Perkins aussi, en abattant un shérif adjoint. Néanmoins, vous semblez l'excuser.

— Objection ! protesta Aguilar. Nous ne sommes pas là pour faire le procès du Dr Isles.

Ignorant l'interruption, Whaley enchaîna :

— Que s'est-il passé au Wyoming, docteur ? Vous avez eu une sorte d'illumination pendant que vous luttiez pour votre survie ? Il vous est subitement apparu que l'ennemi, c'était le flic ?

— Objection !

— A moins que vous n'ayez toujours considéré la police comme votre ennemie, suivant en cela une prédisposition familiale...

Le juge abattit son marteau.

— Maître Whaley, veuillez vous approcher.

Maura se rassit, hébétée, tandis que le juge se concertait avec les

représentants des deux parties. Tous les flics de Boston devaient savoir que sa mère, Amalthea, purgeait une peine de réclusion à perpétuité à la prison pour femmes de Farmingham... Et tous se demandaient probablement si elle avait hérité des penchants criminels du monstre qui lui avait donné le jour. Soudain son regard croisa celui de Graff, et les lèvres du prévenu se retroussèrent dans un sourire. *Tu vois ce qui arrive quand on franchit la ligne rouge ?* semblait-il lui dire.

— La séance est ajournée jusqu'à 14 heures, annonça le juge.

Tassée sur sa chaise, Maura tarda à prendre conscience de la présence d'Aguilar, debout à ses côtés.

— C'était un coup bas, dit le substitut du procureur. Le juge n'aurait pas dû le laisser faire.

— Il a concentré ses attaques sur moi, constata Maura.

— Les photos de l'autopsie ne lui laissaient pas d'autre recours. Êtes-vous sûre de n'avoir rien à me confier, docteur Isles ? ajouta Aguilar en scrutant la jeune femme.

— Hormis le fait que ma mère est une meurtrière et que je torture des chatons pour passer le temps ?

— Je suis sérieuse.

— Vous l'avez dit vous-même : ce n'est pas moi qu'on juge.

— Non, mais la partie adverse va tenter de vous décrédibiliser en insinuant que vous détestez les flics, que vous poursuivez un but secret... Ce n'est pas bon pour nous, ça. Donc, si vous cachez quelque chose susceptible de peser sur l'issue de ce procès, c'est le moment de m'en parler.

Maura évoqua intérieurement les aspects les plus sombres de son existence – sa liaison amoureuse illicite, à laquelle elle avait mis fin à son retour du Wyoming, les multiples cas de violence qui entachaient son histoire familiale – avant de répondre :

— Tout le monde a des secrets. Les miens n'ont aucun rapport avec cette affaire.

— Il faut l'espérer, répliqua Aguilar.

1. Cf., du même auteur, *La Disparition de Maura*, Presses de la Cité, 2013.

Le Chinatown de Boston est infesté de fantômes. Ils hantent aussi bien les allées tranquilles de Tai Tung Village que la très animée Beach Street, aiment flâner le long de Ping On Alley ou des ruelles obscures autour d'Oxford Place. C'est du moins ce qu'affirmait Billy Foo, et qu'importe s'il n'y croyait pas lui-même : son boulot consistait à convaincre les touristes qu'ils étaient entourés d'esprits. Les gens ne demandaient qu'à gober ces salades... Sinon, ils n'auraient pas été aussi nombreux à déboursier quinze dollars pour le plaisir de frissonner en écoutant de sordides histoires de meurtres. Cette nuit-là, ils étaient treize – le nombre fatal ! – à prendre part au « Circuit des fantômes de Chinatown », dont deux morveux d'une dizaine d'années (des jumeaux), qui auraient dû être couchés depuis longtemps. Mais quand on a besoin d'argent, on ne se montre pas regardant sur la clientèle. Billy était un aspirant comédien au chômage, et sa prestation de ce soir allait lui rapporter la coquette somme de cent quatre-vingt-quinze dollars, sans compter les pourboires. A ce tarif-là, il acceptait volontiers de raconter des histoires à dormir debout, et même de se ridiculiser en portant une robe de mandarin en satin et une tresse postiche.

Billy écarta les bras d'un geste dramatique – ses trois années d'études théâtrales l'avaient rendu maître dans l'art de capter l'attention du public – et commença d'une voix profonde qui couvrait la rumeur de la circulation :

— Mesdames et messieurs, je vous invite à remonter le temps jusqu'au vendredi 2 août 1907...

Il pointa le doigt vers le côté opposé de la rue avant de reprendre :

— Cet endroit, Oxford Place, est le cœur palpitant du quartier chinois de Boston. A l'époque dont je vous parle, ces rues grouillent d'immigrants. La chaleur étouffante exacerbe l'odeur de sueur et d'épices qui plane dans l'air. A l'insu de tous, la mort rôde...

Billy se mit en marche, faisant signe au groupe de le suivre. Leurs expressions attentives lui confirmèrent qu'il les tenait déjà en haleine, alors même qu'il était loin d'avoir donné toute la mesure de son

talent. Il agita les larges manches de sa robe, prit une profonde inspiration, et...

— M'man, il m'a poussé ! pleurnicha un des morveux.

— Ça suffit, Michael ! gronda la mère.

— Mais j'ai rien fait !

— Tu embêtes ton frère.

— C'est lui qu'a commencé !

— Si vous ne vous calmez pas tout de suite, je vous ramène à l'hôtel !

Oh ! oui, pensa Billy. *S'il te plaît, emmène-les...* Hélas, la mère ne mit pas sa menace à exécution. Les deux gosses, les bras croisés, continuèrent à échanger des regards noirs dans un silence boudeur.

— Comme je le disais... reprit Billy.

Malheureusement, l'interruption l'avait déconcentré. A son grand désespoir, la tension dramatique était retombée comme un soufflé. Il serra les dents et poursuivit :

— Imaginez une nuit chaude d'été... Assis sur cette place, une foule d'Asiates prennent un peu de repos après une dure journée de travail dans les boutiques et les blanchisseries du quartier...

Billy détestait le terme « asiates », mais il se forçait à l'employer pour recréer l'ambiance d'un temps où les journaux regorgeaient de clichés sur les Orientaux « fourbes et cruels ». Même le magazine *Time* évoquait « la malveillance sournoise qui transpirait de ces visages aussi jaunes que des formulaires de télégramme ». A l'époque, les seuls emplois possibles pour un jeune homme tel que Billy étaient ceux de blanchisseur, cuisinier ou ouvrier.

— Nul n'a conscience que cette place va être le théâtre d'un affrontement sanglant entre deux clans rivaux, le Hip Sing et le On Leong. Soudain un pétard explose. Quelques instants plus tard, la nuit résonne de détonations d'armes à feu ! Les habitants du quartier fuient, paniqués, mais tous ne sont pas assez rapides... Quand le silence retombe, cinq hommes gisent sur la place, morts ou grièvement blessés, victimes d'un nouvel épisode de la sinistre guerre des triades...

— M'man, on peut y aller, maintenant ?

— Chut ! Ecoute le monsieur.

— Je m'ennuiie...

Billy marqua une pause. Faute de pouvoir étrangler le petit

monstre, il lui lança un regard venimeux qui n'eut pas l'air de l'impressionner.

— Par les nuits de brouillard comme celle-ci, reprit-il, on peut entendre l'écho des explosions et apercevoir des silhouettes spectrales qui tentent d'échapper aux balles, frappées de terreur. A présent, je vous invite à traverser la rue pour aller à la rencontre d'autres fantômes...

— M'man ! M'man !

Billy ignora le sale gosse et entraîna le groupe à travers Beach Street. *Encore une heure à tenir*, se répétait-il. *Pense aux pourboires, et souris...* Leurs prochaines étapes étaient Knapp Street, puis l'ancien cercle de jeu de Tyler Street, où cinq hommes avaient été tués d'une balle dans la tête en 1991. L'histoire du quartier regorgeait de crimes sanglants.

Knapp Street est tout au plus une ruelle, mal éclairée et peu fréquentée. Il y règne cependant un froid glacial que rien ne semble pouvoir dissiper, même les soirs d'été. Billy frissonna dans sa robe de satin. On avait l'impression que la température venait de chuter de plusieurs degrés. Il entendit d'ailleurs les touristes remonter les fermetures à glissière de leurs vestes et en vit certains sortir des gants de leurs poches. Les immeubles qui se dressaient de part et d'autre de la ruelle renvoyaient l'écho de leurs pas. Même les deux morveux semblaient avoir perçu le changement d'ambiance, car ils se taisaient enfin. Une présence sinistre habitait les lieux.

Billy s'arrêta devant un bâtiment abandonné. Des barreaux d'acier condamnaient la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée. Une échelle d'incendie rouillée permettait d'accéder aux étages supérieurs, dont les fenêtres étaient barricadées par des planches, comme si on avait voulu empêcher la fuite d'une entité dangereuse et hostile. Les touristes se rapprochèrent instinctivement les uns des autres, pour lutter contre le froid ou se protéger de la chose qui hantait la ruelle.

Billy prit la parole :

— Cet immeuble a été le théâtre d'une des affaires criminelles les plus horribles qu'ait jamais connues Chinatown. L'enseigne a disparu depuis, mais il accueillait autrefois, il y a dix-neuf ans exactement, un restaurant, le Red Phoenix. Un établissement modeste, qui comptait à peine huit tables, mais réputé pour ses fruits de mer. Le soir du 30 mars, le temps était froid et humide, comme aujourd'hui. Un calme

inhabituel régnait dans le quartier. Seuls deux employés se trouvaient à l'intérieur du restaurant – le serveur, Jimmy Fang, et le cuisinier, un immigrant clandestin chinois appelé Wu Weimin – quand trois clients se présentèrent. Ils ne le savaient pas encore, mais ce repas devait être le dernier de leur vie. On ne connut jamais la cause de la folie furieuse qui s'empara du cuisinier : la conséquence d'un excès de travail ? Ou le traumatisme de vivre isolé, dans un pays étranger ?

La voix de Billy se réduisit à un murmure :

— A moins qu'il n'ait été possédé par une puissance extérieure... Une force maléfique qui l'aurait poussé à saisir une arme à feu. Une force qui hante cette ruelle sinistre. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il a fait irruption dans la salle du restaurant, pointant son arme devant lui, et qu'il...

Billy leva la tête vers le toit. Il aurait juré avoir surpris quelque chose là-haut – un mouvement furtif, comme le battement d'ailes d'un oiseau géant, d'un noir presque aussi profond que celui du ciel. Mais il eut beau scruter la nuit, il ne distingua que la silhouette grêle de l'échelle cramponnée à la façade.

— Et après ? interrogea un des gosses. Il s'est passé quoi ?

Billy reporta son attention sur les visages qui lui faisaient face. Tous étaient suspendus à ses lèvres, mais il n'était plus dans son personnage. Il ressentit le désir urgent de fuir l'obscurité de la ruelle pour retrouver les lumières de Beach Street et fit appel à toute sa volonté pour ne pas prendre ses jambes à son cou.

Il débita d'une traite :

— Il a tué tout le monde avant de se suicider.

Leur tournant le dos, il s'éloigna alors à grands pas de l'immeuble délabré, peuplé de spectres et de souvenirs sanglants. Il marchait si vite que les touristes eurent du mal à le suivre. A une cinquantaine de mètres devant lui se trouvaient les illuminations et le trafic de Harrison Avenue – le monde des vivants. Il ne pouvait se défaire de l'impression qu'une menace pesait sur eux et qu'une présence invisible les observait – ou plutôt l'observait, lui.

Un cri de femme strident le fit s'arrêter net, le cœur battant. Puis un immense éclat de rire s'empara du groupe.

— Bien joué ! s'exclama un homme. Vous faites le même coup à chaque visite ?

— Pardon ? demanda Billy, décontenancé.

— Vous m’avez fichu une de ces trouilles ! C’est drôlement réaliste, dites donc !

— Je ne vois pas de quoi vous parlez...

L’homme s’adressa alors à un des jumeaux :

— Hé, petit gars ! Montre-nous ce que tu as là.

Le gamin s’approcha.

— Je l’ai ramassée par là, près de cette poubelle, expliqua-t-il. On dirait une vraie. Trop flippant...

Billy se figea, incapable de parler, le regard fixé sur l’objet que tenait le garçon. Des gouttelettes d’un noir d’encre s’en écoulaient, tachant la veste du gosse.

Sa mère fut la première à réagir. En l’espace de quelques secondes, tout le groupe se mit à hurler et à s’agiter autour du gamin abasourdi, lequel brandissait sa trouvaille, ignorant le sang qui gouttait sur sa manche.

— Dire que j'y étais samedi soir, déclara l'inspecteur Barry Frost pendant qu'ils roulaient en direction de Chinatown. J'ai emmené Liz voir un ballet au Wang Theater. Elle adore ça. Moi, je me suis endormi au milieu du spectacle. Après, on est allés dîner à l'East Ocean City...

On n'avait pas idée d'être aussi bavard à 2 heures du matin ! Pendant que son coéquipier lui racontait par le menu la soirée qu'il avait passée avec sa dernière conquête, l'inspecteur Jane Rizzoli se concentrait sur la conduite. L'éclat des lampadaires, les feux des véhicules qu'ils croisaient agressaient ses yeux fatigués. A peine une heure plus tôt, elle dormait à poings fermés au côté de son mari. A présent, elle luttait contre le sommeil tout en manœuvrant à travers la circulation. Pour une raison inconnue, un ralentissement s'était formé devant eux. Pourtant, à cette heure, les honnêtes citoyens auraient dû se trouver au fond de leur lit !

— Tu y as déjà mangé ? demanda Frost.

— Où ça ?

— A l'East Ocean City. Liz a commandé des palourdes à la sauce soja. Un délice ! J'ai faim rien que d'y penser...

— C'est qui, Liz ?

— Je t'ai parlé d'elle la semaine dernière. On s'est rencontrés au club de remise en forme.

— Je croyais que tu sortais avec une certaine... Muffy ?

— Maggie. Ça n'a pas marché.

— Avec la précédente non plus...

— Hé ! J'ai besoin de me remettre en selle, tu saisis ? De mieux cerner ce que j'attends d'une relation. Quand j'étais en couple, je ne me doutais pas qu'il y avait autant de filles disponibles...

— Pas des « filles », Frost, des « femmes ».

— Je sais, je sais. Alice m'a fait la leçon je ne sais combien de fois.

Jane pila au feu rouge et demanda :

— Vous vous parlez souvent, avec Alice ?

— De quoi veux-tu qu'on parle ?

— Je ne sais pas... De vos dix années de mariage ?

Barry se détourna vers la vitre.

— Il n'y a rien à dire. Elle a tourné la page.

Mais toi, non, pensa Jane.

Barry était assez séduisant dans son genre – mince, bien bâti, avec des traits réguliers, une beauté un peu fade. Depuis le départ d'Alice, huit mois plus tôt, il avait enchaîné les aventures sans y trouver de véritable satisfaction : la blonde aux gros seins qui lui avait confié dès le premier rendez-vous qu'elle ne portait pas de culotte, la bibliothécaire athlétique qui avait pour livre de chevet un exemplaire du *Kama-sutra* dont les pages se détachaient à force d'avoir été feuilletées, la quakeresse au visage innocent qui l'avait sucé sous la table... Autant d'anecdotes qu'il lui avait rapportées avec un mélange de fierté et d'étonnement. Cependant, son regard restait triste. De toute évidence, Alice lui manquait.

Jane tourna dans Beach Street et se gara derrière un véhicule de la police de Boston dont les rampes lumineuses éclairaient toute la rue. A peine descendit-elle de voiture que le froid humide la pénétra jusqu'aux os. Malgré l'heure tardive, des badauds s'étaient rassemblés sur le trottoir. Jane surprit des bribes de conversations en anglais et en chinois. Dans l'une ou l'autre langue, la même question était probablement sur toutes les lèvres : *Quelqu'un sait ce qui se passe ?*

La jeune femme se glissa sous le ruban jaune qui barrait l'accès à Knapp Street.

— Inspecteurs Rizzoli et Frost, département des homicides, annonça-t-elle au policier qui surveillait le périmètre de sécurité.

— Par là, marmonna le flic, laconique, le doigt pointé vers une benne à ordures que gardait un de ses collègues.

En approchant, les deux inspecteurs comprirent que ce n'était pas la benne qu'il gardait, mais quelque chose qui se trouvait à ses pieds : une main coupée, une main droite pour être précis.

— Waouh ! s'exclama Frost.

Le flic éclata de rire.

— J'ai eu la même réaction que vous.

— Qui l'a trouvée ?

— Des touristes qui participaient à une visite guidée : « Les fantômes de Chinatown ». Un gamin l'a ramassée, pensant que c'était une fausse. Elle perdait encore du sang. On peut dire qu'ils en ont eu pour leur argent, au niveau épouvante !

— Ces touristes, ils sont où maintenant ?

— On les a autorisés à regagner leurs hôtels. Mais j'ai relevé leurs noms et coordonnées. Le guide, un jeune type du quartier, a dit qu'il se tenait à votre disposition. Aucun d'eux n'a vu quoi que ce soit, à part la main. Quand ils ont appelé le 911, le standardiste a cru à un canular. Nous-mêmes, on a mis un moment avant de rappliquer : on était retenus par une bagarre à Charlestown.

Jane s'accroupit et braqua sa lampe torche sur la main. La coupure, bien nette, était recouverte d'une croûte de sang séché. Les doigts pâles et minces, les ongles soigneusement manucurés désignaient une femme. Elle ne portait ni bague ni montre-bracelet.

— Elle a été trouvée par terre ?

— Ouais. Un morceau de choix pour les rats !

— On ne distingue aucune trace de morsure. Elle ne devait pas être là depuis très longtemps.

— Oh ! Et j'ai repéré autre chose, dit le policier en dirigeant le faisceau de sa lampe vers un objet en métal gris terne, à quelques mètres de la main.

Frost s'en approcha.

— Un Heckler & Koch, annonça-t-il. Equipé d'un silencieux.

— L'un des touristes y a-t-il touché ? interrogea Jane.

— Non, répondit le policier. Ils ne l'ont même pas vu.

Jane récapitula :

— Donc, nous avons un pistolet automatique avec un silencieux et une main droite coupée... Vous pariez combien que la seconde a tenu le premier à un moment donné ?

— Oui, c'est une belle pièce, lâcha Frost, admiratif, en examinant l'arme. J'aurais du mal à croire que quelqu'un ait pu la balancer volontairement.

Jane se tourna vers la benne à ordures.

— Vous avez vérifié si le reste du corps n'était pas là-dedans ? demanda-t-elle au flic.

— Non. On a pensé que la main était une raison suffisante pour vous appeler. Et puis, je ne voulais pas risquer de contaminer une pièce à conviction.

Jane tira une paire de gants de sa poche et les enfila, redoutant ce qu'elle allait découvrir. Quand Frost et elle soulevèrent le couvercle de la benne, une odeur infecte de décomposition les saisit à la gorge.

Luttant contre la nausée, elle scruta l'intérieur. Des cartons écrasés, un sac-poubelle noir aux flancs rebondis...

Elle échangea un regard avec Frost.

— A toi l'honneur, lui dit ce dernier.

Elle souleva le sac et se fit la réflexion qu'il n'était pas assez lourd pour contenir un cadavre. Avec une grimace de dégoût, elle dénoua le lien, aperçut des débris de crevettes et des carapaces de crabes.

Frost et elle reculèrent d'un même mouvement, et le couvercle de la benne retomba dans un fracas de tonnerre.

— Alors, vous avez vu la propriétaire de la main ? demanda le flic.

— Non. Elle n'est pas là-dedans, en tout cas, répondit Jane.

— Elle est peut-être disséminée aux quatre coins de la ville, suggéra Frost. En petits bouts.

— A moins qu'un des restaurants du quartier ne l'ait cuisinée et servie à ses clients, plaisanta le flic avec un gros rire.

Jane se tourna vers Frost.

— Ta copine et toi, vous avez eu raison de commander des palourdes. Plus sérieusement, ajouta-t-elle à l'intention du policier, vous avez fouillé les environs ?

— Oui, mais on n'a rien trouvé.

— Allons quand même faire le tour du pâté d'immeubles.

Frost et elle remontèrent lentement Knapp Street, fouillant les recoins sombres avec leurs torches. Ils virent des tessons de bouteilles, des mégots de cigarettes par centaines, mais pas de débris humains. Alors qu'aucun des bâtiments de la rue n'était éclairé, Jane ne pouvait se défaire de l'impression qu'on les observait à travers les fenêtres obscures. Certes, ils repasseraient par les mêmes endroits à la lumière du jour, mais certains indices risquaient de disparaître ou de s'altérer d'ici là. Ils inspectèrent donc chaque mètre carré de la chaussée, jusqu'au ruban qui barrait l'accès à Harrison Avenue, où ils retrouvèrent la lumière des lampadaires et le bruit de la circulation. Ils poursuivirent leur exploration minutieuse le long de l'avenue, puis de Beach Street, le regard rivé au sol. Le temps qu'ils achèvent leur circuit, l'unité de scène de crime était arrivée et s'activait autour de la benne à ordures.

— On dirait que vous n'avez rien trouvé non plus, remarqua le policier qui les avait renseignés.

Jane regarda un technicien emballer le pistolet et la main, se

demandant pourquoi le tueur avait abandonné cette dernière dans un endroit si exposé. Avait-il agi dans la précipitation ? Ou l'avait-il volontairement laissée en évidence afin d'adresser un message ? En levant les yeux, elle aperçut une échelle d'incendie qui serpentait le long de la façade arrière d'un immeuble de trois étages.

— Le toit ! s'exclama-t-elle. On n'a pas cherché là-haut.

Le premier barreau de l'échelle étant rouillé, ils ne parvinrent pas à abaisser celle-ci. Leur seule chance d'atteindre le toit était de passer par un escalier intérieur. Ils regagnèrent donc Beach Street, où se trouvait l'entrée principale de l'immeuble. Le rez-de-chaussée était occupé par plusieurs commerces – restaurant chinois, boulangerie, épicerie – tous fermés à cette heure. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres des étages.

— On va devoir réveiller l'un des habitants, constata Frost.

Jane se dirigea vers un groupe de vieux Chinois qui s'étaient rassemblés sur le trottoir, attirés par l'agitation.

— Connaîtriez-vous quelqu'un dans cet immeuble ? demanda-t-elle.

Ils la fixèrent d'un regard vide.

— Cet immeuble, répéta-t-elle plus fort, tendant le bras dans sa direction. On a besoin de monter sur le toit.

— Inutile de crier comme s'ils étaient sourds, intervint Frost. Je crois qu'ils ne comprennent pas l'anglais.

— Il nous faudrait un interprète, soupira Jane.

— Il y a un nouvel inspecteur, au commissariat du district A-1... Il me semble qu'il est chinois.

— On n'a pas le temps de l'attendre.

Jane s'approcha de l'entrée de l'immeuble, parcourut la liste des noms et pressa un bouton au hasard. N'obtenant pas de réponse, elle en essaya un autre. Cette fois, une voix de femme grésilla dans le haut-parleur de l'interphone.

— *Wei ?*

— Police ! Vous voulez bien nous ouvrir ?

— *Wei ?*

— La porte, s'il vous plaît !

Quelques minutes s'écoulèrent, puis une voix enfantine dit :

— Ma grand-mère voudrait savoir qui vous êtes.

— Inspecteur Jane Rizzoli, de la police de Boston. Nous devons

aller sur le toit. Tu veux bien nous laisser entrer ?

Il y eut un bourdonnement, et la porte s'ouvrit.

L'immeuble avait au moins un siècle. L'escalier en bois grinçait sous leurs pas. Comme ils atteignaient le premier palier, une porte s'entrouvrit, laissant voir un intérieur exigu et deux gamines qui levèrent vers eux des regards curieux. La plus jeune avait à peu près l'âge de Regina, la fille de Jane. Celle-ci s'arrêta et leur sourit. Aussitôt, une femme souleva la benjamine dans ses bras et referma violemment la porte.

— On dirait que nous ne sommes pas les bienvenus, remarqua Frost.

Ils reprirent leur ascension. Au-delà du troisième palier, une volée de marches étroites menait à une issue de secours. Celle-ci n'était pas fermée, et la porte s'ouvrit avec un couinement aigu.

Ils émergèrent dans la pénombre qui précède l'aube, auréolée de la clarté diffuse des lumières de la ville. Le faisceau de la lampe de Jane balaya une table, des chaises en plastique et des jardinières où poussaient des herbes aromatiques. Accrochés à une corde détendue, des draps s'agitaient dans le vent, pareils à des fantômes. Derrière ce rideau mouvant, la jeune femme aperçut quelque chose, tout au bord du toit.

Sans s'être concertés, son coéquipier et elle enfilèrent des surchaussures en papier, puis ils se glissèrent sous les draps et s'approchèrent. Seul le frottement de leurs pas sur le papier goudronné troublait le silence.

Ils restèrent plusieurs minutes sans parler, leurs lampes pointées sur ce qui gisait à la limite du toit, au milieu d'une flaque de sang coagulé.

— Voilà la propriétaire de la main, lâcha Frost.

Chinatown se situe au cœur de Boston, entre le quartier des affaires, au nord, et l'immense pelouse du Common, le plus ancien jardin public de la ville, à l'ouest. Pourtant, quand Maura franchit ce jour-là le *paifang* – l'arche décorée de quatre lions sculptés qui en signale l'entrée –, elle eut l'impression de pénétrer dans un monde étranger. Différent même de celui qu'elle avait vu lors de sa dernière visite, six mois auparavant. Elle avait alors rendez-vous avec Daniel pour déguster un *dimsum* – un des derniers repas qu'ils avaient pris ensemble... Une douleur aiguë transperça la poitrine de la jeune femme. Malgré le soleil et les voix enjouées des hommes regroupés sous l'arche – ils étaient là une dizaine à boire du thé, jouer aux échecs ou converser en chinois –, un voile de mélancolie semblait obscurcir tout ce qui l'entourait.

Elle longea plusieurs restaurants dont les aquariums grouillaient de poissons argentés, jeta un œil à l'intérieur des boutiques poussiéreuses remplies de meubles en bois de rose, de bracelets de jade et de statuettes en simili ivoire, avant de repérer un policier en uniforme qui dépassait d'une bonne tête les badauds – des Asiatiques, pour la plupart – massés le long de la rue.

Elle se fraya un chemin jusqu'à lui :

— Excusez-moi ? Je suis le médecin légiste...

A son regard glacial, elle comprit qu'il l'avait reconnue : le Dr Maura Isles, la renégate dont le témoignage risquait d'envoyer en prison un des siens, un loyal serviteur de l'ordre... Sans un mot, il resta à la dévisager comme s'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle attendait de lui.

Elle soutint son regard et demanda :

— Où est le corps ?

— Vous n'avez qu'à demander à l'inspecteur Rizzoli.

Visiblement, il avait décidé de lui compliquer la tâche.

— Et où puis-je la trouver ?

Avant que le flic ait pu répondre, un jeune Asiatique en costume-cravate traversa la rue pour les rejoindre.

— Docteur Isles ? dit-il à Maura. On vous attend sur le toit.

— Ah, très bien. Par où y accède-t-on ?

— Venez avec moi.

— Vous êtes nouveau ? Je ne crois pas qu'on se soit déjà rencontrés...

— Pardon, j'aurais dû me présenter : inspecteur Johnny Tam, du district A-1. L'inspecteur Rizzoli avait besoin d'un interprète. Alors, en tant que Chinois de service, on m'a collé dans son équipe.

— C'est votre première mission avec la brigade des homicides ?

— Oui. J'en ai toujours rêvé. Ça fait à peine deux mois que j'ai été promu inspecteur, alors je ne vous dis pas comme je suis excité...

D'un ton brusque, il ordonna à quelques curieux de leur céder le passage vers une porte qu'il ouvrit. L'intérieur du bâtiment sentait l'ail et l'encens.

— Vous vous êtes adressé à ces gens en mandarin, remarqua Maura tandis qu'ils montaient un escalier. Vous parlez cantonais aussi ?

— Vous arrivez à les distinguer ?

— J'ai vécu à San Francisco. Plusieurs de mes collègues étaient chinois.

— J'aimerais connaître le cantonais, mais hélas ! c'est de l'hébreu pour moi. D'ailleurs, j'ai peur que mon mandarin ne soit pas très utile ici. La plupart des vieux parlent le cantonais ou le dialecte de Taishan. Les trois quarts du temps, j'ai moi-même besoin d'un interprète !

— Vous n'êtes pas de Boston ?

— Je suis né et j'ai grandi à New York. Mes parents, eux, viennent du Fujian.

Tam poussa une porte et ils débouchèrent dans la clarté vive d'un matin de printemps. En plissant les yeux, Maura aperçut plusieurs techniciens qui ratissaient le toit.

— Un autre étui de balle par ici !

— Ça en fait combien, cinq ?

— Mets-le dans un sac !

Soudain le silence retomba, et Maura constata que tous les regards étaient fixés sur elle. Puis Jane s'avança dans sa direction, ses cheveux noirs volant dans le vent.

— Salut, toubib ! Je vois que Tam a fini par te trouver.

— C'est quoi, cette histoire d'étuis de balle ? demanda Maura. Au

téléphone, tu m’as parlé d’une amputation...

— C’est le cas. Mais on a découvert un Heckler & Koch dans la ruelle au pied de l’immeuble. On dirait que quelqu’un a tiré au moins cinq balles avec, sur ce toit.

— On a une idée approximative de l’heure du décès ? Des témoins ont entendu les coups de feu ?

— Le flingue avait un silencieux. La victime est là-bas.

Maura enfila des surchaussures, une paire de gants, puis suivit Jane jusqu’à un corps étendu près du bord du toit. Elle se pencha afin de soulever le drap en plastique qui le recouvrait et se figea.

— Moi aussi, j’en suis restée sur les fesses, lui confia Jane, à qui sa réaction n’avait pas échappé.

La victime, une femme de race blanche d’une trentaine d’années, mince et athlétique, était vêtue d’un sweat à capuche et d’un fuseau noir. Elle reposait sur le dos, comme si elle s’était étendue sur le toit afin de contempler les étoiles. Ses cheveux d’un auburn éclatant étaient attachés sur la nuque. Elle avait un teint pâle et pur, des pommettes prononcées qui trahissaient peut-être des origines slaves. Mais le plus impressionnant était la plaie à sa gorge, si profonde qu’elle avait sectionné la trachée et exposait la blancheur nacré des vertèbres cervicales. Le sang avait jailli avec une telle violence qu’il avait éclaboussé des draps accrochés à une corde à linge quelques mètres plus loin.

— La main est tombée dans l’allée en contrebas, expliqua Jane. Le Heckler & Koch aussi. Tu paries combien qu’on va trouver les empreintes de la femme dessus et des résidus de tir sur la main ?

Maura détacha les yeux de la plaie pour s’intéresser au poignet amputé. Une coupure aussi nette indiquait une lame affûtée à l’extrême, maniée par une main experte – sans doute était-ce la même lame qui avait tranché la gorge de la morte.

Comme elle se redressait en frissonnant, son regard tomba sur les policiers qui, en bas, dans la rue, maintenaient les badauds à distance. La foule avait doublé depuis son arrivée, attirée par l’odeur du sang, et il n’était pas encore midi.

— T’es sûre que ça va aller ? fit la voix de Jane à ses côtés.

— Pourquoi est-ce que ça n’irait pas ?

— Tu as eu une semaine difficile, avec le procès... A ce propos, ça ne se présente pas très bien pour Graff.

— Normal : il a tué un homme...

— ... qui avait lui-même tué un flic. Un bon flic, marié, père de famille. A sa place, j'en aurais peut-être fait autant, qui sait ?

— Jane ! Tu ne vas pas prendre la défense de Graff ?

— J'ai bossé avec lui. Un des types les plus fiables que je connaisse. Tu sais ce qui arrive aux flics qui atterrissent en taule ?

— Alors, tu t'y mets, toi aussi ! Si tu avais lu les lettres d'insultes et les menaces de mort que j'ai reçues...

— Ce que j'essaie de te dire, c'est qu'on a tous beaucoup de respect pour Graff, et on comprend qu'il ait pu péter un câble cette nuit-là. L'assassin d'un flic est mort. Il y a une forme de justice là-dedans, non ?

— Ce n'est pas à moi de décider ce qui est juste ou non. Mon domaine, ce sont les faits.

Jane eut un rire acerbe.

— Les faits ! C'est tout ce qui compte pour toi ?

Maura se retourna vers les techniciens, toujours occupés à relever des indices. *Laisse glisser*, pensa-t-elle. *Concentre-toi sur ton travail*.

— Qu'est-ce que cette femme fichait sur ce toit ? s'interrogea-t-elle tout haut.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Jane.

— On sait comment elle est montée ?

— Par un escalier, ou une échelle d'incendie. Les toits de tout le pâté d'immeubles, entre Harrison Avenue et Knapp Street, sont facilement accessibles entre eux. Elle pouvait venir de n'importe lequel, à moins qu'elle n'ait été larguée par un hélicoptère... Aucun des riverains qu'on a interrogés ne se rappelle l'avoir vue. Tout ce qu'on sait, c'est que la mort remonte à la nuit dernière. Le corps présentait à peine un début de rigidité cadavérique quand on l'a découvert.

Maura reporta son regard sur la victime.

— Elle est habillée tout en noir, remarqua-t-elle. Bizarre, non ?

— Tu sais ce qu'on dit : ça va avec tout.

— Elle avait ses papiers d'identité sur elle ?

— Non. Elle trimballait juste trois cents dollars en liquide dans ses poches et une clé de voiture – une Honda. On passe le quartier au peigne fin pour la retrouver, mais autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Elle n'aurait pas pu conduire une Lada ?

Maura laissa retomber le drap en plastique, faisant disparaître l'horrible plaie béante.

— Où est la main ? demanda-t-elle.

— Déjà emballée.

— On a la certitude qu'elle appartient bien à ce corps ?

Jane eut un rire surpris.

— C'est évident, non ?

— Tu sais que je me méfie des évidences, lui rétorqua Maura.

Comme elle s'éloignait, Jane la rappela :

— Maura...

Elle se retourna, et les deux femmes restèrent quelques secondes face à face sans parler. La lumière crue les éclairait comme un projecteur, et il sembla à Maura que tous les effectifs policiers de Boston pouvaient les voir et les entendre.

Jane reprit :

— Au sujet du procès... Je sais par où tu es passée.

— Et tu n'approuves pas ma ligne de conduite.

— Non, mais je la comprends. Et toi, j'espère que tu comprends que les types comme Graff sont en première ligne quand il s'agit d'affronter la réalité. La justice, ce n'est jamais aussi propre et net qu'une expérience scientifique. Parfois, on doit se salir les mains...

— Tu aurais voulu que je mente ?

— Tout ce que je te demande, c'est de ne pas oublier qui sont les vrais méchants.

— Ça ne fait pas partie de mon travail.

Maura s'engouffra dans l'escalier, soulagée d'échapper à l'éclat aveuglant du soleil et aux regards accusateurs des flics de Boston. Au pied de l'immeuble, elle se retrouva nez à nez avec l'inspecteur Tam.

— C'est gore, là-haut, lâcha-t-il. Vous ne trouvez pas ?

— Il y a davantage de sang que sur la plupart des scènes de crime, je vous l'accorde.

— L'autopsie aura lieu quand ?

— Demain matin.

— Je pourrai y assister ?

— Certainement, si vous vous sentez de taille.

— J'en ai vu plusieurs quand j'étais à l'académie de police, et je n'ai jamais tourné de l'œil.

Maura étudia le jeune homme avec une attention nouvelle. Son

beau visage aux traits aigus, ses yeux noirs exprimaient un profond sérieux mais aucune hostilité. Il semblait bien être le seul à ne pas la considérer comme une ennemie.

— Je vous attends demain à 8 heures, dit-elle.

Maura ne dormit pas bien cette nuit-là.

Après un dîner indigeste, composé de lasagnes qu'elle fit glisser avec trois verres de vin, elle se coucha épuisée et se réveilla quelques heures plus tard avec la conscience aiguë du vide à ses côtés. Elle tendit le bras pour toucher les draps froids et se demanda – ainsi qu'elle l'avait souvent fait au cours des quatre derniers mois – si Daniel lui aussi cherchait le sommeil, seul dans son lit. Ne brûlait-il pas, comme elle, de décrocher le téléphone pour rompre le silence qui les séparait ? Ou bien dormait-il à poings fermés, soulagé que leur histoire ait pris fin ?

Il y avait un prix à payer pour être libre – un lit vide, des nuits d'insomnie passées à ressasser une question sans réponse : suis-je mieux avec ou sans lui ?

Le lendemain matin, elle arriva au travail groggy et barbouillée par tout le café qu'elle avait ingurgité pour tenter de se réveiller. Tandis qu'elle s'équipait d'un masque, d'un calot et d'une paire de surchaussures en papier dans l'antichambre, elle constata à travers la vitre que Jane attendait déjà près de la table d'autopsie. La veille, elles ne s'étaient pas quittées dans les meilleurs termes, et Maura ne digérait pas les sarcasmes de son amie. « Les faits, avait dit Jane avec un rire blessant. C'est tout ce qui compte pour toi ? » Oui, les faits lui importaient. Ils étaient intangibles, irréfutables, même quand ils menaçaient une amitié aussi improbable que la leur. Le procès de Graff avait creusé un fossé entre elles deux, et c'était la crainte d'une confrontation avec Jane, non l'autopsie qu'elle allait pratiquer, qui la faisait trembler pendant qu'elle mettait sa blouse.

Elle prit une profonde inspiration et poussa la porte.

Son assistant, Yoshima, avait transféré le corps sur la table. La main coupée reposait sur un plateau, recouverte d'un linge.

Maura salua Jane d'un signe de tête impersonnel et demanda :

— Frost ne vient pas ?

— Pas cette fois, mais Johnny Tam va nous rejoindre. On dirait qu'il meurt d'impatience de te voir pratiquer la première incision.

— L'inspecteur Tam me paraît surtout impatient de prouver sa valeur.

— Je crois qu'il envisage de postuler à la brigade des homicides. Pour ce que j'ai pu en voir jusqu'ici, il en a l'étoffe. Tiens ! Quand on parle du loup...

Maura leva les yeux vers la vitre de séparation et vit Tam enfiler une blouse. Quelques secondes plus tard, il entra dans la salle d'autopsie, ses cheveux noirs dissimulés sous un calot en papier. Il s'approcha de la table et posa un regard impassible sur le corps toujours dans sa housse.

— Au cas où, je te signale que l'évier est par là, lui dit Jane.

— Je n'en aurai pas besoin, affirma Tam.

— C'est ce qu'on dit...

— On va commencer par le plus facile, annonça Maura en découvrant la main.

Posée sur le plateau, celle-ci paraissait en plastique. Il n'était pas étonnant que le groupe de touristes ait cru à un accessoire de théâtre enduit d'hémoglobine. Comme l'avait prédit Jane, on avait trouvé des résidus de tir dessus et relevé ses empreintes sur la crosse du Heckler & Koch. C'était donc bien la morte qui avait semé cinq étuis de balle sur le toit.

Maura approcha sa loupe du poignet.

— La main a été sectionnée entre le radius distal et l'os semi-lunaire, indiqua-t-elle. Mais j'aperçois ici un fragment du triquetrum...

— Ce qui veut dire ? l'interrogea Jane.

— La lame a tranché net un os carpien. Or, ceux-ci sont très épais.

— Elle était sacrément affûtée, alors.

— Assez pour couper une main du premier coup. On ne distingue aucune trace de coupure secondaire.

— S'il te plaît, dis-moi que cette main appartient bien au corps.

Maura se retourna vers la table et ouvrit la housse en plastique, libérant une odeur écœurante de chair réfrigérée et de sang séché. La tête renversée en arrière exposait largement la plaie béante de la gorge. Tandis que Yoshima prenait des photos, Maura se surprit à admirer la chevelure de la morte. Des cheveux aussi beaux que la femme était belle... Une femme qui avait tiré cinq balles sur quelqu'un du haut d'un toit.

— Docteur Isles ? dit Yoshima. J'aperçois quelque chose ici...

Penché au-dessus du sweat-shirt noir de la morte, il indiquait un poil ou un cheveu sur la manche.

Maura le prit avec des pincettes et l'examina sous la lampe. Long d'environ cinq centimètres, il était gris argent et légèrement recourbé.

— De toute évidence, il n'appartient pas à la victime, remarqua-t-elle.

— Il y en a un autre ici, dit Jane, désignant le fuseau de la morte.

— Ils pourraient provenir d'un animal, hasarda Yoshima. Un golden retriever, par exemple...

— A moins qu'elle ne se soit fait buter par un type aux cheveux gris, rétorqua Jane.

Maura glissa les échantillons dans deux enveloppes différentes et dit :

— Maintenant, je propose qu'on la déshabille.

Après avoir ôté du poignet de la morte une montre Swiss Military Hanowa noire – son seul bijou –, ils lui enlevèrent successivement ses chaussures – des Reebok noires –, son sweat à capuche, un tee-shirt à manches longues, son fuseau, une culotte en coton et un soutien-gorge de sport, dévoilant progressivement son corps mince et musclé. Un des professeurs de Maura avait un jour confié à ses étudiants que, durant sa longue carrière, il n'avait jamais ressenti d'attirance pour aucun des cadavres qu'il avait eu l'occasion d'autopsier. Cette femme devait être l'exception à la règle : malgré son regard vitreux, la plaie béante de sa gorge, les lividités sur son dos et ses fesses, elle restait incroyablement belle.

Maura et les deux policiers quittèrent la pièce pendant que Yoshima la radiographiait. A travers la vitre de séparation, ils le virent revêtir un tablier de plomb et insérer un film à rayons X dans le porte-plaque.

— Sa disparition ne va pas passer inaperçue, pronostiqua Maura.

— Parce qu'elle était bien roulée ? demanda Jane.

— Pas uniquement. Pour autant qu'on puisse en juger, elle avait une excellente condition physique, des dents parfaites et elle portait un fuseau Donna Karan...

— Veuillez excuser mon ignorance, intervint l'inspecteur Tam, mais c'est une marque de luxe ?

— Le Dr Isles devrait pouvoir te donner le prix au cent près, plaisanta Jane.

— Ce que je voulais dire, expliqua Maura, c'est qu'on n'a pas affaire à une clocharde. Elle avait sur elle une grosse somme d'argent ainsi qu'un Heckler & Koch – pas une arme courante, d'après ce que j'ai compris.

— Mais elle n'avait pas de papiers d'identité, observa Tam.

— On a pu les lui voler.

— Et le voleur aurait laissé les trois cents dollars ? Pas très crédible !

Yoshima agita la main derrière la vitre.

— Il a terminé, traduisit Maura avant de pousser la porte de la salle d'autopsie.

Elle examina d'abord la gorge de la morte. De même que la main, celle-ci semblait avoir été tranchée d'un coup net et précis. Elle plongea une règle dans la plaie et annonça :

— Presque huit centimètres. La lame a sectionné la trachée et traversé la gorge jusqu'aux vertèbres cervicales.

Elle repositionna la règle :

— Douze centimètres d'un bord à l'autre... La plaie est encore plus large que profonde. Le coup a été porté avec le tranchant, non la pointe de la lame... L'incision est étrangement lisse, reprit-elle après un silence perplexe. Pas de stries, de coupures secondaires ni de marques d'écrasement. La mort a été tellement rapide que la victime n'a pas eu le temps de se défendre.

Elle prit la tête et l'inclina vers l'avant.

— L'un de vous pourrait la tenir ? demanda-t-elle.

L'inspecteur Tam s'avança sans hésiter et prit la tête dans ses mains gantées. Si un torse humain peut apparaître comme un assemblage impersonnel d'os, de muscles et de peau, rares sont les individus capables de supporter la vision rapprochée d'un visage de cadavre, même parmi les flics. Johnny Tam ne broncha pas. Le regard fixé sur les yeux de la morte, il semblait y chercher les réponses aux nombreuses questions qu'il se posait à son sujet.

— Merci, c'est bon, lui dit Maura en promenant la loupe au-dessus de la peau. Pas de stries, ni rien qui indique quel type d'arme...

Elle s'interrompt.

— Quoi donc ? la pressa Jane.

— L'angle de la plaie... Il est plutôt inhabituel pour ce genre de blessures.

— Tant mieux : il n'y a rien de pire que la routine...

— Imaginez un instant que vous vouliez égorger quelqu'un, reprit Maura. Pour obtenir une entaille aussi profonde, la méthode la plus sûre consiste à aborder la victime par-derrière, à l'agripper par les cheveux pour lui renverser la tête en arrière et à lui trancher la gorge d'une oreille à l'autre.

— La technique commando, commenta Tam.

— Cette approche permet de contrôler la victime et offre l'avantage d'exposer largement sa gorge. L'incision qui en résulte est légèrement incurvée, alors que celle-ci présente un angle ascendant, de droite à gauche. Le coup a été porté alors que la tête se trouvait en position neutre.

— L'assassin se tenait face à elle ? suggéra Jane.

— Dans ce cas, pourquoi n'a-t-elle pas résisté ? Le corps ne présente aucune trace de lutte. On ne reste pas sans réaction quand quelqu'un s'apprête à vous couper la tête...

— Les radios sont visibles, annonça Yoshima.

Ils se tournèrent vers l'écran lumineux, où s'affichaient des os d'un blanc éclatant.

— C'est bien sa main, déclara Maura après avoir comparé les deux parties du triquetrum sur les clichés du poignet et de la main coupée.

— Je n'en ai jamais douté, affirma Jane.

Maura porta son attention sur les radios du cou, et plus particulièrement sur la brèche correspondant au trajet de la lame. Son regard s'arrêta sur un fragment étincelant, logé dans une vertèbre.

— Vous avez un cliché latéral des cervicales ? demanda-t-elle à Yoshima.

— Tout à fait, répondit l'assistant en plaçant le cliché demandé. Moi aussi, j'ai remarqué quelque chose. J'ai pensé que vous voudriez voir ça de plus près.

Maura scruta la cinquième vertèbre cervicale. Le corps étranger, aussi mince qu'un fil, apparaissait également sur cette radio.

— C'est quoi ? s'enquit Jane en se rapprochant.

— Un éclat de métal, logé dans la partie antérieure de la cinquième cervicale. L'assassin a dû ébrécher sa lame sur l'os.

— L'analyse nous permettra peut-être d'identifier le fabricant du couteau, avança Jane.

— Je ne crois pas que cette femme ait été tuée avec un couteau,

répliqua Maura.

— Une hache, alors ?

— Non plus. Les tissus mous n'ont pas été écrasés. L'incision nette et linéaire plaide pour une lame affilée, assez longue pour avoir presque tranché la tête d'un coup.

— Une machette ?

— Ou une épée.

— Donc, notre principal suspect est Zorro...

Jane ravala son rire : son portable sonnait à sa ceinture. Elle se dépouilla de ses gants et quitta la pièce.

— Vous avez déjà vu des blessures par épée, docteur Isles ? demanda Tam, le regard fixé sur les radios.

— Une seule, à San Francisco. Un homme avait tué sa petite amie avec un sabre de samouraï.

— L'analyse du fragment de métal pourra-t-elle nous dire s'il s'agit d'un sabre du même type ?

— On les fabrique en série de nos jours. J'ai bien peur que cela ne nous avance pas beaucoup. Mais sait-on jamais ? Ce genre d'indices a priori sans importance se révèle parfois déterminant au moment d'inculper un suspect.

Le visage de Tam, éclairé par l'écran lumineux, exprimait une attention passionnée sous le calot en papier. Maura fut frappée par la gravité de son regard.

— Vous posez de bonnes questions, dit-elle pour l'encourager.

— J'essaie de progresser, c'est tout.

— L'inspecteur Rizzoli est un excellent flic. Vous allez beaucoup apprendre rien qu'en l'observant.

Au même moment, Jane rentra dans la pièce.

— Tam, tu restes ici, dit-elle. Moi, je dois y aller.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je viens de parler à Frost. On a retrouvé la voiture de notre inconnue.

La Honda Civic bleue se trouvait au troisième niveau du parking de Tyler Street, dans un recoin mal éclairé, à l'écart des rares autres véhicules. L'endroit idéal pour garer une voiture quand on ne veut pas se faire repérer. Jane et Frost l'inspectèrent sous le regard d'un

employé du parking et des deux policiers qui l'avaient découverte.

— Le ticket d'entrée sur le tableau de bord est daté de mercredi soir, à 20 h 15, dit Frost. La caméra de surveillance a bien enregistré son arrivée. Cinq minutes plus tard, une femme quittait le parking à pied. Son visage est caché dans l'ombre de sa capuche, mais ça a tout l'air d'être notre victime. La voiture n'a pas bougé depuis.

Tout en écoutant l'exposé de son coéquipier, Jane faisait le tour de la Honda, un modèle commercialisé depuis trois ans. La carrosserie ne présentait ni rayures ni éraflures notables, et les pneus étaient en bon état. Le coffre était ouvert et le hayon relevé pour faciliter l'examen de l'intérieur.

Frost ajouta :

— Les plaques ont été volées à Springfield il y a cinq jours, et la voiture il y a tout juste une semaine, également à Springfield.

Jane se pencha vers l'intérieur du coffre, qui ne contenait que la roue de secours.

— Cette caisse est beaucoup plus propre que la mienne, remarquait-elle.

— On pourrait en dire autant de presque toutes les voitures, plaisanta Frost.

— Si tu veux dire que je ne suis pas aussi maniaque que toi, je suis d'accord...

— La boîte à gants contenait la carte grise et un certificat d'assurance au nom du propriétaire légitime. Et tu vas adorer ce qu'on a découvert sur le siège avant...

Frost enfila une paire de gants et ouvrit la portière côté passager avant d'ajouter :

— Un GPS portatif !

— Pourquoi est-ce que c'est toujours toi qui trouves les trucs sympas ?

— L'appareil paraît neuf : il y a seulement deux adresses dedans, toutes deux à Boston.

— Où ça ?

— La première à Roxbury Crossing. Une résidence privée, appartenant à Louis Ingersoll...

Jane leva un regard surpris vers son coéquipier.

— L'inspecteur Lou Ingersoll, du département des homicides ?

— Lui-même. Il est domicilié à cette adresse dans le registre de la

police de Boston.

— Il a pris sa retraite il y a seize ou dix-sept ans, je crois ?

— Seize. On n'a pas encore réussi à le joindre. D'après sa fille, il est parti pêcher dans le Nord quelques jours. Il n'y a peut-être pas de réseau là-haut. Ou alors, il ne veut pas être dérangé.

— Et la seconde adresse ?

— Un studio d'arts martiaux, ici même à Chinatown : l'Académie du dragon et des étoiles. Leur répondeur indique qu'ils ouvrent à midi... Et il est midi dix, acheva Frost en jetant un coup d'œil à sa montre.

L'Académie du dragon et des étoiles occupait le premier étage d'un vieux bâtiment en brique de Harrison Avenue. Des grognements, des éclats de voix, des chocs sourds accompagnèrent leur montée d'un escalier étroit qui sentait la sueur et le vestiaire. Dans la vaste salle au plancher abîmé, une douzaine d'élèves vêtus d'espèces de pyjamas noirs bondissaient et se décochaient des coups de pied, tellement concentrés qu'aucun d'eux ne parut remarquer leur entrée. Les murs étaient nus, à l'exception d'une affiche d'arts martiaux aux couleurs déteintes. Jane et Frost s'attardèrent un moment sur le seuil tandis que les élèves poursuivaient leur entraînement.

Soudain une jeune Asiatique à la silhouette de danseuse se détacha du groupe.

— Terminez sans moi ! ordonna-t-elle avant de se diriger vers les deux policiers.

Si son visage luisait de transpiration, elle ne paraissait pas le moins du monde essoufflée quand elle s'adressa à eux :

— Je peux vous renseigner ?

— Inspecteur Jane Rizzoli, de la police de Boston, et voici l'inspecteur Frost. Nous aimerions parler au propriétaire...

— Vos cartes, s'il vous plaît.

Ses manières brutales contrastaient avec son allure adolescente. Jane l'observa tandis qu'elle examinait sa carte de police. Peut-être n'était-elle pas aussi jeune qu'elle en avait l'air, finalement. Sino-américaine, à en juger par son accent. Avec le tigre tatoué sur son avant-bras, ses cheveux courts coiffés en piques et son expression renfrognée, elle avait tout d'une gothique version asiatique – petite, mais dangereuse.

— Je vois que vous travaillez pour le département des homicides, dit-elle en leur rendant leurs cartes. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Pour commencer, vous voulez bien nous donner votre nom ? demanda Jane en sortant un calepin.

— Bella Li. J'enseigne aux débutants et aux élèves de deuxième année.

— Ils sont incroyables, vos élèves, dit Frost, qui suivait les évolutions du groupe d'un œil admiratif.

— Ils s'entraînent pour une démonstration d'arts martiaux, le mois prochain, à New York. Ce que vous voyez là, c'est le style du léopard.

— Pardon ?

— Une technique originaire du nord de la Chine. La force du léopard réside dans sa rapidité et son agressivité. C'est ce qu'illustre cet exercice. Les styles de combat s'inspirent en général des qualités d'un animal donné. Le serpent est souple et furtif. La grue esquivé et a beaucoup d'équilibre. Le singe est vif et rusé. Chacun choisit le style qui convient le mieux à sa personnalité.

— Comme dans les films de kung-fu...

La remarque de Frost lui attira un regard glacial de la jeune femme.

— Le véritable nom de cet art plusieurs fois millénaire est wushu. Rien à voir avec les conneries qu'on tourne à Hollywood...

L'exercice terminé, les élèves s'immobilisèrent, attendant les instructions de leur professeur.

— Prenez les épées, leur lança celle-ci.

Ils se dirigèrent vers un râtelier auquel étaient accrochées des épées en bois.

— Pourrions-nous parler au propriétaire ? s'enquit Jane.

— Sifu Fang donne un cours particulier dans l'autre salle.

— Comment épelez-vous son prénom, je vous prie ?

— « Sifu » n'est pas un prénom, mais un titre honorifique. Ça veut dire « maître » ou « professeur » en chinois.

Agacée par l'attitude méprisante de la jeune femme, Jane lâcha froidement :

— Dans ce cas, pourrions-nous parler au « maître » ? Il ne s'agit pas d'une visite de courtoisie, mademoiselle Li. Nous sommes là pour les besoins d'une enquête.

Les élèves avaient repris l'entraînement, et la salle résonnait à présent des chocs des épées en bois.

Bella parut peser la requête de Jane, puis elle dit :

— Un instant.

Elle se dirigea vers une porte, frappa et attendit quelques secondes avant d'ouvrir et de passer la tête à l'intérieur.

— Sifu, il y a deux policiers qui demandent à vous parler.

— Fais-les entrer, répondit une voix féminine.

« Sifu » Fang se leva pour les accueillir, mais avec des gestes lents, comme si ses articulations la faisaient atrocement souffrir. Pourtant, son visage lisse indiquait tout juste la cinquantaine, et ses longs cheveux noirs étaient à peine striés d'argent. Elle avait à peu près la même taille que Jane, mais son maintien impérial la faisait paraître plus grande. Debout près de sa chaise, un petit garçon d'environ six ans en tenue d'arts martiaux serrait dans ses mains un bâton presque aussi grand que lui.

— Je suis Iris Fang, déclara-t-elle. En quoi puis-je vous être utile ?

Son accent, son accueil cérémonieux trahissaient ses origines étrangères.

— Inspecteurs Rizzoli et Frost, annonça Jane.

Elle jeta un coup d'œil au gamin, qui soutint son regard sans broncher, et ajouta :

— Votre élève pourrait-il sortir ? Nous aimerions vous parler en privé.

Iris Fang acquiesça.

— Bella, emmène Adam à côté et qu'il attende sa mère.

— Sifu, non ! protesta l'enfant. Je voulais vous montrer comment j'avais progressé au bâton...

Iris sourit avec affection et lui caressa les cheveux.

— Tu me feras voir ça la semaine prochaine, Adam. Les singes doivent aussi apprendre la patience.

Le sourire continua à flotter sur ses lèvres comme elle suivait des yeux l'enfant qui s'éloignait.

— Ce petit bonhomme est votre élève ? s'enquit Frost.

— Oui, il possède à la fois le talent et la passion. Je ne gaspille pas mon temps avec n'importe qui.

Son sourire s'effaça complètement tandis qu'elle considérait les visiteurs. Son regard s'attarda sur Jane, comme si elle avait compris d'instinct lequel des deux détenait l'autorité.

— Qu'est-ce qui me vaut votre visite ? demanda-t-elle.

— Nous appartenons à la brigade criminelle, précisa Jane. Nous aimerions vous poser quelques questions sur des événements survenus dans Chinatown, la nuit dernière.

— Je suppose que vous faites allusion à cette femme qu'on a retrouvée morte sur un toit ?

— Vous êtes au courant, donc.

— Tout le monde ne parle que de ça. Comme dans n'importe quel village chinois, les nouvelles circulent vite dans le quartier. On raconte qu'on lui aurait tranché la gorge et qu'on a jeté sa main du haut de l'immeuble. On dit aussi qu'elle était armée...

Jane se fit la réflexion que ce « on » semblait un peu trop bien renseigné à son goût.

— Ces rumeurs sont-elles fondées ? ajouta Iris Fang.

— Nous n'avons pas le droit de parler d'une enquête en cours, répondit Jane.

— C'est pourtant la raison de votre venue, non ? rétorqua Iris, placide. Vous êtes bien là pour en parler ?

Les deux femmes se toisèrent, et Jane songea que son interlocutrice brûlait autant qu'elle de lui soutirer des renseignements.

— Nous avons une photo à vous montrer, déclara-t-elle.

— Avez-vous une raison particulière de m'interroger ?

— Nous vous interrogeons comme nous avons déjà interrogé plusieurs personnes dans le voisinage.

— Mais aucune d'elles n'a mentionné de photo. Sinon, j'en aurais entendu parler.

— On va vous montrer la photo, puis on vous dira pourquoi.

— Désolé, dit Frost, mais ce que vous allez voir risque de vous choquer. Peut-être préférez-vous vous asseoir ?

Son ton respectueux parut amadouer Iris Fang, qui acquiesça de la tête.

— Merci, inspecteur. Je suis un peu fatiguée aujourd'hui.

Frost approcha une chaise, et elle s'y laissa tomber avec un soupir de soulagement et de gratitude. Il lui montra alors le cliché que Maura leur avait envoyé par mail depuis la morgue. Si un drap dissimulait la gorge de l'inconnue, la pâleur du visage, le relâchement de la mâchoire et les yeux à demi ouverts indiquaient clairement qu'il s'agissait de la photo d'un cadavre.

Iris Fang la contempla un long moment sans dire un mot. Son visage ne reflétait aucune émotion.

— Madame Fang ? demanda Frost. Cette femme vous évoque-t-elle quelque chose ?

— Elle est belle, remarqua Iris Fang. Mais, non, je ne la connais pas.

— Vous êtes sûre de ne l’avoir jamais vue ?

— Je vis à Chinatown depuis que mon mari et moi avons débarqué de Taïwan, il y a trente-cinq ans. Si cette femme était du quartier, je le saurais. C’est tout ce que vous vouliez me demander ?

Jane ne répondit pas immédiatement : elle venait d’apercevoir à travers la fenêtre l’échelle d’incendie qui serpentait le long de la façade extérieure. Il était donc possible d’accéder au toit depuis cette pièce, et de là, à celui des immeubles voisins.

Elle se retourna vers Iris Fang.

— Combien d’employés avez-vous ?

— Je suis l’instructeur principal de l’Académie.

— Et la jeune femme qui nous a accueillis... Bella Li ? ajouta Jane après avoir vérifié le nom dans son calepin.

— Bella m’assiste depuis presque un an. Elle assure une partie des cours ainsi que des leçons particulières.

— Vous avez mentionné votre mari... M. Fang ne travaille pas avec vous ?

La femme détourna le regard.

— Il est mort, dit-elle dans un souffle. James nous a quittés il y a dix-neuf ans.

— Je suis désolé, madame Fang, dit Frost, visiblement sincère.

Le silence se prolongea, juste troublé par les claquements des épées en bois dans la salle adjacente. Puis Iris Fang parut se ressaisir.

— Je dirige seule cette école, dit-elle. Alors, si vous avez des questions, c’est à moi qu’il faut les poser. Qu’est-ce qui vous fait croire que je connaissais la victime ? demanda-t-elle, s’adressant à Jane.

Celle-ci se dit qu’il n’était plus temps de biaiser.

— On a retrouvé sa voiture ce matin, dans un parking de Chinatown. Il y avait un GPS à l’intérieur, et votre adresse figurait dans sa mémoire.

— Celle du studio ?

— Oui. Apparemment, la victime comptait vous rendre visite. Vous savez pourquoi ?

— Non, répondit Iris Fang sans hésiter.

— Où étiez-vous dans la nuit de mercredi à jeudi, madame Fang ?

— J’ai donné un cours dans la soirée, puis je suis rentrée chez moi.

— A quelle heure avez-vous quitté le studio ?

— Vers 10 heures. Il y a un quart d’heure de marche d’ici à mon

domicile. J'habite Hudson Street, à la limite de Chinatown.

— Quelqu'un vous a-t-il accompagnée ?

— Non.

— Vous vivez seule ?

— Je n'ai plus de famille, inspecteur. Mon mari est mort, et ma fille... Oui, je vis seule, acheva-t-elle, le menton pointé en avant, comme si elle défiait quiconque de la prendre en pitié.

Toutefois, ses yeux brillaient de larmes qu'elle refoula en battant des cils. Malgré ses efforts pour paraître invincible, il était évident qu'elle n'avait toujours pas surmonté sa douleur.

Dans la première salle, le cours venait de s'achever et l'escalier résonnait de bruits de pas. Iris Fang leva les yeux vers la pendule murale et annonça :

— Mon prochain élève ne va pas tarder. Vous avez terminé ?

— Pas tout à fait, répondit Jane. J'aurais encore une question à vous poser. Il y avait une autre adresse enregistrée dans le GPS de la victime... Celle d'un ancien inspecteur de la police de Boston, Louis Ingersoll. Vous le connaissez ?

En un clin d'œil, le sang se retira du visage d'Iris Fang.

— Vous vous sentez bien ? s'inquiéta Frost en lui touchant l'épaule.

Elle tressaillit comme si sa main l'avait brûlée.

— Ce nom vous est familier, on dirait, remarqua Jane.

Iris acquiesça.

— J'ai connu l'inspecteur Ingersoll il y a dix-neuf ans, à la mort de mon mari. Il...

Les deux policiers échangèrent un regard : Ingersoll travaillait à la brigade criminelle.

— Madame Fang, qu'est-il arrivé à votre mari ? demanda Frost.

Cette fois, elle ne réagit pas quand il posa une main sur son épaule.

— Il a été tué dans une fusillade, murmura-t-elle en baissant la tête. Au Red Phoenix.

Depuis la fenêtre du studio, je peux voir les deux policiers sortir de l'immeuble et s'attarder sur le trottoir. Quand ils lèvent les yeux vers la façade, je reste bien en vue alors que mon instinct me souffle de reculer. Je refuse de me cacher de mes amis comme de mes ennemis, aussi je m'entête à les défier à travers la vitre, en fixant la femme du regard. *Inspecteur Jane Rizzoli*, est-il écrit sur la carte de visite qu'elle m'a donnée. Au premier abord, je l'ai prise pour une ambitieuse ordinaire – tailleur-pantalon gris, chaussures plates et tignasse échevelée. Mais ses yeux trahissent sa véritable nature... Des yeux fureteurs qui vous jugent et ne laissent rien échapper. C'est une combattante, une chasseuse-née, et pour l'heure, elle tente de déterminer si je suis la proie qu'elle traque.

C'est sans la moindre crainte que je m'expose ainsi aux regards – le sien, et ceux du reste du monde. Qu'ils m'observent tout leur soûl : ils ne verront qu'une femme discrète, aux cheveux à peine blanchis par la neige des années qui passent. La vieillesse est encore loin, et pourtant, aujourd'hui, je ressens son approche implacable. Le temps risque de me manquer pour achever ce que j'ai commencé, et la visite de ces deux policiers me contraindra peut-être à un détour aussi fâcheux qu'inattendu.

Enfin, ils s'éloignent, s'en retournent à leur quête, quel que soit l'endroit où elle les conduit.

— Un problème, sifu ?

— Je n'en sais rien.

Je me retourne vers Bella ; sa jeunesse m'émerveille : sa peau semble parfaite, même dans la lumière crue qui entre par la fenêtre. Sa seule imperfection est la cicatrice qui marque son menton, conséquence d'un moment d'inattention durant un entraînement à l'épée – une erreur qu'elle n'a jamais reproduite. Elle se tient droite devant moi, pleine d'assurance. Trop, peut-être : au combat, l'arrogance peut se révéler fatale.

— Qu'est-ce qu'ils venaient faire ? demande-t-elle.

— C'est des policiers. C'est leur métier de poser des questions.

— Vous avez appris quelque chose sur cette femme ? Qui elle était, qui l'a envoyée ?

— Non.

Je dirige mon regard vers la fenêtre et le flot des passants avant d'ajouter :

— Mais qui qu'elle fût, elle savait où me trouver.

— Il y en aura d'autres, prédit Bella d'un air sombre.

Un avertissement inutile : nous savons toutes deux que la mèche est allumée et le compte à rebours enclenché.

Je m'isole dans mon bureau et me laisse tomber sur la chaise. Je contemple la photo encadrée sur la table. La scène saisie par l'objectif est tellement gravée dans ma mémoire que, la plupart du temps, je n'éprouve même pas le besoin de la regarder. Je me rappelle parfaitement la date à laquelle elle a été prise, car c'était l'anniversaire de ma fille. Une mère peut oublier bien des choses, mais pas le jour où elle a donné naissance à son enfant. Laura a quatorze ans. Elle et moi posons devant le Boston Symphony Hall, où nous venons d'assister à un concert de Joshua Bell. Depuis un mois, Laura n'avait plus que ce nom à la bouche : Joshua par-ci, Joshua par-là... « Il est beau, hein, maman ? Et quand il joue, on dirait que son violon chante... » Son visage rayonne du bonheur d'avoir vu son idole sur scène. James nous accompagnait ce soir-là, mais il n'apparaît pas sur la photo : c'était toujours lui qui tenait l'appareil. Comme je regrette à présent de ne pas le lui avoir pris des mains, ne serait-ce qu'une fois, afin de garder une trace de son visage, de son doux sourire... Mais comment aurais-je pu imaginer qu'il disparaîtrait si brutalement, qu'il resterait figé dans mes souvenirs à l'âge éternellement jeune de trente-sept ans... Une larme s'écrase sur le cadre, que j'essuie doucement avec le revers de ma manche.

La vie m'a pris les deux êtres que j'aimais le plus au monde – d'abord ma fille Laura, puis James, mon mari. Comment survivre à une telle douleur ? Et pourtant, je vis, je respire.

Du moins pour le moment.

— Le massacre du Red Phoenix ? Evidemment que je m'en souviens !

Le Dr Lawrence Zucker se carra dans son fauteuil et les considéra à travers son bureau. Le regard pénétrant du psychiatre mit Jane mal à l'aise. Malgré la présence de Frost, elle avait l'impression d'être l'unique objet de sa curiosité. Zucker semblait sonder son esprit afin de découvrir ses secrets. Or il en savait déjà beaucoup trop sur elle. Il avait assisté à ses débuts difficiles à la brigade criminelle, où elle avait dû batailler pour s'imposer, seule femme parmi douze hommes. Il était au courant des cauchemars qui avaient hanté ses nuits après une série de meurtres particulièrement horribles, commis par un tueur surnommé « le Chirurgien ». Il connaissait l'origine des cicatrices qui marquaient ses paumes, lacérées par les scalpels dudit tueur. Il n'avait qu'à poser les yeux sur elle pour percer ses défenses et voir ses blessures toujours à vif. Jane se sentait vulnérable face à lui, et elle détestait ça.

Pour oublier sa gêne, elle dirigea son regard vers le dossier ouvert devant Zucker. Il contenait les pièces de l'enquête sur la fusillade du Red Phoenix, survenue dix-neuf ans plus tôt, dont le profil psychologique du cuisinier Wu Weimin, l'auteur des coups de feu. Zucker était réputé pour la rigueur de ses analyses, et ses rapports s'étaient fréquemment sur plusieurs dizaines de pages, aussi Jane fut-elle étonnée par la minceur apparente du dossier.

— C'est votre rapport complet ? demanda-t-elle.

— Oui, vous avez là l'intégralité de ma contribution à l'enquête, dont les expertises psychologiques post mortem de M. Wu et des quatre victimes. Il en existe certainement une copie dans les archives de la police de Boston. C'était l'inspecteur Ingersoll qui dirigeait l'enquête. Vous lui avez parlé ?

— Il s'est absenté pour la semaine et nous n'avons pas réussi à le joindre, répondit Frost. Selon sa fille, il est parti pêcher dans le Nord, dans une zone qui n'est pas couverte par le réseau.

— La retraite... soupira Zucker. Ça doit être la belle vie. Il me

semble qu'il y a une éternité qu'il a quitté la police. Ça lui fait quel âge, dans les soixante-dix ans ?

— Chez un flic, ça équivaut à cent dix ans, remarqua Frost.

Jane se permit d'intervenir – ils s'écartaient du sujet, là.

— L'autre inspecteur chargé de l'enquête était Charlie Staines, mais il est mort depuis. Aussi, nous espérons que vous accepteriez de nous livrer votre sentiment sur cette affaire...

— La scène de crime ne laissait guère de doute quant au déroulement des événements. Le cuisinier, un immigrant chinois, a fait irruption dans la salle du restaurant et ouvert le feu. La première des quatre victimes, un certain Joey Gilmore, était venue chercher une commande. La deuxième, James Fang, était le serveur et un ami proche du cuisinier, selon les témoins. Les troisième et quatrième victimes, les Mallory, occupaient une table. Après la fusillade, Wu Weimin a regagné la cuisine et retourné son arme contre lui. Un cas classique d'amok suivi de suicide...

— Un cas de *quoi* ? demanda Frost.

— Un cas d'« amok ». Ce terme désigne un phénomène décrit par le capitaine Cook, un explorateur anglais qui séjourna en Malaisie à la fin du XVIII^e siècle. Il mentionne plusieurs épisodes de folie homicide où le meurtrier – un homme, dans la presque totalité des cas – massacre toutes les personnes à proximité, jusqu'à ce qu'on l'abatte. Cook croyait à un comportement propre au Sud-Est asiatique, mais on sait à présent que ce genre de phénomènes survient dans toutes les cultures. On le désigne par un sigle barbare : TMCIS.

— C'est-à-dire ?

— « Tuerie massive commise par un individu solitaire ».

— Plus communément appelée « pétage de plombs », glissa Jane.

Sa plaisanterie lui attira un regard désapprouvateur de Zucker.

— C'est injuste pour les électriciens, remarqua le psychiatre. Ce syndrome touche tous les milieux : cols blancs, cols bleus, jeunes, vieux, mariés, célibataires... Mais il s'agit presque toujours d'hommes.

— Qu'est-ce que ces tueurs ont en commun ?

— Ils vivent en général à l'écart de la société et souffrent de difficultés relationnelles. La crise peut être déclenchée par un événement tel que la perte d'un emploi, ou une rupture amoureuse. Enfin, condition nécessaire : il faut avoir accès à une arme à feu...

Jane feuilleta rapidement son exemplaire du rapport d'enquête et

dit :

— Le tueur du Red Phoenix possédait un Glock 17 avec un canon fileté, déclaré volé un an plus tôt en Géorgie. Qu'est-ce qui peut inciter un immigrant chinois à acheter un Glock, surtout avec un salaire de cuisinier ?

— Peut-être se sentait-il menacé et désirait-il se protéger.

— En tant que psy, docteur Zucker, vous n'auriez pas une explication ?

Zucker pinça les lèvres.

— Désolé, mais je ne suis pas voyant... Et je n'ai pas eu l'occasion d'interroger la personne la plus proche de M. Wu : sa femme. Le temps que la police de Boston fasse appel à mon expertise, elle avait quitté la ville sans prévenir. J'ai dressé le profil psychologique du tueur en me fondant sur les témoignages de ses connaissances, et celles-ci n'étaient pas très nombreuses.

— Iris Fang était du nombre, remarqua Jane.

— La veuve du serveur, oui. Je me la rappelle très bien.

— Pour quelle raison ?

— D'abord, c'était une femme magnifique...

— Nous venons de faire sa connaissance, indiqua Frost. Elle est toujours très belle.

— Ah oui ? Voyons, elle avait trente-six ans quand je l'ai rencontrée. Ça lui en fait donc... cinquante-cinq, calcula Zucker. Ça doit être une question de gènes, ajouta-t-il avec un regard éloquent à Frost.

Jane tenta de recentrer la conversation :

— Si l'on fait abstraction du fait qu'elle vous a tapé dans l'œil à tous les deux, qu'est-ce que vous pouvez nous dire sur Mme Fang ?

— Beaucoup de choses, en fait. Je me suis entretenu plusieurs fois avec elle, car elle était ma principale source de renseignements sur Wu Weimin. C'était la première année où je travaillais pour la police de Boston, et cette affaire avait tout pour marquer les esprits. Imaginez : vous allez dîner à Chinatown, mais au lieu de déguster un poulet kung pao, vous vous faites massacrer par le cuisinier... Ça pourrait arriver à n'importe lequel d'entre nous ! L'histoire a d'ailleurs ravivé les fantasmes sur les dangers supposés de l'immigration illégale. Comment Wu était-il entré sur le territoire américain ? Où s'était-il procuré une arme ? Pour moi qui venais à peine de finir ma thèse de

doctorat, l'affaire était on ne peut plus excitante. Le terme est mal choisi, je vous l'accorde.

— Quelles étaient vos conclusions au sujet du tueur ? insista Frost.

— Un pauvre type, si vous voulez mon avis. Originaire du Fujian, il s'était introduit aux Etats-Unis à l'âge d'environ vingt ans. Faute de documents officiels, on n'a aucune certitude quant aux dates. Tout ce que j'ai appris, je le tenais de Mme Fang. Il semble que Wu ait été un ami proche de son mari.

— Et pourtant il l'a bien tué, comme les autres, observa Frost.

— Je n'ai jamais entendu Mme Fang dire le moindre mal de Wu. Elle ne croyait pas à sa culpabilité. Elle le décrivait comme un homme paisible et travailleur. Selon elle, il avait trop le sens des responsabilités pour vouloir mourir. En plus d'assurer la subsistance de sa femme et de leur fille, il envoyait de l'argent à un fils issu d'une précédente union, âgé de sept ans à l'époque.

— Il avait été marié à une autre femme ?

— Oui. Mais sa seconde épouse, Li Hua, vivait avec lui à Boston depuis des années. Ils occupaient l'appartement au-dessus du restaurant et fréquentaient peu de monde. Sans doute craignaient-ils d'attirer l'attention sur eux, en tant que clandestins. Il y avait aussi la barrière de la langue : le couple parlait le mandarin ainsi que le min, un dialecte local...

— Tandis que la plupart des habitants de Chinatown parlent le cantonais, acheva Frost.

Zucker acquiesça.

— Ça a contribué à isoler la famille Wu. Nous avons donc un homme soumis à de multiples causes de stress : son statut de clandestin, la solitude, l'obligation de subvenir aux besoins des siens... Ajoutez à tout ça de longues journées de travail, et vous aurez une idée de la pression qui pesait sur ses épaules.

— Mais qu'est-ce qui l'a amené à craquer ? demanda Jane.

— Mme Fang n'en avait pas la moindre idée. La semaine où la fusillade a eu lieu, elle se trouvait à l'étranger, dans sa famille. Quand je l'ai interrogée, elle venait juste de rentrer et était sous le choc. Elle répétait sans cesse que Wu n'aurait jamais tué personne, et encore moins son ami, James. Elle affirmait aussi que Wu ne possédait pas d'arme.

— Qu'est-ce qu'elle en savait ? Elle n'était pas mariée avec lui !

— Comme je vous l'ai dit, je n'ai pas pu interroger la femme de Wu. Quelques jours après les événements, elle a déménagé avec sa fille. Même Iris Fang ignorait où elle était allée. Avant la création du département de la Sécurité intérieure, il était plus facile pour les étrangers en situation irrégulière d'aller et venir, ou même de s'évanouir dans la nature.

— Vous semblez accorder beaucoup de crédit à la parole de Mme Fang, remarqua Jane. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle disait la vérité ?

— Traitez-moi de naïf si vous voulez, mais pas une seule fois je n'ai douté de sa sincérité. Il y avait une dimension... tragique chez cette femme. Aujourd'hui encore, j'éprouve de la compassion pour elle. Je me demande comment elle a pu surmonter la perte des deux personnes qui comptaient le plus pour elle.

— Deux ?

— Son mari... et sa fille.

Iris Fang leur avait dit qu'elle n'avait plus de famille, se rappela brusquement Jane.

— Elle est morte aussi ?

— Ça ne concernait pas directement l'enquête, aussi ne l'ai-je pas mentionné dans mon rapport, mais Iris et James avaient une fille adolescente qui a disparu deux ans avant la fusillade. On n'a jamais retrouvé la moindre trace d'elle.

— Bon sang ! murmura Frost. Elle ne nous en a pas parlé...

— Mme Fang n'est pas le genre de femme à vouloir susciter la pitié. Mais il me semble encore voir la souffrance dans son regard... Un spectacle terrifiant. En même temps, il y avait chez elle une force incroyable.

Jane songea à sa propre fille, Regina, âgée de deux ans et demi. Comment une mère pouvait-elle continuer à avancer, jour après jour, en ignorant si son enfant était mort ou vivant ? Cette torture aurait rendu folle n'importe qui. Et si on y ajoutait la douleur de perdre son mari...

Zucker reprit :

— Une tragédie, quelle qu'elle soit, crée toujours une onde de choc. Mais dans le cas du Red Phoenix, celle-ci s'est propagée bien au-delà du cercle familial des victimes. A croire que le massacre avait engendré une malédiction qui réclamait sans cesse de nouvelles

victimes.

Jane frissonna.

— Comment ça, une malédiction ?

— Il est arrivé plusieurs malheurs en l'espace d'un mois. D'abord, l'inspecteur Staines a succombé à une crise cardiaque. Ensuite, un des techniciens qui avaient opéré sur la scène de crime a été tué dans un accident de voiture. Puis la femme de l'inspecteur Ingersoll a eu une attaque et est morte quelque temps plus tard. Enfin, il y a eu la disparition...

— Qui a disparu ?

— Charlotte Dion, la fille de Dina Mallory, une des victimes de la fusillade. Trois semaines après la mort de sa mère, elle s'est volatilisée pendant une sortie scolaire. Elle avait dix-sept ans.

Jane sentit brusquement le sang cogner à ses tempes.

— La fille d'Iris Fang aussi avait disparu, dit-elle.

Zucker acquiesça.

— Oui, deux ans plus tôt. Une coïncidence troublante, pas vrai ?

— S'il s'agit bien d'une coïncidence.

— Que voulez-vous que ce soit d'autre ? Les deux familles ne se connaissaient pas et n'avaient rien en commun. Les Fang étaient des immigrés aux origines modestes tandis que les parents de Charlotte appartenaient à la grande bourgeoisie bostonienne. Autant invoquer la malédiction du Red Phoenix. A moins que ce ne soit l'immeuble le fautif. Les habitants de Chinatown le croient hanté. A peine en franchissez-vous le seuil, disent-ils, que le mal s'attache à vos pas... Et il ne vous lâche plus, où que vous alliez.

Jane n'aimait pas beaucoup les coïncidences. Chaque fois que deux fils se croisaient dans la trame si complexe de la réalité, elle s'efforçait de déterminer si leur rencontre était vraiment due au hasard ou si elle s'inscrivait dans un motif plus vaste, lequel n'apparaissait que si on suivait ces fils jusqu'à leur origine. Remonter cinq fils distincts qui s'étaient croisés de manière tragique dans un restaurant de Chinatown, dix-neuf ans plus tôt : telle était la tâche à laquelle elle s'était attelée.

Le rapport sur la fusillade du Red Phoenix était assez succinct. Pour des policiers, des meurtres suivis d'un suicide représentent une aubaine. Non seulement on leur apporte le coupable sur un plateau, mais encore celui-ci a le bon goût de faire justice lui-même. L'identité du tueur ne faisant aucun doute, les inspecteurs Staines et Ingersoll avaient concentré leur enquête sur ses motivations, en se fondant principalement sur le profil psychologique établi par Zucker.

Jane s'intéressa surtout aux victimes. La première, Joey Gilmore, était un homme de vingt-cinq ans, qui était né et avait grandi à Boston. Il avait été condamné plusieurs fois, pour vol avec effraction, violation de propriété et voies de fait. Son casier judiciaire ainsi que le nom de son employeur – Kevin Donohue, un grossiste en viande connu pour ses liens étroits avec le crime organisé – retinrent immédiatement l'attention de Jane. De simple voyou, Donohue était devenu en l'espace de quatre décennies un des trois parrains de la mafia irlandaise locale. Les autorités connaissaient la nature exacte de ses activités, mais elles n'avaient encore jamais pu le coincer, faute de preuves.

Ayant extrait du dossier les photos prises sur la scène de crime, Jane rechercha celle du corps de Joey Gilmore. Le jeune homme gisait sur le sol parmi des boîtes en carton écrasées. Il avait été tué d'une balle dans la nuque. Zucker avait beau privilégier l'hypothèse du coup de folie, aux yeux de la jeune femme, ce mode opératoire évoquait ni plus ni moins qu'une exécution.

La victime numéro deux, James Fang, trente-sept ans, était serveur

et caissier au Red Phoenix. Il avait quitté Taïwan seize ans plus tôt avec sa femme Iris pour venir étudier la littérature asiatique aux Etats-Unis. En plus de son emploi au restaurant, il donnait des cours au Centre social de Chinatown. Fang et Wu Weimin travaillaient ensemble depuis cinq ans. Selon les témoins, ils étaient amis et on ne leur connaissait pas de motif de discorde. Le rapport ne contenait aucune allusion à la disparition de la fille des Fang, Laura, deux ans plus tôt. Peut-être Staines et Ingersoll n'étaient-ils même pas au courant de cette tragédie antérieure.

Les deux dernières victimes, M. et Mme Mallory, habitaient Brookline, dans la banlieue de Boston. Arthur, âgé de quarante-huit ans, était P-DG d'une société de placement, le groupe Wellesley. Sa femme Dina, de huit ans plus jeune que lui, ne semblait pas travailler – avec la situation de son mari, elle n'en avait a priori pas besoin. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agissait d'un second mariage. Arthur avait eu un fils – Mark, vingt ans à l'époque des faits – avec sa première femme, une certaine Barbara Hart, tandis que Dina et son ex-mari, Patrick Dion, avaient une fille de dix-sept ans. Naturellement, les enquêteurs avaient exploré la piste d'un éventuel conflit lié à la situation matrimoniale des deux défunts :

A en croire le fils Mallory, Mark, les relations entre les deux familles étaient des plus cordiales, bien que Dina et Arthur aient quitté leurs conjoints respectifs pour convoler ensemble cinq ans plus tôt. Même divorcés et remariés, Dina et Patrick Dion sont restés en excellents termes, et il n'était pas rare qu'ils passent les fêtes tous ensemble.

L'idéal de la famille reconstituée, songea Jane. La femme de Patrick le quitte pour un autre homme, et ils fêtent Noël ensemble... Ça paraissait trop beau pour être vrai. Pourtant, l'information provenait de Mark Mallory, qui savait de quoi il parlait. L'inspecteur tenta d'imaginer son propre père et sa bimbo, sa mère et son nouvel amant, Vince Korsak, réunis autour de la même table. La soirée aurait tourné au bain de sang. Quant à dire lequel des deux camps l'aurait emporté...

Les Mallory et les Dion avaient réussi à se comporter de manière civilisée, eux. Peut-être avaient-ils fait des efforts pour Charlotte... Celle-ci avait douze ans quand ses parents s'étaient séparés. Comme la

plupart des enfants de divorcés, la pauvre petite fille riche avait probablement été ballottée d'une maison à l'autre.

Jane tourna la dernière page du dossier et son regard tomba sur un ajout daté du 28 avril, signé de l'inspecteur Ingersoll :

Charlotte Dion, la fille de Dina Mallory, est signalée disparue depuis le 24 avril. Elle a été vue pour la dernière fois à proximité du Faneuil Hall, lors d'une sortie scolaire. Selon l'inspecteur Hank Buckholz, tout indique qu'il s'agit d'un enlèvement. L'enquête se poursuit.

Laura Fang et Charlotte Dion... Deux adolescentes disparues, chacune ayant perdu un parent dans la fusillade du Red Phoenix. Pourtant, rien dans le rapport ne permettait de réfuter l'hypothèse d'une coïncidence malheureuse. Comme l'avait dit Zucker, il arrive que le sort s'acharne sans raison sur ceux qui n'ont déjà que trop souffert...

— Il suffisait de me demander, tu sais.

En relevant les yeux, Jane découvrit Johnny Tam, debout près de son bureau.

— Demander quoi ?

— Je viens de croiser Frost. Il m'a dit que vous étiez plongés dans le dossier du Red Phoenix. Je peux tout vous dire de l'affaire.

— Comment ça se fait ? Tu devais avoir sept, huit ans à l'époque ?

— Quand on travaille à Chinatown, mieux vaut tout savoir sur le quartier. Les habitants parlent toujours du massacre. C'est comme une blessure qui ne s'est pas refermée. Et ce n'est pas demain la veille, à cause de la honte qu'elle fait peser sur la communauté.

— Pour quelle raison ?

— Le tueur était l'un des nôtres – un Chinois, je veux dire. J'ai étudié le dossier il y a deux mois. J'ai parlé à Lou Ingersoll et lu les rapports des médecins légistes. Tout est gravé là, acheva Tam en se frappant la tempe.

— J'ignorais que tu connaissais aussi bien cette affaire.

— Je te l'aurais dit si tu m'en avais parlé. Je croyais que je faisais partie de l'équipe ?

Son ton accusateur déplut à Jane.

— C'est vrai, tu fais partie de l'équipe, lâcha-t-elle. Je tâcherai de m'en souvenir. Mais ce serait plus facile pour tout le monde si tu

arrêtais de râler.

— Tout ce que je veux, c'est jouer un vrai rôle dans cette enquête, pas faire de la figuration. Le plus souvent, on me traite comme si je n'étais pas là.

— Comment ça ?

— La police est censée former une grande famille, pas vrai ? Mon œil, oui !

En le regardant, Jane se revit elle-même à son âge. Jeune inspecteur, elle brûlait de faire ses preuves ; et comme lui, elle avait eu le sentiment d'être considérée comme quantité négligeable.

— Assieds-toi, ordonna-t-elle.

Tam approcha une chaise et s'exécuta avec un soupir.

— Je sais ce que c'est d'appartenir à une minorité, reprit Jane.

— Toi ?

— Tu connais beaucoup de femmes inspecteurs de la brigade criminelle ? Il n'y en a qu'une, et tu l'as devant toi. Je peux te dire que j'ai souvent été mise sur la touche parce qu'on ne me croyait pas capable de faire ce boulot. Tu vas devoir apprendre à composer avec les cons ; leur espèce n'est pas près de s'éteindre.

— Ce n'est pas une raison pour cesser de les combattre.

— Pour ce que ça change !

— Pour toi, ça a fini par changer. Ils t'acceptent, maintenant.

Jane songea à ses premiers pas dans la brigade, aux tampons hygiéniques déposés sur son bureau, aux ricanements des uns, au mépris des autres. La situation avait évolué, certes, mais cela lui avait coûté du temps et des efforts.

— Ce n'est pas en te plaignant que tu arriveras à quelque chose, mais en surpassant tes collègues. On m'a dit que tu avais brillamment réussi l'examen d'inspecteur ? Et du premier coup ?

Tam hocha la tête.

— J'ai eu la note maximale.

— Et tu as quoi... vingt-cinq ans ?

— Vingt-six.

— Ça joue contre toi, tu le sais ?

— Mes origines, ou le fait d'avoir un cerveau ?

— Non, ton âge. Tu es encore un gamin.

— Génial ! Une raison de plus pour ne pas être pris au sérieux.

— Si tu cherches, tu en trouveras bien une dizaine. Certaines sont

réelles, les autres n'existent que dans ta tête. Alors, évite d'y penser et fais ton boulot le mieux possible.

— Et toi, si tu pouvais ne plus m'oublier... Je connais l'affaire du Red Phoenix mieux que quiconque ici. Je pourrais passer des coups de fil, interroger les familles des victimes...

— Frost a l'intention de réinterroger Mme Fang.

— Dans ce cas, je m'occuperai des autres.

— D'accord. Maintenant, dis-moi ce que tu sais sur cette histoire.

— J'ai commencé à me pencher dessus en février. Je venais d'être affecté au district A-1, et des habitants de Chinatown y avaient fait des allusions devant moi. Je me suis alors rappelé en avoir entendu parler quand j'étais gosse, à New York...

— Quoi, à New York ?

— Dès qu'un de nos compatriotes est impliqué dans une affaire de cette importance, la communauté est en émoi. J'entends encore ma grand-mère répéter que la honte allaitrejaillir sur l'ensemble des Chinois, que les gens allaient tous nous considérer comme des assassins.

— Bel exemple de culpabilité collective !

— On est très doués pour ça. Ma grand-mère piquait une crise si elle me voyait porter un jean déchiré. « A cause de toi, on va penser que les Chinois sont des pouilleux. » J'ai grandi avec le sentiment pesant d'incarner une communauté à moi tout seul dès que je mettais un pied dehors. Donc, non, cette affaire du Red Phoenix, je ne l'avais pas oubliée. Aussi, quand le *Boston Globe* a publié l'annonce, en mars, j'ai décidé de me plonger dans le dossier...

— Quelle annonce ?

— Elle est parue le 30, pour l'anniversaire du massacre. Un encart d'environ un quart de page, dans les informations locales.

— Qu'est-ce que ça disait ?

— On voyait une photo du cuisinier, Wu Weimin, avec le mot INNOCENT imprimé en gras dessous. Quand je suis tombé dessus, j'ai souhaité de toutes mes forces que ce soit vrai... Que l'innocence de Wu Weimin éclate au grand jour, et que notre communauté n'ait plus à porter le fardeau de ces crimes.

— Mais tu n'y crois pas vraiment, si ?

— Je n'en sais rien, avoua Tam.

— Staines et Ingersoll n'ont jamais mis sa culpabilité en doute, et

Zucker non plus.

— Il n'empêche que cette annonce m'a donné matière à réflexion. Depuis, je me demande si la police de Boston n'a pas fait fausse route, il y a dix-neuf ans.

— Parce que Wu était chinois ?

— Parce que les gens de Chinatown n'ont jamais cru que c'était lui le tueur.

— Tu sais qui a payé la parution de cet encart ?

— Oui. J'ai appelé le *Globe*. C'est Iris Fang.

Au même moment, le portable de Jane sonna. Elle tendit machinalement la main vers l'appareil. Pour quelle raison Mme Fang avait-elle fait paraître dans le journal un encart proclamant l'innocence de l'homme qui avait tué son mari dix-neuf ans plus tôt ? Elle jeta un coup d'œil à l'écran du téléphone. L'appel provenait du labo d'analyse criminelle.

— Rizzoli.

— Je suis en train d'examiner vos échantillons, dit sans préambule Erin Volchko. Je ne saurais vous dire exactement ce que c'est...

Il fallut quelques secondes à Jane pour comprendre de quoi elle parlait.

— Vous voulez dire, les cheveux ou les poils retrouvés sur les vêtements de l'inconnue ?

— C'est ça. Le bureau du médecin légiste nous les a envoyés hier. Le premier a été prélevé sur la manche de la victime et le second, sur son fuseau. Leur couleur et leur structure sont identiques, donc on peut conclure qu'ils proviennent de la même source.

— Vrais ou synthétiques ?

— D'origine naturelle, sans aucun doute.

— Humaine ?

— Ça, je ne sais pas.

Jane approcha son visage du microscope et cligna les yeux. A priori, rien ne distinguait les fibres qui apparaissaient dans l'oculaire de tous les poils et cheveux qu'elle avait pu voir au cours de sa carrière.

Elle s'écarta pour permettre à Tam de regarder à son tour.

— Ce que vous voyez là est un poil de garde, déclara Erin. Ce sont ceux qui constituent la couche externe du pelage d'un animal.

— Ce n'est pas la même chose que la fourrure ? demanda Jane.

— La fourrure englobe également les sous-poils, ou duvet, qui jouent le rôle d'isolants et n'ont pas d'équivalent chez l'homme.

— De quel animal provient-il ?

— Difficile à dire. La pigmentation constante désigne un animal dont les poils présentent une seule couleur de la racine à la pointe. L'absence d'écailles coronales exclut les rongeurs et les chauves-souris.

— Qu'est-ce que vous appelez « écailles coronales » ? s'enquit Tam.

— C'est ce qui fait la cuticule externe du poil. Leur alignement varie selon les familles animales.

— Et vous avez dit que les rongeurs en possédaient ?

— En effet, acquiesça Erin. Cet échantillon est également dépourvu d'écailles en chevrons, donc il ne provient ni d'un chat ni d'un vison ou d'un phoque.

— On va passer tout le règne animal en revue ? s'inquiéta Jane.

— Je tente de procéder par élimination.

— Et pour le moment, on a éliminé les rats, les chats et les chauves-souris...

— En effet.

— Super ! On peut donc rayer Batman et Catwoman de la liste des suspects.

Avec un soupir las, Erin ôta ses lunettes et se massa l'arête du nez.

— Inspecteur Rizzoli, il est extrêmement difficile d'identifier la provenance d'un poil uniquement avec un microscope optique. Les caractéristiques morphologiques de celui-ci me permettent d'exclure certains animaux, mais il ne ressemble à rien de ce que j'ai pu voir

jusqu'ici.

— Quelles autres espèces pouvez-vous éliminer ? demanda Tam.

— Si on avait affaire à un cerf ou un caribou, la racine serait plus renflée et le poil plus grossier. La couleur ne correspond ni au castor ni au raton laveur, et le poil est trop rêche pour appartenir à un lapin ou un chinchilla. En me fondant uniquement sur la forme de la racine, le diamètre et la disposition des écailles, je pencherais pour un poil ou un cheveu humain.

— Alors, qu'est-ce qui vous fait dire que ce n'en est pas un ?

— Regardez dans le microscope.

— Qu'est-ce que je suis censée voir ? demanda Jane en se penchant vers l'oculaire.

— Vous remarquerez que le spécimen est droit, et non courbé comme un poil pubien ou axillaire.

— Ça pourrait être un cheveu ?

— C'est ce que j'ai d'abord cru. Maintenant, concentrez-vous sur la partie centrale, la « moelle ».

— OK, je me concentre... Et ?

— L'indice médullaire est bizarre – le rapport entre le diamètre de la moelle et celui du poil. J'ai observé un nombre incalculable de cheveux, et aucun ne présentait une moelle aussi large. Chez l'homme, l'indice normal est inférieur à un tiers. Ici, la moelle représente plus de la moitié du diamètre total.

Jane se redressa et se tourna vers Erin.

— Ça pourrait venir d'une maladie, ou d'une anomalie génétique ?

— Pas à ma connaissance.

— Dans ce cas, d'où vient ce poil ?

Erin soupira et parut chercher ses mots.

— Il a presque toutes les caractéristiques d'un poil humain, dit-elle enfin, mais ce n'en est pas un.

Jane eut un rire surpris.

— C'est quoi, alors ? Un poil du yéti ?

— Je pencherais pour un primate non humain, mais il est impossible de l'identifier au microscope. En l'absence de cellules épithéliales, le seul ADN qu'on puisse étudier est celui contenu dans les mitochondries.

— Il faudrait des semaines avant d'obtenir des résultats, remarqua Tam.

— C'est pourquoi j'ai envisagé une autre méthode, plus rapide, reprit Erin. J'ai lu dans une revue scientifique qu'en Inde on avait recours à l'analyse électrophorétique de la kératine pour identifier les fourrures provenant d'espèces protégées et lutter ainsi plus efficacement contre les trafiquants. Je connais plusieurs labos spécialisés dans l'étude de la faune sauvage, ici aux Etats-Unis. Je vais les contacter. D'une manière ou d'une autre, je finirai par découvrir le propriétaire de ce poil.

Le visage de l'ex-inspecteur Hank Buckholz portait les traces du long combat qu'il avait mené contre l'alcool et ses démons avant de rendre les armes. Jane le trouva assis devant un scotch au comptoir du J.P. Doyle's, un des repaires habituels des flics de la ville. Il n'était pas encore 17 heures, et pourtant il donnait l'impression d'avoir déjà bu plusieurs verres. Quand il se leva pour lui serrer la main, elle remarqua qu'il tremblait et que ses yeux larmoyaient. Quoique retraité, il arborait toujours la panoplie d'inspecteur de police : blazer et chemise Oxford, même si cette dernière était élimée au col.

L'établissement n'était pas encore envahi par la foule. Buckholz n'eut qu'à faire signe au barman pour attirer immédiatement son attention.

— C'est moi qui invite, annonça-t-il. Vous prendrez quoi ?

— Rien, merci.

— Allons ! Vous n'allez pas laisser un vieux flic boire en solitaire...

— Une pinte de Sam Adams, alors.

— Et pour moi, la même chose qu'avant, dit Buckholz au barman.

— Vous voulez qu'on s'installe à une table ? proposa Jane.

— Non, je suis bien ici. C'est mon tabouret – celui que j'occupe depuis toujours. Et puis, ajouta-t-il en regardant autour de lui, on n'a pas à craindre les oreilles indiscretes. Cette histoire remonte à tellement longtemps qu'elle n'intéresse plus personne... A part les familles concernées, bien sûr.

— Et vous.

— Ouais. C'est dur de lâcher le morceau, vous savez. Même après toutes ces années, les affaires que je n'ai pas résolues m'empêchent de dormir la nuit. Surtout celle de Charlotte Dion... Ça m'a drôlement

fichu en rogne quand son père a engagé un privé. J'ai des défauts, c'est sûr, mais je ne suis pas un incapable.

Il avala une gorgée de scotch et reprit :

— Quand je pense au fric qu'il a dépensé pour arriver à la conclusion que j'avais fait correctement mon boulot...

— Le privé n'a rien découvert de plus ?

— Non. A croire que la gamine s'est volatilisée. On n'a trouvé ni témoin ni indice, excepté son sac à dos, abandonné dans une allée. Il y a dix-neuf ans, les caméras de surveillance étaient moins nombreuses qu'aujourd'hui. Le ravisseur a agi rapidement et sans laisser de traces, probablement sur une impulsion.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Charlotte participait à une sortie scolaire avec Bolton Academy, un lycée pour rupins à la sortie de Framingham. Ils étaient une trentaine de gosses. L'arrêt au Faneuil Hall n'était pas prévu, mais comme les gamins avaient faim, les profs ont décidé d'y faire halte pour déjeuner. Le ravisseur a dû repérer Charlotte parmi le groupe et passer à l'action. Patrick Dion se trouvait à Londres pour affaires à ce moment-là. Quand il a appris la nouvelle, il a sauté à bord de son jet privé pour rentrer. Connaissant sa situation – il est investisseur en capital-risque –, je m'attendais à une demande de rançon. Mais non, rien ! Charlotte a purement et simplement disparu de la surface de la terre.

— Sa mère avait été tuée dans la fusillade du Red Phoenix à peine un mois plus tôt...

— Ouais, je sais. C'est vraiment pas de veine... La Faucheuse frappe aussi bien les riches que les pauvres.

— Pour vous, c'est la faute à pas de chance ?

— Avec Lou Ingersoll, on a examiné toutes les pistes sans parvenir à relier les deux événements. Rancune familiale ? Litige financier ? Conflit autour de la garde de Charlotte ?

— Vous n'avez rien trouvé de ce genre ?

Buckholz secoua la tête.

— Je suis moi-même divorcé, avoua-t-il, et j'en veux toujours à ma garce de femme. Mais Patrick Dion et son ex étaient restés amis. Il entretenait même des relations cordiales avec son successeur.

— Avec Arthur ? Pourtant, il lui avait piqué sa femme !

— Ça vous en bouche un coin, pas vrai ? s'esclaffa Buckholz.

Imaginez deux familles unies : d'un côté Patrick, Dina et Charlotte, de l'autre, Arthur, Barbara et leur fils, Mark. Les deux gosses fréquentaient la même école, Bolton Academy. C'est comme ça que les uns et les autres se sont rencontrés. Ils ont commencé par sympathiser, puis Arthur a entamé une liaison avec Dina, et les deux couples ont divorcé. Patrick a obtenu la garde de Charlotte, alors âgée de douze ans, et tout le monde est resté en bons termes. Logiquement, ils auraient dû se détester...

— Qui vous dit que ce n'était pas le cas ?

— Ça se peut qu'ils aient caché leur rancœur, c'est vrai. On peut même envisager que Patrick Dion ait attendu cinq ans puis un jour ait décidé de suivre son ex-femme et son rival jusqu'à ce restaurant et les ait descendus dans un accès de rage. Mais Mark Mallory m'a juré que tout le monde s'entendait à merveille, alors qu'il a lui-même perdu son père dans la fusillade.

— Et la mère de Mark ? Elle aussi, elle trouvait génial de s'être fait plaquer pour une autre ?

— Malheureusement, je n'ai pas pu m'entretenir avec Barbara Mallory. Elle avait fait un AVC un an avant la fusillade. Le jour de la disparition de Charlotte, elle était en centre de rééducation. Elle est morte un mois plus tard. Une vraie malédiction...

Buckholz se tourna vers le barman :

— Hé ! La même chose, je te prie !

— Hmm... Vous êtes en voiture ? demanda Jane, lorgnant son verre vide.

— C'est le dernier, promis.

Le barman déposa un verre de scotch sur le comptoir. Buckholz se contenta d'abord de le regarder, comme si sa présence suffisait à son bonheur.

— En résumé, reprit-il, Charlotte Dion était une jolie blonde de dix-sept ans. Quand elle n'était pas en pension, elle vivait chez son richissime papa. Elle avait tout pour elle, et pouf ! elle se fait enlever en pleine rue. Au jour d'aujourd'hui, on n'a toujours pas retrouvé son corps.

Quand il prit son verre, Jane remarqua que sa main ne tremblait plus.

— Une belle connerie, la vie, soupira-t-il.

— Et la mort, donc !

— Bien dit ! approuva Buckholz avant de boire une gorgée.

— Vous savez quelque chose à propos de l'autre jeune fille disparue, Laura Fang ?

— C'est Sedlak – paix à son âme – qui était chargé de l'enquête. Mais j'ai lu le dossier, pour creuser la piste du Red Phoenix. Je n'y ai rien trouvé qui permette de relier les deux affaires. Dans le cas de Charlotte, je crois à un enlèvement improvisé. Laura, c'est autre chose. Elle rentrait chez elle à pied après la fin des cours quand une de ses camarades l'a vue monter de son plein gré dans une voiture, ce qui laisse penser qu'elle connaissait le conducteur. Malheureusement, personne n'a relevé le numéro d'immatriculation. On n'a pas retrouvé son corps non plus.

Il leva les yeux vers les bouteilles alignées au-dessus du comptoir et poursuivit d'un ton rêveur :

— Je me demande combien de squelettes attendent qu'on les découvre dans les bois et les décharges... Des millions de gens ont disparu dans ce pays. Ça en fait, des ossements ! Je me fiche de mourir un jour, du moment qu'on pourra lire sur ma tombe que c'est bien moi qui suis enterré là. Mais rester caché au milieu des herbes, comme si je n'avais jamais existé...

Il frissonna et ajouta :

— C'est tout ce que je peux vous dire sur l'affaire Charlotte Dion. J'espère que cela vous sera utile.

— Je ne sais pas encore où s'insère cette pièce du puzzle, mais je vous remercie infiniment.

Jane fit un signe au barman.

— L'addition, s'il vous plaît !

— Il n'en est pas question ! protesta Buckholz.

— Permettez, je vous suis redevable de m'avoir consacré un peu de votre temps.

— Vous savez où me trouver. Je suis là tous les jours, sur ce même tabouret... Vous êtes très demandée, remarqua alors Buckholz, considérant le portable de Jane qui s'était mis à vibrer sur le comptoir. Vous avez de la chance.

— Ça dépend de qui m'appelle, répliqua Jane en prenant l'appareil. Inspecteur Rizzoli.

— Bonjour, inspecteur. Pardon si je vous dérange...

Une voix d'homme, pleine d'hésitation.

— Vous êtes la supérieure hiérarchique de l'inspecteur Tam, je crois ?

— En effet, on travaille ensemble.

— Je vous appelle de la part des familles des victimes du Red Phoenix. Nous aimerions ne plus avoir affaire à l'inspecteur Tam. Nous ne voyons pas l'intérêt de nous soumettre à de nouveaux interrogatoires, après toutes ces années. La pauvre Mary Gilmore, en particulier, est bouleversée.

Jane se massa le front. Il faudrait qu'elle parle à son jeune collègue.

— Je suis vraiment désolée, monsieur... Puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur ?

— Patrick Dion.

Jane se redressa vivement et jeta un coup d'œil à Buckholz, qui suivait la conversation avec un intérêt manifeste. Flic un jour, flic toujours !

— Vous êtes l'ex-mari de Dina Mallory, n'est-ce pas ?

— En effet. Et croyez-moi, il m'est très pénible de m'entendre rappeler les circonstances de sa mort.

— Je comprends, monsieur Dion. Mais il était important que l'inspecteur Tam vous pose ces questions.

— Ça fait dix-neuf ans que Dina est morte. L'identité du tueur n'a jamais fait le moindre doute. Alors, pourquoi ressortir tout ça aujourd'hui ?

— Je regrette, mais je ne peux pas vous en dire davantage...

— ... « dans l'intérêt de l'enquête », je sais. L'inspecteur Tam a invoqué le même prétexte.

— A juste titre.

— En attendant, Mark Mallory ne décolère pas. Quant à Mary Gilmore et sa fille, elles sont bouleversées, comme je vous l'ai déjà dit. D'abord ces messages anonymes, puis vous, la police, qui vous manifestez à nouveau. On aimerait bien savoir pourquoi maintenant ?

— Excusez-moi... De quels messages parlez-vous ?

— Ça a commencé il y a six, sept ans. Ils réapparaissent dans nos boîtes aux lettres chaque 30 mars, comme un rappel sinistre de l'anniversaire du massacre.

— Et que disent-ils ?

— Pour ma part, je reçois chaque année une copie de l'avis de

décès de Dina, au dos de laquelle est écrit à la main : *N'aimeriez-vous pas connaître la vérité ?*

— Ces messages, vous les avez gardés ?

— Oui, et Mary aussi. Mais Mark était tellement furieux qu'il a jeté les siens.

— Vous savez qui les envoie ?

— Sans doute la même personne que celle qui a passé une annonce dans le *Globe* : Iris Fang.

— Pourquoi ferait-elle une chose pareille ?

Quelques secondes de silence s'écoulèrent, puis Patrick Dion répondit :

— Ça m'ennuie de dire du mal de Mme Fang. Elle a perdu son mari dans la fusillade, donc je sais combien elle a souffert. Mais la raison de sa conduite me paraît évidente.

— C'est-à-dire ?

— Cette malheureuse est complètement folle.

Maura avait fini de dresser la table et enfourné le gigot. Les ados étant réputés pour leur appétit féroce, elle avait acheté deux tartes – une aux pommes, l'autre aux myrtilles –, fait cuire quatre pommes de terre au four et égrené une demi-douzaine d'épis de maïs. Elle se demanda soudain si Julian aimait la salade. Pendant les quelques jours où ils avaient erré dans les montagnes du Wyoming, la faim au ventre, ils avaient survécu en consommant tout ce qui leur tombait sous la main. Elle avait vu le jeune garçon dévorer des biscuits pour chien, des haricots en boîte et même l'écorce des arbres. Il était donc peu probable qu'il fasse la fine bouche devant la laitue. En plus, il avait besoin de vitamines : la dernière fois qu'elle l'avait vu, en janvier, elle l'avait trouvé pâle et maigre. *Quoi qu'il arrive, pensa-t-elle, il ne repartira pas d'ici l'estomac vide.* Elle n'avait pas ménagé ses efforts pour parvenir à cette certitude, et elle se raccrochait à celle-ci comme à une bouée. Car pour le reste, de nombreux doutes planaient sur la façon dont se déroulerait le premier séjour de Julian sous son toit.

Maura devait la vie à Julian Perkins, dit le Rat, et pourtant, ils se connaissaient à peine. On prétend qu'il n'existe pas de lien plus fort que celui qui unit deux êtres ayant affronté la mort côte à côte. Ils allaient bientôt découvrir si ce lien pouvait survivre à une semaine de cohabitation dans un cadre civilisé.

Quand la sonnette retentit, elle s'essuya les mains et se précipita dans le couloir. *Du calme*, se dit-elle, réalisant que son cœur battait à se rompre. *C'est juste un gosse...*

Elle ouvrit la porte et faillit tomber à la renverse : dressé sur ses pattes arrière, un énorme chien noir venait de se jeter sur elle pour lui faire la fête.

— Assis ! ordonna le Rat.

Maura éclata de rire pendant que Grizzly lui léchait le visage. Puis il se laissa retomber et aboya en agitant la queue. Maura se tourna vers le jeune garçon, très embarrassé par le sans-gêne de son compagnon.

— Et toi, tu ne m'embrasses pas ? lui demanda-t-elle en souriant.

Julian s'approcha et l'enveloppa dans une étreinte maladroite. Elle fut étonnée de constater combien il avait grandi et s'était étoffé en l'espace de trois mois.

— Tu m'as manqué, lui murmura-t-elle. Vous m'avez manqué tous les deux.

Soudain les marches du perron craquèrent, et Julian s'écarta précipitamment de Maura, comme s'il avait honte d'être surpris dans cette posture. La jeune femme leva les yeux vers l'homme qui venait de les rejoindre. Anthony Sansone était toujours aussi imposant, mais un sourire éclairait son visage habituellement impassible.

— Te voici arrivé, dit-il au jeune garçon en posant son sac à dos à ses pieds.

— C'est très gentil à vous de l'avoir amené, le remercia Maura.

— Tout le plaisir était pour moi. Ça nous a permis de causer...

Sansone s'interrompt pour la contempler un instant. Comme lors de leur dernière rencontre, la jeune femme eut l'impression qu'il la sondait jusqu'à l'âme.

— Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vus, reprit-il. Comment allez-vous ?

— Bien, répondit Maura. Toujours beaucoup de travail. Les clients se bousculent pour monter sur ma table, ajouta-t-elle avec un sourire forcé. Voulez-vous entrer un instant ?

Sansone jeta un coup d'œil à Julian, qui avait suivi leur conversation avec un intérêt manifeste, et secoua la tête.

— Non, merci. Vous devez avoir beaucoup de choses à vous raconter, tous les deux. Vous avez pu vous organiser ?

— Je dois aller travailler lundi et mardi, mais je serai libre ensuite jusqu'à la fin de la semaine. Nous visiterons la ville.

— Très bien. Je reviendrai te chercher samedi prochain, Julian.

Ils échangèrent une poignée de main, un geste qui aurait pu paraître guindé s'ils n'avaient pas montré l'un et l'autre autant de naturel. Le Rat attendit que Sansone ait regagné sa voiture pour se tourner vers Maura.

— On a parlé de vous, dit-il. Pendant le trajet.

— En bien, j'espère !

— Il vous aime beaucoup, apparemment... Mais quand même, il est bizarre.

La plupart des gens en diraient autant de toi, songea Maura en

l'observant. *Et de moi...* Elle passa un bras autour de ses épaules, mais le sentit se raidir devant cette marque d'affection inhabituelle pour lui. La vie n'avait pas été tendre avec Julian Perkins, et il s'écoulerait du temps avant qu'il n'accorde sa confiance à un être humain.

— Où est passé Grizzly ? demanda-t-il comme ils pénétraient dans le salon.

— Je parie qu'il est à la cuisine. Il a dû renifler la collation que je lui ai préparée.

En effet, ils trouvèrent le chien en train de dévorer les morceaux d'agneau que Maura avait mis de côté à son intention. La jeune femme n'avait jamais eu d'animal domestique, aussi l'écuelle était-elle neuve, de même que la corbeille extra-large et la laisse. Elle avait aussi acheté de la poudre antiparasitaire et une bonne dizaine de boîtes de pâtée pour chiens. Julian ne se déplaçait jamais sans Grizzly. Par conséquent, elle allait devoir partager sa maison avec non pas un, mais deux étrangers pendant toute une semaine. En entendant la graisse du gigot grésiller dans le four, le jeune garçon releva le nez à la manière d'un animal flairant une proie.

— Le dîner sera prêt d'ici une heure, annonça Maura. En attendant, je vais te montrer ta chambre... Mais où est ta valise ?

— Je n'ai apporté que ça, répondit Julian en montrant son sac à dos.

— Dans ce cas, nous allons devoir t'acheter des vêtements.

— Je n'ai besoin de rien, affirma le garçon tandis qu'ils remontaient le couloir. On a des uniformes à l'école...

— Voici ta chambre.

Grizzly pénétra dans la pièce en trotinant tandis que son maître hésitait sur le seuil. Maura prit alors conscience de l'aspect ridiculement féminin du décor. Le Rat finit par entrer et promena un regard circonspect sur l'édredon blanc, le vase rempli de fleurs sur la commode, le tapis vert pâle, mais sans toucher à rien, comme s'il se trouvait dans un musée et craignait de casser quelque chose. Puis il posa son sac avec précaution.

— Ça se passe comment à Evensong ? s'enquit Maura.

— Ça va.

Il s'accroupit et entreprit de déballer ses affaires : deux chemises, un pull, un pantalon, le tout soigneusement roulé.

— Mais tu t'y plais ?

— C'est différent de mon ancienne école. Les gens sont gentils avec moi.

Ce constat fait sans la moindre amertume portait la trace des souffrances qu'il avait endurées par le passé. Maura n'ignorait rien des coups et des moqueries que lui avaient valus ses vêtements misérables et sa situation familiale tout au long de son adolescence. Plusieurs personnes, à commencer par l'assistante sociale et le psychologue qui suivaient Julian, l'avaient mise en garde : le garçon était très perturbé ; si elle lui faisait une place dans sa vie, elle risquait de le regretter. Mais tandis qu'elle le regardait ranger ses habits dans la penderie, elle se félicita de n'avoir pas tenu compte de leurs avis.

— Tu t'entends bien avec les autres élèves ? poursuivit-elle. Tu t'es fait des amis ?

— Ils me ressemblent beaucoup, affirma Julian en disposant ses sous-vêtements et ses chaussettes à l'intérieur d'un des tiroirs de la commode.

Maura sourit.

— Ils sont tous spéciaux, tu veux dire ?

— Eux non plus, ils n'ont pas de parents.

Cette réponse fut une révélation pour Maura. Quand Sansone lui avait fait part de son désir de voir Julian rejoindre Evensong School, il lui avait vanté la qualité de l'enseignement, l'environnement et la bibliothèque. A aucun moment il n'avait précisé que l'établissement était réservé à des orphelins.

— Tu es sûr ? Il doit bien y avoir des élèves qui reçoivent la visite de leurs parents...

— De temps en temps, on voit un oncle ou une tante. Mais je n'ai jamais rencontré le père ou la mère d'un autre élève. Comme il nous a dit, notre seule famille, c'est nous-mêmes et l'école.

— Qui vous a dit ça ?

— M. Sansone.

Le Rat referma le tiroir et se tourna vers Maura avant d'ajouter :

— Il pose souvent des questions sur vous.

La jeune femme rougit. Pour dissimuler sa gêne, elle feignit de s'intéresser à Grizzly, qui tournait en rond dans son panier neuf afin d'en tester le confort.

— Qu'est-ce qu'il demande par exemple ?

— Si vous m'avez écrit, si vous comptez visiter l'école ou même y

enseigner...

— A Evensong ? Je doute qu'un cours de médecine légale convienne à des lycéens.

— On apprend des tas de trucs cool, vous savez. Le mois dernier, Mlle Saul nous a fait construire une catapulte romaine. Vu que je m'y connais en traces d'animaux, on m'a chargé de donner un cours aux autres. Un jour, on a même disséqué un cheval !

— Vraiment ?

— Il s'était cassé la jambe, et il avait fallu l'abattre. On l'a ouvert pour étudier ses organes.

— Tu n'as pas été impressionné ?

— J'ai déjà dépouillé des cerfs. La mort ne me fait pas peur.

Il disait vrai : au Wyoming, il avait vu un homme se vider de son sang. Maura se demanda si lui aussi se réveillait parfois en sursaut la nuit, hanté par le souvenir des événements dramatiques qu'ils avaient vécus côte à côte... Elle l'observa en train de poser ses livres de cours sur la commode et se diriger vers le cabinet de toilette, sa brosse à dents à la main. *Il te ressemble plus que tu ne veux bien l'admettre*, songea la jeune femme.

— Je peux sortir voir le jardin ? demanda-t-il.

Au même moment, le portable de Maura sonna dans la cuisine.

— Oui, bien sûr. Je te laisse, il faut que j'aille répondre.

Elle regagna la cuisine et tira l'appareil de son sac à main.

— Docteur Isles.

— Ici, l'inspecteur Tam. Je suis désolé de vous déranger pendant le week-end...

— Pas de problème, inspecteur. Que puis-je pour vous ?

— J'aimerais avoir votre avis sur un cas d'homicides, une fusillade dans un restaurant de Chinatown qui a fait cinq victimes. Les faits remontent à dix-neuf ans. A l'époque, on a conclu à un coup de folie suivi du suicide du meurtrier.

— Pourquoi vous intéressez-vous à une si vieille histoire ?

— Il se peut qu'elle ait un rapport avec l'inconnue retrouvée sur le toit. Peut-être même était-ce la raison de sa venue à Chinatown. Apparemment, elle recherchait des personnes liées à cette affaire.

— Qu'attendez-vous de moi, au juste ?

— Que vous lisiez les rapports d'autopsie des cinq victimes, en particulier celui du tueur, et que vous me disiez si vous êtes d'accord

avec les conclusions. Le légiste qui a opéré n'étant plus en activité, je ne peux pas l'interroger.

Par la fenêtre de la cuisine, Maura vit le Rat et Grizzly marcher en cercles autour du jardin, comme s'ils s'y trouvaient à l'étroit et cherchaient une issue.

— Je vais être très occupée cette semaine, dit-elle. Vous devriez plutôt vous adresser au Dr Bristol.

— En fait, j'espérais...

— Oui ?

— C'est votre avis qui m'intéresse, docteur Isles. Je sais que vous dites toujours ce que vous pensez, quelles que soient les conséquences. J'ai confiance en votre jugement.

Maura fut étonnée d'entendre Tam parler ainsi. Sans doute n'y avait-il pas grand monde pour partager son opinion dans les rangs de la police de Boston... Elle repensa aux regards glaciaux, aux silences hostiles qu'elle avait essuyés quotidiennement durant la semaine qui venait de s'écouler.

— Je ne compte pas bouger de chez moi ce soir, reprit-elle. Vous pouvez passer me déposer les dossiers quand vous voulez.

Peu après 9 heures, Grizzly se mit à aboyer et se rua vers la porte d'entrée. Maura alla ouvrir. L'inspecteur Tam échangea un regard méfiant avec le chien, mais, après l'avoir reniflé, celui-ci s'éloigna en trotinant, manière de manifester son approbation. Tam s'avança dans le vestibule, bouillant de cette énergie rentrée qui avait tant frappé la jeune femme lors de leur rencontre, à Chinatown, puis il s'arrêta et tourna la tête vers la salle de bains, d'où s'échappait le bruit de la douche. Maura devina une question dans son regard.

— J'ai un invité, expliqua-t-elle.

— Je suis désolé de vous déranger. Tenez, ajouta-t-il en lui tendant une liasse de photocopies. Les cinq comptes rendus d'autopsie ainsi que le rapport d'enquête des inspecteurs Ingersoll et Staines.

— Je vois que vous n'avez pas ménagé vos efforts...

— C'est mon premier homicide, alors je m'applique.

Il ajouta, sortant une clé USB de sa poche :

— On ne m'a pas autorisé à emporter les originaux, alors j'ai scanné les photos et les radios. J'ai conscience que ça représente un

travail colossal ; je m'excuse de vous demander ça.

Il posa la clé USB dans la main de Maura en la regardant droit dans les yeux, comme pour lui signifier qu'il plaçait toute sa confiance en elle.

Elle rougit, troublée par ce contact.

— Avant que vous ne repartiez, dit-elle, je vais vérifier que j'arrive à charger les dossiers.

Ils entrèrent dans le bureau et Maura alluma son ordinateur portable. Grizzly, qui les avait suivis, s'assit aux pieds du visiteur et leva un regard curieux vers lui.

— C'est quoi comme race ? s'enquit Tam.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je dirais, un croisé de berger et de loup, ou de husky. Il appartient à mon invité.

— C'est très aimable à vous d'accueillir son animal.

— Il m'a sauvé la vie. Cet animal sera toujours le bienvenu ici.

Elle inséra la clé USB et, au bout de quelques secondes, une série de photos miniatures s'affichèrent à l'écran. Elle cliqua sur la première, faisant apparaître un corps de femme dénudé sur une table d'autopsie.

— On dirait que ça marche, annonça-t-elle. Je ne peux pas vous dire quand je les regarderai, mais ce ne sera pas avant la semaine prochaine.

— Je vous suis très reconnaissant, docteur Isles.

— Les Drs Bristol et Costas sont d'excellents médecins légistes, tous deux parfaitement intègres. Pourquoi ne pas avoir fait appel à eux ?

Tam ne répondit pas. Soudain l'eau cessa de couler dans la salle de bains. Grizzly dressa les oreilles et quitta la pièce.

— Inspecteur ? insista Maura.

— Vous savez ce qu'on raconte sur vous, j'imagine ? finit par lâcher Tam. A cause du procès de Graff...

La jeune femme se raidit.

— Rien de très flatteur, je suppose, dit-elle.

— Je ne pense pas que les flics forment une grande famille, contrairement à ce qu'ils prétendent, mais ils se serrent les coudes face aux critiques.

— Même quand celles-ci sont justifiées, ajouta Maura d'un ton amer.

— C'est pourquoi je me suis tourné vers vous... Parce que je sais

que la vérité ne vous fait pas peur.

Jusque-là, Maura n'avait pas réussi à déterminer si Tam éprouvait ou non de la sympathie pour elle. Il affichait une certaine distance, mais elle devinait à présent qu'il s'agissait d'un masque, et elle se demanda s'il l'ôtait jamais devant autrui.

— Qu'espérez-vous que je trouve dans ces rapports ? demanda-t-elle.

— Des incohérences, des contradictions.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y en a ?

— Dès le départ, Ingersoll et Staines ont accrédité la théorie d'un coup de folie suivi d'un suicide. Un immigrant chinois qui pète un câble et ouvre le feu dans un restaurant avant de retourner son arme contre lui... Quoi de plus commode, pas vrai ? A aucun moment ils n'ont exploré d'autres pistes.

— Vous ne croyez pas à la thèse officielle ?

— Je n'en sais rien. Mais je trouve étrange que cette affaire resurgisse dix-neuf ans plus tard. Notre inconnue avait enregistré deux adresses dans son GPS : celle de l'inspecteur Ingersoll et celle d'Iris Fang, la veuve d'une des victimes. De toute évidence, elle s'intéressait à la tuerie du Red Phoenix. Mais pour quelle raison ?

A cet instant, le chien gémit. Maura fit volte-face. Debout sur le seuil, les cheveux mouillés, Julian avait les yeux fixés sur l'écran de l'ordinateur. D'un clic, elle fit disparaître l'image obscène du cadavre sur la table d'autopsie.

— Julian, dit-elle, je te présente l'inspecteur Tam. L'école de Julian se trouve dans le Maine, ajouta-t-elle à l'intention du policier. Il va passer les vacances de printemps chez moi.

— C'est donc toi, le propriétaire du molosse ? demanda Tam au jeune garçon.

Celui-ci n'avait pas détaché son regard de l'écran, comme s'il pouvait toujours voir la photo.

— C'était qui ? murmura-t-il.

— La victime d'un meurtre, répondit Maura. Si tu allais regarder la télé le temps que nous finissions notre discussion ?

Tam attendit que le bruit du téléviseur leur parvienne du salon pour parler.

— Je suis désolé qu'il ait vu ça. Ce n'est pas un spectacle pour un gosse.

— Oui, c'est certain. Quant à moi, je me plongerai dans tout ça dès que j'en aurai le temps. Je ne vous promets pas de pouvoir le faire dans les jours à venir. J'espère que ça n'est pas urgent ?

— Ce serait bien qu'on avance dans notre enquête sur l'inconnue...

— L'affaire du Red Phoenix remonte à dix-neuf ans, répliqua Maura en éteignant l'ordinateur. Elle peut bien attendre encore un peu.

Avant même de le voir apparaître dans le vaste miroir, je devine qu'il vient d'entrer au courant d'air moite provoqué par l'ouverture de la porte. Au lieu de m'interrompre pour l'accueillir, je poursuis mon entraînement pendant qu'il m'observe, fasciné. Aujourd'hui, je me sens forte. Mes bras et mes jambes ont retrouvé la souplesse de mon jeune âge.

Chacun de mes gestes et de mes déplacements correspond à un vers d'un poème très ancien :

*Vers les sept étoiles pour chevaucher le tigre.
S'élever, tourner, parer comme l'esprit s'envole,
La grue blanche déploie ses ailes et tend une patte.
Le vent souffle
Le lotus tremble.*

Les mouvements s'enchaînent sans que j'aie besoin de réfléchir. Ils me sont devenus aussi naturels que la marche ou la respiration. Tandis que je manie mon épée, mes pensées se concentrent sur mon visiteur et sur ce que je vais lui dire.

Au treizième et dernier vers – *Le phénix retourne au nid* –, je m'immobilise, mon épée au repos. La sueur coule le long de mon visage. J'attends. Enfin, je me tourne vers l'inspecteur Barry Frost.

— Magnifique ! s'exclame-t-il, le regard brillant d'admiration. On aurait dit une danse.

— Un simple exercice pour débutant. Et pour moi, un moment de détente en fin de journée.

Ses yeux se posent sur l'épée que je tiens toujours.

— C'est une vraie ?

— Elle s'appelle Zheng Yi. Elle appartenait à mon arrière-arrière-grand-mère.

— Dois-je en déduire qu'elle a pris part à de nombreux combats ?

— Oui, plus que vous ne croyez. Pour bien utiliser une épée, il faut d'abord se familiariser avec son poids, la forme de sa poignée... C'est

le but de l'entraînement.

Il recule, surpris, comme je fends l'air de ma lame. Je souris et lui tends l'épée.

— Prenez-la.

Il hésite, comme s'il craignait de s'électrocuter. Puis sa main se referme sur la poignée et il mime maladroitement une attaque.

— C'est bizarre, dit-il. Je ressens un déséquilibre...

— Parce qu'il ne s'agit pas d'une simple arme de cérémonie, mais d'un authentique dao, ou sabre chinois. On appelle ce modèle « feuille de saule », car la lame est courbée sur toute sa longueur. C'était l'arme ordinaire des soldats de la dynastie Ming.

— C'était quand ?

— Il y a environ six siècles. Zheng Yi a été forgée dans la province du Gansu en temps de guerre... Malheureusement, la Chine était presque toujours en guerre à l'époque.

— Elle a vraiment combattu, alors ?

— Oui. Quand je la tiens, j'entends l'écho des batailles anciennes dans le chant de sa lame.

— J'espère vous avoir à mes côtés le jour où je me ferai attaquer dans une ruelle, plaisante-t-il.

— Mais vous, vous possédez une arme à feu. Ce serait plutôt à vous de me protéger !

— Je vous crois parfaitement capable de vous défendre.

A la manière dont il me tend le sabre, je devine que la proximité de sa lame aussi tranchante qu'un rasoir l'inquiète. J'incline légèrement le buste pour le remercier avant de récupérer Zheng Yi et plante mon regard dans le sien. Il rougit, une réaction inattendue chez un policier aguerri. Je perçois chez lui une douceur surprenante, une vulnérabilité qui m'évoque subitement mon mari. Frost a plus ou moins l'âge de James quand il est mort, et le sourire qui flotte sur ses lèvres me rappelle douloureusement le désir d'être agréable qui inspirait chacun des actes de mon mari.

— Vous êtes venu me poser de nouvelles questions, inspecteur ?

— Oui, madame Fang. Concernant des faits dont nous avons eu connaissance depuis notre première visite.

— C'est-à-dire ?

Il hésite, et son expression se teinte de regret.

— La disparition de votre fille, Laura.

Sa réponse me cause un choc si violent que je chancelle.

— Je vous demande pardon, dit-il, tendant la main pour me soutenir. Je ne voulais pas vous bouleverser. Souhaitez-vous vous asseoir ?

Je secoue mollement la tête.

— C'est juste que... Je n'ai rien avalé depuis ce matin.

— Voulez-vous manger quelque chose ?

— Serait-il possible de reprendre cet entretien un autre jour ?

— J'ai seulement quelques questions à vous poser.

Il marque une pause avant d'ajouter :

— Je n'ai pas dîné non plus...

Sa proposition implicite plane un moment dans l'air entre nous. Mes mains raffermissent leur prise sur la poignée de mon épée, une réaction instinctive face à l'incertitude. Mais l'incertitude se révèle parfois une chance. Et quoique cet homme appartienne à la police, je perçois chez lui une sollicitude sincère. Je n'ai rien à craindre de lui, et je brûle de découvrir ce qu'il veut me dire au sujet de Laura.

— Il y a dans Beach Street un petit restaurant qui fait d'excellentes boulettes, dis-je en glissant Zheng Yi dans son fourreau.

Un sourire éclaire son visage, et il paraît brusquement rajeunir.

— Je le connais ! dit-il.

— On peut s'y rendre à pied. Le temps d'aller chercher mon imperméable et je reviens.

Quelques minutes plus tard, nous marchons d'un pas tranquille sous une fine pluie de printemps. Une distance respectueuse nous sépare. J'ai emporté Zheng Yi : elle est trop précieuse pour que je la laisse seule au studio, et elle a toujours été ma meilleure protection, y compris contre les dangers invisibles. Les rues de Chinatown bruissent d'activité, et une foule affamée afflue vers les restaurants. Je tente de me concentrer sur mon environnement, sur ces visages inconnus que je croise, mais le bavardage incessant de l'inspecteur Frost me distrait.

— C'est la partie de Boston que je préfère, déclare-t-il en écartant les bras comme s'il voulait étreindre Chinatown. On y trouve la meilleure nourriture de toute la ville, les marchés les mieux approvisionnés, les ruelles les plus pittoresques... J'y viens toujours avec le même plaisir.

— Même quand vous avez rendez-vous avec un cadavre ?

— Non, bien sûr, répond-il avec un rire sans joie. Mais il y a un je-

ne-sais-quoi dans ce quartier qui fait que je m'y sens chez moi. A croire que j'aurais dû naître chinois !

— Ah ! Vous croyez avoir été réincarné ?

— Oui... En Américain pur jus, né dans le sud de Boston.

Il tourne vers moi son visage luisant de pluie.

— Vous êtes originaire de Taïwan, avez-vous dit ?

— Vous connaissez ?

Il secoue la tête avec regret.

— Non, hélas. A part pour mon voyage de noces, en France, je suis peu allé à l'étranger.

— Votre femme travaille ?

Comme le silence se prolonge, je jette un coup d'œil vers lui et le vois fixer le sol.

— Elle est enseignante, murmure-t-il. Nous sommes séparés depuis l'été dernier.

— Je suis désolée.

— Ça n'a pas été une très bonne année pour moi... Mais je ne vais pas me plaindre, ajoute-t-il, réalisant probablement qu'il s'adresse à une femme qui a perdu à la fois son mari et sa fille unique.

— La solitude n'est facile à vivre pour personne, dis-je. Mais je suis certaine que vous rencontrerez quelqu'un.

Il me lance un regard douloureux.

— Mais vous, madame Fang... Vous ne vous êtes pas remariée ?

— En effet.

— Pourtant, j'imagine que vous n'avez pas manqué de prétendants.

— On ne remplace pas l'amour de sa vie. James est mon mari, et il le restera jusqu'à mon dernier souffle.

Il médite ma réponse pendant quelques secondes.

— J'ai toujours pensé que l'amour devrait ressembler à ça, dit-il enfin.

— C'est le cas.

Il se tourne vers moi, ses yeux brillent d'un éclat inhabituel.

— Seulement pour quelques-uns, remarque-t-il.

Nous arrivons au restaurant. Frost me tient la porte ouverte, une attention qui m'arrache un sourire : de nous deux, c'est moi qui transporte l'arme la plus redoutable.

La minuscule salle est bondée, mais, par chance, il reste une table libre dans l'angle près de la fenêtre. J'accroche mon fourreau au

dossier de ma chaise avant d'ôter mon imperméable. Une délicieuse odeur de raviolis à la vapeur et d'ail s'échappe de la cuisine, me rappelant cruellement que je n'ai rien avalé depuis le petit déjeuner. Des plats chargés de boulettes au porc, aux crevettes ou au poisson circulent entre les tables. La plus proche de la nôtre est occupée par une famille qui converse en cantonais. Ils parlent si fort qu'on croirait assister à une dispute rythmée par le choc des baguettes contre les bols.

Frost survole la carte interminable du regard, l'air effaré.

— Si ça ne vous ennuie pas, dit-il, je vais vous laisser commander pour nous deux.

— Y a-t-il des aliments qui vous déplaisent ?

— Ne vous inquiétez pas, je mange de tout.

— Ne dites pas ça, vous risqueriez de le regretter. Nous autres, Chinois, mangeons *vraiment* de tout.

— Je relève le défi, lance-t-il d'un ton enjoué. Surprenez-moi !

Quand la serveuse dépose sur notre table un assortiment d'amuse-gueules – méduse, pattes de poulet et pieds de cochon marinés –, il hésite un instant, ses baguettes en suspens au-dessus de l'assiette, avant de mordre dans un morceau de cartilage de porc translucide. Une expression béate se peint alors sur son visage, comme s'il venait d'avoir une révélation.

— Merveilleux !

— Vous ne connaissiez pas ?

— Je ne me suis jamais montré très aventureux, m'avoue-t-il en se tamponnant les lèvres avec sa serviette. Mais je fais des efforts pour changer.

— Pourquoi ?

Il laisse pendre un morceau de méduse de ses baguettes, le temps de réfléchir.

— Je crois que c'est une question d'âge, dit-il enfin. Récemment, j'ai pris conscience du peu que j'avais accompli au cours de ma vie, et du peu de temps qu'il me restait pour y remédier.

Je souris, songeant que j'ai au moins vingt ans de plus que lui. Il doit me considérer comme une antiquité ! Pourtant, ce n'est pas l'impression qu'il me donne. Je l'ai vu m'observer à la dérobée, et, quand je lui ai rendu son regard, il a brusquement rougi. Comme mon mari, la première fois où il m'a courtisée, par une soirée de printemps

brumeuse. *Oh ! James, soupiré-je intérieurement. Je crois que tu aurais aimé ce jeune homme. Il te ressemble tant...*

On nous apporte notre commande, de petites boulettes moelleuses au porc et à la crevette. Amusée, je le regarde les pousser tout autour de son assiette, s'efforçant en vain de les saisir entre ses baguettes.

— C'était le plat préféré de mon mari, dis-je. Il pouvait en manger une douzaine à lui seul. Il avait d'ailleurs proposé au patron de cet endroit de travailler gratuitement pour lui pendant un mois, en échange de la recette !

— Votre mari travaillait déjà dans la restauration à Taïwan ?

— Mon mari était spécialiste en littérature chinoise, lui réponds-je, piquée au vif. Il descendait d'une longue lignée de lettrés et d'intellectuels. Avant de vivre ici, il n'avait jamais travaillé dans la « restauration », comme vous dites. Serveur n'était qu'un métier alimentaire.

— Je l'ignorais, excusez-moi.

— A Chinatown, encore plus qu'ailleurs, il faut se garder de juger les gens sur leur apparence. Ici, les serveurs sont rarement de simples serveurs, les épiciers de simples épiciers. Vous avez vu ces vieillards minables qui jouent aux échecs sous la porte aux lions ? Certains sont millionnaires. Et la femme qui tient la caisse de ce restaurant ? Elle est issue d'une famille de généraux impériaux. Les gens ne sont pas ce qu'ils paraissent, aussi évitez de les sous-estimer...

Il acquiesce d'un air penaud.

— Compris. Et je vous demande pardon, madame Fang. Je n'ai pas voulu manquer de respect à votre mari.

Ses excuses semblent sincères.

Je pose mes baguettes et le regarde. Maintenant que j'ai mangé, je me sens de force à aborder le sujet qui a plané sur tout le repas. Les gens de la table voisine se lèvent bruyamment en raclant leurs chaises sur le sol. Après leur départ, la salle paraît bien silencieuse.

— Inspecteur, vous vouliez m'interroger à propos de ma fille. Pourquoi ?

Il s'essuie les mains et plie soigneusement sa serviette avant de demander :

— Le nom de Charlotte Dion vous évoque-t-il quelque chose ?

— Bien sûr. C'était la fille de Dina Mallory.

— Savez-vous ce qu'il lui est arrivé ?

— Inspecteur Frost, dis-je avec un soupir, ces événements sont à jamais gravés dans mon esprit, et je vivrai avec jusqu'à la fin de mes jours. Je sais que Mme Mallory avait été mariée à un certain Patrick Dion et qu'ils avaient eu une fille prénommée Charlotte. Quelques semaines après la tuerie, Charlotte a disparu. Je connais très bien toutes les victimes et leurs familles ; j'en fais partie.

Je baisse les yeux vers mon assiette vide et poursuis :

— Je n'ai jamais rencontré M. Dion, mais après la disparition de sa fille, je lui ai adressé une carte de condoléances. J'ignore s'il aimait encore son ex-femme, et s'il l'a pleurée. Mais je sais ce que ça fait de perdre un enfant. Je lui ai écrit que j'étais désolée pour lui, que je partageais sa douleur. Il n'a pas répondu. Alors oui, je sais pourquoi vous me parlez de Charlotte. Vous pensez la même chose que tous les autres. Moi aussi, je me suis demandé comment le sort pouvait s'acharner ainsi sur nous. D'abord Laura, puis Charlotte, deux ans plus tard. Nos deux familles sont liées à la fois par le Red Phoenix et par la perte d'un enfant. Vous n'êtes pas le premier à trouver cette coïncidence étrange.

— J'imagine que l'inspecteur Buckholz vous a interrogée à ce sujet ?

— En effet. Il voulait savoir si nos deux filles se connaissaient. Le père de Charlotte est un homme fortuné, aussi sa disparition a-t-elle causé une vive émotion. Beaucoup plus vive que celle de ma Laura...

— Buckholz a noté dans son rapport que les deux jeunes filles étudiaient la musique classique.

— Ma fille jouait du violon.

— Et Charlotte de l'alto, dans l'orchestre de son lycée. Y a-t-il une chance pour qu'elles se soient rencontrées ? A l'occasion d'un stage, par exemple ?

Je secoue la tête.

— Vos collègues ont exploré cette piste, sans succès. A part la musique, nos filles n'avaient rien en commun...

Ma voix s'estompe tandis que mon attention dérive vers la table voisine, où une nouvelle famille de Chinois vient de prendre place. Sur une chaise haute est assise une enfant avec de minuscules couettes qui pointent comme des cornes. Je coiffais Laura ainsi quand elle avait trois ans.

La serveuse apporte l'addition. Je tends la main pour m'en

emparer, mais Frost me devance.

— Je vous invite, déclare-t-il.

— La tradition veut que ce soit le plus vieux qui règle la note...

— Il ne me viendrait jamais à l'esprit de vous considérer comme « vieille », madame Fang. D'autre part, j'ai mangé à moi seul au moins quatre-vingt-dix pour cent du repas. Je vais vous reconduire chez vous, ajoute-t-il en déposant des billets sur la table.

— J'habite à quelques rues d'ici, dans Tai Tung Village. J'aurai plus vite fait de rentrer à pied.

— Dans ce cas, je viens avec vous.

— Vous craignez pour votre sécurité ou pour la mienne ? dis-je en décrochant Zheng Yi du dossier de ma chaise.

Il éclate de rire.

— Ah oui ! J'oubliais que vous étiez armée et dangereuse !

— Inutile de vous déranger, donc.

— J'insiste. Je serai plus rassuré si je vous raccompagne.

Il bruine toujours quand nous quittons le restaurant. Après la chaleur confinée de la salle, c'est un soulagement de respirer l'air de la nuit. Des perles de pluie scintillent dans les cheveux et sur le visage de mon compagnon ; malgré la fraîcheur, la chaleur envahit mes joues. Il a réglé l'addition et insisté pour me raccompagner chez moi... Il y avait longtemps qu'un homme ne m'avait pas témoigné autant de sollicitude. Me croit-il donc si vulnérable ? Je ne sais pas si je dois en être flattée ou agacée.

Nous longeons Tyler Street vers l'enclave de Tai Tung Village, le secteur le plus paisible de Chinatown. Ici, pas de touristes. Juste des immeubles anciens et des boutiques poussiéreuses, protégées par des grilles à cette heure tardive. Autant je pouvais baisser ma garde dans la salle brillamment éclairée du restaurant, autant je me sens à présent exposée, bien qu'escortée d'un policier armé. Les lumières s'espacent peu à peu, les ombres deviennent plus denses. Les battements de mon cœur et le bruit de ma respiration résonnent dans ma tête. Je me récite le chant du sabre pour me calmer, je me prépare à affronter le danger, d'où qu'il puisse venir :

Le dragon vert sort de l'eau.

Le vent emporte la fleur de lotus.

Les nuages dansent dans le ciel.

Ma main cherche instinctivement la poignée de Zheng Yi. Tandis que nous passons successivement de l'ombre à la lumière, puis de nouveau à l'ombre, mes sens s'aiguisent et la nuit me paraît frémir.

Ecarter les herbes pour chercher le serpent à gauche.

Ecarter les herbes pour chercher le serpent à droite...

L'obscurité s'anime : la fuite d'un rat dans une allée, la pluie qui s'écoule d'une gouttière... Je vois tout, j'entends tout. L'homme à mes côtés, lui, ne remarque rien. Il s'imagine me protéger...

Nous atteignons enfin Hudson Street et ma modeste maison. Frost s'immobilise dans la clarté jaune de la suspension extérieure tandis que je cherche mes clés. Des insectes bourdonnent et s'écrasent sur l'ampoule avec des crépitements secs. Gentleman jusqu'au bout, il veut s'assurer que je suis bien en sécurité avant de se retirer.

— Merci pour le dîner et pour l'escorte, lui dis-je avec un sourire.

— Tant qu'on n'aura pas résolu cette affaire, faites attention à vous.

— Je n'y manquerai pas. Bonne nuit, inspecteur.

J'insère la clé dans la serrure et me fige.

— Que se passe-t-il ? demande Frost.

— C'était ouvert...

Sans réfléchir, je tire Zheng Yi de son fourreau et repousse la porte avec le pied. Mais Frost me retient avant que je ne m'enfonce dans l'obscurité.

— Attendez ici, m'ordonne-t-il.

Son pistolet au poing, il entre d'un pas résolu et actionne l'interrupteur.

Depuis le seuil, je le regarde dépasser le canapé marron et le fauteuil à rayures que James et moi avions achetés à notre arrivée aux Etats-Unis, il y a bien longtemps. Je n'ai jamais pu les remplacer parce qu'ils ont connu mon mari et ma fille. Les meubles gardent la trace des morts qu'on a aimés. J'entre à mon tour. Debout au centre du salon, je regarde autour de moi, flairant l'atmosphère familière de la pièce.

Soudain mes yeux s'arrêtent sur la bibliothèque, sur le cadre vide, et un éclair de terreur me traverse.

Quelqu'un est entré !

— D'après vous, a-t-on touché à quelque chose ? me demande Frost depuis la cuisine.

Au lieu de répondre, je me rue vers l'escalier.

— Iris, non !

Mais déjà, je gravis les marches, tenant mon épée à deux mains. Le sang cogne à mes tempes avec un bruit de tonnerre.

Disperser les nuages et voir le soleil...

Je devine immédiatement que l'intrus est allé dans ma chambre. Une odeur étrangère, agressive, flotte dans le couloir. Pendant quelques secondes, je reste immobile, ne pouvant me résoudre à avancer. Frost me rejoint précipitamment. Il protège mes arrières, mais le danger se trouve devant.

Vers les sept étoiles pour chevaucher le tigre...

J'entre dans la chambre. Tous les détails de la pièce m'apparaissent avec une netteté aveuglante. La photo dont j'ai remarqué l'absence au rez-de-chaussée est posée en évidence sur mon oreiller, traversée par la lame d'un couteau.

J'entends Frost composer un numéro sur le clavier de son portable.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— J'appelle ma coéquipière.

— S'il vous plaît, non ! Vous ne savez rien de ce qui se passe ici.

Il lève les yeux vers moi et me fixe avec intensité. Je crois que je l'ai sous-estimé...

— Parce que vous, vous le savez ? me demande-t-il.

La photo transpercée par un couteau de boucher montrait une Iris beaucoup plus jeune et rayonnante, tenant un bébé dans ses bras.

— Iris dit que le couteau provient de sa cuisine, expliqua Frost à Jane. Le bébé est sa fille, Laura. En temps normal, la photo est en bas, exposée sur un rayonnage de la bibliothèque. L'intrus a pris le temps de la retirer de son cadre avant de la placer à un endroit où Iris ne pouvait manquer de la voir.

— On ne plante pas un couteau dans l'oreiller de quelqu'un pour lui souhaiter bonne nuit... Qu'est-ce que ça signifie ?

— Elle l'ignore.

Frost poursuivit, baissant la voix pour éviter qu'Iris ne l'entende depuis le rez-de-chaussée :

— Du moins, c'est ce qu'elle affirme.

— Tu crois qu'elle nous cache quelque chose ?

— Je n'en sais rien. Seulement...

— Oui ?

— Elle ne voulait pas que je t'appelle, reprit Frost encore plus bas. En fait, elle m'a demandé d'oublier cet « incident ». Je n'ai pas compris...

Jane partageait sa perplexité. Le couteau avait été planté jusqu'à la garde dans un geste rageur, destiné à inspirer la terreur.

— N'importe qui aurait supplié la police de venir à son secours, remarqua-t-elle.

— Elle prétend ne pas avoir besoin de protection.

— Rien ne dit qu'un intrus soit vraiment entré... Elle pourrait avoir fait ça elle-même.

— Pour quelle raison ?

— En tout cas, ça expliquerait qu'elle n'ait pas peur.

— Tu te trompes.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— J'étais là quand elle a trouvé la photo.

— Tu es monté avec elle dans sa chambre ?!

— Ne me regarde pas comme ça ! Je l'ai raccompagnée, c'est tout.

Or elle a trouvé sa porte ouverte, je n'allais pas la laisser seule.

— Je vois...

— Il ne s'est rien passé, je t'assure !

Si tu n'as rien à te reprocher, songea Jane, pourquoi cet air coupable ?

Elle baissa les yeux vers la photo lacérée et remarqua :

— Si je trouvais un truc pareil chez moi, je serais morte de trouille.

Pourquoi ne veut-elle pas qu'on enquête ?

— C'est peut-être une prévention culturelle contre la police ? Selon Tam, les habitants de Chinatown se méfient de nous.

— A la place d'Iris Fang, je me méfieraient plutôt de celui ou celle qui a fait ça ! Il est temps qu'on ait une conversation avec elle.

Iris Fang les attendait sur le vieux canapé marron, l'air beaucoup trop calme pour une femme qui venait d'être victime d'une effraction. L'inspecteur Tam marchait de long en large à ses côtés, son portable collé à l'oreille. Quand Jane apparut, il lui signifia du regard qu'il n'en savait pas plus qu'elle.

Jane s'assit en face d'Iris et la considéra en silence. La maîtresse d'arts martiaux soutint son regard sans broncher. Elle semblait vouloir la jauger, car elle-même se sentait jaugée. Ce n'était pas l'attitude d'une victime.

— A votre avis, madame Fang, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est la première fois que quelqu'un s'introduit chez vous ?

— Oui.

— Vous vivez ici depuis longtemps ?

— Depuis que mon mari et moi sommes arrivés dans ce pays, il y a presque trente-cinq ans.

— Savez-vous qui a pu faire ça ? Un prétendant éconduit, peut-être ?

— Non !

Le mot avait jailli de sa bouche comme si la question en elle-même était un affront.

— Il n'y a pas d'homme dans ma vie, ajouta-t-elle. Et il est inutile que la police se mêle de cette affaire.

— Quelqu'un est entré ici, a planté un couteau dans une photo de vous et l'a laissée en évidence sur votre oreiller. L'intention me paraît très agressive. Qui pourrait vous en vouloir ?

— Je n'en sais rien.

— Et pourtant, vous ne voulez pas que la police enquête.

Les yeux d'Iris Fang n'exprimaient aucune crainte. Jane avait l'impression de scruter deux puits insondables. Elle se carra dans le fauteuil et attendit. Debout à l'écart, Tam et Frost ne perdaient pas une miette de la scène.

Comme le silence se prolongeait, Jane tenta une autre approche.

— J'ai eu une conversation intéressante aujourd'hui, déclara-t-elle. Avec Patrick Dion, l'ex-mari d'une des victimes du Red Phoenix. Il affirme que chaque année, en mars, vous lui envoyez un courrier ainsi qu'aux autres familles.

— Je n'ai jamais rien fait de tel.

— Ça fait sept ans qu'ils reçoivent la même lettre, le jour anniversaire de la fusillade. Tous sont persuadés que cela vient de vous, que vous cherchez à réveiller de mauvais souvenirs en leur adressant des copies des avis de décès des disparus...

— « Réveiller de mauvais souvenirs » ? répéta Iris, incrédule. Parce que, sans ça, ils oublieraient leurs morts ? Mes souvenirs à moi ne me laissent jamais en paix, même quand je dors !

Sa voix s'était altérée et ses mains tremblaient. C'était la première fois qu'elle trahissait une émotion depuis le début de l'interrogatoire.

— Vous-même, avez-vous reçu ces courriers ?

— Non. Mais moi, je n'en ai pas besoin ! De nous tous, je suis la seule à avoir posé des questions et exigé des réponses.

— Si ce n'est pas vous qui avez envoyé ces lettres, alors qui ?

— Quelqu'un qui pense qu'on a étouffé la vérité, peut-être.

— Comme vous-même.

— Je ne m'en suis jamais cachée.

— En effet. Nous savons que vous avez passé cette annonce dans le *Globe*, le mois dernier.

— Si on tuait votre mari et que son meurtrier demeurerait impuni, n'en feriez-vous pas autant ?

Les deux femmes échangèrent un long regard. Jane imagina Iris se réveillant chaque matin dans cette maison minable, ressassant ses souvenirs et cherchant une explication au malheur qui l'avait frappée, jusqu'à l'obsession... Assise dans le fauteuil râpé, elle sentit le désespoir fondre sur elle. *Ce n'est pas ta vie*, se dit-elle pour chasser cette impression atroce. *Dans un moment, tu rentreras chez toi, embrasseras ton mari, serreras ta fille dans tes bras...* Iris, elle, resterait

captive de son chagrin et de cet endroit.

— Dix-neuf ans se sont écoulés, madame Fang, dit-elle. Je comprends qu'il soit difficile de tourner la page, d'aller de l'avant, mais c'est ce que souhaitent les autres familles. Ni Patrick Dion ni Mark Mallory ne doutent de la culpabilité de Wu Weimin. Il est peut-être temps que vous acceptiez l'évidence, comme ils l'ont fait depuis longtemps.

Iris leva le menton et ses yeux se durcirent.

— Je n'accepterai que la vérité.

— D'après le rapport d'enquête, tout désignait Wu Weimin comme l'auteur des coups de feu.

— La police ne le connaissait pas.

— Et vous, êtes-vous certaine de l'avoir bien connu ?

— Absolument. Et c'est la dernière chance qui s'offre à moi de laver sa réputation.

— Pourquoi la dernière ?

Iris prit une profonde inspiration, puis elle laissa tomber :

— Je suis malade.

Le silence envahit la pièce. L'aveu les avait tous stupéfiés, mais l'attitude à la fois calme et digne d'Iris décourageait toute manifestation de pitié.

— Je souffre d'une forme chronique de leucémie. Les médecins me donnent encore dix ans à vivre, peut-être vingt. Certains jours, je vais parfaitement bien. D'autres, je peux à peine soulever la tête de l'oreiller. Cette maladie finira par m'emporter, mais je n'ai pas peur. Simplement, je refuse de mourir sans connaître la vérité... Sans que justice ait été rendue. Or j'ai la sensation que le temps me file entre les doigts, ajouta-t-elle avec un tremblement dans la voix.

Frost vint se placer derrière elle et posa une main sur son épaule. Un geste de compassion banal, toutefois Jane fut troublée par le chagrin qu'elle lut dans son regard.

— Il ne faut pas qu'elle reste seule ici cette nuit, dit-il.

Tam intervint :

— Je viens d'avoir Bella Li au téléphone. Mme Fang peut dormir chez elle pendant que la police scientifique ratissera la maison.

— Je vais la conduire là-bas, proposa Frost.

— Tam s'en chargera, dit Jane en se levant. Madame Fang, je vous suggère de préparer un bagage avec quelques affaires. Frost, tu veux

bien m'accompagner dehors ? On n'a pas inspecté les alentours.

Frost parut sur le point de protester, mais l'expression de sa coéquipière l'en dissuada. Il regarda tour à tour les deux femmes, puis il suivit Jane dans la nuit embrumée.

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe ? attaqua Jane sitôt la porte refermée derrière eux.

— J'aimerais bien ! De toute évidence, on cherche à l'effrayer pour qu'elle cesse de poser des questions.

— C'est de toi que je parle. D'abord tu l'emmènes au restaurant, puis tu te transformes en chevalier blanc...

— J'étais allé l'interroger sur la disparition de sa fille, je te rappelle.

— Autour d'un plat de boulettes ?

— On avait faim. C'est naturel, non ?

— Ce qui l'est moins, c'est qu'un flic invite à dîner la personne qu'il doit interroger.

— Elle ne fait pas partie des suspects.

— Ça, on n'en sait rien.

— Bon sang, Rizzoli ! Cette femme est une victime. Son mari a été tué. Tout ce qu'elle veut, c'est que justice soit rendue.

— On ignore ce qu'elle veut vraiment. Et honnêtement, je me demande ce que tu veux, toi.

La lumière de la suspension extérieure, diffractée par la brume, dessinait une auréole à Frost. *Saint Barry, patron des boy-scouts*, songea Jane avec ironie. Elle avait toujours vu son coéquipier faire les bons choix... C'était le même homme qui évitait à présent son regard avec une expression coupable.

— J'ai de la peine pour elle, avoua-t-il.

— Et c'est tout ?

Frost soupira.

— Son mari est mort depuis dix-neuf ans, et elle l'aime comme au premier jour. Alice n'a pas tenu dix ans avant de me plaquer. Quand je vois ça, je me dis que j'aurais dû épouser une femme comme elle.

— Elle pourrait être ta mère !

— Qu'est-ce que l'âge vient faire là ? Et d'abord, je n'ai pas l'intention de sortir avec elle. Simplement, j'admire sa loyauté. Tu imagines ? Aimer la même personne durant toute sa vie, et ce quoi qu'il arrive... C'est quelque chose que je ne connaîtrai jamais, ajouta-t-

il dans un murmure.

Au même moment, la porte s'ouvrit derrière eux. Ils se retournèrent juste comme Iris sortait, escortée par Tam. Elle adressa un sourire las à Frost avant de monter en voiture. Il la suivit du regard jusqu'à ce que le brouillard ait englouti la lumière des feux arrière.

— Je dois admettre qu'elle bouscule pas mal mes certitudes, dit alors Jane.

— Comment ça ?

— Tu as raison au moins sur un point : elle dérange quelqu'un... Et ce quelqu'un est assez furieux pour être entré chez elle et avoir planté un couteau dans son oreiller.

— Et si elle avait raison ? Si le cuisinier était innocent ?

Jane hocha la tête d'un air pensif.

— Si tu veux mon avis, il est temps de nous pencher d'un peu plus près sur l'affaire du Red Phoenix.

Cachée derrière d'immenses haies, la propriété de Patrick Dion évoquait le jardin d'Eden – un paradis verdoyant, sillonné de sentiers reliant des bosquets ombragés à de vastes pelouses et massifs ensoleillés. Les grilles en fer forgé étaient grandes ouvertes. Quand la voiture s'engagea dans l'allée, Jane et Frost aperçurent à travers une rangée de bouleaux d'un blanc spectral une maison monumentale, qui semblait surveiller les alentours depuis le sommet d'une butte.

— C'est quoi, au juste, un investisseur en capital-risque ? demanda Frost comme ils dépassaient un court de tennis.

— Un type qui fait du fric avec du fric, répondit Jane.

— Mais le capital de départ, il le sort d'où ?

— De la poche de ses amis, j'imagine.

— Il faudrait que je pense à me faire de nouveaux amis.

Jane se gara, descendit de voiture et leva les yeux vers la façade de la demeure.

— La femme de Dion l'a largué malgré sa fortune et sa grosse baraque, remarqua-t-elle. Là-dessus, sa fille s'est fait enlever en pleine rue. J'aime mieux ma place que la sienne.

Elle se tourna vers son coéquipier et reprit :

— On va devoir arrondir les angles. D'après ce que j'ai compris, Dion et les autres n'ont pas été emballés par les méthodes de Tam...

Frost secoua la tête.

— Il faudrait que ce gosse cesse de faire du zèle, lâcha-t-il.

— Tu sais qui il me rappelle ?

— Non.

— Moi. Son ambition, c'est d'être affecté aux homicides avant d'avoir trente ans... Et il est fichu d'y arriver !

Ils gravirent une volée de marches en granit. Jane allait actionner la sonnette quand la porte s'ouvrit sur un bel homme aux cheveux argentés qui devait approcher les soixante-dix ans. S'il portait remarquablement bien son âge, il avait les traits tirés, et son pantalon trop large indiquait une perte de poids récente.

— J'ai aperçu votre voiture dans l'allée, expliqua-t-il. Je suis

Patrick Dion.

— Inspecteur Jane Rizzoli. Et voici mon coéquipier, l'inspecteur Barry Frost.

La poignée de main de Patrick Dion était ferme, et son regard pénétrant.

— Entrez, je vous prie. Nous vous attendions.

— M. Mallory est là ?

— Oui. Et j'ai invité Mary Gilmore à se joindre à nous. Nous sommes très affectés ; nous attendons que vous nous disiez comment mettre un terme à tout ceci.

Jane eut à peine le temps d'apercevoir un escalier ciré, à la rampe gracieusement incurvée, avant que Patrick Dion ne les introduise dans le salon.

Mark Mallory se leva du canapé à leur entrée. Il avait une silhouette athlétique, le teint bronzé, des cheveux noirs sans la moindre trace de gris. Le regard de Jane enregistra sa ceinture en alligator, ses mocassins Sperry, sa montre Breitling, autant de détails qui semblaient la narguer, laissant entendre qu'il possédait plus d'argent qu'elle n'en gagnerait dans toute son existence. Il lui serra la main sans conviction, visiblement impatient d'en venir aux faits.

Si elle n'avait pas été prévenue de sa présence, Jane aurait pu passer devant la troisième personne sans la voir. Mary Gilmore, une petite femme voûtée à peu près du même âge que Patrick, disparaissait presque à l'intérieur d'un profond fauteuil placé près de la fenêtre. Comme elle tentait de s'en extraire, Frost se précipita vers elle.

— Inutile de vous lever, madame Gilmore, dit-il en l'aidant à se rasseoir.

Mary Gilmore lui adressa un sourire radieux qui attisa la perplexité de Jane : décidément, son coéquipier avait un ticket avec les femmes âgées...

— Ma fille souhaitait venir, déclara la vieille dame, mais elle n'a pas pu se libérer. Je vous ai apporté le courrier qu'elle a reçu. Il est arrivé le même jour que le mien, précisa-t-elle en pointant un doigt nouveau vers la table basse. Le 30 mars, comme les années précédentes... Le jour où mon Joey a été tué. C'est du harcèlement moral ! Ne pourriez-vous pas faire quelque chose pour que cette femme cesse de nous importuner ?

Trois enveloppes reposaient sur la table basse. Avant de les saisir, Jane tira une paire de gants de sa poche.

— Ça ne sert à rien, l'avertit Mark Mallory. Ni les enveloppes ni les lettres ne portent d'empreintes digitales.

— Comment le savez-vous ?

— L'inspecteur Ingersoll les a fait analyser.

— Il est au courant ?!

— Il en a également reçu, ainsi que toutes les personnes en relation avec les victimes – même les ex-associés de mon père ! Au total, ça fait une douzaine de destinataires, du moins à notre connaissance. Le labo n'a jamais décelé aucune empreinte. Elle doit porter des gants.

— Mme Fang nie être l'auteur de ces courriers.

Mark eut un ricanement méprisant.

— Qui d'autre voulez-vous que ce soit ? C'est elle qui a passé cette annonce dans le *Globe*. Elle est complètement obsédée !

Ayant enfilé ses gants, Jane attrapa la première enveloppe, adressée à Mme Mary Gilmore. Le cachet attestait qu'elle avait été postée à Boston. Il n'y avait pas d'adresse au dos. Elle en sortit une feuille de papier pliée : *Sa mère, Mary, et sa sœur, Phoebe Morrison, ont la douleur de vous faire part du décès de Joseph S. Gilmore, 25 ans, victime d'une fusillade dans un restaurant de Chinatown. Ses obsèques seront célébrées à St Monica's Church.*

Jane retourna la feuille. Une unique phrase était écrite en majuscules au verso :

Je connais la vérité.

— J'ai reçu la même chose, indiqua Mark, mais avec l'avis de décès de mon père.

— Et moi, avec celui de Dina, ajouta Patrick.

Jane prit l'enveloppe adressée à ce dernier et déplia la feuille de papier : *Sa fille, Charlotte Dion, a la douleur de vous faire part de la disparition de sa mère, Dina Mallory, 40 ans, décédée avec son mari, Arthur, lors de la tuerie du Red Phoenix...*

Et sur l'envers : *Je connais la vérité.*

— D'après l'inspecteur Ingersoll, reprit Mark, les enveloppes sont d'un modèle standard dont il se vend des millions chaque année. Le labo a découvert à l'intérieur des granules microscopiques provenant de gants en latex. L'encre est celle d'un stylo noir jetable fabriqué en

série. Les enveloppes et les timbres étant autoadhésifs, ils ne portent aucune trace d'ADN. Les lettres nous parviennent chaque année à la même date, le 30 mars...

— Le jour anniversaire du massacre, lâcha Jane.

Mark acquiesça.

— Comme si nous risquions de l'oublier !

— Avez-vous remarqué des variations dans l'écriture ?

— Les lettres sont toujours identiques, et l'encre aussi.

— Mais le message a changé, dit Mary Gilmore.

La vieille dame avait une voix si ténue que c'est à peine s'ils l'entendirent.

Frost, qui se tenait près de son fauteuil, lui toucha doucement l'épaule.

— En quoi a-t-il changé, madame ?

— Les années précédentes, il disait : *N'aimeriez-vous pas connaître la vérité ?* Mais cette fois, il dit : *Je connais la vérité.*

— C'est juste une question de formulation, objecta Mark. Sur le fond, ce sont toujours les mêmes conneries.

— Pas du tout ! se récria Mme Gilmore. Le sens est complètement différent. Si elle sait quelque chose, ajouta-t-elle en se tournant vers Jane, pourquoi ne vient-elle pas nous le dire en face ?

— La vérité, nous la connaissons tous, dit Mark. La police de Boston a clos l'enquête il y a dix-neuf ans, en toute logique.

— Et si elle s'était trompée ? répliqua Mme Gilmore.

— Mary, ces lettres n'ont qu'un seul but : attirer notre attention sur leur auteur. On ne peut pas dire que cette femme soit un modèle d'équilibre...

Frost réagit immédiatement :

— Que voulez-vous dire ?

— Patrick, dis-leur ce que tu as découvert au sujet de Mme Fang.

— Je ne suis pas sûr que ce soit le moment, protesta Patrick, apparemment mal à l'aise.

— S'il vous plaît, monsieur Dion, insista Jane. Toute information nous sera utile.

Patrick baissa les yeux vers ses mains et s'exécuta :

— Quand l'inspecteur Ingersoll a commencé à enquêter sur ces courriers, il y a quelques années, il m'a confié que Mme Fang souffrait d'une forme de mythomanie. Elle se dit issue d'une illustre lignée de

guerriers et considère qu'il est de son devoir de traquer l'assassin de son mari et de venger ce dernier.

— On dirait le scénario d'un navet de Hong Kong, se moqua Mark. La pauvre femme est cinglée.

— C'est un maître en arts martiaux, rétorqua Frost. Si ce n'était pas le cas, ses élèves s'en seraient aperçus...

— Je n'ai pas dit qu'elle ne maîtrisait pas cette « technique », fit remarquer Patrick. Mais avouez que ses allégations paraissent pour le moins absurdes. Je ne nie pas que les arts martiaux s'appuient sur des traditions très anciennes, mais il y a aussi une bonne dose de fumisterie là-dedans – un mélange de légendes et de films de Jackie Chan. Ce que je crois – et l'inspecteur Ingersoll partageait mon avis –, c'est que Mme Fang a été profondément traumatisée par la disparition de son mari. Au lieu d'accepter l'évidence, elle cherche une signification à sa mort. Il est probable qu'elle ne renoncera jamais à sa quête d'un ennemi invisible, car c'est la seule chose qui donne un sens à son existence. Mais nous, ajouta-t-il en regardant tour à tour Mark Mallory et Mary Gilmore, nous savons qu'il s'agissait d'un crime aveugle, commis par un déséquilibré. Arthur, Dina et Joey sont morts sans raison. Ça a été difficile, mais nous avons fini par l'admettre. Pas Mme Fang.

— Nous nous sommes également résignés à recevoir ces lettres, enchaîna Mark en montrant les enveloppes sur la table, puisque nous ne pouvons pas l'empêcher de les envoyer.

— Rien ne prouve qu'elle en soit l'auteur, lui rappela Frost.

— En tout cas, nous avons la certitude qu'elle est à l'origine de ça, répliqua Mark en sortant une coupure de presse de sa poche.

A la description que lui en avait faite Tam, Jane reconnut l'encart paru dans le *Boston Globe*. A l'intérieur d'un cadre noir, le mot INNOCENT s'étalait au-dessus du visage souriant de Wu Weimin. Sous la photo, on pouvait lire la date du massacre et la phrase : LA VÉRITÉ EST RESTÉE CACHÉE.

— Cette annonce n'a fait qu'aggraver la situation, reprit Mark. A présent, la ville entière prête attention à son délire. Où va-t-elle s'arrêter ?

— L'un de vous a-t-il jamais abordé la question avec Mme Fang ? demanda Jane.

Son regard fit le tour de la pièce et revint se poser sur Mark

Mallory.

— Je ne vais pas perdre mon temps à tenter de raisonner une folle ! lâcha celui-ci d'un ton lourd de mépris.

— Vous n'avez pas essayé de vous expliquer avec elle ?

— Pourquoi vous adressez-vous à moi ?

— Parce que vous paraissez le plus en colère, monsieur Mallory.

Etait-il assez en colère pour s'introduire chez Iris et transpercer son oreiller en guise d'avertissement ? se demanda Jane.

— Ecoutez, inspecteur, nous sommes tous excédés par le comportement de Mme Fang, intervint Patrick d'une voix qui exprimait surtout la lassitude. Mais nous sommes également conscients qu'il ne servirait à rien d'entrer en contact avec elle. J'ai laissé un message à l'inspecteur Ingersoll la semaine dernière, pensant qu'il pourrait peut-être intervenir en notre nom à tous. Il ne m'a pas encore rappelé.

— Il s'est absenté de Boston pour quelques jours, lui indiqua Jane.

Elle ramassa les enveloppes et les glissa dans des pochettes en plastique.

— Nous aborderons la question avec lui à son retour, ajouta-t-elle. Si vous recevez de nouvelles lettres d'ici là, merci de m'en informer.

— Et inversement, dit Patrick Dion, si vous découvrez quoi que ce soit, nous vous serions reconnaissants de nous en avvertir.

Les deux policiers prirent congé. Cette fois encore, Mark Mallory les gratifia d'une poignée de main sèche, comme pour leur signifier qu'il n'espérait rien de leur part. En revanche, Patrick Dion retint la main de Jane un peu plus longtemps que nécessaire, et il les raccompagna jusqu'à la porte.

— N'hésitez pas à m'appeler si vous avez du nouveau, leur dit-il, répugnant visiblement à les voir partir. Au sujet de ces lettres, ou...

Il marqua une pause, et une ombre passa sur son visage.

— ... ou d'autre chose, acheva-t-il.

— Nous sommes désolés que vous deviez subir ces envois, lui dit Jane. Je vois combien cela vous touche...

— Oui. Car ils sont étroitement liés... à l'autre événement. Je suppose que vous êtes au courant, pour ma fille ?

Jane acquiesça.

— En effet. L'inspecteur Buckholz m'a parlé de Charlotte.

Le visage de Patrick Dion se crispa.

— La mort de Dina a été un coup dur, murmura-t-il. Mais il n'y a rien de pire que de perdre un enfant... Un enfant unique. Ces lettres, ainsi que l'annonce du *Globe*, réveillent de si mauvais souvenirs. C'est pourquoi je veux que tout ça cesse au plus vite.

— Nous ferons de notre mieux, monsieur Dion.

Il lui saisit de nouveau la main dans un geste d'adieu qui lui serra le cœur.

Ayant rejoint la voiture, Jane ne s'installa pas tout de suite au volant, mais s'attarda à l'extérieur, promenant son regard sur la pelouse, les arbres, les ombres qui se faisaient de plus en plus denses à mesure que l'après-midi s'écoulait. Tout cela appartenait à Patrick Dion, et pourtant, celui-ci était si pauvre... Cela se voyait au pli amer de sa bouche, aux cernes qui soulignaient ses yeux. Dix-neuf ans après sa disparition, il était toujours hanté par le fantôme de sa fille, comme l'aurait été n'importe quel père à sa place. Donner le jour à un enfant revient à mettre son cœur à la merci du monde et de sa cruauté.

— Inspecteur Frost ? Inspecteur Rizzoli ?

Jane se retourna et vit Mme Gilmore descendre les marches du perron, presque courbée en deux. Elle s'avança néanmoins vers eux d'un pas déterminé.

— Je voulais vous parler en privé avant que vous ne partiez, leur dit-elle. Dans l'esprit de Patrick et Mark, l'affaire est close et l'identité du tueur ne fait pas le moindre doute. Et s'ils avaient tort ?

— Vous avez des soupçons, madame Gilmore ?

La vieille femme pinça les lèvres.

— Mon fils, Joey, n'était pas un saint. Pourtant, je l'ai élevé de mon mieux, je vous assure. Mais les tentations sont nombreuses pour un jeune garçon, sans parler des mauvaises fréquentations... Vous êtes au courant des ennuis qu'il s'était attirés, je suppose ?

— Nous savons qu'il travaillait pour Kevin Donohue...

— Quelle ordure, celui-ci ! Et le reste de son clan ne vaut pas mieux. Mais mon Joey était fasciné par le pouvoir, et il aimait l'argent facile. Le temps qu'il réalise dans quel pétrin il s'était fourré, il était trop tard. Donohue ne voulait plus le laisser partir.

— Vous pensez qu'il aurait pu faire exécuter votre fils ?

— Je n'ai jamais cessé de me poser la question.

— Aucun élément ne permet d'étayer cette thèse, madame Gilmore.

La vieille femme eut une toux grasse, puis elle répliqua :

— Vous croyez que Donohue n'a pas les moyens d'acheter une poignée de flics ? Il est assez puissant pour faire capoter n'importe quelle enquête !

— C'est une accusation très grave que vous portez là, madame Gilmore.

— Je suis née et j'ai grandi dans les quartiers sud, alors je connais la musique ! Tout le monde est à vendre, dans cette fichue ville... Je pense que je ne vous apprends rien. Pas vrai, inspecteur ? ajouta-t-elle en regardant Jane avec insistance.

La jeune femme se raidit.

— Soyez sûre que j'accorderai à vos spéculations l'attention qu'elles méritent, madame Gilmore, dit-elle d'un ton égal avant de se glisser au volant.

Pendant que la voiture s'éloignait, elle vit dans le rétroviseur que Mary Gilmore restait plantée au milieu de l'allée et les suivait d'un regard dénué d'aménité.

— Quelle adorable grand-mère ! ironisa-t-elle.

Frost eut un rire incrédule.

— Je rêve, ou elle vient de nous accuser de toucher des pots-de-vin ?

— Tu as très bien entendu.

— Pourtant, elle avait l'air charmante...

— Tu trouves toutes les vieilles dames charmantes, sans exception.

Et l'inverse est également vrai.

Jane s'étonnait de la facilité avec laquelle son coéquipier mettait les femmes âgées dans sa poche. Elle l'observa, qui prenait un appel sur son portable. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour marquer des points auprès d'Iris Fang, dont la beauté était encore impressionnante.

Frost raccrocha et soupira :

— On dirait que la journée n'est pas terminée.

— C'était qui ?

— Le syndic de l'immeuble de Knapp Street. Je cherchais à le joindre depuis ce matin. Il quitte la ville ce soir, mais il nous retrouve sur place dans une heure.

— J'en déduis qu'on s'en retourne à Chinatown ?

— On ne peut rien te cacher !

Dans le crépuscule finissant, Knapp Street évoquait un défilé obscur entre deux rangées d'immeubles en brique. Jane et Frost tentèrent d'apercevoir l'intérieur du Red Phoenix, mais les planches clouées en travers des vitrines ne laissaient voir que des rideaux déchirés.

Frost regarda sa montre.

— M. Kwan a déjà un quart d'heure de retard.

— Tu n'as pas un numéro de portable ?

— Je ne crois pas qu'il en ait un. J'ai tenté de le joindre toute la journée à son bureau.

— Un syndic sans portable ?!

— J'espère qu'on s'est bien compris. Il avait un accent à couper au couteau.

— Tam nous aurait été utile. Où est-il, au fait ?

— Il a dit qu'il nous rejoignait.

Jane leva les yeux vers l'échelle d'incendie rouillée et les fenêtres condamnées. A peine quelques jours plus tôt, elle avait ratissé les toits de ce pâté d'immeubles avec une équipe de techniciens, à la recherche d'étuis de balle. A l'angle du restaurant s'ouvrait la ruelle dans laquelle on avait retrouvé la main coupée. Cette rue, ce bâtiment semblaient être l'épicentre des événements de cette nuit-là.

— Ça a l'air fermé depuis longtemps, remarqua Jane. C'est pourtant un emplacement de rêve, en plein cœur de Chinatown...

— Tu oublies que cet endroit a été le théâtre d'un massacre, lui rétorqua Frost. D'après Tam, les gens du quartier croient sincèrement aux fantômes. S'installer dans un bâtiment hanté est réputé porter malheur...

Il se tut, le regard tourné vers l'allée, puis demanda :

— A ton avis, c'est notre homme ?

Un Chinois âgé, chaussé de Reebok d'un blanc éclatant, venait dans leur direction. S'il boitait légèrement – il semblait souffrir d'une hanche –, son pas était étonnamment rapide. Il enjamba sans effort un sac-poubelle plein, le regard fixé sur les pavés inégaux. Il portait sa

veste trop large avec le panache d'un vieux professeur qui se serait mis sur son trente et un pour partir en promenade.

— Monsieur Kwan ?

— Bonsoir, bonsoir. Inspecteur Frost ?

— En effet. Et voici ma coéquipière, l'inspecteur Rizzoli.

Le vieillard sourit, dévoilant deux dents en or.

— Moi toujours respecter la loi, d'accord ? Toujours !

— Ce n'est pas la raison de notre appel, monsieur.

— Knapp Street, bonne situation. En haut, trois appartements. En bas, très beau local pour commerce ou restaurant...

— Nous souhaitons juste jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Derrière, deux places parking pour locataires...

— Ma parole, il nous fait l'article ! murmura Jane.

— Compagnie de Hong Kong, ne veut plus s'en occuper. A vendre, très bon prix...

— Dans ce cas, comment se fait-il que personne ne l'ait encore acheté ? demanda Jane.

Interloqué, le vieil homme cessa de débiter son baratin et se renfrogna brusquement.

— Choses affreuses passées ici, finit-il par avouer. Personne veut acheter ou louer.

— Nous souhaitons juste jeter un coup d'œil, répéta Frost.

— Pourquoi ? Dedans, rien à voir.

— Nous agissons dans le cadre d'une enquête policière. Ouvrez-nous la porte, je vous prie.

A contrecœur, Kwan tira de sa poche un trousseau de clés digne d'un geôlier. A cause de la quasi-obscurité qui régnait dans la ruelle, il lui fallut une éternité pour trouver la bonne et l'insérer dans le cadenas. La grille s'ouvrit avec un grincement assourdissant. M. Kwan actionna un interrupteur et l'unique ampoule qui pendait du plafond s'éclaira.

— On ne peut pas avoir plus de lumière ? interrogea Jane.

Kwan leva les yeux vers le plafond et haussa les épaules.

— Il faudrait racheter ampoules.

Jane s'avança jusqu'au centre d'un espace baignant dans une pénombre sinistre et promena son regard autour d'elle. Kwan n'avait pas menti : la pièce était vide. Un lino jauni et craquelé recouvrait le sol. A l'exception du comptoir encastré dans un des murs, rien ne

laissait deviner que l'endroit accueillait autrefois la salle d'un restaurant.

— On a nettoyé, repeint, expliqua M. Kwan. Tout refait comme avant. Pourtant, personne veut acheter, ajouta-t-il en secouant la tête d'un air écœuré. Chinois, trop superstitieux. Refusent même d'entrer !

Ce n'est pas moi qui le leur reprocherais, pensa Jane. Un frisson glacé la parcourut. La violence laisse une empreinte psychique que ni le savon ni l'eau de Javel ne peuvent laver. Dans un quartier tel que Chinatown, nul n'ignorait l'histoire de ce lieu. Même si on rasait le bâtiment pour en construire un autre sur les décombres, l'emplacement resterait à jamais maudit dans la mémoire collective. Jane baissa les yeux vers le sol. Si les murs avaient été repeints et les impacts des balles rebouchés avec du plâtre, des traces chimiques du sang des victimes subsistaient dans les rainures et les craquelures du lino. Une des photos de la scène de crime s'imprima brusquement dans son esprit. Elle montrait un corps entouré de boîtes en carton écrasées.

C'est ici que Joey Gilmore est mort, réalisa-t-elle.

Son regard se porta vers le comptoir, et un autre cliché se substitua au premier : le corps de James Fang, vêtu d'un pantalon noir et d'une veste de serveur, les lunettes de travers. On l'avait découvert tassé au pied de la caisse enregistreuse, parmi les billets éparpillés.

Elle se retourna vers un angle autrefois occupé par une table carrée, imagina Dina et Arthur Mallory savourant un thé chaud avant d'affronter la fraîcheur de la nuit. Une photo prise quelques heures plus tard montrait Arthur tombé en avant, au milieu des tasses éparpillées sur la table. Dina, qui avait renversé sa chaise en tentant de fuir, gisait à quelques mètres de lui, le visage contre le sol. Debout au centre de la salle vide, Jane crut entendre l'écho des coups de feu, le fracas de la porcelaine brisée.

Elle se tourna enfin vers la cuisine et se sentit d'abord incapable d'en franchir le seuil. Frost la devança et actionna l'interrupteur. De nouveau, une ampoule unique s'alluma. Jane le suivit et distingua un four noirci, un réfrigérateur et des plans de travail en inox. Le sol en béton était grêlé par l'usage.

Elle se dirigea vers la porte de la cave, contre laquelle Wu Weimin s'était donné la mort. Le sol lui parut plus sombre à cet endroit, comme si le béton était encore imprégné de sang. Elle revit le visage du cuisinier, bizarrement intact hormis sa tempe trouée. La balle avait

pénétré le crâne, déchiquetant la matière grise sans le tuer sur-le-champ. Son cœur avait continué à battre et, durant les quelques minutes qui avaient précédé sa mort, il avait perdu tellement de sang que celui-ci avait ruisselé le long de l'escalier de la cave.

Jane ouvrit la porte et son regard plongea dans l'obscurité. Un interrupteur à tirette pendait du plafond. Elle l'actionna, sans succès. L'ampoule était grillée.

— Il y a une seconde porte, remarqua Frost dans son dos. J'imagine qu'elle donne sur la ruelle ?

— Oui, acquiesça M. Kwan. Places parking derrière.

Frost ouvrit la porte et se trouva face à une grille fermée.

— Le rapport indique que la femme du cuisinier est entrée par là, dit-il. Ayant entendu un coup de feu, elle est descendue pour voir. C'est là qu'elle a trouvé son mari mort.

— Si cette porte était ouverte, enchaîna Jane, n'importe quel intrus aurait pu entrer, du moins en théorie.

Le vieux Chinois considéra tour à tour les deux policiers.

— Quel intrus ? demanda-t-il, l'air perplexe. Le cuisinier, il s'est tué lui-même.

— Nous nous efforçons de reconstituer les faits, lui expliqua Frost. Pour nous assurer que les enquêteurs n'ont omis aucun détail.

Kwan secoua tristement la tête.

— Cette histoire, très mauvais pour Chinatown, marmonna-t-il, apparemment résigné à ce que le bâtiment maudit lui reste sur les bras. Mieux vaut oublier.

Il regarda sa montre et ajouta :

— Si vous terminé, je peux refermer ?

Jane leva les yeux vers le plafond.

— Wu Weimin et sa famille vivaient au premier, dit-elle. Pourriez-vous nous montrer leur appartement ?

— Rien à voir ! protesta Kwan.

— Nous aimerions y jeter un coup d'œil.

Le vieil homme soupira, comme si la jeune femme avait exigé de lui un effort surhumain, puis il sortit son trousseau et se mit à la recherche de la bonne clé. A en juger par le nombre de celles-ci, la moitié des logements du quartier devaient se trouver sous sa responsabilité. Enfin, il leur fit signe de le suivre dans la ruelle.

La nuit était tombée. Frost dirigea sa lampe torche sur le cadenas

de la grille qui protégeait l'accès aux étages. Kwan y introduisit la clé, puis l'ouvrit, faisant gémir les gonds rouillés.

Le vestibule était plongé dans le noir total. L'ampoule étant grillée, Jane alluma également sa lampe torche. Un escalier à la rampe polie par les centaines de mains qui avaient glissé dessus s'élevait devant eux. L'obscurité semblait amplifier les craquements des marches ainsi que la respiration sifflante de Kwan tandis qu'ils montaient.

Au premier palier, la jeune femme hésita, la main posée sur la poignée en métal glacée. Qui sait ce qu'ils découvriraient derrière la porte ? C'est seulement quand M. Kwan atteignit à son tour la dernière marche qu'elle entra, suivie par Frost.

Les fenêtres barricadées ne laissaient filtrer aucune lumière. Même si l'appartement était inoccupé, il y flottait toujours un léger parfum d'orange et d'encens, piégé dans l'obscurité comme dans un tombeau. Jane promena le faisceau de sa lampe sur le plancher usé, révélant les marques et les cicatrices laissées par les meubles et les pieds des chaises au fil du temps.

Une porte se découpait dans le mur du fond. Jane se dirigea vers elle et pénétra dans la pièce suivante. L'odeur d'encens y était plus forte, les fantômes y semblaient plus présents. Là aussi, les fenêtres étaient condamnées par des planches ; sa lampe torche avait le plus grand mal à percer le rideau de l'obscurité. Le faisceau balaya le mur criblé de minuscules trous de clous, où s'étalait une tache de moisissure qui évoqua à Jane un test de Rorschach.

Face à elle, un visage l'observait.

Elle recula vivement et se heurta à Frost.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit son coéquipier.

Trop choquée pour parler, elle pointa sa lampe vers le mur, éclairant un portrait encadré. En dessous, sur une table basse, se trouvaient des restes de bâtonnets d'encens ainsi que cinq oranges disposées sur une assiette en porcelaine.

— C'est lui, murmura Frost. Le cuisinier...

Il fallut quelques secondes à Jane pour reconnaître Wu Weimin sur la photo. Une casquette des Red Sox enfoncée sur le crâne, il tenait une canne à pêche et riait aux éclats. Il avait tout l'air d'un brave type surpris dans un moment heureux, non d'un fou criminel.

— On dirait un autel, remarqua Frost. Pour honorer sa mémoire.

Jane prit une orange sur l'assiette, la porta à ses narines et

constata qu'elle était authentique. Elle se tourna vers Kwan, dont elle distinguait à peine la silhouette dans l'encadrement de la porte, et demanda :

— Qui d'autre a la clé de cet immeuble ?

— Personne, répondit le vieil homme. J'ai la seule clé.

— Ces oranges sont fraîches. Quelqu'un est entré ici récemment, a fait brûler de l'encens et déposé des offrandes.

— La clé, toujours avec moi, affirma Kwan en agitant bruyamment son trousseau.

— La grille en bas est équipée d'une serrure à pêne dormant, déclara Frost. Il est impossible de l'ouvrir sans la clé.

— Dans ce cas, comment...

Jane fit volte-face vers la porte : des pas résonnaient dans l'escalier.

Ecartant M. Kwan, elle se glissa hors de la chambre et traversa le salon, son arme pointée devant elle. Les craquements du plancher, l'odeur d'encens, de sueur et de moisissure... son esprit enregistrait une foule de détails tandis qu'elle s'avavançait vers la porte béant sur l'inconnu.

L'inconnu prit soudain la forme d'une silhouette d'homme.

— Police ! cria Frost. On ne bouge plus !

— Relax ! fit la voix de Johnny Tam. Ce n'est que moi !

— C'est qui ? C'est qui ? couina M. Kwan, terrifié.

Frost rengaina son arme avec un soupir.

— Merde, Tam ! J'aurais pu te faire sauter la cervelle !

— Tu m'avais dit de vous rejoindre sur place, non ? Je serais arrivé plus tôt si je n'avais pas été coincé dans les embouteillages en rentrant de Springfield.

— Tu as pu parler au proprio de la Honda ?

— Oui. Il dit qu'on la lui a volée dans son allée. Le GPS qu'on a retrouvé à l'intérieur ne lui appartient pas. De votre côté, quoi de neuf ?

— M. Kwan nous fait visiter l'immeuble.

— Il est condamné depuis des années. Il ne doit pas rester grand-chose d'intéressant...

— Détrompe-toi. Cet appartement était occupé par Wu Weimin et sa famille.

Le faisceau de la lampe de Tam balaya le plafond écaillé et les

taches de moisissure.

— Bienvenue dans l'ère de la peinture au plomb, ironisa le jeune homme.

— Pas peinture au plomb ! protesta Kwan. Pas amiante, non plus !

— Viens voir ce qu'on a trouvé, dit Jane en se dirigeant vers la chambre. Quelqu'un est entré dans cet appartement, et il y a laissé...

Elle se figea sur le seuil. Pensant qu'elle n'avait pas regardé au bon endroit, elle promena le faisceau de sa lampe autour de la pièce puis le pointa de nouveau vers la table basse. Le portrait avait disparu.

— C'est quoi, ce bordel ? murmura Frost.

Le cœur battant, Jane tira son pistolet de son étui, aussitôt imitée par ses collègues.

— Tam, murmura-t-elle, emmène M. Kwan dans l'escalier et reste à ses côtés. Frost, suis-moi.

— Pourquoi ? questionna le vieil homme tandis que Tam l'entraînait hors de l'appartement. Il se passe quoi ?

— Là ! souffla Jane en dirigeant sa lampe vers un rectangle sombre. Une porte...

Les deux policiers progressèrent avec prudence. Les faisceaux de leurs lampes s'entrecroisaient, fouillant les moindres recoins d'ombre. Les sens aiguisés de Jane enregistraient l'odeur de l'obscurité, les folles arabesques de la lumière sur les murs, la respiration saccadée de Frost dans son dos, le poids rassurant du pistolet dans sa main... *L'inconnue du toit était armée, elle aussi*, pensa-t-elle soudain. *Ça n'a pas suffi à lui sauver la vie.*

Elle imagina une lame affûtée lui sectionnant le poignet, puis la trachée, et hésita brusquement à passer la porte et affronter ce qui l'attendait au-delà.

Allons, tu peux le faire ! Un, deux, trois...

Sitôt franchi le seuil, elle s'accroupit et balaya l'espace devant elle avec sa lampe torche. Une cuvette de toilettes en faïence, un lavabo, une baignoire piquée de rouille... Une autre porte !

Frost passa devant elle. La pièce suivante était une chambre à coucher dont le papier peint décollé pendait le long des murs comme des lambeaux de peau. Là encore, aucun meuble ni aucune cachette possible.

Une nouvelle porte les ramena dans le salon, en territoire familier ou presque.

Jane rejoignit Tam et M. Kwan dans l'escalier.

— Personne ? demanda le jeune inspecteur.

— Cette photo ne s'est quand même pas envolée ! grommela Jane en rangeant son arme.

— On n'a pas bougé d'ici. Si quelqu'un avait emprunté l'escalier, on l'aurait vu.

— Dans ce cas, comment...

— Rizzoli ! appela Frost.

Ils le trouvèrent dans la chambre. La fenêtre de la pièce, comme toutes celles de l'appartement, était condamnée par une planche clouée verticalement. Mais celle-ci, fixée au cadre par un unique clou, pivotait sans effort sous la poussée de Frost. Il jeta un coup d'œil par l'ouverture. La fenêtre donnait sur Knapp Street.

— L'échelle d'incendie est juste là, constata-t-il.

Il passa la tête à l'extérieur et tendit le cou en arrière pour voir le toit.

— Hé ! s'exclama-t-il. Il y a du mouvement là-haut !

— Fonce ! ordonna Jane.

Frost enjamba le rebord, gêné par la longueur de ses bras et de ses jambes, et atterrit sur la plateforme qui rendit un bruit de ferraille. Tam s'élança à sa suite avec la souplesse d'un acrobate. Jane fut la dernière à se laisser tomber sur la plateforme à claire-voie. Elle aperçut en contrebas la rue jonchée de débris de cageots et de tessons de bouteilles. Une chute de cette hauteur, sans être forcément mortelle, pouvait avoir des conséquences douloureuses. Elle concentra son attention sur l'échelle. Les barreaux résonnaient sous les pieds de ses compagnons, informant les habitants du quartier qu'une poursuite venait de s'engager dans le coin.

Les échelons métalliques glissaient légèrement et la brise séchait la sueur sur le visage de Jane. Les jambes de Frost battirent l'air quand il se hissa sur le toit avec un grognement. La vibration se propagea le long de l'échelle branlante et, pendant une fraction de seconde, Jane crut que celle-ci allait céder sous leur poids. Elle se cramponna aux barreaux, redoutant qu'un souffle de vent ne suffise à les précipiter dans le vide.

Soudain un cri lui glaça le sang. Elle leva les yeux, s'attendant à voir le corps de Frost plonger vers le sol, mais elle entrevit à peine Tam avant qu'il ne disparaisse sur le toit. Elle se dépêcha de gravir les

derniers échelons, l'estomac serré par l'appréhension. Quand elle agrippa le bord du toit, une dalle de bitume se brisa et tomba. Elle se hissa à son tour et repéra immédiatement Tam, accroupi quelques mètres plus loin.

Mais où était Frost ?

Elle se releva d'un bond, regarda autour d'elle et vit une ombre s'enfuir dans la nuit, aussi rapide et agile qu'un chat. Les toits des différents immeubles se fondaient les uns dans les autres dans une succession de pentes et de vallées d'où émergeaient des cheminées et des tours de ventilation.

Frost n'était visible nulle part.

Jane, horrifiée, imagina son coéquipier gisant dans la rue, mortellement blessé.

— Frost ! appela Tam en parcourant le toit. Frost !

Jane sortit son portable.

— Ici, l'inspecteur Rizzoli. Un officier de police est tombé d'un toit, à l'angle de Beach et Knapp Street...

— Je l'ai trouvé ! hurla Tam. Viens m'aider !

Jane fit volte-face. Agenouillé au bord du toit, le jeune flic semblait se préparer à plonger la tête la première. Elle rangea son téléphone et courut le rejoindre. Frost se cramponnait des deux mains à une gouttière, les jambes pendant dans le vide. Tam, allongé sur le bitume, tendait le bras pour attraper le poignet gauche de son collègue. Le toit présentait une légère pente à cet endroit, si bien que le moindre geste risquait de leur être fatal à tous deux. Jane se jeta à plat ventre près de Tam et saisit le poignet droit de Frost. En joignant leurs forces, ils parvinrent à le hisser sur les dalles crasseuses qui déchirèrent la veste de Jane et lui écorchèrent la peau.

Avec un gémissement sourd, Frost se laissa tomber sur le toit, pantelant.

— Bon Dieu ! murmura-t-il. J'ai cru que j'allais y passer !

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? l'interrogea Jane. Tu as trébuché ?

— Je lui courais après, mais il volait littéralement au-dessus du toit... Sans mentir ! On aurait dit une chauve-souris, tout droit sortie de l'enfer.

— De quoi tu parles ?

Frost s'assit. Malgré l'obscurité, Jane vit qu'il était aussi pâle qu'un mort.

— Vous ne l’avez pas vu ? demanda-t-il.

Tam secoua négativement la tête.

— Il se tenait juste là, à l’endroit où vous êtes ! Quand il s’est retourné et m’a regardé, j’ai fait un bond en arrière. C’est à ce moment que j’ai glissé.

— « Il » ? releva Jane. Tu es sûr que c’était un homme ?

Avec un soupir tremblant, Frost laissa errer ses yeux sur les toits de Chinatown.

— Je ne suis même pas sûr que c’était humain, avoua-t-il.

— Explique-toi !

Frost se leva lentement et regarda dans la direction où avait disparu la créature.

— Tout ce que je peux dire, c’est que ça se déplaçait trop vite pour un homme... ou une femme.

Tam tenta une explication :

— Il fait sombre sur ce toit. Ça, plus l’adrénaline...

— Je sais que ça paraît dingue, mais je n’ai jamais rien vu de tel. Je vous jure que je ne mens pas !

Jane lui pressa l’épaule.

— C’est bon, je te crois.

Frost se tourna vers Tam :

— Mais toi, non ?

Le jeune Chinois haussa les épaules.

— On est à Chinatown, dit-il. Il se passe des trucs bizarres ici. Qui sait ? ajouta-t-il en riant. Il y a peut-être du vrai dans ce « circuit des fantômes »...

— Ce n’était pas un fantôme, protesta Frost. Je l’ai vu comme je vous vois, et je vous assure qu’il était bien réel.

— A part toi, personne ne l’a vu, observa Tam.

Frost s’éloigna de quelques pas et plongea le regard vers la rue, faiblement éclairée par un réverbère solitaire.

— Ce n’est peut-être pas tout à fait exact. Là, regardez ! dit-il, l’index pointé vers le bâtiment à l’angle de la rue.

Une caméra de surveillance était fixée au mur.

A 21 h 30, les employés de Dedham Security veillaient sur la sécurité du grand Boston.

— Les voyous attendent généralement la tombée de la nuit pour passer à l'action, expliqua Gus Gilliam aux trois policiers en les guidant à travers une salle remplie d'écrans de contrôle. Nous calquons nos habitudes sur les leurs. En cas de problème, la police est prévenue en un claquement de doigts.

Tam balaya les rangées d'écrans du regard.

— Impressionnant, commenta-t-il. On peut dire que vous avez des yeux dans toute la ville.

— Dans tout le comté de Suffolk, en fait. Et nos caméras sont toutes opérationnelles. Beaucoup de celles que vous voyez dans les rues ne sont que des leurres. Les malfaiteurs ont à peu près une chance sur deux de tomber sur une caméra en activité. Toutefois, leur seule présence suffit généralement à les décourager.

— On a de la chance que celle de Knapp Street ait fonctionné, alors, remarqua Jane.

— En effet. Et elle a environ quarante-huit heures d'images en mémoire.

Il les introduisit dans une pièce où les attendaient quatre chaises disposées en arc de cercle devant un écran.

— Cette caméra est en place depuis cinq ans, précisa-t-il. La dernière fois qu'on nous a demandé d'en extraire des images, ça a permis de coincer un gosse qui avait cassé une vitre. Si j'ai bien compris, c'est le premier palier d'une échelle d'incendie qui vous intéresse ?

Jane acquiesça.

— L'immeuble est situé à une vingtaine de mètres de votre caméra, expliqua-t-elle. J'espère qu'il se trouve dans le champ...

— Je ne peux pas vous promettre que le palier en question sera visible, ni qu'on distinguera beaucoup de détails à cette distance. En plus, nos caméras filment en basse définition. Voyons ce qu'on a...

Les trois policiers se pressèrent autour de Gilliam. Celui-ci cliqua

sur « play » et Knapp Street apparut à l'écran. Ils virent alors deux piétons s'éloigner en direction de Kneeland Street, le dos tourné à la caméra.

— On aperçoit un morceau de l'échelle ! exulta Frost.

— Mais pas la fenêtre, malheureusement, observa Jane.

— Ça suffira peut-être.

Frost se pencha pour lire l'heure qu'affichait l'écran.

— Vous pourriez revenir deux heures en arrière ? demanda-t-il. A 19 h 30.

A 19 h 35, une femme âgée remonta lentement Knapp Street, les bras chargés de sacs d'épicerie.

A 19 h 50, Johnny Tam arriva devant le Red Phoenix. Il jeta un coup d'œil à travers la vitrine, consulta sa montre et entra. Il ressortit presque aussitôt, leva les yeux vers la façade puis tourna le coin de l'immeuble.

A 20 h 06, il y eut du mouvement à la fenêtre du premier étage. Frost enjamba maladroitement le rebord, prit pied sur l'échelle et sortit du champ par le haut.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il. On n'a rien vu sur l'échelle avant moi. Pourtant, je n'ai pas rêvé : je poursuivais bien quelque chose !

— Peut-être, lui concéda Jane. Mais quoi que ce soit, ça n'apparaît pas à l'écran.

— Te voici, reprit Frost. Comment se fait-il qu'on n'ait pas vu Tam non plus ? Il était juste derrière moi !

— Tu ne le savais pas ? Je suis un fantôme, plaisanta le jeune policier.

— Ça vient de l'angle de prise de vue, expliqua Gilliam. La caméra ne filme que le coin de la fenêtre. Il suffit d'enjamber celle-ci avec un minimum d'agilité et de discrétion pour lui échapper.

Jane se tourna vers Frost.

— En d'autres termes, dit-elle, toi et moi, on ferait de piètres monte-en-l'air.

— L'inspecteur Tam, en revanche, paraît très doué, remarqua Gilliam en souriant.

— En résumé, soupira Jane, la caméra n'a rien enregistré.

— J'en ai peur. A moins qu'il n'y ait eu d'autres intrusions...

Jane se rappela l'odeur d'encens et les oranges sur l'assiette.

Quelqu'un visitait régulièrement l'appartement et y laissait des offrandes pour honorer la mémoire de Wu Weimin.

— Revenez quarante-huit heures en arrière, demanda-t-elle.

Gilliam obtempéra et passa en mode « avance rapide ». Quelques piétons traversèrent l'écran d'une démarche sautillante entre 22 heures et minuit. A partir de 2 heures, ils n'eurent plus sous les yeux qu'une portion de rue déserte où le vent poussait un morceau de papier.

A 3 h 02, Jane bondit de sa chaise.

— Stop ! s'écria-t-elle. Revenez un peu en arrière.

Gilliam s'exécuta et fit « pause ». Une ombre masquait en partie l'échelle d'incendie.

— On ne voit pas grand-chose, dit Tam. Si ça se trouve, c'était juste l'ombre d'un chat...

— Si quelqu'un est entré, dit Frost, il est forcément ressorti à un moment ou à un autre. Regardons la suite.

Gilliam fit « avance rapide ». Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis deux hommes apparemment ivres traversèrent Knapp Street et tournèrent à l'angle de l'immeuble.

— Là ! souffla Jane.

Gilliam mit l'image sur « pause », scruta l'écran et murmura :

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Une vague silhouette était ramassée sur la plateforme au pied de l'échelle.

— Je savais bien que j'avais vu quelque chose ! triompha Frost.

— On ne distingue pas de visage, remarqua Tam. Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'un être humain.

— En tout cas, c'est un bipède, reprit Frost. Regardez sa position : on dirait qu'il s'apprête à bondir.

Le portable de Jane sonna. La jeune femme sursauta et prit une profonde inspiration avant de répondre.

— Inspecteur Rizzoli.

— Vous avez laissé un message sur mon répondeur, fit une voix d'homme, alors je vous rappelle. Je suis Lou Ingersoll.

Jane se redressa vivement.

— Inspecteur Ingersoll, quelle bonne surprise ! Ça fait plusieurs jours qu'on tente de vous joindre. On aurait besoin de vous parler.

— De quoi ?

— D'un homicide survenu à Chinatown mercredi dernier. On ignore l'identité de la victime, une femme d'une trentaine d'années.

— Dites, vous savez que je suis à la retraite depuis seize ans ? Pourquoi vous adressez-vous à moi ?

— Nous pensons que sa mort pourrait être liée à une affaire sur laquelle vous avez enquêté autrefois : le massacre du Red Phoenix.

Il y eut un long silence.

— Je ne veux pas parler de ça au téléphone, dit enfin Ingersoll.

— Et de vive voix ?

Jane entendit Ingersoll se déplacer. Le vieil homme respirait avec difficulté.

— D'accord, répondit-il. On dirait que ce fichu fourgon est parti. Dommage, je n'ai pas noté son numéro d'immatriculation...

— Quel fourgon ?

— Celui qui était garé de l'autre côté de la rue depuis mon retour. C'est sans doute le salopard qui s'est introduit chez moi en mon absence.

— Vous savez qui en a après vous ?

— Venez, et je vous exposerai ma théorie.

— Nous nous trouvons à Dedham en ce moment. Il nous faudra au moins une demi-heure pour aller chez vous. Vous êtes sûr de ne pas vouloir parler au téléphone ?

Ingersoll se déplaça à nouveau.

— Trop risqué, dit-il. Il est possible qu'on nous écoute, et j'ai promis de la laisser en dehors de tout ça. Je vous attends.

— Enfin, c'est quoi, cette histoire ?

— Les gamines, inspecteur. Tout est lié à leur disparition.

— Tu me crois, maintenant ? demanda Frost tandis qu'ils roulaient vers Boston.

— On ne sait pas ce qu'on a vu au juste sur cette vidéo. Je suis sûre qu'il y a une explication logique...

— Aucun être humain ne peut se déplacer aussi vite.

— Si ce n'est pas humain, alors qu'est-ce que c'est ?

Frost se détourna vers la vitre.

— Tu sais, Rizzoli, beaucoup de choses dans ce monde échappent à notre compréhension. Des choses tellement anciennes et bizarres

qu'on ne peut même pas les envisager... A une époque, je sortais avec une Chinoise.

— Ah bon ? Tu ne m'en as jamais parlé !

— C'était au lycée. Sa famille et elle arrivaient tout juste de Shanghai. Elle était mignonne, très timide aussi. Et très traditionaliste...

— C'est avec elle que tu aurais dû te marier !

— Avec le recul, je me demande si tu n'as pas raison. Malheureusement, sa famille ne l'aurait pas laissée épouser un Blanc. Mais son arrière-grand-mère m'aimait bien, sans doute parce que j'étais le seul à m'intéresser à elle.

— Y a-t-il une seule vieille dame qui puisse résister à ton charme ?

— Elle me racontait plein de trucs sur la Chine, que Jade me traduisait. Même si une infime partie seulement de ses histoires était vraie...

— Quel genre d'histoires ?

— Est-ce que tu crois aux fantômes ?

— Avec tous les morts qu'on côtoie dans notre boulot, si les fantômes existaient, on serait bien placés pour en voir, non ?

— L'arrière-grand-mère de Jade, Mme Chang, prétendait qu'il y en avait partout en Chine. Elle disait que le pays était tellement ancien qu'il abritait des millions d'âmes. Quand quelqu'un meurt, s'il ne monte pas au ciel, il faut bien qu'il aille quelque part. Alors, le plus souvent, il reste parmi les vivants.

Jane freina à un feu rouge. Tandis qu'elle attendait de redémarrer, elle songea aux âmes errantes qui les entouraient peut-être. Combien y en avait-il, rien qu'à ce carrefour ? Si on prenait en compte tous les gens morts à Boston au fil des siècles, la ville devait grouiller de fantômes !

— Les histoires de Mme Chang étaient à dormir debout, mais elle y croyait dur comme fer. Il y était question de saints hommes qui marchaient sur l'eau, de moines guerriers qui volaient dans les airs et se rendaient invisibles...

— Si tu veux mon avis, elle avait trop regardé de films de kung-fu.

— Mais toute légende repose sur un fond de vérité, non ? Peut-être nos esprits occidentaux sont-ils trop étriqués, peut-être la réalité est-elle plus complexe qu'on ne le croit. Chaque fois que je mets les pieds à Chinatown, j'ai l'impression de passer à côté de plein de choses – des

signes cachés qui échappent à ma perception. Ces herboristes aux boutiques minables, qui vendent des trucs bizarres dans des bocaux... On les traite de charlatans, mais si ça se trouve, ils ont vraiment le pouvoir de guérir le cancer ou de prolonger la vie jusqu'à cent ans. La civilisation chinoise est vieille de cinq mille ans ; elle a ses secrets.

Jane jeta un coup d'œil dans le rétroviseur : la voiture de Tam se trouvait juste derrière eux. Elle se demanda comment leur jeune collègue aurait accueilli cette enfilade de clichés sur « la Chine éternelle et mystérieuse ».

— A ta place, j'évitais de parler de ça devant Tam, dit-elle en redémarrant.

— Je sais, soupira Frost. Ça le ficherait en rogne. Mais tu me connais, je ne suis pas raciste... Je suis même sorti avec une Chinoise !

— Ça le ficherait encore plus en rogne s'il l'apprenait.

— J'essaie juste de comprendre... D'ouvrir mon esprit à une autre réalité.

— Ce que je voudrais comprendre, moi, c'est comment les pièces de ce puzzle s'emboîtent : une inconnue morte sur un toit, une affaire de meurtres vieille de dix-neuf ans, Ingersoll qui prétend qu'un fourgon surveille sa maison et que la disparition des deux filles est la clé de toute cette histoire...

— Il n'a pas voulu te parler de peur qu'on n'espionne votre conversation, c'est ça ?

— Oui.

— Chaque fois qu'un particulier affirme qu'il est sur écoute, mon détecteur de barjos s'affole. Il t'a fait l'effet d'être parano ?

— Il m'a surtout paru inquiet. Et il a mentionné une femme... Il a dit qu'il avait promis de « la » laisser en dehors de tout ça.

— Iris Fang ?

— Je n'en sais rien.

— En tant qu'ancien flic, il doit posséder un flingue. Mieux vaudrait éviter de l'effrayer en débarquant en douce.

Un quart d'heure plus tard, les voitures des inspecteurs se garaient devant le domicile d'Ingersoll, une maison de ville à deux niveaux. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées. Pourtant, personne ne répondit au coup de sonnette de Frost. Sa deuxième tentative fut tout aussi infructueuse.

— Je vais l'appeler, dit Jane.

A l'intérieur de la maison, un téléphone sonna à quatre reprises, puis le répondeur débita son message laconique : *Je ne suis pas là pour le moment, veuillez parler après le bip sonore...*

— On ne voit rien là-dedans, déclara Tam, qui scrutait l'intérieur de la maison à travers les rideaux.

Jane raccrocha.

— Frost, continue de sonner. Tam, viens avec moi. On va faire le tour. Peut-être qu'il ne nous entend pas...

La porte résonnait sous les coups de Frost quand ils tournèrent l'angle de la maison. Un sentier étroit, pas éclairé et envahi par la végétation, séparait celle-ci du bâtiment voisin. Une odeur de feuilles mouillées flottait dans l'air, et l'herbe détrempée s'enfonçait sous leurs pieds. En dépassant une fenêtre, Jane aperçut un halo bleuté qui l'incita à s'arrêter. Des images sautillaient sur l'écran d'un téléviseur allumé. Un téléphone portable et un sandwich entamé reposaient sur une table basse.

— La fenêtre n'est pas bloquée, remarqua Tam. Tu veux que j'essaie de l'ouvrir et d'entrer ?

Ils échangèrent un long regard dans la pénombre, calculant les conséquences d'une violation de domicile.

— Après tout, dit Jane, c'est lui qui nous a dit de venir. Il est peut-être aux toilettes...

Tam souleva la fenêtre, se hissa d'un bond sur le rebord et se glissa silencieusement dans la maison, sous le regard à la fois perplexe et admiratif de Jane. Gilliam avait raison : le garçon aurait fait un excellent cambrioleur.

— Inspecteur Ingersoll ? appela Tam en passant dans la pièce voisine. C'est la police. Vous êtes là ?

Jane s'apprêtait à emprunter le même chemin quand elle se ravisa : le temps qu'elle atterrisse à l'intérieur, essoufflée et en sueur, Tam aurait probablement ouvert la porte.

— Rizzoli, je l'ai trouvé ! Il est étendu au sol !

Oubliant ses réticences, Jane agrippa le rebord de la fenêtre. Elle allait plonger la tête la première quand elle entendit un bruissement de feuillage et des pas qui fuyaient dans la nuit derrière elle.

Juste comme elle débouchait à l'arrière de la maison, elle repéra une silhouette sombre qui s'élançait par-dessus une barrière.

— Frost ! cria-t-elle. J'ai besoin de renforts !

Dopée à l'adrénaline, elle franchit la barrière presque sans effort, mais s'écorcha les mains sur le bois rugueux.

Sa proie était toujours en vue.

Quelqu'un escalada la barrière dans son dos, mais elle ne se retourna pas pour voir s'il s'agissait de Frost ou de Tam et resta concentrée sur sa poursuite. Le fugitif était entièrement vêtu de noir, sans doute pour se fondre dans la nuit.

Elle entendit les pas de son collègue décroître derrière elle, mais elle maintint son allure, ne voulant laisser aucune chance au fugitif. Bientôt, elle ne fut plus qu'à quelques dizaines de mètres de lui.

— Stop ! hurla-t-elle. Police !

L'homme obliqua à droite et disparut entre deux bâtiments.

Folle de rage, Jane accéléra, tourna le coin du premier et s'enfonça dans une ruelle sombre – *trop sombre*, songea-t-elle. Elle ralentit et s'immobilisa.

Où était-il passé ?

Le cœur battant, elle dégaina son pistolet et scruta l'obscurité. Des poubelles, des éclats de verre crissant sous des semelles...

La balle l'atteignit dans le dos, juste entre les omoplates. Le choc la projeta en avant sur le bitume râpeux. Son revolver lui échappa. Son gilet en Kevlar lui avait sauvé la vie, mais l'impact l'avait étourdie.

Tandis qu'elle reprenait son souffle, elle entendit des pas approcher. Elle tenta de se relever, chercha son arme à tâtons.

Les pas s'arrêtèrent juste derrière elle.

Elle se retourna. L'homme la dominait de toute sa taille. Si son visage était dans l'ombre, le lampadaire à l'entrée de l'allée éclairait faiblement le pistolet qu'il pointait sur sa tête. Elle allait mourir avant d'avoir seulement aperçu les yeux de son meurtrier. Elle pensa à Gabriel, à Regina... Elle ne leur avait pas dit combien elle les aimait.

La mort siffla près de son oreille, et son visage fut éclaboussé. Elle rouvrit les yeux et vit l'homme basculer vers elle tel un arbre abattu, s'étaler en travers de ses jambes. Un liquide chaud à l'odeur cuivrée imprégna ses vêtements.

Quelque chose respirait dans la nuit, à l'endroit où l'homme se tenait trois secondes plus tôt. Au lieu d'un visage, Jane aperçut un ovale sombre auréolé de cheveux argentés. La créature ne prononça aucun mot ; quand elle se détourna, le lampadaire éclaira brièvement ce qu'elle tenait à la main – un objet recourbé, de forme allongée, qui

réfléchissait la lumière. Jane entendit un bruissement qui lui évoqua le vent, puis l'ombre engloutit la créature et elle se retrouva seule, coincée sous un homme qui se vidait de son sang.

— Rizzoli ? Rizzoli !

Jane lutta pour se défaire du poids mort qui lui immobilisait les jambes.

— Frost ! Par ici !

Le faisceau d'une lampe torche vacilla au loin et se rapprocha peu à peu en balayant le sol de l'allée.

Avec un grognement, elle parvint enfin à repousser le corps. Elle frissonna au contact de la chair morte et acheva de se dégager.

— Frost !

Un flot de lumière s'abattit sur son visage, et elle leva une main pour protéger ses yeux.

— Bon Dieu ! s'écria Frost. Est-ce que...

— Je vais bien !

Elle prit une profonde inspiration et ressentit une vive douleur à l'endroit où la balle s'était écrasée sur son gilet.

— Enfin, je crois...

— Tout ce sang !

— Ce n'est pas le mien.

Quand Frost dirigea sa lampe vers le corps, elle ne put retenir un hurlement. L'homme gisait sur le ventre, et sa tête avait roulé à quelques mètres. Ses yeux étaient tournés vers eux, sa bouche grande ouverte sur un ultime cri de surprise. Jane regarda son cou tranché net et réalisa soudain que son pantalon imbibé de sang lui collait aux cuisses. Tout se mit à tourner autour d'elle. Elle se traîna jusqu'au mur le plus proche, réprimant une violente nausée. Il lui semblait que ses jambes étaient en coton.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Frost.

— Je l'ai vue... La créature que tu poursuivais sur le toit. Elle vient de me sauver la vie.

Le vent se leva, la poussière s'envola, piquant les yeux et le visage de Jane. *Je devrais être morte, pensa-t-elle. C'est moi qui devrais être étendue là, avec une balle dans le crâne. Au lieu de ça, je vais rentrer chez moi, embrasser mon enfant et serrer mon mari dans mes bras. Et ce miracle, je le dois à une ombre surgie de la nuit...*

— Toi aussi, tu l'as vue, non ? reprit-elle. Elle a disparu juste avant

que tu ne rappliques.

Frost secoua négativement la tête.

— Pourtant, elle a dû te frôler quand tu as pénétré dans l'allée !

— Rappelle-toi tout à l'heure, sur le toit : j'étais le seul à l'avoir vue, et ni Tam ni toi ne vouliez me croire.

Jane reporta son attention sur le corps décapité, et sur le pistolet qu'il serrait dans sa main.

— Maintenant, je te crois, dit-elle.

Depuis sa voiture, Maura vit les trois policiers qui gardaient la scène de crime jeter un coup d'œil dans sa direction. Sans doute avaient-ils reconnu sa Lexus noire. Quand elle se dirigea vers eux, ils lui tournèrent le dos et poursuivirent leur conversation. Elle fut obligée de s'annoncer officiellement pour qu'ils daignent lui accorder leur attention.

— L'inspecteur Rizzoli est là ?

— J'en sais rien, répondit l'un d'eux. Vous verrez bien.

Son expression neutre ne permettait pas de savoir s'il faisait preuve de mauvaise volonté ou non. Maura se glissa sous le ruban jaune. Tandis qu'elle s'avancait vers la maison, elle entendit les trois flics rire dans son dos. Regards noirs, messes basses, hostilité à peine voilée... A l'avenir, aurait-elle droit au même traitement à chaque fois qu'elle se présenterait sur une scène de crime ? Elle s'arrêta devant la porte pour enfiler des surchaussures, veillant à ne pas leur fournir un nouveau motif de moquerie en perdant l'équilibre. Comme elle se redressait, la porte s'ouvrit sur l'inspecteur Tam.

— Docteur Isles ! Pardon de vous avoir tirée du lit à une heure aussi tardive.

— Bonsoir, inspecteur. Les deux victimes se trouvent à l'intérieur ?

— La première est dans la cuisine, et la seconde, à plusieurs centaines de mètres d'ici, dans une ruelle.

— Comment se fait-il qu'elle soit aussi éloignée de la première ?

— Elle tentait d'échapper à Rizzoli, mais votre copine n'est pas facile à semer.

Tam guida Maura le long du couloir, dans un silence à peine troublé par le frottement de leurs surchaussures sur le plancher. En entrant dans la cuisine, la jeune femme fut surprise de voir le chef de la brigade criminelle au côté de Frost. Il était rare qu'elle croise le lieutenant Marquette sur une scène de crime. Sa présence signifiait que l'affaire revêtait une importance particulière.

Un homme corpulent d'environ soixante-dix ans, vêtu d'un pantalon brun clair, d'un polo et de chaussettes sombres, gisait sur le

sol carrelé, le visage dans une flaque de sang séché. Un de ses pieds était encore chaussé d'une pantoufle. Sa tempe gauche trouée ne laissait guère de doute sur les causes de sa mort. Maura regarda autour du corps. Aucune arme à proximité. Il ne s'agissait pas d'un suicide.

— Un ex-flic, annonça Jane d'un ton égal.

Maura ne l'avait pas entendue approcher. Elle se retourna et écarquilla les yeux en voyant sa chemise tachée de sang. Le survêtement baggy qui remplaçait son habituel pantalon de tailleur sombre indiquait qu'elle avait dû se changer en catastrophe.

— Mon Dieu, Jane !

— Oui, j'ai eu une soirée difficile.

— Tu vas bien ?

Jane acquiesça.

— Je n'en dirai pas autant pour lui, dit-elle en désignant le mort.

— Qui est-ce ?

Marquette répondit pour Jane :

— L'inspecteur Lou Ingersoll, un ancien de la brigade criminelle. Même s'il avait pris sa retraite il y a seize ans, il était toujours des nôtres. Il mérite qu'on fasse tous le maximum pour coincer son assassin.

Qu'insinuait-il ? Qu'après avoir trahi un flic bien vivant Maura s'apprêtait à saboter l'autopsie d'un collègue mort ? Les joues en feu, elle s'accroupit près du corps. Au même moment, un déclic se fit dans son esprit.

— Lou Ingersoll... C'est lui qui dirigeait l'enquête sur la tuerie du Red Phoenix, non ?

— Comment sais-tu ça ? s'étonna Jane.

— L'inspecteur Tam m'a demandé de jeter un coup d'œil aux rapports d'autopsie.

— Je n'étais pas au courant, dit Jane avec un regard de biais vers Tam.

— Je voulais avoir l'avis du Dr Isles, au cas où un détail aurait échappé aux enquêteurs il y a dix-neuf ans, se justifia-t-il.

— Inspecteur Rizzoli ?

Un technicien se tenait sur le seuil de la cuisine, des écouteurs autour du cou.

— On a passé la pièce au détecteur de radiofréquences, annonça-t-

il. Le téléphone fixe émet un signal.

— Un signal ? s'étonna Marquette.

— Ingersoll pensait qu'on enregistrerait ses appels téléphoniques, expliqua Jane. Pour être franche, je n'y croyais pas, mais j'avais tort.

— Pourquoi l'aurait-on mis sur écoute ?

— Ingersoll était veuf depuis dix-huit ans ; on peut donc exclure un conflit lié à un divorce. Quant à sa fille, elle ne voit pas qui pouvait lui en vouloir.

Jane baissa les yeux vers le mort avant de poursuivre :

— Il m'a dit qu'un fourgon surveillait son domicile et qu'un intrus avait pénétré chez lui en son absence. Sur le moment, je ne l'ai pas pris au sérieux. Ça paraissait tellement dingue...

— Pas si dingue que ça, en définitive, remarqua Marquette. Vous avez vérifié son portable ? demanda-t-il au technicien.

— Oui, on n'a détecté aucun signal. Une fois la batterie rechargée, on jettera un coup d'œil au journal des appels.

— Faites-en autant avec le fixe. Je veux savoir à qui il a parlé ces derniers jours.

— J'ai cru comprendre qu'il y avait une seconde victime ? demanda Maura en se relevant.

— Oui, acquiesça Jane. L'assassin d'Ingersoll... Enfin, l'assassin supposé. Je l'ai poursuivi jusqu'à une ruelle, à quelques centaines de mètres d'ici.

— C'est toi qui l'as tué ?

— Non.

— Qui, alors ?

— Ce n'est pas simple à expliquer. Viens, je vais te montrer.

Quand les deux femmes sortirent, un attroupement était en train de se former à l'extérieur de la maison, attiré par un déploiement policier inhabituel pour le quartier. Jane se fraya un chemin parmi les badauds et conduisit Maura jusqu'à une rue plus tranquille. Elle paraissait abattue, à croire que les événements de la nuit lui avaient ôté son assurance coutumière.

— Tu es sûre que ça va ? s'enquit Maura.

— Ouais, sinon que mon plus beau pantalon est bon à jeter.

— A te voir, on ne dirait pas. Jane, qu'est-ce qui se passe ?

Jane s'arrêta net et riva les yeux au sol. Maura eut l'impression qu'elle craignait de lui montrer combien elle se sentait vulnérable.

— Je devrais être morte à l'heure qu'il est, murmura-t-elle. Etendue dans une ruelle avec une balle dans la tête, comme Ingersoll. Tu vois ? ajouta-t-elle en tendant ses mains devant elle. J'ai la tremblote !

— Tu m'as dit que tu avais pourchassé le suspect...

— C'est vrai, et j'ai été complètement idiot : je me suis laissé entraîner dans une ruelle.

Elle croisa les bras et se prit les épaules, comme si elle avait froid.

— Mon cadeau d'anniversaire m'a sauvé la vie, reprit-elle. Tu te rappelles comme on a rigolé quand Gabriel m'a offert un gilet en Kevlar ? « Comme c'est romantique ! Le cadeau dont rêvent toutes les femmes... » Ce matin, quand il s'est aperçu que je ne le portais pas, ça l'a tellement fichu en rogne que je l'ai mis pour la première fois, histoire d'avoir la paix. Il me semble déjà l'entendre : *Alors ? Qui est-ce qui avait raison ?*

— Il est au courant ?

Jane s'essuya le visage avec sa manche.

— Je ne l'ai pas encore appelé... Pas eu le temps.

— Il faut que tu rentres chez toi. Immédiatement.

— Je n'en ai pas terminé ici.

— Jane, c'est à peine si tu tiens debout ! Ton équipe peut gérer la situation sans toi...

— Pour que Marquette aille dire partout qu'il suffit d'une brouille, genre une balle dans le dos, pour m'abattre ? Pas question !

Jane se détourna et s'éloigna d'un pas vif, aussi pressée d'en finir que de démontrer qu'elle était à la hauteur de la tâche.

Maura soupira. Son amie avait amplement fait ses preuves, mais elle ne serait jamais satisfaite. Elle s'interdisait la moindre faiblesse.

Un policier montait la garde à l'entrée d'une ruelle. Il témoigna à Maura la même indifférence glaciale que ses collègues. Il ne la quitta pas des yeux pendant qu'elle enfilait des surchaussures et se glissait sous le ruban, au point qu'elle fut soulagée de s'enfoncer dans la pénombre derrière Jane.

— Et voici le prétendant numéro 2, annonça Jane en pointant sa lampe torche vers le sol.

Son ton désinvolte n'avait pas préparé Maura à la vision effroyable qui s'offrit brusquement à elle.

Le mort – un homme de race blanche, dans les quarante ans – était

décapité. Sa tête, coiffée d'un bonnet en laine noir, avait roulé à presque deux mètres de son corps. Celui-ci, entièrement vêtu de noir, reposait sur le ventre – on aurait dit qu'il nageait la brasse dans un océan brunâtre. Il serrait convulsivement un pistolet dans sa main. Maura promena sa lampe autour d'elle, révélant des éclaboussures sur les murs et plusieurs flaques de sang séché sur le bitume.

— Je te présente le fumier qui a bousillé mon tailleur préféré, reprit Jane.

— C'est l'homme que tu poursuivais ?

— Ouais. Je l'ai surpris derrière la maison d'Ingersoll alors qu'il détalait. Ce salaud m'a tiré dans le dos. Ça fait un mal de chien, soit dit en passant.

— Dans ce cas, qui l'a...

— Quelqu'un... Si tu as des questions sur les circonstances de sa mort, c'est le moment de les poser. J'étais aux premières loges. Ce type s'appêtait à me coller une balle dans le crâne. J'ai cru...

Jane déglutit avant de poursuivre :

— C'est alors que j'ai entendu une sorte de sifflement. Puis il s'est effondré sur moi... mort. Et moi, j'étais toujours en vie.

— Tu as vu ce « quelqu'un », comme tu dis ?

— J'ai juste aperçu une ombre, et des cheveux argentés.

— C'est tout ?

— Je crois qu'il avait une épée, ajouta Jane après une hésitation.

Une bourrasque s'engouffra soudain dans la ruelle, et Maura se demanda si Jane avait pu confondre le murmure du vent avec le sifflement d'une lame fendant l'air. Puis elle revit le poignet mutilé de l'inconnue du toit, les tendons et les articulations tranchés net, et concentra son attention sur le pistolet dans la main du mort.

— Son arme est équipée d'un silencieux, observa-t-elle.

— Ouais. Un flingue de professionnel... Comme notre inconnue de l'autre jour.

— A ton avis, pourquoi a-t-on mis le téléphone d'Ingersoll sur écoute ?

— Il n'a pas eu le temps de m'exposer sa théorie à ce sujet. Tout ce que je sais, c'est qu'il avait l'air inquiet et pressé de se confier. Il a juste eu le temps de me dire que tout était lié « à la disparition des gamines ».

— Quelles gamines ?

— Les filles de deux des victimes du Red Phoenix ont été enlevées.

Des voix et des claquements de portières se firent entendre et les deux femmes aperçurent des faisceaux de lampes torches vers l'entrée de la ruelle. L'unité de scène de crime n'allait pas tarder à les rejoindre.

— Des enlèvements ? Je l'ignorais, répondit Maura. Je vais me plonger sérieusement dans les dossiers que Tam m'a apportés.

— J'ai été étonnée d'apprendre qu'il te les avait refilés.

— Il voulait un avis objectif. D'après ce que j'ai compris, il ne croit pas que le cuisinier se soit suicidé.

— Et toi, qu'est-ce que tu crois ?

— J'ai été trop occupée ces derniers jours pour me poser la question. Julian est en vacances chez moi ; je passe beaucoup de temps avec lui. Je pratiquerai les autopsies demain matin, ajouta Maura en se détournant. Si tu veux y assister...

— Les deux ?

Maura s'immobilisa, surprise.

— Oui, pourquoi ?

— Ingersoll était flic. Je pensais que dans les circonstances présentes...

Maura perçut de la gêne dans la voix de son amie et en comprit aussitôt la raison.

— Je n'ai plus le droit d'autopsier un policier ?

— Je n'ai pas dit ça !

— Non, mais tu l'as pensé. Crois-moi, je sais très bien ce qu'on raconte dans mon dos. J'en suis consciente chaque fois qu'un flic me regarde ou refuse de me regarder. Je suis devenue l'ennemie.

— Ça passera avec le temps, Maura.

Jusqu'à ce que je sois de nouveau amenée à témoigner contre l'un des leurs...

Maura préféra garder cette pensée pour elle.

— Par souci du politiquement correct, ironisa-t-elle, je demanderai à Bristol de se charger de l'autopsie d'Ingersoll.

Elle quitta Jane et se faufila sous le ruban jaune, dépassant l'unité de scène de crime. Au bout d'une centaine de mètres seulement, elle sentit la tension se relâcher dans sa nuque. *Ça passera*, avait dit Jane. Maura était loin de partager sa conviction. Les flics avaient une mémoire d'éléphant. Ils se souvenaient des moindres détails de leurs

enquêtes et entretenaient des rancunes tenaces. Ils n'oubliaient jamais qui les avait soutenus ou s'était dressé contre eux. *Dans vingt ans, songea-t-elle, je serai encore à leurs yeux celle qui a envoyé l'un des leurs en prison.*

De nouveaux véhicules de police étaient arrivés sur la scène de crime en son absence. Elle marqua une pause avant d'approcher, étourdie par les rampes lumineuses et la confusion qui régnait autour de la maison. Soudain les pleurs d'une femme émergèrent du brouhaha des émetteurs-récepteurs.

— Laissez-moi passer ! Je veux voir mon père !

— S'il vous plaît, madame, dit un des trois policiers en faction. Vous ne pouvez pas entrer. Quelqu'un viendra vous parler dès que possible.

— Mais c'est mon père... J'ai le droit de savoir ce qui lui est arrivé !

— Père Brophy ! appela le policier. Vous pourriez vous occuper de madame ?

Un homme de haute taille portant un col romain s'avança à travers la foule. En tant qu'aumônier de la police de Boston, Daniel intervenait fréquemment sur les scènes de crime. Si sa présence ne pouvait constituer une surprise pour Maura, elle n'en ressentit pas moins une émotion violente à sa vue. Elle le dévora des yeux tandis qu'il entraînait la fille d'Ingersoll à l'écart du périmètre de sécurité. Il semblait avoir maigri ; son visage s'était creusé et ses cheveux avaient blanchi. Eprouvait-il le même manque déchirant qu'elle ?

Alors qu'il se dirigeait vers une voiture de patrouille, il releva soudain la tête et son regard croisa celui de la jeune femme. Pendant quelques secondes, tout s'effaça autour de Maura. Il n'y avait plus que Daniel. Daniel et les battements de son propre cœur, pareil à un oiseau affolé.

Tandis que Tam et Frost attendaient le début de l'autopsie près de la table, Jane, de son côté, se sentait incapable d'affronter la vision du cadavre étendu sous le drap. Elle préféra étudier les radiographies du tueur inconnu sur l'écran lumineux. Sa structure osseuse semblait en tout point normale, hormis un détail flagrant : le crâne avait été séparé du corps entre les troisième et quatrième vertèbres cervicales. Les radios sont presque aussi abstraites que des dessins anatomiques en noir et blanc. Elles n'ont ni l'aspect ni l'odeur de la chair. Surtout, elles n'ont pas de visage... Elle s'attarda longtemps devant ces poumons et ce cœur fantômes – un cœur qui, la veille encore, pompait le sang qui avait détrempé ses vêtements. *Sans mon mystérieux sauveur, ce sont mes radios qu'on projetterait sur cet écran... C'est mon corps qui reposerait sur cette table.*

— Jane ? appela Maura.

— J'ai du mal à croire qu'une lame, même très aiguisée, puisse trancher une tête aussi nettement, dit celle-ci, le regard toujours fixé sur les radios.

— Ça dépend de l'angle de frappe. Au Moyen Age, un bourreau expérimenté décapitait un condamné d'un seul coup d'épée. S'il devait s'y prendre à plusieurs fois, ça signifiait qu'il était incompetent... ou qu'il avait bu.

— Voilà qui nous met dans l'ambiance ! plaisanta Tam.

— J'ai préféré vous attendre pour déshabiller le corps, annonça Maura en tirant le drap.

Jane fit un immense effort pour se tourner vers la table. Elle ne put s'empêcher de sursauter à la vue de la tête tranchée. Qui était cet homme ? Quelle était son histoire ? Les seuls indices dont ils disposaient étaient les objets trouvés dans ses poches la nuit précédente : un chargeur, un rouleau de billets, les clés d'un fourgon Ford – volé –, garé à une centaine de mètres de la maison d'Ingersoll, mais aucune pièce d'identité.

Tam se pencha pour mieux voir la tête. Il ne broncha pas quand Maura enleva son bonnet au mort, révélant des cheveux bruns coupés

ras. Son nez, sa bouche, son menton ne présentaient aucune caractéristique remarquable. Il avait le genre de visage qu'on oublie aussitôt après l'avoir croisé dans la rue.

Ses empreintes avaient été relevées à son arrivée à la morgue, et ses doigts étaient encore tachés d'encre violette. Avec l'aide de Yoshima, Maura le dépouilla de ses vêtements – sweat-shirt, pantalon, caleçon et chaussettes. Le corps, râblé et musclé, présentait une cicatrice en travers du genou droit, souvenir d'une opération ancienne. En la voyant, Jane comprit pourquoi elle avait aussi facilement rattrapé le fugitif la nuit précédente.

Maura examina les tissus mous du cou à la loupe, cherchant des irrégularités et des hématomes.

— Je ne vois ni stries ni coupures secondaires, déclara-t-elle. La plaie est parfaitement uniforme.

— C'est ce que je t'ai dit, lâcha Jane. On lui a tranché la tête d'un seul coup d'épée.

Maura leva brièvement les yeux vers elle.

— J'ai pour principe de toujours vérifier les dires d'un témoin, aussi fiable soit-il. Ton mystérieux sauveur... Dans quelle main tenait-il son épée ?

Jane hésita.

— En fait, je ne l'ai pas vu porter le coup. Mais quand il s'est éloigné... il l'avait dans la main droite !

— Tu en es sûre ?

— Oui. Pourquoi ?

— Parce que l'incision suit un tracé ascendant de droite à gauche.

— Et donc... ?

— La victime mesure entre un mètre soixante-quinze et un mètre quatre-vingts. Si son agresseur l'a attaquée par derrière, l'angle de frappe indique qu'il était plus petit. Tu confirmes ?

— J'étais étendue sur le sol. Dans cette position, n'importe qui te paraît grand, surtout armé d'une épée immense...

Jane prit conscience que Maura la scrutait avec ce regard analytique qui l'avait si souvent agacée. Un regard qui semblait lire ses pensées les plus intimes et lui donnait l'impression d'être un spécimen flottant dans le formol.

— Il n'est pas utile que j'en voie davantage, déclara-t-elle en jetant sa blouse dans le sac à linge contaminé. On connaît le résultat de cette

autopsie : ce type est mort parce qu'on lui a coupé la tête. Vous parlez d'une surprise ! Pendant que vous terminez, je vais voir si le labo a tiré quelque chose du portable d'Ingersoll.

La porte s'ouvrit alors à la volée, et Jane eut la surprise de voir entrer son mari, vêtu d'une blouse.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? s'exclama-t-elle.

Les salles d'autopsie n'avaient aucun secret pour l'agent spécial Gabriel Dean. Jane et lui s'étaient rencontrés en enquêtant sur une série de meurtres ; ils avaient passé de nombreuses heures côte à côte, penchés au-dessus de cadavres en état de décomposition plus ou moins avancé.

Il s'approcha de la table en enfilant des gants, l'air sombre et déterminé.

— C'est l'homme de la ruelle ? demanda-t-il de but en blanc. Celui qui a failli te tuer ?

— Bonjour, mon amour, ironisa Jane. Moi aussi, je suis contente de te voir. Au cas où tu te demanderais qui est ce type qui vient taper l'incruste, ajouta-t-elle à l'intention de Tam, je te présente mon mari, Gabriel. Et je n'ai pas la moindre idée de la raison de sa présence.

Le regard de Gabriel était rivé sur le cadavre.

— Qu'est-ce qu'on a appris sur lui jusqu'ici ? s'enquit-il.

— « On » ? Depuis quand participes-tu à cette enquête ?

— Depuis que ce type t'a tiré dessus.

Jane poussa un soupir exaspéré.

— On en reparle plus tard, d'accord ?

— Non. On en parle maintenant.

La jeune femme tenta de déchiffrer l'expression de son mari, mais son visage ne trahissait rien de ses pensées malgré la lumière crue des néons.

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe ? demanda-t-elle.

— C'est à cause des empreintes digitales.

— On a vérifié, dit Jane. Elles ne figurent pas dans le fichier du FBI.

— Pas les siennes, celles de la femme sur le toit.

— Elle non plus n'était pas fichée.

— J'ai envoyé une requête à Interpol. La façon dont elle était habillée, son arme, le fait qu'elle n'avait aucune pièce d'identité sur elle et conduisait un véhicule volé, tout me portait à croire qu'elle

n'appartenait pas au banditisme ordinaire... Pas plus que ce type.

— Et ils t'ont répondu ?

— Oui, il y a une heure. Elle figure bien dans leur fichier. Ils ignorent son nom, mais on a relevé ses empreintes sur des éléments d'une voiture piégée qui a explosé à Londres il y a deux ans. Le conducteur, un homme d'affaires américain, avait été pulvérisé.

— Un acte terroriste ?

— Interpol penche pour une exécution liée au crime organisé. Cette femme était probablement un tueur à gages, comme cet homme. Jane, la prochaine fois, un gilet en Kevlar ne suffira pas à te sauver... Pas avec ces gens-là.

Jane eut un rire surpris.

— Eh bien, on dirait qu'on a tiré le gros lot !

— Pense à ta fille, reprit Gabriel... A *notre* fille.

— Quel rapport avec Regina ?

— Cette affaire dépasse peut-être les compétences de la police de Boston.

— On pourrait poursuivre cette conversation à côté ?

Jane jeta un coup d'œil à ses collègues.

— Excusez-moi une minute, marmonna-t-elle en poussant la porte.

Elle attendit que Gabriel et elle soient hors de portée d'oreille pour laisser éclater sa colère.

— Non mais, de quoi tu te mêles ?!

— J'essaie juste de garder ma femme en vie.

— C'est mon enquête, d'accord ? C'est moi qui décide des suites à lui donner !

— As-tu la moindre idée de ce à quoi tu t'attaques ?

— Je ne vais pas tarder à le découvrir.

— En attendant, tu te fais tirer dessus et tu ramasses les cadavres à la pelle.

— Ouais, j'ai commencé une collection.

— Ingersoll était un ancien flic. Il savait se défendre. Pourtant, à l'heure qu'il est, il se trouve dans un casier à la morgue.

— Tu voudrais que je laisse tomber ? Que je rentre à la maison et me planque sous le lit ? Eh bien, tu peux courir !

— Pour coller un contrat sur la tête d'un ex-flic, il ne faut pas avoir peur de la police... ou de toi. On a sans doute affaire à la mafia russe ou chinoise.

— Ou à Kevin Donohue.

— Les Irlandais ?

— Un de ses hommes, Joey Gilmore, figurait parmi les victimes du Red Phoenix. Sa mère est persuadée que Donohue l'a fait exécuter. Et c'est Ingersoll qui dirigeait l'enquête sur le massacre...

— Si Donohue se trouve derrière tout ceci, sache qu'il a le bras long. Il se pourrait qu'il ait des complices à l'intérieur même de la police de Boston.

— C'est une accusation sérieuse que tu portes là, remarqua Jane. Le FBI a des preuves ?

— Pas assez solides pour faire quelque chose, hélas. Mais si nos soupçons sont exacts, Donohue sait déjà que tu en as après lui.

Jane pensa aux policiers présents chez Ingersoll la veille, dont le lieutenant Marquette en personne. Combien l'avaient observée à son insu, épiant ses propos afin de les rapporter à Donohue ?

— Tu as eu beaucoup de chance la nuit dernière, reprit Gabriel. A ta place, je rentrerais à la maison et je savourerais le fait d'être en vie.

— Tu me demandes d'abandonner cette enquête, c'est ça ?

— Seulement de prendre des vacances, le temps de te remettre...

— Stop !

Elle s'approcha si près de lui qu'elle dut renverser la tête en arrière pour planter ses yeux dans les siens. Gabriel ne détourna pas le regard – ce n'était pas son genre.

— Tu ne m'aides pas, lui reprocha-t-elle.

— En te disant ce que je pense ? Tu préfères que je garde tout ça pour ton enterrement ?

La sonnerie du portable de Jane brisa le silence qui s'était installé. Elle tira l'appareil de sa poche.

— Rizzoli, dit-elle d'un ton cassant.

— Euh... Je vous dérange ?

— Qui est à l'appareil ?

— Erin Volchko, du labo.

Jane soupira.

— Pardon, Erin. Vous avez du nouveau ?

— Vous vous rappelez les poils gris prélevés sur les vêtements de votre inconnue ?

— Oui.

— Eh bien, ça y est. J'ai réussi à les identifier.

Jane ressassait sa conversation avec Gabriel tandis qu'ils roulaient en direction de Schroeder Plaza. Frost, qui la connaissait assez pour deviner son humeur, garda le silence. Ce n'est que lorsque la voiture s'engagea sur le parking qu'il lâcha d'un ton mélancolique :

— Tu sais ce qui me manque le plus, depuis mon divorce ?

— Quoi donc ?

— Le fait d'avoir quelqu'un qui s'inquiète pour moi, qui me harcèle même, pour m'empêcher de prendre des risques...

— Ah bon ? Moi, je trouve ça pénible.

— Gabriel a réagi ainsi parce qu'il t'aime et qu'il ne veut pas te perdre.

— Résultat, je dois me battre sur deux fronts à la fois... Tâcher de faire mon boulot pendant que mon mari essaie de me passer la camisole de force.

— Imagine qu'il n'ait rien dit ? Qu'il n'ait pas tenté de te convaincre ? Qu'est-ce que ça signifierait, tu crois ?

Jane se gara sur une place libre et arrêta le moteur.

— Il veut que je me retire de l'enquête, dit-elle.

— Après ce qu'on a vécu, j'ai bien envie de suivre son conseil.

— Tu as peur ?

— Oui, et je ne crains pas de l'admettre.

Une portière claqua à proximité. Ils se retournèrent d'un même mouvement et aperçurent Tam à côté de sa voiture, garée quelques places plus loin.

— Bruce Lee, lui, ne paraît pas effrayé, murmura Jane. Je me demande ce qui pourrait l'impressionner, d'ailleurs.

— C'est une posture, estima Frost. Il faudrait être cinglé pour ne pas avoir peur de Donohue et de ses hommes.

Jane ouvrit sa portière.

— Viens, dit-elle. Sinon, les gens vont jaser sur notre compte.

Quand ils pénétrèrent dans le laboratoire, Tam était déjà penché au-dessus d'un microscope.

— Ah ! Vous voilà, dit Erin. L'inspecteur Tam et moi étions en train d'examiner des échantillons de poils de primates.

— Il y en a un qui colle avec ceux prélevés sur l'inconnue du toit ?

— Oui, mais j'ai dû utiliser une autre méthode que le microscope

pour l'identifier.

Erin étala sur une table une feuille imprimée de plusieurs colonnes correspondant à différentes nuances de gris.

— Des modèles de kératine, annonça-t-elle. Les poils sont constitués de protéines que l'on peut séparer par électrophorèse. Après avoir lavé et séché l'échantillon, on le fait dissoudre dans un bain chimique, puis on dépose les protéines ainsi obtenues sur une mince couche de gel avant de les soumettre à un champ électrique. Sous l'action de celui-ci, les différentes protéines migrent plus ou moins rapidement.

— Et c'est ainsi qu'on obtient ces colonnes grises ?

— Oui, après les avoir colorées au nitrate d'argent pour accentuer les contrastes.

— Tout ça n'est pas très excitant, remarqua Frost.

— Détrompez-vous ! J'ai transmis le modèle au Laboratoire de la faune sauvage de l'Etat de l'Oregon pour qu'ils le comparent à leur banque de données...

— Il existe une banque de données pour ce genre de choses ? s'étonna Tam.

— Absolument. Les spécialistes de la faune sauvage du monde entier contribuent à l'enrichir. Quand les douaniers américains saisissent une cargaison de peaux animales, par exemple, ils font appel à cette base de données pour déterminer si elles proviennent d'espèces en danger.

Erin sortit d'une chemise une deuxième feuille du même genre que la première et la posa sur la table.

— Voici les modèles de kératine que le labo a comparés avec nos échantillons. Vous remarquerez que les bandes de protéines de ceux-ci sont presque identiques à l'un des spécimens présentés.

— La colonne numéro quatre, annonça Jane après avoir rapidement regardé les deux feuilles.

— Exact.

— A quoi correspond-elle ?

— A un primate non humain, comme je l'avais supposé. Un singe du genre *Semnopithecus*, connu sous le nom de langur gris...

— Un singe ?

Erin acquiesça.

— Une espèce de singes assez grande, avec un museau noir, une

fourrure grise ou dorée. Ils vivent aussi bien à terre que dans les arbres. On les rencontre en Asie du Sud, de l'Inde à la Chine.

Elle se tourna vers son ordinateur et effectua une recherche d'image sur Google.

— Voici à quoi ils ressemblent.

Jane éprouva une douleur soudaine entre les omoplates, à l'endroit où la balle s'était écrasée sur son gilet en Kevlar. *Un museau noir, une fourrure grise ou dorée...* Elle sentit le sang chaud éclabousser son visage, revit la haute silhouette couronnée d'une chevelure argentée se dresser au-dessus d'elle...

— Quelle est la taille de ces singes ? demanda-t-elle.

— Un peu moins d'un mètre, chez les mâles.

— Vous êtes certaine qu'il n'y en a pas de plus grands ?

— Absolument. Ce ne sont ni des gorilles ni des orangs-outans.

Jane se tourna vers Frost, qui avait pâli.

— C'est ce que tu as vu, n'est-ce pas ? Sur le toit...

Frost secoua la tête.

— Ce que j'ai vu était d'une taille bien supérieure.

— Pareil pour moi.

Erin les regarda tour à tour.

— Vous avez tous les deux rencontré un de ces singes en plein Boston ?!

— La créature que j'ai aperçue avait un visage semblable et une fourrure gris argent, répondit Frost. Mais elle portait une épée... Ça ne peut pas être un singe !

— Pas si sûr, reprit Erin. En Inde, cet animal est également appelé entelle d'Hanuman, du nom d'un dieu hindouiste représenté sous la forme d'un singe guerrier.

Un frisson glacé parcourut le dos de Jane. Elle repensa à l'apparition dans la ruelle, au reflet sur la lame de son épée quand elle s'était détournée avant de se fondre dans la nuit...

— Il existe une version chinoise de cette légende, affirma Tam. L'histoire du Roi des singes. Ma grand-mère m'en parlait souvent.

— Le Roi des singes ? répéta Jane.

— En Chine, il s'appelle Sun Wukong. Né d'un rocher sacré, il se transforme en une créature de chair et de sang avant d'être couronné roi. Devenu un guerrier, il monte au ciel pour apprendre la sagesse des dieux. Mais une fois là-haut, il s'attire toutes sortes d'ennuis.

— C'est un personnage mauvais, alors ? hasarda Frost.

— Pas mauvais, non. Juste impulsif et espiègle, comme un vrai singe. On raconte quantité de choses à son sujet : qu'il a dévoré toutes les pêches du verger céleste, volé un élixir magique après s'être enivré, cherché querelle aux immortels... Ne sachant comment s'en débarrasser, ceux-ci l'expulsent du ciel et l'enferment provisoirement dans un coffre de pierre...

— Il me fait penser à des types que j'ai connus au lycée, s'esclaffa Frost.

— Que lui arrive-t-il ensuite ? s'enquit Jane.

— Je ne me rappelle pas toutes ses aventures, mais je sais qu'elles sont pleines de combats magiques, de monstres des rivières et d'animaux qui parlent. Comme vos contes de fées.

— Les personnages de nos contes n'ont pas pour habitude de prendre vie et de semer leurs poils sur des cadavres, objecta Jane.

— Je n'ai fait que vous rapporter la légende. Sun Wukong est un personnage complexe, parfois bénéfique, parfois destructeur. Mais quand il doit choisir entre le bien et le mal, il choisit le bien.

— Donc, il est bon.

— Oui. Malgré ses défauts, et même s'il lui arrive de semer le chaos, le Roi des singes prend toujours le parti de la justice.

Un délicieux fumet de poulet rôti au romarin se répandait hors de la cuisine d'Angela Rizzoli. Des tintements d'assiettes et de couverts s'échappaient de la salle à manger, où l'ex-inspecteur Vince Korsak était occupé à mettre la table. Dans le jardin, la petite Regina poussait des éclats de rire et des cris excités tandis que son père la poussait sur une balançoire. Assise sur le canapé du salon, Jane était indifférente à tout ce qui l'entourait. Une demi-douzaine de livres empruntés à la bibliothèque s'étaient étalés sur la table basse devant elle – des ouvrages sur les primates d'Asie, les langurs gris, et aussi sur Sun Wukong, le Roi des singes. Les aventures de ce dernier avaient apparemment inspiré des films, des ballets, des opéras et même une émission télé pour les enfants.

Un recueil de contes populaires chinois lui avait fourni une introduction à la légende. Si celle-ci avait été couchée par écrit au ^{xv}^e siècle par un certain Wou Tch'eng-en, ses origines se perdaient dans une époque lointaine, imprégnée de magie et de fantômes, où dieux et démons s'affrontaient aussi bien sur terre que dans le ciel.

Il était une fois un rocher, soumis depuis la création du monde au souffle du vent, à la clarté de la lune et à la faveur des dieux, qui donna un jour naissance à un œuf de pierre. Cet œuf produisit un singe de pierre, capable de grimper et courir, et dont les yeux dardaient des rayons si brillants qu'ils surprirent même l'Empereur de Jade dans son palais céleste.

Le singe de pierre, qui n'avait ni père ni mère, devint bientôt le Roi des singes. Ils vécurent en parfaite harmonie jusqu'au jour où le roi comprit qu'ils allaient tous mourir un jour. Il entreprit alors un périple afin de découvrir le secret de l'immortalité : il fut soumis à de multiples tentations et accomplit de nombreux méfaits qui lui valurent d'être emprisonné. Condamné à être consumé par le feu alchimique dans un creuset, il parvint d'abord à se libérer et sema la panique dans le ciel. Puis les dieux l'enfermèrent sous la montagne des Cinq Éléments.

Là, dans cette prison obscure, il attend le jour où le monde aura besoin de lui pour combattre le mal. Le Roi des singes surgira alors de sous la

Jane tourna la page et tomba sur une représentation de Sun Wukong serrant un long bâton dans ses mains. Ce n'était qu'un dessin, pourtant elle frissonna devant les crocs acérés et la couronne de cheveux argentés du Roi des singes.

Un jour – elle devait avoir dans les six ans –, elle était allée au zoo avec ses parents, et son père l'avait soulevée de terre devant la cage des singes-araignées. A peine ceux-ci l'avaient-ils aperçue que le chaos s'était déchaîné à l'intérieur de la cage. Les singes bondissaient de branche en branche avec des cris stridents, comme s'ils avaient vu le diable en personne. Alerté par le vacarme, un employé du zoo avait accouru et ordonné aux visiteurs de reculer. « Je ne sais pas ce qui les effraie comme ça », avait-il avoué. Jane le savait, elle. Tandis que son père l'éloignait des singes, elle s'était demandé comment la petite fille qu'elle était avait pu provoquer chez eux une telle terreur. Avaient-ils senti en elle quelque chose dont elle n'avait pas conscience, un aperçu de l'adulte qu'elle deviendrait ?

— Tu te passionnes pour les singes, maintenant ?

La voix de Korsak la fit sursauter. L'ex-inspecteur s'était mis sur son trente et un en leur honneur. A tout le moins, ni son polo blanc ni son pantalon kaki n'étaient tachés de ketchup. Quelques années plus tôt, à la suite d'un infarctus, Vince Korsak avait entrepris un régime qui lui avait permis de perdre quinze kilos. Malheureusement, il avait commencé à reprendre du poids, et sa ceinture peinait à contenir l'expansion de son ventre.

Jane referma le livre qu'elle tenait sur ses genoux, faisant disparaître l'image de Sun Wukong.

— C'est pour une enquête, expliqua-t-elle.

— J'en ai entendu parler. On dirait que tu as tiré le gros lot, pas vrai ? Cette femme que vous avez retrouvée morte sur un toit... Ça me donne envie de me remettre en selle !

Si tu fais ça, pensa Jane en lorgnant sa bedaine, je plains le malheureux cheval qui devra te porter !

Korsak se laissa tomber dans un fauteuil – celui autrefois occupé par son père. Mais Frank Rizzoli avait renoncé à tous ses droits sur le mobilier de la maison le jour où il était parti vivre avec sa bimbo. Jane ne se résolvait toujours pas à appeler cette dernière par son nom

— Sandie Huffington, « Sandie-avec-un-e ». Pourtant, elle n'ignorait rien de sa vie, pas même le nombre de P-V qu'elle avait récoltés au cours des dix dernières années. Et c'était à cause d'elle que Vince Korsak trônait à présent dans le fauteuil de son père, gras et comblé par la cuisine d'Angela. Jane préférait ne pas imaginer les autres moyens qu'employait sa mère pour satisfaire son amant.

— Chinatown, marmonna Korsak. Un drôle d'endroit... Mais on y mange bien.

Il fallait qu'il ramène tout à la nourriture !

— Qu'est-ce que tu te rappelles à propos du massacre du Red Phoenix ? demanda-t-elle. Tu as dû entendre des tas de rumeurs, à l'époque...

— Une histoire horrible. Comment un type qui avait une petite fille aussi mignonne a-t-il pu abattre quatre personnes avant de se faire sauter la cervelle ? C'est un truc que j'ai jamais pigé. Une gamine vraiment adorable, soupira Vince en secouant la tête.

— Tu connaissais la famille du cuisinier ? s'étonna Jane.

— Pas vraiment, mais je mangeais souvent au Red Phoenix. Ces Chinois, ils ne savent pas se reposer ; le restau était ouvert sept jours sur sept et jusqu'à tard le soir. Il m'est arrivé d'y aller un dimanche à 22 heures. A la fin du repas, c'est la gosse qui m'avait apporté mes biscuits divinatoires. Normalement, les enfants n'ont pas le droit de travailler, mais elle semblait heureuse de donner un coup de main à son papa.

— Tu es certain qu'il s'agissait de la fille du cuisinier ? Elle devait être toute petite...

— Elle n'avait pas plus de quatre ou cinq ans. Un vrai bout de chou. J'arrive pas à croire que son père ait pu les abandonner à leur sort, sa mère et elle. Sans parler des autres familles qu'il a bousillées... Quelques semaines plus tard, la fille d'une des victimes a été enlevée.

— Oui, Charlotte Dion.

— Je me rappelle très bien avoir été frappé par cette suite de drames, comme dans une tragédie grecque.

— Le plus bizarre, c'est que, deux ans plus tôt, la fille d'une autre des victimes – le serveur – avait déjà été enlevée sur le chemin de son domicile alors qu'elle revenait du lycée.

— Sans blague ? Je n'étais pas au courant.

Korsak réfléchit quelques secondes, puis il ajouta :

— C'est un peu gros comme coïncidence, non ?

— Ingersoll y a fait allusion au téléphone, juste avant d'être tué.
« Tout est lié à leur disparition »... Ce sont ses mots exacts.

— Il parlait de ces deux filles ?

— Je n'en sais rien.

— C'est drôle de se dire qu'on est là, en train d'évoquer leur souvenir, alors qu'elles sont probablement réduites à l'état de squelette... Mais ce n'est pas le moment de penser à ces choses-là. Tiens, si on se buvait un verre de vin ?

— Je croyais que tu préférerais la bière ?

— Ta mère m'a converti. En plus, le vin est meilleur pour mon palpitant.

C'est ça, pensa Jane tandis qu'il s'arrachait à son fauteuil. Evitons de parler de morts, de tueries collectives et d'enlèvements. Elle aida sa mère à servir une succession de plats tous plus impressionnants les uns que les autres : pommes de terre au four croustillantes à souhait, haricots verts arrosés d'un filet d'huile d'olive, et deux magnifiques poulets rôtis qui embaumaient le romarin. Cependant, quand elle attacha son bavoir autour du cou de Regina et entreprit de lui couper sa viande en minuscules morceaux, elle ne put s'empêcher de songer à Charlotte Dion et à Laura Fang et au chagrin de leurs familles. Comment une mère pouvait-elle surmonter une telle perte ? Iris Fang avait-elle envisagé de mettre fin à ses jours ? Un saut dans le vide du haut d'un toit, une poignée de comprimés ? Il semblait plus simple de mourir que de survivre dans la douleur de la disparition d'un être cher.

— Le repas ne te plaît pas, Janie ? demanda soudain Angela.

Sans en avoir l'air, la mère de Jane exerçait une surveillance étroite sur ses convives.

— Tout est excellent, maman. Une fois de plus, tu t'es surpassée.

— Dans ce cas, pourquoi tu ne manges pas ?

— Mais je mange !

— Tu as pris une bouchée de poulet, et c'est tout. J'espère que tu ne fais pas un régime. Parce que tu n'as aucun besoin de perdre du poids, chérie.

— Ne t'inquiète pas pour ça, maman.

— Ces jeunes femmes qui se nourrissent de salades, c'est ridicule. Et tout ça pour quoi, je vous le demande ?

— Pas pour les hommes, en tout cas, marmonna Korsak en mâchant une pomme de terre. N'importe quel type normal préfère une femme qui a des formes. Prends exemple sur ta mère, ajouta-t-il avec un clin d'œil à l'adresse de Jane. Elle a tout ce qu'il faut au bon endroit !

Jane ne pouvait voir ce qui se passait sous la table, mais sa mère sursauta brusquement sur sa chaise.

— Vince ! gloussa-t-elle d'un ton faussement grondeur. Veux-tu bien te tenir tranquille ?

Oui, par pitié ! supplia intérieurement Jane. *Parce que je n'en supporterai pas davantage...*

— C'est le bon moment pour annoncer ce que tu sais, tu ne crois pas ? dit Korsak en découpant son poulet.

Ce que tu sais... Ces quatre mots revêtirent aux yeux de Jane un air menaçant. Elle lança un regard incisif à sa mère.

— C'est-à-dire ?

— Un truc dont on a beaucoup discuté, Vince et moi.

Jane se tourna vers Gabriel, mais celui-ci arborait une expression impassible – *son masque professionnel*, pensa-t-elle –, même s'il avait probablement déjà deviné où les conduisait cette conversation.

— Comme vous le savez, poursuivit Angela, on est ensemble depuis un bout de temps...

— « Un bout de temps » ? répéta Jane, incrédule. Ça fait un an et demi à tout casser !

— Ça suffit pour apprendre à connaître quelqu'un, Janie. Et pour s'apercevoir qu'il a un cœur en or...

Angela adressa un sourire radieux à Korsak, qui se pencha vers elle et plaqua un baiser bruyant sur ses lèvres.

Jane revint à la charge :

— Papa et toi, vous vous êtes fréquentés pendant trois ans avant de vous marier, et regarde où ça vous a menés !

— J'avais quinze ans quand j'ai connu ton père. Avant lui, je n'avais eu qu'un seul autre petit ami.

— A quinze ans, tu étais déjà sortie avec un garçon ?!

— Ce que je veux dire, c'est que je n'étais qu'une gamine ignorante. Je me suis mariée et j'ai eu des enfants beaucoup trop jeune. Maintenant, je sais ce que j'attends de la vie...

C'est lui que tu attendais ?! pensa Jane en jetant un regard horrifié à

Korsak.

— C'est pourquoi nous vous avons invités à dîner ce soir. Gabriel et toi êtes les premiers à savoir. Je n'ai encore rien dit à Frankie et Mike. Tu connais tes frères. Toujours aussi attachés à votre père, bien qu'il couche avec cette...

Angela prit une profonde inspiration pour se calmer. Sa voix montait d'une octave dès qu'elle mentionnait la bimbo.

— Ils ne comprendraient pas. Mais toi, ma fille, tu sais combien c'est difficile d'être une femme dans ce monde d'hommes.

— Maman, il ne faut rien précipiter...

— Oh ! Nous avons tout notre temps. Nous allons profiter au maximum de notre période de fiançailles et faire les choses dans les règles. Envoyer des faire-part, louer une grande salle et engager un traiteur pour la réception de mariage. Et on choisira ma robe ensemble, Janie ! Rien que toi et moi. Je me verrais bien en rose pêche ou en bleu lavande, puisque je ne suis plus... Tu vois ce que je veux dire.

Jane jeta un coup d'œil à Korsak : il affichait un sourire béat.

— Cette fois, poursuivit Angela, je ne veux rien brusquer et savourer chaque minute de mon mariage. En plus, ça laissera à tes frères le temps de s'habituer à cette idée.

— Et papa ? Tu crois qu'il va s'y habituer, lui ?

Le regard d'Angela s'assombrit.

— C'est son problème, pas le mien. Et qu'il n'essaie pas de me prendre de vitesse ! Ça lui ressemblerait bien, d'épouser sa bimbo dans l'urgence juste pour me contrarier...

Elle se tourna vers Korsak et lui dit :

— A la réflexion, on devrait peut-être avancer la date.

— Maman, non ! Oublie ce que j'ai dit à propos de papa.

— C'est *lui* que je voudrais oublier ! Malheureusement, il sera toujours là... Comme une écharde logée dans mon pied, impossible à retirer, et qui se rappellerait sans cesse à mon bon souvenir. J'espère que tu n'auras jamais à subir ça, Janie. Mais pas de danger que ça t'arrive, ajouta Angela en regardant Gabriel. Tu as épousé un homme merveilleux.

Un homme merveilleux qui ne s'est pas fait à l'idée que je sois flic, songea amèrement Jane.

Gabriel, qui avait la sagesse de ne pas se mêler à la conversation,

tentait patiemment de faire avaler de minuscules cubes de pomme de terre à Regina.

Korsak leva son verre de vin.

— Maintenant que vous êtes au courant, dit-il, je propose qu'on porte un toast à la famille.

— Bonne idée ! approuva Angela. Jane, Gabriel, vos verres !

— A la famille, marmonna Jane en trinquant.

Korsak la poussa du coude.

— Maintenant, dit-il avec un gros rire, tu as le droit de m'appeler beau-papa !

— Tu ne peux pas prétendre que tu n'as rien vu venir, dit Gabriel tout en jetant un coup d'œil à sa fille endormie sur la banquette arrière de la voiture. Ils souffraient tous les deux de la solitude, et maintenant, ils sont heureux. Ils forment un couple très bien assorti, je trouve.

— C'est sûr ! Elle fait la cuisine, il s'empiffre.

— Elle aurait pu tomber plus mal, tu sais.

— L'un et l'autre sortent tout juste d'une longue relation. Il est trop tôt pour qu'ils se remarient !

— La vie est brève, Jane. Tu le sais mieux que quiconque. Il suffit d'une route verglacée, d'un conducteur ivre...

Ou d'une balle dans une ruelle obscure... En effet, Jane était bien placée pour constater les ravages que chaque mort causait parmi les vivants. Elle songea au visage défait de la mère de Joey Gilmore, au chagrin qui voilait le regard de Patrick Dion quand il évoquait sa fille, Charlotte, même au bout de dix-neuf ans.

— Ce que j'appréhende, soupira-t-elle, c'est la réaction de mes frères quand je leur annoncerai la nouvelle.

— Tu crois qu'ils vont mal le prendre ?

— Frankie va certainement piquer une crise. Rien que d'imaginer maman et un autre homme en train de...

— De faire l'amour ?

Jane grimaça.

— Je t'avoue que ça me soulève l'estomac, à moi aussi. J'aime bien Korsak. C'est un brave type, et je sais qu'il prendra soin d'elle. Mais quand même, il s'agit de ma mère...

Gabriel éclata de rire.

— Ta mère a une vie sexuelle. Tu vas devoir t'habituer à cette idée. A ta place, j'appellerais Frankie sans tarder, puis je passerais à autre chose.

Une fois rentrée, Jane remit toutefois cette corvée à plus tard et se tint soigneusement à l'écart du téléphone. Ayant mis la bouilloire à chauffer, elle s'assit à la table de la cuisine et se replongea dans les livres qu'elle avait empruntés. Le dessin du Roi des singes brandissant son bâton la mettait mal à l'aise et elle eut le plus grand mal à tourner la page.

Chapitre neuf : histoire de Tch'en Ngo.

La grande cité de Tch'ang-an était la capitale de la Chine entière depuis des générations. En ce temps-là, T'ai Tsong, de la dynastie des T'ang, régnait. Tout le pays était en paix.

Une fois ce décor idyllique planté, le récit se concentrait sur Tch'en Ngo, un jeune homme aussi érudit que vertueux. Après avoir épousé une femme d'une grande beauté, Tch'en Ngo était nommé gouverneur d'une lointaine province. Accompagné de sa jeune épouse enceinte et de leurs serviteurs, il traversait la campagne verdoyante pour rejoindre son affectation. Mais au bord d'une rivière, ils étaient attaqués par des bandits armés, et la fable charmante virait à la tragédie. Les corps des malheureuses victimes étaient jetés dans les flots bouillonnants. Seule la jeune épouse réchappait au massacre. Après l'avoir épargnée en raison de sa beauté, ses ravisseurs la gardaient captive jusqu'à ce qu'elle donne naissance à un garçon...

Le sifflement de la bouilloire arracha Jane à sa lecture. En relevant les yeux, elle vit Gabriel éteindre le gaz et verser l'eau chaude dans la théière. Elle ne l'avait même pas entendu entrer.

— Qu'est-ce que tu lis ? demanda-t-il. Ça a l'air fascinant.

— Fascinant ? Terrifiant, oui ! Pour rien au monde je ne lirais ces histoires à mon enfant. Celle-ci, par exemple, raconte un massacre au bord d'une rivière. La seule survivante, une femme enceinte, est enlevée par les tueurs...

Gabriel posa la théière sur la table et s'assit en face de Jane. L'éclairage cru de la cuisine accentuait le pli soucieux entre ses sourcils.

— Je sais que tu ne changeras pas d'avis, dit-il. Mais je tiens à te redire que je m'inquiète pour toi.

— C'est noté.

— Je n'arrive pas à me sortir cette image de l'esprit... Toi, l'autre nuit, avec ton air hagard et tes vêtements couverts de sang. Je ne t'avais pas vue aussi secouée depuis...

Il n'eut pas besoin d'achever. Jane savait qu'il pensait à l'affaire qui les avait rapprochés, au monstre qui avait gravé les cicatrices sur ses mains et dont les empreintes de pas sanglantes sillonnaient toujours ses cauchemars.

— Je suis flic, je te rappelle, dit-elle.

— Je ne l'ai pas oublié. Je savais à quoi je m'exposais en t'épousant. Mais je ne pensais pas que ce serait aussi dur à vivre.

— Tu le regrettes ?

— Quoi donc ? D'avoir épousé un flic ?

— De m'avoir épousée, moi.

Gabriel se frotta le menton d'un air faussement pensif.

— Hmm, maintenant que tu en parles...

— Espèce d'idiot, va !

Le téléphone sonna alors. Gabriel se leva et se dirigea vers l'appareil.

— A question idiote, réponse idiote, lança-t-il. Je ne regrette rien, tu le sais bien. Simplement, je n'aime pas la tournure que prend cette enquête.

— Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, répliqua Jane.

Elle baissa les yeux sur le livre. L'histoire de Tch'en Ngo était le récit d'une tuerie comparable à celle du Red Phoenix. Et l'enlèvement de sa malheureuse épouse évoquait celui de Charlotte Dion...

Gabriel se tenait devant elle, le téléphone à la main, avec une lueur anxieuse dans le regard.

— C'est pour toi, Jane. Il n'a pas voulu donner son nom.

Jane prit le combiné.

— Inspecteur Rizzoli, dit-elle, consciente que son mari ne la quittait pas des yeux.

— Je sais que vous avez posé des tas de questions sur moi, alors autant prendre les devants. Je vous propose un entretien en tête à tête, chez moi, demain à 16 heures. Dites à votre mari qu'il n'a aucune raison de s'inquiéter.

— Qui est à l'appareil ?

— Kevin Donohue.

Jane lança un regard vif à Gabriel.

— De quoi voulez-vous me parler, monsieur Donohue ? demanda-t-elle, s'efforçant de réprimer le tremblement de sa voix.

— Du Red Phoenix. Vous faites fausse route. Je vais vous aider à remettre votre enquête sur les rails.

Même si Frost et Tam l'observaient depuis leurs voitures respectives, Jane se sentait terriblement seule et exposée quand elle sonna au portail de la villa de Kevin Donohue. Quelques secondes plus tard, elle vit deux hommes descendre l'allée dans sa direction. Tous deux présentaient un renflement bien visible sous l'aisselle. Ils ne lui posèrent aucune question, se contentèrent de lui ouvrir la grille puis de la refermer derrière elle. En franchissant le portail, elle repéra une caméra fixée au sommet d'un des piliers, qui enregistrerait ses moindres gestes.

Tandis qu'elle suivait les deux gorilles, elle fut frappée par l'absence d'arbres et de buissons. La vaste pelouse était traversée par une allée en béton longée d'affreux lampadaires qui servaient de supports à d'autres caméras. Visiblement, occuper la position de parrain de la mafia irlandaise n'était pas de tout repos. Impossible de baisser la garde : une balle gravée à votre nom risquait de voler dans votre direction à tout moment.

En dépit de sa fortune, Donohue avait un goût exécrable. Jane le constata dès son entrée dans la vaste demeure. Des pastels décoraient le hall, aussi maladroits et insipides que les tableaux produits en masse pour les galeries marchandes. On la guida jusqu'au salon, où l'attendait un vague cousin de Jabba le Hutt, engoncé dans un fauteuil extra-large. Agé d'une soixantaine d'années, rasé de près et presque chauve, l'homme darda sur elle ses yeux bleus enfoncés sous des paupières tombantes. Jane n'eut pas besoin de présentations pour identifier Kevin Donohue, qui était connu autant pour son appétit insatiable que pour son mauvais caractère.

— Sean, le détecteur ! ordonna une voix.

Jane remarqua alors une cinquième personne, un type maigre et nerveux, vêtu d'un costume-cravate.

L'un des deux gorilles s'avança vers elle, tenant un détecteur de radiofréquences.

— C'est quoi, ce bazar ? protesta-t-elle.

— Je suis l'avocat de M. Donohue, annonça le type maigre. Celui-

ci souhaitez s'assurer que vous ne portez pas de micro. Vous allez également devoir nous confier votre téléphone portable...

— Ça ne faisait pas partie de notre accord !

— Inspecteur Rizzoli, gronda Donohue, je vous fais déjà une fleur en vous permettant de conserver votre arme, pour vous remercier d'avoir accepté mes conditions. Mais je ne veux pas que notre conversation soit enregistrée. Si vous craignez pour votre sécurité, je ne doute pas que vos collègues jailliront de leurs voitures et accourront à votre secours au premier signe suspect.

Jane et Donohue se défièrent du regard durant quelques secondes, puis la jeune femme tendit son portable à l'avocat tandis que le dénommé Sean la soumettait au détecteur de radiofréquences. Donohue lui désigna ensuite le canapé, mais elle préféra s'asseoir dans un fauteuil, pour être au même niveau que lui.

— Votre réputation vous précède, attaqua Donohue.

— La vôtre aussi.

Il éclata de rire.

— Je constate que les rumeurs sont exactes.

— Quelles rumeurs ?

— Inspecteur Jane Rizzoli : grande gueule, teigneuse comme un bouledogue.

— Je le prends pour un compliment.

— C'est pour ça que je vous invite à aller creuser ailleurs que dans mon jardin. Ce n'est pas là que vous trouverez un os à ronger.

— Ah ?

— Vous avez posé beaucoup de questions sur mon compte, et votre mari aussi. Eh oui ! Je suis bien renseigné sur l'agent spécial Gabriel Dean. Vous faites un beau couple de fouineurs, tous les deux. Cela dit, vous n'avez aucune chance de trouver quoi que ce soit, mais cette agitation affaiblit ma position. Mes rivaux s'imaginent que je suis sur le point de tomber. Déjà, les vautours se rassemblent au-dessus de ma tête.

Il se pencha en avant, faisant basculer son énorme ventre par-dessus sa ceinture.

— Vous ne trouverez rien qui me relie à l'affaire du Red Phoenix, pigé ?

— Même pas Joey Gilmore ?

Donohue soupira.

— Je suppose que vous avez parlé à sa mère, cette vieille sorcière...

— Elle affirme que vous et Joey vous étiez querellés peu avant sa mort.

— Une brouille. Pas de quoi gaspiller une balle !

— Ça devait être un peu plus que ça, pour que vous chargiez des gens de l'extérieur de faire le ménage après toutes ces années...

— Quoi ?!

Jane se tourna vers les deux gardes.

— Pas de panique, les gars ! Je vais plonger la main dans ma poche pour en sortir des photos, d'accord ?

Elle produisit deux clichés de morgue qu'elle fit glisser sur la table basse.

— Vos recrues ont une fâcheuse tendance à perdre la tête, remarqua-t-elle.

Parmi toutes les photos des deux cadavres anonymes, elle avait volontairement choisi les plus choquantes. La première montrait la gorge béante de l'inconnue du toit, et la seconde, la tête de l'homme de la ruelle, reposant près de son torse sur la table d'autopsie. Les clichés eurent l'effet escompté : à peine Donohue eut-il posé les yeux dessus qu'il devint lui-même aussi pâle qu'un mort.

— Bon Dieu ! tonna-t-il. Pourquoi est-ce que vous me montrez ces horreurs ?

— C'est vous qui avez engagé ces deux tueurs ?

L'avocat intervint :

— On va en rester là. Sean, Colin, veuillez raccompagner l'inspecteur Rizzoli, je vous prie.

— La ferme ! aboya Donohue.

— Monsieur, ce n'est pas dans votre intérêt de...

— Laissez-moi répondre !

Donohue se retourna vers Jane.

— Non, inspecteur, ce n'est pas moi qui ai engagé ces gens. Je n'ai jamais vu cette femme. Un beau brin de fille, ajouta-t-il en considérant la photo d'un œil nouveau. Quel gâchis !

— Et l'homme ? Vous le connaissez ?

— Peut-être. Son visage me dit quelque chose. Qu'est-ce que t'en penses, Sean ?

Sean examina à son tour la photo.

— Oui, je crois l'avoir déjà vu. Je ne connais pas son nom, mais c'est un type du coin. Un Russe, ou un Ukrainien.

Donohue secoua la tête.

— Ces gens-là n'ont aucun sens moral. En tout cas, je peux vous assurer que ce type n'a jamais travaillé pour moi... et il n'est pas près de le faire !

— Pourquoi est-ce que je ne vous crois pas ? demanda Jane.

— Parce que vous êtes convaincue de ma culpabilité. J'aurais beau vous jurer sur la bible de ma mère que je ne suis pas dans le coup, vous me traiteriez encore de menteur !

Donohue avait retrouvé son aplomb et ses couleurs.

— A votre place, reprit-il, je mettrais un peu d'eau dans mon vin.

— Vous me menacez, monsieur Donohue ?

— A votre avis ? On prétend que vous êtes futée...

— A mon avis, vous avez peur. Vous savez qu'on va vous coincer.

— Qui ça, vous ? Peuh ! Mon petit, vous êtes le dernier de mes soucis.

— Vous m'avez traitée de bouledogue, vous vous rappelez ? Eh bien, j'ai l'intention de continuer à creuser dans votre jardin jusqu'à ce que je tombe sur les os de Joey Gilmore.

— Ne dites pas de conneries ! C'est le cuisinier qui a tiré dans le tas avant de s'en coller une... Tout le monde le sait ! Mais cette vieille garce, la mère de Joey, refuse de lâcher le morceau. Elle m'a d'ailleurs envoyé cette foutue lettre...

Jane se figea.

— Quoi, à vous aussi ?

— Il y a quelques semaines, j'ai reçu une copie de l'avis de décès de Joey, avec un message idiot griffonné au dos : *Je connais la vérité.*

— Si vous enquêtez sur M. Donohue à cause de Mme Gilmore, glissa l'avocat, laissez-moi vous dire que vous perdez votre temps.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que Mary Gilmore est l'auteur de ces courriers ? s'enquit Jane. Le vôtre était signé ? Il y avait son adresse sur l'enveloppe ?

— « Ces courriers » ? releva l'avocat. Il y en a eu d'autres ?

— Tous les proches des victimes du Red Phoenix en ont reçu, accompagnés du même message.

— Enfin, ça n'a pas de sens ! s'exclama l'avocat, visiblement décontenancé. Pourquoi Mme Gilmore les harcèlerait-elle ?

— Peut-être ces lettres ne viennent-elles pas d'elle, suggéra Jane.

Donohue échangea un regard avec son avocat.

— Il faut reconsidérer la question, dit ce dernier. Si Mme Gilmore n'est pas l'auteur de ces courriers...

— Alors, je veux savoir qui est le fumier qui fait ça, acheva Donohue en serrant les poings.

Maura se réveilla peu après l'aube et constata avec plaisir qu'il faisait déjà un grand soleil. Elle allait préparer des pancakes et des saucisses pour le petit déjeuner, puis ils entameraient leur circuit touristique : d'abord le Freedom Trail et le North End, puis le parc naturel des Blue Hills, au sud de la ville, où ils pique-niqueraient tandis que Grizzly se dégourdirait les pattes. Ce programme chargé leur permettrait d'éviter les silences gênés qui venaient régulièrement leur rappeler qu'ils se connaissaient à peine. Six mois plus tôt, dans les montagnes du Wyoming, la jeune femme avait confié son sort à Julian Perkins. Cet adolescent à la carrure imposante et aux pieds immenses demeurait toutefois un mystère pour elle. Ressentait-il la même chose à son égard ? Craignait-il qu'elle ne l'abandonne à son tour, comme l'avaient fait tous ceux qui avaient joué un rôle dans son existence jusque-là ?

Elle enfila un jean et un tee-shirt, une tenue appropriée pour une excursion dans la nature avec un chien. Elle avait prévu des sandwiches au poulet et à l'avocat pour le déjeuner. Julian aimait-il les avocats ? Y avait-il seulement goûté ? Elle ignorait tant de choses à son sujet... Et pourtant, il faisait bel et bien partie de sa vie.

En passant devant sa chambre, elle remarqua que la porte était entrouverte. Après avoir frappé, elle passa la tête à l'intérieur et ne le vit nulle part.

Elle le trouva dans la cuisine, devant l'ordinateur portable qu'elle avait laissé sur la table la veille. Le chien était couché à ses pieds et dressa les oreilles à son arrivée. Par-dessus l'épaule du jeune garçon, elle découvrit avec stupéfaction sur l'écran un cliché d'autopsie.

— Ce n'est pas un spectacle pour toi, dit-elle en cliquant sur « Quitter ». C'est ma faute, j'aurais dû ranger tout ça hier soir.

D'un geste vif, elle ramassa les feuilles qui traînaient sur la table et les posa en pile sur le plan de travail.

— Tu m'aides à préparer le petit déjeuner ? demanda-t-elle.

— Le cuisinier... Pourquoi a-t-il tué des gens qu'il ne connaissait même pas ?

— Tu as lu le rapport d'enquête ?

— Il était ouvert sur la table, je n'ai pas pu m'empêcher d'y jeter un coup d'œil. Je ne comprends pas pourquoi il a fait ça.

Maura approcha une chaise et s'assit en face de lui.

— Il y a des choses qu'on ne peut pas expliquer, Julian. Une femme noie son enfant, un homme étrangle sa femme ou abat ses collègues... Les êtres humains sont capables de faire des choses terribles. Tout ce que je vois, c'est le résultat de leurs actes, mais j'ignore ce qui a déclenché ceux-ci.

— C'est ça, votre travail ?

— Oui.

— Et vous l'aimez ?

— « Aimer » n'est pas le mot qui convient.

— C'est quoi, alors ?

— Disons que je le trouve intéressant... Passionnant, même.

— Et ça ne vous fait rien, de voir des trucs comme cette photo ?

— A travers leur corps, les morts me racontent leurs derniers instants – s'ils sont décédés de cause naturelle ou de mort violente. Parfois, quand je vois de quoi sont capables les gens, j'en viens à m'interroger sur la notion même d'humanité, c'est vrai. Mais il me semble que j'étais destinée à faire ce travail... A servir d'interprète aux morts.

— Vous pensez que je pourrais faire la même chose que vous ?

— Quoi, médecin légiste ?

— Moi aussi, je veux trouver des réponses... Je veux être comme vous, ajouta-t-il en la regardant.

Maura sourit.

— C'est le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait !

— Mes profs trouvent que j'ai un don pour remarquer ce qui échappe à l'attention de la plupart des gens.

— Si tu veux devenir médecin légiste, il va falloir bosser dur.

— Je sais.

— Aller à l'université et étudier la médecine générale pendant quatre ans avant de te spécialiser. C'est beaucoup de temps et beaucoup d'efforts.

— Vous ne m'en croyez pas capable, c'est ça ?

— Non. Je dis juste que tu as intérêt à être très motivé.

Maura planta son regard dans les yeux sombres de l'adolescent, et

elle eut un aperçu de l'homme qu'il serait un jour : passionné, d'une loyauté à toute épreuve – il ne se contenterait pas de prêter sa voix aux morts, il se battrait pour que justice leur soit rendue.

— La science sera ta meilleure alliée, reprit-elle. Une simple intuition ne pèse pas lourd face à un tribunal.

— Même une intuition très forte ?

— Elle n'aura jamais la force de conviction d'une preuve scientifique.

— Mais c'est l'intuition qui nous dit quand un truc cloche. Comme sur cette photo...

— Quelle photo ?

— Celle du Chinois qui s'est tué.

Il alla chercher l'ordinateur et les dossiers sur le comptoir. En quelques clics, il fit apparaître la photo du corps de Wu Weimin gisant dans la cuisine du Red Phoenix.

— D'après la police, il s'est tiré une balle dans la tête.

— En effet.

— Regardez par terre, à côté de lui.

La veille, Maura n'avait jeté qu'un rapide coup d'œil aux photos – il était tard et elle avait eu une journée bien remplie. Elle concentra son attention sur le cuisinier mort et sur l'arme qu'il serrait dans son poing. Il y avait un étui de balle près de son épaule. Et un second étui, qu'elle n'avait pas vu jusque-là, en bordure de la photo.

— Il est écrit dans le rapport qu'il avait une balle dans le crâne, dit-il. S'il a tiré deux fois, où est allée la seconde balle ?

— Elle a pu terminer sa course n'importe où dans la cuisine. Compte tenu des circonstances, la police n'a pas dû juger utile de la chercher.

— Mais pourquoi a-t-il tiré deux fois ?

— Dans les suicides, il n'est pas rare que la première balle manque sa cible – il faut beaucoup de courage pour se tuer. Ou alors, le coup ne part pas. J'ai même vu un cas où la victime s'était tiré plusieurs balles successivement dans la tête. Et une autre...

Maura se rappela brusquement qu'elle parlait à un garçon de seize ans. Mais Julian la considérait avec l'expression impassible d'un confrère.

— Ta question était très pertinente, reprit-elle. Je suis certaine que les enquêteurs se sont fait la même remarque.

— Ça ne les a pas empêchés de conclure que ce type avait tué quatre personnes, même s'ils étaient incapables de dire pourquoi.

— Tu sais, très peu de gens connaissent vraiment ce cuisinier...

— Moi non plus, personne ne me connaissait vraiment.

Maura comprit soudain la raison de son trouble. Lui aussi avait été accusé de meurtre et jugé par des gens qui ignoraient tout de lui.

— Admettons que tu aies raison, lui concéda-t-elle, et qu'il ne s'agisse pas d'un suicide. Ça voudrait dire que quelqu'un d'autre a tué ces quatre personnes avant d'abattre le cuisinier.

Le Rat acquiesça.

— Maintenant, mets-toi à la place de ce dernier : tu te trouves dans la cuisine quand tu entends des coups de feu dans la pièce voisine. Je te rappelle que le pistolet n'était pas équipé d'un silencieux...

— Alors, comment se fait-il que personne n'ait rien entendu ? Les trois appartements au-dessus du restaurant étaient occupés, mais les témoins n'ont signalé qu'une seule détonation.

— Tu as lu tout le dossier ?!

— Presque.

— Dans ce cas, tu en sais plus que moi.

Maura ouvrit la chemise contenant le rapport de Staines et Ingersoll. Elle s'était contentée la veille de jeter un coup d'œil aux photos. Un rapide survol du rapport lui confirma ce que venait de dire Julian : sept témoins différents avaient affirmé n'avoir entendu qu'une seule détonation, alors qu'on avait retrouvé neuf étuis de balle à l'intérieur du restaurant.

Le garçon avait raison : quelque chose clochait dans cette histoire.

Elle ouvrit le rapport d'autopsie de Wu Weimin. Selon le médecin légiste, on avait découvert le cuisinier étendu sur le côté, le dos contre la porte de la cave. Des résidus de tir avaient été prélevés sur sa main droite, celle qui tenait le pistolet. Oubliant que Julian l'observait, elle passa rapidement en revue les clichés de l'autopsie du cuisinier. La balle mortelle avait été tirée à bout portant dans la tempe droite. Un gros plan montrait le cercle d'abrasion causé par les gaz jaillis du canon. Il n'y avait pas de blessure de sortie de balle, mais la radio de la boîte crânienne révélait la présence d'une multitude de fragments métalliques. Une balle à tête creuse, conçue pour se désintégrer au contact des tissus et causer le maximum de dégâts avec le minimum

de perforation.

Venait ensuite le rapport d'autopsie de James Fang, trente-sept ans, découvert mort derrière la caisse. La balle qui l'avait tué était entrée juste au-dessus du sourcil gauche.

Le troisième rapport concernait Joey Gilmore, vingt-cinq ans, tombé devant le comptoir avec les cartons des plats à emporter qu'il était venu chercher. Tué d'une balle derrière la tête.

Les deux dernières victimes, Arthur et Dina Mallory, avaient été retrouvées à proximité de la table d'angle qu'elles occupaient avant leur mort. Arthur avait reçu deux balles – derrière la tête et dans la colonne vertébrale – et sa femme, trois – dans la joue, le dos et le crâne. Le médecin légiste en avait conclu que Dina Mallory était en mouvement quand les deux premières balles l'avaient atteinte – sans doute cherchait-elle à fuir –, et Maura partageait son avis. Elle s'apprêtait à reposer le rapport quand son regard tomba sur la description du contenu de l'estomac et du duodénum de Dina :

Compte tenu du volume du contenu gastrique, lequel comprend des fragments de spaghettis à la sauce tomate, le dernier repas de la victime remontait à une heure ou deux.

Maura ouvrit le rapport d'autopsie d'Arthur Mallory et passa directement à l'analyse du contenu de son estomac :

Le contenu gastrique semble comprendre du fromage et de la viande, ainsi que des fragments de laitue partiellement digérés. Intervalle postprandial estimé à une heure ou deux.

Qu'est-ce que les Mallory faisaient dans un restaurant chinois alors qu'ils semblaient avoir mangé italien un peu plus tôt ? Ça n'avait pas de sens !

— Ne laissons pas cette histoire nous gâcher une aussi belle journée, déclara-t-elle en refermant la chemise. Je vais nous préparer des pancakes, que dis-tu de ça ?

— Et la balle manquante ? insista le Rat.

— Même si on la découvrait maintenant, ça ne changerait rien aux conclusions de l'enquête. Les corps ont été ensevelis ou incinérés, la scène de crime a été nettoyée du sol au plafond. Pour rouvrir le

dossier, il faudrait de nouvelles preuves médico-légales. Et après toutes ces années, on n'a aucune chance d'en trouver.

— Mais quelque chose ne colle pas. Vous êtes d'accord ?

Maura soupira.

— Si le cuisinier n'est pas le tueur, ça veut dire qu'une personne inconnue est entrée et a ouvert le feu. Voyant ça, pourquoi n'a-t-il pas tenté de fuir ?

— Peut-être qu'il ne pouvait pas sortir ?

— Il y a une autre porte dans la cuisine. Selon le rapport, elle donne sur une ruelle.

— Elle était peut-être fermée de l'extérieur...

Maura fit apparaître les clichés de la scène de crime sur l'écran de l'ordinateur – un spectacle inapproprié pour un ado, mais Julian avait soulevé de bonnes questions, et rien de ce qu'il avait pu voir ou entendre jusque-là n'avait paru l'ébranler.

— Là, dit-elle, indiquant la porte en question sur la photo. On dirait qu'elle est entrouverte. Donc, il aurait pu l'emprunter pour fuir. C'est ce qu'aurait fait n'importe qui de sensé en entendant des coups de feu.

— Et celle-ci ? demanda Julian en désignant la porte de la cave, bloquée par le corps de Wu Weimin. Il voulait peut-être se cacher derrière...

— Ça aurait été absurde. La cave n'a pas d'autre issue. Il faut te rendre à l'évidence : on a retrouvé le cuisinier serrant le pistolet dans sa main et relevé des résidus de tir sur ses doigts. Ça veut dire qu'il était en contact avec l'arme quand le coup est parti...

Elle songea brusquement à l'étui de balle supplémentaire. Deux coups avaient été tirés dans la cuisine, mais les témoins avaient entendu une seule détonation. Le Glock avait un canon fileté. On pouvait donc l'équiper d'un silencieux. Elle tenta d'imaginer un autre scénario : un tueur inconnu exécute Wu Weimin, retire le silencieux et place l'arme dans la main du cuisinier mort. Puis il fait feu une dernière fois, pour déposer des résidus de tir sur la peau de sa victime. Ça aurait expliqué la détonation unique et la présence d'un deuxième étui de balle. Mais si les choses s'étaient déroulées ainsi, pourquoi Wu Weimin était-il demeuré dans la cuisine au lieu de s'échapper par la porte de service ?

Elle regarda de nouveau le corps du cuisinier, étendu en travers de

la porte de la cave, et une évidence se fit jour dans son esprit : si Wu Weimin n'avait pas fui, c'était parce qu'il avait une très bonne raison de vouloir rester.

— Le luminol va allumer un vrai feu d'artifice à l'intérieur, prédit Jane. Je ne vois pas bien ce que cette expérience va nous apporter...

— On le saura quand on le verra, répliqua Maura.

Les deux femmes attendaient l'unité de scène de crime à l'extérieur du Red Phoenix. Le test du luminol exigeait l'obscurité complète et la nuit tombait à peine, apportant une humidité qui fit regretter à Maura de n'avoir pas pris un vêtement plus chaud que son imperméable. Un lampadaire unique éclairait l'autre extrémité de Knapp Street, mais l'endroit où elles se trouvaient baignait dans la pénombre, et l'immeuble, avec sa porte grillagée et ses fenêtres barricadées, évoquait une prison peuplée de fantômes.

Jane jeta un coup d'œil par la vitrine du restaurant et réprima un frisson.

— On est déjà venus, dit-elle à Maura. C'est entièrement vide, à l'exception des cafards probablement. Crois-moi, il n'y a rien à voir.

— Si, du sang.

Une lumière éblouissante dissipa soudain la pénombre. Les deux femmes virent une voiture tourner le coin de la rue et rouler lentement vers elles avant de s'arrêter. Tam et Frost en descendirent.

— Vous avez la clé ? leur demanda Jane.

Frost la tira de sa poche.

— C'est tout juste si Kwan ne m'a pas réclamé une caution, dit-il.

— De quoi a-t-il peur ? Il n'y a rien à voler à l'intérieur !

— Selon lui, si on abîme quoi que ce soit, le local va perdre de sa valeur locative...

— Tu parles ! s'esclaffa Jane. Son taudis n'aurait pas moins de valeur si on le faisait sauter à la dynamite !

Frost ouvrit la porte et chercha l'interrupteur à tâtons. Il y eut un déclic, mais pas de lumière.

— On dirait que l'ampoule a fini par rendre l'âme, constata-t-il.

Dans les ténèbres qui s'étendaient au-delà du seuil, il leur sembla que *quelque chose* avait bougé. Jane alluma sa lampe torche. Une demi-douzaine de cafards détalèrent devant le faisceau et disparurent

sous le comptoir.

Frost grimaça.

— Berk ! Ils doivent être des centaines à grouiller là-dessous...

— Merci, marmonna Jane. Maintenant, je ne vais pas pouvoir me sortir cette image de la tête.

Les faisceaux de leurs quatre lampes s'entrecroisaient en fouillant l'obscurité. La salle était aussi vide que l'avait dit Jane, mais, dans l'esprit de Maura, les photos de la scène de crime se superposaient au décor réel. Elle pouvait voir Joey Gilmore gisant au milieu des boîtes écrasées, devinait la présence de James Fang, tassé derrière le comptoir. Elle se dirigea vers le coin où les Mallory avaient été tués et se représenta leurs corps – celui d'Arthur, le visage contre la table ; celui de Dina, étendu sur le sol.

Soudain une voix leur parvint depuis la rue :

— Hé ho ? Inspecteur Rizzoli ?

— On est à l'intérieur ! cria Jane.

Deux nouvelles lampes torches mêlèrent leurs faisceaux aux leurs : c'étaient les deux techniciens qu'ils attendaient.

— Il fait assez noir pour le test, dit l'un d'eux. Et il n'y a pas de meubles à déplacer – tant mieux. Le lino est d'origine ? Vous êtes sûrs qu'il n'a pas été remplacé ? demanda-t-il en s'accroupissant pour examiner le sol.

— C'est ce qu'on nous a dit, répondit Tam.

— En tout cas, il a l'air très usagé. Il devrait bien réagir au luminol.

L'homme se releva avec un grognement, et ils virent alors qu'il avait un ventre aussi gros que celui d'une femme en fin de grossesse.

Son collègue le dépassait d'une bonne tête.

— Qu'est-ce que vous espérez trouver ? s'enquit-il.

— On ne le sait pas au juste, avoua Jane.

— J'imagine que ce n'est pas par plaisir que vous rouvrez le dossier au bout de vingt ans...

Maura sentit le sang lui monter aux joues. La responsabilité de l'opération allait-elle lui retomber dessus ?

— Nous avons des raisons de penser que le cuisinier ne s'est pas suicidé, déclara Jane.

— Donc, on recherche des empreintes inexploitées, des preuves de la présence d'un inconnu ?

— Ce serait un bon début, oui.

Le plus gros des deux techniciens soupira.

— On fera le maximum pour vous donner satisfaction.

— Je vais vous aider à décharger le matériel, proposa Tam.

Les trois hommes apportèrent du matériel vidéo, des câbles, des projecteurs et des produits chimiques. Si toutes les ampoules avaient grillé, les prises électriques fonctionnaient toujours, et, une fois les projecteurs branchés, la salle fut éclairée comme en plein jour. Maura reconnut alors les techniciens qu'elle avait vus opérer quelques jours plus tôt sur le toit. L'un entreprit de filmer les lieux pendant que l'autre sortait des substances chimiques d'une glacière.

Le premier fit un panoramique autour de la pièce, puis il se tourna vers son collègue et demanda :

— Prêt, Ed ?

— Dès que tout le monde aura mis un masque, répondit le dénommé Ed. Ils sont dans cette boîte, là-bas.

Tam tendit à Maura une paire de lunettes protectrices et un respirateur. Quand ils furent tous équipés, Ed versa les différentes substances dans un bocal et transvasa le mélange dans un vaporisateur.

— L'un de vous veut bien se charger d'éteindre et de rallumer ? demanda-t-il.

— Oui, moi, se proposa Frost.

— Restez près des projos pour éviter d'avoir à chercher l'interrupteur dans le noir. Par où voulez-vous commencer ?

Jane indiqua le comptoir.

— Par ici !

Ed se mit en position, puis il se tourna vers Frost.

— Eteignez !

Il sembla à Maura que l'obscurité amplifiait le bruit de sa respiration. C'est à peine si elle perçut un chuintement pendant qu'Ed vaporisait le luminol. Des figures géométriques bleu-vert apparurent sur le sol, trahissant la présence résiduelle d'hémoglobine. Dix-neuf ans plus tôt, le sang s'était infiltré dans les crevasses du lino et même un nettoyage soigné n'avait pu l'en déloger.

— Rallumez !

Frost pressa l'interrupteur et ils clignèrent les yeux, éblouis. La clarté bleu-vert avait disparu, et le sol avait retrouvé son état initial.

Tam regarda les photos de la scène de crime, qui s'affichaient sur l'écran de son ordinateur portable.

— Les traces correspondent aux clichés, annonça-t-il. C'est bien là qu'on a trouvé le corps de Joey Gilmore.

Caméra et projecteurs furent déplacés derrière le comptoir, puis chacun reprit sa position. Les projecteurs s'éteignirent, ils entendirent le chuintement du vaporisateur et un réseau luminescent se peignit sur le sol à l'endroit où était mort James Fang. Le mur s'éclaira également, révélant des éclaboussures de sang, tel l'écho lointain d'un cri.

Ils se dirigèrent ensuite vers l'angle où on avait trouvé les corps des Mallory. Les traces étaient plus nombreuses à cet endroit, les cris plus assourdissants – n'attendant que d'être réveillés –, créant une symphonie phosphorescente qui embrasa brièvement l'obscurité.

Quand Frost eut rallumé, ils restèrent un moment silencieux, fixant du regard le rectangle de lino fatigué qui brillait d'un éclat si violent quelques secondes plus tôt. Bien qu'habitué à ce genre de choses, ils semblaient impressionnés. Ce fut Jane qui se secoua la première.

— Passons à la cuisine, dit-elle.

A peine eurent-ils franchi le seuil de celle-ci qu'un froid mortel les saisit. Avec un frisson, Maura regarda autour d'elle : un réfrigérateur, une cuisinière, une hotte de ventilation d'un modèle antique... Ici, le sol était en ciment, pour faciliter le nettoyage des éclaboussures de graisse, de sauce... et de sang. Elle demeura près de la porte de la cave, tremblante, pendant que les techniciens apportaient caméra, projecteurs et produits chimiques. Les deux hommes examinèrent la pièce d'un œil critique.

— Ce matériel est dans un fichu état, remarqua Ed. La rouille va s'illuminer comme des guirlandes de Noël.

— Il faut nous concentrer sur le sol, indiqua Maura. Plus particulièrement sur l'endroit où était couché le cuisinier.

— Et on va trouver quoi ? Du sang. Vous parlez d'une surprise !

Le sarcasme qui perçait dans la voix d'Ed n'échappa pas à Maura.

— Ecoutez, si vous avez l'impression de perdre votre temps, donnez-moi l'aérosol, je m'en chargerai !

Les deux hommes échangèrent un regard.

— Si vous nous disiez ce que vous cherchez, reprit Ed, ça nous mettrait peut-être sur la voie...

— Je saurai ce que je cherche quand je l'aurai vu. Commençons

par le passage entre les deux pièces.

Ed se tourna vers Frost et lui fit signe d'éteindre.

L'obscurité envahit la cuisine, tellement soudaine et complète que Maura fut prise de vertige. Elle n'avait plus aucun repère, ne ressentait même plus la présence de ses compagnons. Quand des traînées bleu-vert se matérialisèrent sur le sol comme par magie, il lui sembla qu'un fantôme venait de la frôler. Ed pressa de nouveau le bouton du vaporisateur, faisant apparaître d'autres traces.

— Je distingue des empreintes de pas, annonça-t-il. Un 37 ou un 38... Une femme, peut-être.

— Elles figurent sur les photos, indiqua Tam. La femme du cuisinier est la première personne à être entrée après la tuerie. Elle se trouvait dans l'appartement au-dessus. Quand elle a entendu la détonation, elle est descendue, a emprunté la porte de service et vu le corps de son mari. Les traces de sang l'ont conduite à la salle à manger, où elle a découvert les autres victimes.

— En effet, les empreintes se dirigent vers la salle voisine.

— Le cuisinier se trouvait là où je me tiens, intervint Maura. C'est là qu'il faut chercher.

— Un peu de patience, docteur, lui lança Ed avec une pointe d'agacement. On y vient.

— J'ai filmé cette zone.

— OK, on se déplace.

Ed pressa le vaporisateur et de nouvelles empreintes surgirent de l'obscurité, retraçant les déplacements de la femme du cuisinier en cette nuit tragique. Ils remontèrent ainsi sa piste jusqu'à une vaste tache brillante. Maura avait lu le rapport d'autopsie de Wu Weimin, vu des photos du minuscule trou que la balle avait percé dans sa tempe avant de détruire son cerveau. Le cœur du cuisinier avait continué à battre durant plusieurs minutes, et sa femme s'était accroupie à la limite de la flaque que son sang avait formée sur le sol. Sans doute était-il encore chaud quand elle l'avait trouvé.

— Lumière !

Maura ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, la flaque avait disparu. Pourtant il lui semblait toujours la voir, ainsi que les empreintes de la veuve du cuisinier.

— On va terminer par là, dit Ed, désignant la porte de service. La femme a pris le même chemin pour sortir ?

— Non, répondit Tam. Selon le rapport d'Ingersoll, elle s'est enfuie par la porte principale, celle qui donne sur Knapp Street, et a couru jusqu'à Beach Street pour chercher de l'aide.

— Donc, on ne devrait pas trouver de sang ?

Tam se pencha vers l'écran de son ordinateur et secoua la tête.

— Il n'y en a pas sur la photo.

Ed jeta un coup d'œil à sa montre, leur rappelant que l'heure tournait. Ce qu'ils avaient filmé jusque-là correspondait exactement à leurs attentes. Maura n'avait aucun mal à imaginer la conversation des deux hommes une fois qu'ils les auraient quittés : *Cette folle nous a fait perdre notre soirée...* Avait-elle commis une erreur en prêtant l'oreille aux doutes d'un gamin de seize ans ? Après que Julian était reparti, la laissant seule dans une maison soudain trop vide et trop silencieuse, elle avait passé de longues heures à étudier les rapports et les photos de la scène de crime, et les anomalies qui avaient sauté aux yeux du garçon lui étaient apparues de plus en plus évidentes, augmentant son trouble.

— Finissons-en et rentrons chez nous, soupira Jane avec une lassitude teintée de dépit.

Les projecteurs s'éteignirent. Maura noua nerveusement ses mains, soulagée de se retrouver plongée dans le noir. Elle entendit le vaporisateur cracher un nuage de luminol, puis Ed s'exclama :

— Hé ! Vous avez vu ?

Frost ralluma et ils restèrent plusieurs secondes sans parler, fixant le ciment.

— Ça n'apparaît sur aucune des photos, murmura enfin Tam.

— Revoyons les images, dit Ed.

Ils se pressèrent autour de la caméra pendant qu'il revenait en arrière et pressait la touche « play ». Trois taches bleu-vert traçaient une ligne vers la porte de service dans l'obscurité. Si les contours des deux premières étaient brouillés, la troisième dessinait une minuscule empreinte de pied.

— Ces marques n'ont peut-être rien à voir avec la tuerie, avança Jane. Elles sont peut-être antérieures...

— Il y aurait eu deux bains de sang dans la même cuisine ? dit Tam d'un ton incrédule.

— Dans ce cas, comment expliquer qu'elles ne figurent sur aucune des photos de la scène de crime ?

— Quelqu'un les a nettoyées avant l'arrivée de la police, dit Maura à voix basse.

Car les traces étaient bien là, invisibles pour l'œil humain mais pas pour le luminol.

Les trois policiers et les techniciens étaient abasourdis par la découverte qu'ils venaient de faire : il y avait eu un enfant dans cette cuisine, un enfant qui avait marché dans le sang et laissé des traces sur le sol avant de sortir dans la ruelle.

Jane se dirigea vers la porte de la cave et l'ouvrit à la volée. Une odeur de moisissure et de pierre mouillée la prit à la gorge. Comme Maura se rapprochait, elle pointa sa lampe torche vers le fond. Les deux femmes entrevirent des tonneaux et des barils d'huile, probablement périmée.

— Le cuisinier est mort ici, en travers de cette porte, dit Jane. Jetons un coup d'œil à ces marches, ajouta-t-elle en se tournant vers Ed.

Cette fois, aucun des deux hommes ne consulta sa montre ni ne donna de signes d'impatience. Ils se hâtèrent de déplacer la caméra et la dirigèrent vers l'escalier. Les projecteurs s'éteignirent, et le vaporisateur cracha une dernière giclée de luminol. Instinctivement, ils tendirent tous le cou pour mieux voir. Le sang de Wu Weimin s'était insinué sous la porte et avait ruisselé sur la première marche...

Une marche sur laquelle on distinguait l'empreinte d'une minuscule chaussure.

— Il y avait quelqu'un dans la cave du restaurant cette nuit-là, madame Fang. Un enfant, qui sait peut-être ce qui s'est vraiment passé. Avez-vous une idée de son identité ?

La femme policier scrute mon visage, guettant ma réaction à ses paroles. A travers la porte, j'entends les claquements des bâtons et les voix de mes élèves qui psalmodient à l'unisson. Ici, dans mon bureau, le silence s'étire tandis que je pèse ma réponse. Ce silence est en lui-même une réaction. L'inspecteur Rizzoli tente de percer sa signification, mais mon visage ne trahit aucune émotion. La partie d'échecs qui nous oppose est probablement trop complexe pour que l'inspecteur Frost, qui assiste à l'entretien, en perçoive toutes les subtilités.

La femme est mon unique adversaire dans ce jeu. C'est donc à elle que je m'adresse, en la regardant dans les yeux :

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y avait quelqu'un dans la cave ?

— On a découvert des marques de pas dans la cuisine et sur les marches de l'escalier... Des empreintes d'enfant.

— Des empreintes ? Après dix-neuf ans ?

— Le sang laisse des traces, même après autant d'années, m'explique l'inspecteur Frost d'un ton patient. Certaines substances chimiques ont le pouvoir de les révéler. C'est ainsi que nous savons qu'un enfant est sorti de la cave et a marché dans le sang de Wu Weimin avant de s'enfuir par la ruelle.

— Je l'ignorais. L'inspecteur Ingersoll ne m'en a rien dit.

— Parce qu'il n'a pas vu ces empreintes, me répond la femme. Quand la police est arrivée sur les lieux, elles avaient disparu. Effacées.

Elle est à présent si près de moi que je distingue ses pupilles d'un noir de jais au centre de ses iris marron.

— A votre avis, reprend-elle, qui pouvait avoir intérêt à cacher la présence de cet enfant ?

— Pourquoi me posez-vous cette question, à moi ? Je n'étais même

pas présente ce jour-là ! Je me trouvais à Taïwan, dans ma famille.

— Mais vous connaissiez bien Wu Weimin et sa femme. Comme eux, vous parlez le mandarin. Cet enfant, c'était leur fille, pas vrai ? *Mei Mei, cinq ans*, lit-elle dans le calepin qu'elle vient de tirer de sa poche. La mère et la fille, que sont-elles devenues ?

— Comment le saurais-je ? Je n'ai pu trouver de place dans un avion que trois jours plus tard. A mon retour, elles étaient déjà parties en emportant toutes leurs affaires. Je n'ai aucune idée de l'endroit où elles sont allées.

— Pourquoi ont-elles pris la fuite ?

Je la fusille du regard.

— A votre avis, inspecteur ? Si je me trouvais en situation irrégulière et que vous soupçonniez mon mari d'avoir tué quatre personnes, vous seriez la première à me passer les menottes avant de me faire expulser. La fille de Li Hua était née aux Etats-Unis, mais elle, non. Elle voulait que son enfant grandisse dans ce pays. Qui pourrait la blâmer de s'être fondue dans l'ombre pour éviter la police ?

— Si c'est elle qui a effacé ces empreintes, elle s'est rendue coupable de destruction de preuves.

— Peut-être a-t-elle agi ainsi pour protéger sa fille.

— Cette enfant était un témoin important. Elle aurait pu infléchir le cours de l'enquête.

— Quel jury aurait ajouté foi au témoignage d'une petite fille de cinq ans dont le père, un immigrant clandestin, était déjà considéré comme un monstre par la ville entière ?

Je devine que ma question a fait mouche. L'inspecteur Rizzoli doit se rendre à l'évidence : n'importe quelle mère désireuse de protéger son enfant et elle-même d'une autorité qui ne lui inspire aucune confiance aurait agi comme Li Hua.

— Nous ne voulons pas vous importuner, madame Fang, déclare Frost d'un ton apaisant. Nous souhaitons seulement découvrir la vérité.

— La vérité, je l'ai dite à la police il y a dix-neuf ans. Wu Weimin n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Mais ce n'était pas ce que vos collègues avaient envie d'entendre. Il était beaucoup plus simple pour eux de le croire fou. Qui peut comprendre ce qui se passe dans la tête d'un Chinois, n'est-ce pas ?

Je ne fais aucun effort pour dissimuler l'amertume qui perce dans

mes paroles, bien au contraire.

— La recherche de la vérité réclamait trop d'efforts, sans doute...

— Nous ne partageons pas cette façon de voir les choses, affirme Frost.

Je plante mon regard dans le sien et j'y lis la sincérité. A côté, le cours vient de s'achever, les élèves partent un à un et la porte se referme dans un souffle derrière chacun.

— Si Mei Mei était dans la cave, reprend l'inspecteur Rizzoli, nous devons la retrouver et l'interroger.

— Et vous seriez prêts à la croire ?

— Oui, si ses propos sont sensés. Que pouvez-vous nous dire à son sujet ?

Je réfléchis quelques secondes, me replongeant dans le brouillard de ces dix-neuf dernières années.

— Je me rappelle qu'elle n'avait peur de rien. Elle ne tenait pas en place, toujours en train de courir et de sauter. Son père l'avait surnommée « petite tigresse ». Quand ma fille, Laura, devait la garder, elle revenait épuisée. Elle m'a même dit un jour qu'elle ne voulait pas d'enfants plus tard, de peur qu'ils ne soient aussi turbulents que Mei Mei.

— C'était une gamine intelligente ?

J'esquisse un sourire triste.

— Vous êtes maman, inspecteur ?

— J'ai une petite fille de deux ans.

— Vous pensez probablement qu'il n'existe pas d'enfant plus intelligente...

Rizzoli sourit à son tour.

— Ce n'est pas moi qui le dis : c'est vraiment la gosse la plus futée du monde !

— Tous les enfants ont l'air intelligents, vous ne croyez pas ? Mei Mei était vive et curieuse...

Ma voix se brise, et je dois déglutir avant de poursuivre.

— Quand sa mère et elle sont parties, j'ai eu l'impression de perdre une seconde fois ma fille.

— Où sont-elles allées ?

— Je crois qu'elles avaient de la famille en Californie. Li Hua n'avait pas trente ans, et elle était très belle. Il est possible qu'elle se soit remariée et ait changé de nom.

— Vous avez une idée de l'endroit où elles se trouvent aujourd'hui ?

J'hésite juste assez longtemps pour la faire douter de ma sincérité. La partie d'échecs se poursuit.

— Non, dis-je enfin. J'ignore même si elle est en vie.

Soudain on frappe à la porte. Bella entre, le visage rougi par l'exercice, ses cheveux courts collés par la sueur.

— Sifu, dit-elle en s'inclinant, le dernier cours est fini. Vous avez besoin de moi ?

— Attends une minute. Nous avons bientôt terminé.

Comprenant qu'ils ne tireront rien de plus de moi, les deux policiers prennent congé. Mais comme ils se dirigent vers la porte, Rizzoli s'arrête devant Bella et la regarde longuement. Il me semble lire dans ses pensées : *Mei Mei avait cinq ans à l'époque des faits. Quel âge a cette jeune femme ? Se pourrait-il que...*

Mais elle ne dit rien, salue d'un signe de tête avant de sortir.

Sitôt la porte refermée, je me tourne vers Bella :

— Le temps nous presse.

— Ils savent... ?

— Pas encore, mais ils se rapprochent de la vérité.

Je prends une profonde inspiration sans parvenir à dissiper la fatigue qui pèse sur mes épaules. Je combats deux ennemis à la fois, dont l'un est tapi dans ma propre moelle.

Tout ce que j'ignore, c'est lequel des deux me tuera le premier.

Il y avait à présent trois gamines disparues.

Jane grignotait un sandwich à la salade de poulet arrosé d'un café tiède tout en considérant la pile de dossiers qui ne cessait de grandir sur son bureau : l'inconnue du toit, la tuerie du Red Phoenix, les disparitions de Laura Fang et de Charlotte Dion... Elle venait de créer un nouveau dossier au nom de Mei Mei, la fille du cuisinier, qui s'était volatilisée avec sa mère, dix-neuf ans plus tôt. Mei Mei avait à présent vingt-quatre ans ; elle était peut-être mariée et connue sous un autre nom. Ils n'avaient pas d'empreintes digitales et ignoraient même à quoi elle ressemblait. Qui sait si elle n'avait pas quitté le pays ? Ou alors, elle se trouvait sous leurs yeux depuis le début de l'enquête... Jane évoqua le visage de marbre de Bella Li, l'assistante d'Iris Fang, dont ils s'employaient déjà à retracer le passé.

Des trois disparues, Mei Mei était la plus susceptible d'avoir survécu. Les deux autres étaient probablement mortes depuis longtemps.

Jane repensa à Charlotte Dion et Laura Fang, aux liens troublants qui les unissaient en dépit du gouffre social qui les séparait. Charlotte était blanche et riche, alors que Laura appartenait à une famille d'immigrants chinois laborieux. La première avait grandi dans une immense maison à Brookline, la seconde dans un appartement exigu à Chinatown. Tout les opposait, et, cependant, toutes deux avaient perdu un proche dans la fusillade du Red Phoenix et leurs dossiers respectifs avaient atterri sur le bureau d'un inspecteur de la brigade criminelle – un endroit où nul n'avait envie de voir un jour son nom écrit sur une chemise. Les dernières paroles d'Ingersoll résonnaient dans l'esprit de Jane : « Tout est lié à la disparition des gamines », avait-il dit en substance.

Mais de *quelles* gamines parlait-il ?

La propriété de Patrick Dion n'impressionna pas moins Jane à sa deuxième visite.

Après s'être engagée entre les deux piliers de pierre, elle remonta l'allée bordée de bouleaux et aperçut la demeure au sommet de la colline. Elle se gara devant la porte cochère quand Patrick sortit afin de l'accueillir.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir, dit-elle en serrant la main qu'il lui tendait.

— Vous avez du neuf à propos de Charlotte ? demanda-t-il d'une voix vibrante d'espoir.

Jane ressentit un pincement au cœur à l'idée de le décevoir.

— Je suis désolée, j'aurais dû vous préciser les raisons de ma visite. Je crains de n'avoir aucun élément nouveau à vous communiquer.

— Mais au téléphone, vous disiez que vous vouliez me parler d'elle...

— Oui, dans le cadre de l'enquête sur le meurtre d'une femme inconnue, à Chinatown.

— Quel rapport avec ma fille ?

— Certains éléments me font penser que la disparition de Charlotte pourrait être liée à celle d'une autre jeune fille...

— L'inspecteur Buckholz a déjà exploré cette piste.

— Je souhaiterais l'approfondir. Même s'il s'est écoulé presque vingt ans depuis les faits, je ne laisserai pas votre fille sombrer dans l'oubli, monsieur Dion. Charlotte mérite mieux.

En le voyant refouler ses larmes, Jane comprit que le temps n'avait pas apaisé sa douleur. On ne guérit jamais de la perte d'un enfant.

— Entrez, dit-il d'un air las. J'ai descendu ses affaires du grenier, comme vous me l'avez demandé. Prenez tout le temps qu'il vous faudra.

Elle le suivit à l'intérieur et admira de nouveau les tableaux anciens dans le vestibule. Elle ne put s'empêcher de comparer cette maison à celle de Kevin Donohue, avec son mobilier vulgaire et ses pastels de galerie commerciale. C'était toute la différence entre la vieille bourgeoisie et les nouveaux riches. Patrick l'introduisit dans la salle à manger, dont les fenêtres palladiennes donnaient sur un bassin couvert de nénuphars. Des cartons étaient alignés sur la table en bois de rose, assez longue pour accueillir une douzaine de convives.

— C'est tout ce que j'ai gardé, précisa Patrick. J'ai fini par donner la plupart de ses vêtements à une association caritative. Je crois

qu'elle aurait approuvé ma décision. Charlotte se souciait des pauvres et des nécessiteux...

Il eut un petit rire sans joie.

— Vous devez me trouver hypocrite, de parler des pauvres alors que je vis dans un endroit pareil. Mais ma fille avait vraiment une nature généreuse.

Il sortit d'un carton un jean effrangé qu'il regarda comme s'il venait de faire apparaître un fantôme.

— C'est drôle, dit-il, mais je n'ai pas pu me résoudre à le donner, celui-ci. Un jean, ça ne se démode pas. Si Charlotte revient un jour, elle sera contente de le retrouver.

Il rangea le pantalon dans le carton avec un long soupir.

— Je suis désolée de vous obliger à remuer ainsi le passé, monsieur Dion. Peut-être préférez-vous que je déballe ceci hors de votre présence ?

— Non. Vous ne connaissez pas la signification de tous ces objets. Moi, si.

Il ouvrit un autre carton et en tira un album de photos. Il resta quelques secondes à le contempler, comme s'il répugnait à s'en séparer, et le tendit à Jane dans un geste d'offrande. La jeune femme prit l'album dans un silence recueilli.

— Cela vous intéressera, commenta Patrick.

Jane souleva la couverture de l'album. Sur la première page, une femme blonde tenait dans ses bras un nouveau-né au visage rouge, enveloppé dans une couverture blanche telle une momie miniature. NOTRE CHARLOTTE ÂGÉE DE HUIT HEURES, pouvait-on lire sous la photo. Les boucles et les fioritures trahissaient une écriture féminine. Voilà à quoi ressemblait la jeune Dina avant qu'Arthur Mallory ne fasse irruption dans sa vie et ne brise le couple qu'elle formait avec Patrick.

— Charlotte était votre seul enfant ? demanda Jane.

— Dina l'a voulu ainsi. A l'époque, ça me convenait parfaitement. Mais à présent...

A présent, il regrettait d'avoir placé tout son amour et ses espoirs dans cette enfant unique, ignorant qu'il la perdrait un jour. Jane continua à feuilleter l'album, presque entièrement rempli de portraits d'une petite fille blonde aux yeux bleus. Si Dina apparaissait parfois, Patrick ne figurait sur aucune photo, ou alors sous la forme d'une

ombre en bordure du cadre, car c'était lui qui tenait l'appareil. A la dernière page, Charlotte avait environ quatre ans.

Dans l'album suivant, le temps s'accélérait. La petite fille changeait et grandissait de page en page, ou presque. Au fil des ans, l'enfant cesse d'être l'objet exclusif des attentions de ses parents, l'attrait de la nouveauté s'émousse peu à peu et l'appareil photo familial ne sert plus qu'à immortaliser les occasions spéciales – une fête d'anniversaire, un premier gala de danse, un séjour à New York... Et soudain, le bébé angélique cède la place à une adolescente à l'expression maussade, posant en uniforme devant les grilles de Bolton Academy.

— Elle a douze ans ici, indiqua Patrick. Elle détestait cet uniforme. Elle disait que les jupes écossaises grossissaient les filles, que l'école les obligeait à en porter uniquement pour éviter qu'elles n'attirent les garçons.

— Elle ne voulait pas aller à Bolton ?

— Si. C'était moi qui n'avais pas envie de la voir partir en pension. Mais Dina a insisté. Elle-même avait fait ses études à Bolton. A l'en croire, une jeune fille y avait toutes les chances de rencontrer « des gens comme il faut ». Ça doit vous paraître affreusement superficiel, mais ma femme tenait par-dessus tout à ce que notre fille se fasse des amis et épouse un homme de la bonne société. Finalement, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie, c'est elle qui a trouvé un mari à Bolton.

— J'imagine que son départ a été un coup dur...

Patrick haussa les épaules.

— Je me suis résigné. Que pouvais-je faire d'autre ? Et aussi étrange que ça puisse paraître, j'aimais bien Arthur. En fait, j'appréciais toute la famille Mallory – lui, Barbara et leur fils, Mark. C'étaient des gens bien. Mais le désir est une force irrésistible. Je crois que j'ai perdu ma femme à la seconde où Arthur et elle ont échangé leur premier regard. Dès lors, je n'ai rien pu faire pour empêcher l'inéluctable.

La dernière photo de l'album avait été prise lors du mariage de Dina et Arthur. Les nouveaux époux – lui en smoking, elle en robe de soirée – y étaient flanqués de leurs enfants respectifs. L'expression hébétée de Charlotte contrastait avec les visages souriants de sa mère et de son beau-père. Elle semblait se demander ce qu'elle faisait là, auprès de ces inconnus.

— Quel âge avait Charlotte sur cette photo ? demanda Jane.

— Treize ans.

— Elle a l'air un peu... perdue.

— Nous l'étions tous, je crois. Tout est arrivé si vite... Nous avons fait la connaissance des Mallory à peine un an plus tôt, à l'occasion du concert de Noël du lycée : Charlotte et Mark y participaient tous les deux. Au Noël suivant, nous étions tous réunis au même endroit, mais entre-temps, Dina m'avait quitté pour Arthur, et moi, j'avais grossi les rangs des pères divorcés élevant seuls leur enfant.

— Charlotte a vécu avec vous après la séparation ?

— Sa mère et moi pensions qu'il valait mieux qu'elle reste dans la maison où elle avait grandi. Tous les deux mois, elle était censée passer un week-end avec Dina et Arthur, mais ils voyageaient tellement qu'ils n'étaient presque jamais disponibles.

— Donc, vous ne vous êtes pas disputé la garde de votre fille ?

— Vous savez, on peut divorcer sans forcément se détester. Dina et moi avons toujours des sentiments l'un pour l'autre. En fait, nous formions une grande famille. Barbara Mallory, toutefois, a eu plus de mal à accepter la situation. Jusqu'à sa mort, elle a gardé du ressentiment contre Arthur. Pour ma part, j'ai préféré chasser mon amertume et adopter un comportement civilisé.

C'était ce qu'Ingersoll avait écrit dans son rapport : Patrick Dion et sa femme étaient restés en excellents termes après leur divorce. A présent que l'intéressé lui-même confirmait ces dires, Jane devait bien l'admettre.

— Ils ont passé leur dernier Noël ici, ajouta Patrick. Arthur, Dina et Mark. On a dîné dans cette même pièce avant de déballer nos cadeaux...

Il laissa errer son regard autour de la table, comme s'il pouvait voir les fantômes de ses invités.

— Charlotte était assise à l'extrémité de la table, à côté de Mark. Dina lui avait offert un collier de perles. On avait mangé de la tarte à la citrouille au dessert. Ensuite, j'avais emmené Mark dans mon atelier. Il adore travailler de ses mains. Il rêvait de devenir menuisier...

Le regard de Patrick se posa alors sur Jane, et celle-ci eut l'impression qu'il avait momentanément oublié sa présence.

— Maintenant, il ne reste plus que Mark et moi, murmura-t-il.

— Vous semblez très proches, tous les deux.

— C'est un charmant garçon...

Patrick s'interrompit.

— Mark a déjà trente-neuf ans, reprit-il avec un sourire. Mais à mon âge, toutes les personnes de moins de quarante ans vous paraissent jeunes.

Jane tira un livre épais du carton – ce n'était pas un album de photos, mais un annuaire relié en cuir brun, avec les armoiries de Bolton Academy estampées sur la couverture.

Patrick y jeta un coup d'œil.

— Charlotte était alors en première, précisa-t-il. C'était un an avant...

Son visage s'assombrit.

— Vous savez, j'ai envisagé d'attaquer l'école pour négligence. Quand on emmène des gosses au Faneuil Hall, on se doute que certains vont s'écarter du groupe, que des inconnus risquent de les aborder. Mais les professeurs ne les ont pas surveillés correctement, et ma fille a disparu. Je me trouvais à des milliers de kilomètres à ce moment-là, je n'ai rien pu faire.

— Vous étiez à Londres, je crois ?

Patrick acquiesça.

— J'avais rendez-vous avec des investisseurs, histoire de gagner encore plus d'argent. Croyez-moi, je renoncerais volontiers à toute ma fortune en échange de...

Il se leva brusquement.

— Je boirais bien quelque chose. Qu'est-ce que je vous sers, inspecteur ?

— Rien, merci. Je conduis.

— Bien sûr, vous êtes en service. Si vous voulez bien m'excuser...

Quand Patrick fut sorti, Jane feuilleta l'annuaire, à la recherche des photos des élèves de première. Elle reconnut Charlotte dans la rangée du bas. Ses cheveux blonds retombaient sur ses épaules, et ses lèvres esquissaient un sourire mélancolique. Une jolie fille, mais dont le visage exprimait une gravité diffuse, comme si elle avait eu le pressentiment de son destin tragique. La liste de ses activités et centres d'intérêt était imprimée sous sa photo : DESSIN, TENNIS, ORCHESTRE, ART DRAMATIQUE.

Orchestre... C'est vrai... Charlotte jouait de l'alto. Laura Fang, elle, étudiait le violon. Les deux jeunes filles avaient la musique en

commun.

Un peu plus loin dans l'annuaire, Jane repéra de nouveau Charlotte, posant avec une vingtaine de membres de l'orchestre du lycée. Elle était assise au deuxième rang, son instrument sur les genoux. CANDACE FORSYTH, DIRECTRICE MUSICALE, ET L'ORCHESTRE DE BOLTON ACADEMY, indiquait la légende.

Patrick rentra alors dans la pièce, tenant un verre dans lequel tintaient des glaçons.

— Charlotte connaissait-elle Laura Fang ? lui demanda Jane.

— L'inspecteur Buckholz m'a posé la même question après sa disparition. Je lui ai répondu que ce nom m'était inconnu. Ce n'est que plus tard que j'ai appris que la fille d'Iris Fang avait disparu deux ans avant la mienne.

— Vous n'avez aucun souvenir d'une conversation au cours de laquelle Charlotte aurait mentionné une certaine Laura ?

— Comme tous les gosses, il lui arrivait de parler de ses camarades de classe. Comment voulez-vous que je me souvienne de chacun ?

Il avait raison, évidemment.

L'album présentait également les photos d'anciens élèves de Bolton, devenus étudiants. Les garçons étaient tous très BCBG dans leur uniforme, blazer bleu et cravate rouge. Mark Mallory était aisément reconnaissable malgré son visage plus mince, ses cheveux plus longs et bouclés. Un beau jeune homme, et une recrue parfaite pour Harvard. Jane déchiffra la liste de ses centres d'intérêt : ÉCHECS, ESCRIME, ART DRAMATIQUE, ORCHESTRE.

Mark jouait dans l'orchestre du lycée... Bien sûr : les Dion et les Mallory avaient fait connaissance à l'occasion d'un concert auquel participaient leurs enfants respectifs.

— Je ne vois pas en quoi tout ceci peut faire avancer votre enquête, avoua Patrick. Comme je vous l'ai dit, l'inspecteur Buckholz m'a posé les mêmes questions il y a dix-neuf ans.

— Peut-être, répliqua Jane. Mais il se pourrait que les réponses aient changé depuis.

En quittant Brookline, Jane roula un moment vers l'ouest sur la Massachusetts Turnpike, face au soleil. Au-delà de Worcester, elle emprunta une succession de routes secondaires où la circulation

s'écoulait sur une file unique en raison de travaux de voirie. Il était presque 17 heures quand elle atteignit Bolton Academy. Une fois passé le portail, elle remonta une allée ombragée par des chênes centenaires. Trois jeunes filles bavardaient, assises sur les marches du bâtiment principal. Elles ne lui accordèrent aucune attention quand elle descendit de voiture. Agées d'une quinzaine d'années, elles étaient minces et jolies, façonnées par Mère Nature pour attirer de riches prétendants et remplir leur rôle de reproductrices.

— Excusez-moi, leur dit Jane, je cherche Mme Forsyth, la directrice de l'orchestre...

Les trois déesses tournèrent vers elle des regards indifférents. Jane se fit la réflexion déprimante qu'elles étaient mille fois plus élégantes qu'elle malgré leurs jupes écossaises.

— Vous la trouverez à Bennett Hall, indiqua l'une d'elles.

— C'est où ?

La jeune fille tendit un bras souple vers un bâtiment imposant qui se dressait au-delà de la pelouse.

— Merci.

Pendant qu'elle s'éloignait, Jane sentit leurs yeux fixés sur elle, l'élément étranger, issu du monde des humains ordinaires. A première vue, l'ambiance de Bolton Academy évoquait moins Poudlard que *Jeunes Filles en uniforme*. Parvenue au pied de Bennett Hall, elle étudia un instant le fronton sculpté et les colonnes blanches de la façade, puis entama la montée des marches. Elle avait l'impression d'escalader le mont Olympe.

Dans le bâtiment, des raclements de violon s'échappaient du couloir à sa gauche. Le bruit la guida jusqu'à une salle de classe où une adolescente frottait son archet sur les cordes de l'instrument avec une concentration farouche.

— Pour l'amour du ciel, Amanda ! s'exclama une femme aux cheveux argentés. Ton vibrato m'écorche les oreilles ! Tu dois détendre ton poignet. Relâche-moi ça, tu entends ? gronda-t-elle en secouant brutalement la main gauche de la gamine.

Celle-ci aperçut alors Jane et se figea. Son professeur fit volte-face et aboya :

— Oui ?

— Madame Forsyth ? Inspecteur Rizzoli. Je vous ai appelée tout à l'heure...

— Ah oui. Un instant, nous avons presque terminé.

Elle se retourna vers son élève.

— Inutile d'insister, tu es trop tendue. Tu vas me faire le plaisir de regagner ton dortoir et de faire des exercices d'assouplissement. Les deux mains, je te prie ! La première qualité d'un violoniste, c'est la souplesse des poignets !

La gosse remballa son instrument avec une expression résignée. Comme elle se dirigeait vers la porte, elle s'arrêta brusquement devant Jane et leva un regard curieux vers elle.

— Vous avez dit que vous étiez inspecteur... Vous faites partie de la police ?

— En effet.

— Cool ! Plus tard, je voudrais être agent du FBI.

— Bonne idée. Ils manquent cruellement de femmes, là-bas.

— Allez expliquer ça à mes parents, marmonna Amanda en voultant les épaules. Ils disent que les gens de « notre milieu » ne travaillent pas dans la police...

Jane la regarda sortir, interloquée. Elle ignorait faire partie des basses classes de la société.

— J'ai peur que cette enfant n'ait pas l'étoffe d'une musicienne, soupira Mme Forsyth d'un air désolé.

— A ma connaissance, ce n'est pas indispensable pour postuler au FBI.

La plaisanterie de Jane n'eut pas l'heur de plaire au professeur.

— Vous souhaitiez me poser des questions, inspecteur ? demanda-t-elle d'un ton glacial.

— Oui, à propos d'une élève qui faisait partie de votre orchestre, il y a dix-neuf ans. Elle jouait de l'alto...

— Vous voulez parler de Charlotte Dion ?

Voyant Jane acquiescer, elle ajouta :

— J'aurais dû m'en douter ! Après toutes ces années, je suppose que M. Dion nous en veut toujours ?

— Pour un père, c'est difficile d'accepter la disparition de sa fille...

— La police a mené une enquête approfondie. A aucun moment elle n'a soupçonné notre école de la moindre négligence. Le groupe comprenait un accompagnateur pour six élèves – c'est plus que ne l'exige le règlement –, et on n'encadre pas des adolescents comme des enfants de cinq ans ! Quoique, avec Charlotte, il aurait mieux valu...

— Pourquoi ?

Mme Forsyth parut se ressaisir.

— Pardon ! Je n'aurais pas dû m'exprimer ainsi.

— Charlotte était difficile ?

— J'ai pour principe de ne pas dire du mal des morts.

— A mon avis, tout ce que souhaitent les morts, c'est qu'on leur rende justice.

Mme Forsyth resta un moment silencieuse, puis elle reprit :

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle ne brillait pas par ses résultats. Elle était intelligente, pourtant – ses notes à l'examen d'entrée en témoignent. Elle a bien réussi sa première année, mais après la séparation de ses parents, elle n'était plus la même. L'école s'est montrée compréhensive, mais vous devez savoir que la moitié de nos élèves sont des enfants de divorcés. La plupart s'adaptent. Pas Charlotte. On pourrait croire qu'à force de s'apitoyer sur son sort elle a fini par attirer la malchance sur elle...

Jane admira la facilité avec laquelle le professeur de musique foulait aux pieds le principe qu'elle avait énoncé un peu plus tôt.

— Vous ne pouvez pas lui reprocher la mort de sa mère, dit-elle.

— Non, bien sûr. Quelle histoire horrible, cette fusillade à Chinatown... Avez-vous remarqué comme la déveine paraît s'acharner sur certains ? On entend parler de personnes qui perdent leur conjoint, leur travail et développent un cancer en l'espace de quelques mois. Charlotte donnait l'impression de se complaire dans le malheur. C'est peut-être pour ça qu'elle n'avait pas beaucoup d'amis.

Jane fut surprise. En parlant avec Patrick Dion, elle s'était forgé une tout autre image de la jeune fille.

— Pourtant, elle semblait avoir de nombreuses activités, remarqua-t-elle. La musique, par exemple.

— C'était une interprète passable, mais son jeu souffrait d'un manque d'engagement. C'est seulement en première qu'elle a été admise au stage d'été de l'Orchestre de Boston, et encore le devait-elle au fait qu'ils manquent toujours d'altistes.

— Vos élèves sont nombreux à suivre ce stage ?

— Ils sont quelques-uns chaque année. Les cours sont assurés par des solistes de l'orchestre symphonique. Le niveau est très élevé. Maintenant, j'imagine que vous allez m'interroger sur la petite Chinoise qui a également disparu ?

— Vous semblez lire dans mes pensées, madame Forsyth. Elle s'appelait Laura Fang.

— Très talentueuse, à ce que j'ai entendu dire. Plusieurs de mes élèves ont suivi le stage d'été avec elle.

— Mais pas Charlotte ?

— Non. La seule fois où Charlotte y a participé, c'était l'été qui a suivi la disparition de Laura Fang.

— Comment faites-vous pour vous rappeler autant de détails, après dix-neuf ans ?

— C'est juste que j'ai dû exhumer tous ces souvenirs pour répondre aux questions de votre collègue.

— Quel collègue ?

— J'ai oublié son nom. Pour le retrouver, il faudrait que je consulte mon agenda...

— Je vous serais très reconnaissante de bien vouloir le faire tout de suite.

Une lueur d'agacement brilla dans le regard du professeur, comme si Jane exigeait d'elle un effort surhumain. Toutefois, elle se dirigea vers son bureau et fouilla dans un tiroir avant d'en extraire un agenda qu'elle feuilleta rapidement.

— Là ! Il m'a appelée le 2 avril afin de prendre rendez-vous. En le voyant, je me suis fait la réflexion qu'il paraissait un peu âgé pour être encore en exercice.

— Il ne s'appelait pas Ingersoll, par hasard ?

— C'est ça. Vous le connaissez ?

— L'inspecteur Ingersoll a été tué la semaine dernière. Vous n'êtes pas au courant ?

Mme Forsyth lâcha brusquement l'agenda, qui s'écrasa sur le plateau du bureau.

— Mon Dieu, non ! Je l'ignorais.

— Quel était le motif de sa visite ?

— J'ai supposé que c'était le père de Charlotte qui l'avait envoyé, dans l'espoir qu'il découvrirait de nouveaux éléments susceptibles de relancer l'enquête. J'en ai parlé à Mark Mallory lors du dîner des anciens élèves, quelques jours plus tard, mais il ne savait rien à ce sujet.

— Et Patrick Dion ?

Mme Forsyth rougit violemment.

— Notre établissement s'abstient de tout contact avec M. Dion. Nous ne voudrions pas déterrer des griefs...

— Répétez-moi exactement ce que vous a dit l'inspecteur Ingersoll.

Le professeur se laissa tomber dans le fauteuil derrière son bureau, abasourdie par cette soudaine intrusion de la dure réalité dans son univers protégé, rempli de livres et de partitions. Elle parut aussitôt plus petite et moins redoutable.

— Je vous prie de m'accorder quelques secondes... A la réflexion, il ne m'a pas posé beaucoup de questions sur Charlotte. Il semblait plus intéressé par l'autre fille.

— Laura Fang ?

— Oui. Et par les autres.

— Quelles autres ?

— Il avait une liste d'une vingtaine de noms. Il m'a demandé si je les connaissais, si elles avaient fréquenté Bolton. Je lui ai répondu que non.

— Vous vous rappelez certains noms de cette liste ?

— Non. C'était la première fois que j'entendais parler de ces filles. Il m'a dit qu'elles avaient toutes disparu, comme Laura... Et qu'on n'avait jamais retrouvé aucune d'elles.

— Voici les relevés des téléphones fixe et portable de l'inspecteur Ingersoll, annonça Tam en étalant les feuilles face à Jane et Frost. Cette liste répertorie tous les appels qu'il a passés et reçus au cours des trente derniers jours. Rien d'extraordinaire à première vue : des coups de fil à sa fille, son dentiste, son fournisseur d'accès au câble, sa banque... On trouve aussi une communication avec le camping du Maine où il a séjourné peu avant sa mort, et des appels répétés à un magasin de livraison de pizzas situé dans sa rue.

— Oui, il semblait apprécier leurs pizzas, observa Frost en parcourant la liste du regard.

— Vous remarquerez qu'il a téléphoné aux proches des victimes du Red Phoenix. Ces appels ont été passés le 30 mars et le 1^{er} avril, soit au moment de l'anniversaire de la fusillade.

— J'ai parlé à Mme Gilmore et à Mark Mallory, dit Frost. Ils m'ont confirmé qu'Ingersoll les avait contactés pour savoir s'ils avaient reçu le même courrier anonyme que les années précédentes.

— A côté de ça, on trouve dans cette liste des appels qui semblent n'avoir aucun sens, reprit Tam. Comme si Ingersoll avait composé des numéros au hasard. Par exemple, le 6 avril, il a appelé un salon de coiffure de Lowell, alors qu'il n'a jamais eu de chien, à notre connaissance.

— Il sortait peut-être avec une coiffeuse, suggéra Jane.

— J'ai vérifié, dit Tam. Ils n'ont jamais entendu parler de lui. Sur le moment, j'ai cru qu'Ingersoll avait tout simplement fait un mauvais numéro. Puis j'ai repéré cet appel, le 8 avril : une boutique de lingerie de Worcester.

Jane grimaça.

— Je ne suis pas certaine de vouloir connaître les détails...

— Ni la propriétaire de la boutique ni ses employées ne connaissaient Ingersoll. Là encore, j'ai supposé qu'il s'était trompé...

— Une conclusion logique.

— Mais incorrecte. Ingersoll a délibérément appelé ce numéro.

— Par pitié, supplia Jane, dis-moi qu'il voulait acheter des dessous

sexy pour sa copine, et non pour lui !

— Ni l'un ni l'autre. Ingersoll tentait de joindre le précédent titulaire de la ligne.

— Comment l'as-tu découvert ?

— Après ta visite à Bolton Academy, j'ai consulté le fichier des personnes recherchées dans l'Etat du Massachusetts, comme tu me l'avais demandé. J'ai imprimé la liste de toutes les mineures disparues au cours des vingt-cinq dernières années...

— Pourquoi remonter aussi loin ? s'étonna Frost.

— Ça fait dix-neuf ans que Charlotte a été enlevée, et vingt et un ans pour Laura Fang. J'ai fixé arbitrairement la limite à vingt-cinq ans, histoire de m'accorder une marge, et je ne le regrette pas.

Tout en parlant, Tam avait sorti d'une chemise pleine à craquer une feuille qu'il fit glisser vers Jane.

— Voici le numéro qu'Ingersoll a appelé. Il y a vingt-deux ans, il appartenait à un certain Gregory Boles, de Worcester. Il a été réattribué successivement à un autre particulier, puis à la boutique de lingerie, huit ans plus tard. Tous les jours, des numéros de téléphone changent de propriétaire, et les gens étant de plus en plus nombreux à résilier leur ligne fixe, la rotation s'accélère. Je pense qu'Ingersoll tentait de joindre Gregory Boles, mais celui-ci a quitté l'Etat il y a douze ans.

— C'est qui, ce type ?

— Le père d'une gamine disparue. Au départ, je comptais passer en revue toutes les disparitions répertoriées là-dedans, expliqua Tam en désignant la chemise. Dans l'espoir de trouver un lien entre elles et Charlotte ou Laura. Mais j'ai vite réalisé que c'était une tâche impossible. Pour tout dire, j'ai pensé que tu m'avais encore refilé un boulot de tâcheron pour m'éloigner du terrain. Puis j'ai eu l'idée de recouper les numéros figurant dans mon fichier avec ceux de la liste d'appels d'Ingersoll. C'est comme ça que j'ai compris qu'il avait entrepris de rechercher certaines de ces familles, début avril. Ensuite les appels ont brusquement cessé.

— Parce qu'il pensait être sur écoute, dit Jane.

Un soupçon qui s'était révélé exact. Le laboratoire de la police avait bel et bien découvert un mouchard sur sa ligne fixe.

— En me fondant sur les appels qu'il avait eu le temps de passer, reprit Tam en faisant glisser une nouvelle feuille vers Jane, j'ai dressé

la liste des jeunes filles sur lesquelles il enquêtait.

La feuille ne portait que trois noms.

— Qu'est-ce qu'on sait d'elles ? demanda Jane.

— Elles avaient respectivement treize, quinze et seize ans. Toutes ont disparu dans un rayon de deux cent cinquante kilomètres autour de Boston. Deux étaient blanches, la troisième asiatique.

— Comme Laura Fang...

— Et, de même que Laura, toutes trois étaient des élèves brillantes, qui n'avaient jamais eu maille à partir avec la police et n'avaient aucune raison de vouloir fuguer.

— Quand ont-elles disparu ?

— Il y a plus de vingt ans.

— Ingersoll ne s'intéressait qu'à des affaires anciennes ?

— Je n'en sais rien. Peut-être n'était-il qu'au début de ses recherches et aurait-il exhumé d'autres noms s'il n'avait pas été tué. Ce que j'aimerais savoir, c'est comment il s'est retrouvé mêlé à tout ça... Et pourquoi s'y intéresser maintenant ? La retraite lui pesait tellement ?

— A moins que les proches d'une de ces filles n'aient loué ses services...

— J'y ai pensé. J'ai réussi à joindre les trois familles. Aucune d'elles n'a engagé Ingersoll. Patrick Dion non plus.

— Il agissait peut-être pour son propre compte, hasarda Frost. Certains flics ne peuvent pas se résoudre à l'inactivité.

— En plus, ces disparitions ne relevaient pas de la juridiction de Boston, observa Jane.

— Mais Charlotte Dion a été enlevée à Boston, et Laura Fang aussi. Elles ont pu servir de point de départ à son enquête.

— Et maintenant, il est mort, murmura Jane. Dans quoi est-il allé se fourrer ?

— Dans les pattes de Kevin Donohue, lâcha Tam.

Jane et Frost levèrent un regard surpris vers lui. Leur jeune collègue avait pris beaucoup d'assurance au cours des deux semaines qu'il venait de passer à leurs côtés. Avec son costume-cravate, sa coupe de cheveux impeccable et son visage de marbre, il aurait pu faire partie des Men in Black. Pas le genre de type à encourager la familiarité. D'ailleurs, Jane s'imaginait mal en train de descendre des bières au comptoir avec lui.

Il enchaîna :

— Le bruit court que Donohue tire une partie de ses revenus de la prostitution, et ce depuis de longues années.

— C'est une des facettes de son activité de grossiste en viande, plaisanta Jane. Mais il existe des moyens moins risqués de se procurer des prostituées mineures que de kidnapper de brillantes étudiantes.

— C'est pourtant cohérent : Ingersoll découvre un lien entre ces disparitions et Donohue. Peu après, il soupçonne ce dernier d'avoir mis son téléphone sur écoute et cesse de l'utiliser. Car si Donohue a vent de quoi que ce soit, il est mort...

— Tu as raison au moins sur ce point, le coupa Jane : Ingersoll est mort. Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi, alors qu'il coulait une retraite paisible, il s'est brusquement pris d'intérêt pour ces filles ?

— Et si on se demandait pour qui il travaillait ? reprit Tam.

A présent, il y avait six disparues...

Jane récapitula ce qu'elle savait sur les trois jeunes filles qui venaient de s'ajouter à leur liste. Deborah Schiffer, de Lowell, Massachusetts, était la fille d'un médecin et d'une institutrice. Treize ans, un mètre soixante-cinq, cinquante kilos. Cheveux bruns, yeux marron. Vingt-cinq ans plus tôt, elle avait disparu entre son collègue et la maison de son professeur de piano. Excellente élève, elle était décrite comme timide et studieuse, et on ne lui connaissait pas de petit ami. Si Internet avait existé à l'époque, il leur aurait sans doute permis d'affiner ce portrait. Malheureusement, ni Facebook ni les forums de discussion en ligne n'avaient encore été inventés.

La deuxième disparition avait eu lieu un an et demi plus tard. Patricia Boles, quinze ans, avait été aperçue pour la dernière fois dans le centre commercial devant lequel l'avait déposée sa mère. Elle mesurait un mètre soixante-sept pour cinquante-deux kilos, était blonde aux yeux bleus. De même que Deborah, c'était une élève brillante qui n'avait jamais causé le moindre souci. Sa disparition avait probablement joué un rôle dans la séparation ultérieure de ses parents. Sa mère était morte sept ans plus tard. Jane avait réussi à localiser son père en Floride. Au téléphone, il s'était montré très réticent à évoquer l'affaire. « Je suis remarié et j'ai trois enfants, lui avait-il dit. Le seul fait d'entendre le nom de Patty réveille trop de

mauvais souvenirs. » Oui, il avait été contacté par la police à plusieurs reprises au fil des ans. Oui, il avait parlé à l'inspecteur Ingersoll quelques semaines plus tôt, mais il n'était rien ressorti de cette conversation.

Troisième disparition, plus d'un an plus tard : celle de Sherry Tanaka, une petite brune de seize ans, lycéenne à Attleboro. Un après-midi, sa mère avait retrouvé la porte de son domicile entrouverte et les devoirs de Sherry étalés sur la table de la salle à manger. Mme Tanaka, qui vivait à présent dans le Connecticut, avait reçu récemment un courrier de l'inspecteur Ingersoll dans lequel celui-ci disait vouloir s'entretenir avec elle. La lettre, datée du 4 avril, avait transité par plusieurs anciennes adresses avant de lui parvenir. C'était seulement la veille qu'elle avait tenté d'appeler Ingersoll, sans succès – forcément, puisqu'il était mort entre-temps.

Mme Tanaka ne connaissait aucune des deux autres filles de la liste, pas plus que Charlotte Dion. Le nom de Laura Fang, en revanche, lui était familier. Le fait qu'elle fût d'origine asiatique, comme Sherry, l'avait incitée à se demander si les deux affaires n'étaient pas liées. Elle avait même téléphoné au commissariat d'Attleboro pour s'ouvrir de ses doutes à la police, mais on ne l'avait jamais rappelée.

Trois jeunes filles habitant le Massachusetts, disparues sans laisser de traces en l'espace de six ans... En soi, le fait n'avait rien d'étonnant. Plusieurs milliers de mineurs entre douze et dix-sept ans se volatilisaient chaque année sur le territoire américain, pour la plupart enlevés par des inconnus. Pourquoi Ingersoll avait-il concentré ses efforts sur ces trois jeunes filles-là ? A cause de leur similitude d'âge et de taille ? Parce qu'elles avaient été vues pour la dernière fois aux environs de la Highway 495, qui entoure la zone métropolitaine de Boston ? Et comment Charlotte Dion, une élève médiocre, plus âgée que les autres, s'insérait-elle dans ce schéma ?

Mais peut-être n'existait-il pas de schéma... Peut-être Ingersoll faisait-il fausse route en cherchant à relier des affaires sans aucun rapport entre elles.

Jane soupesa du regard le rapport de Buckholz sur la disparition de Charlotte. Il était nettement plus épais que le dossier de Laura Fang, sans doute à cause de la position sociale de Patrick Dion. La fortune ne compte pas pour rien, même – ou surtout – aux yeux de la justice. Mais qu'il soit riche ou pauvre, n'importe quel parent dont la

filles a disparu éprouvera un coup au cœur, même après plusieurs décennies, en croyant la reconnaître, l'espace d'une seconde, dans le regard ou le sourire d'une inconnue croisée dans la rue.

Jane ouvrit une enveloppe contenant une dizaine de photos – probablement les dernières de Charlotte Dion – extraites des archives du *Boston Globe*, prises pendant le service funéraire d'Arthur et Dina Mallory. Les circonstances tragiques de leur décès, ainsi que la publicité qui avait entouré la tuerie du Red Phoenix, avaient attiré pas moins de deux cents personnes au cimetière. Le photographe du *Globe* avait pris plusieurs plans d'ensemble de la foule vêtue de noir qui se pressait autour des deux tombes béantes, mais c'étaient les plans rapprochés de la famille qui étaient les plus saisissants. Charlotte se trouvait au centre de la composition, ce qui n'avait rien de surprenant : avec son teint pâle, ses longs cheveux blonds et sa silhouette frêle, elle était l'image vivante du chagrin. Les traits crispés par la douleur, elle plaquait une main devant sa bouche pour étouffer un sanglot. Debout près d'elle, son père, Patrick, l'observait d'un air soucieux, mais elle lui tournait à moitié le dos, comme pour lui cacher son désespoir.

En bordure du cadre, on reconnaissait Mark Mallory, les cheveux plus longs et désordonnés. A vingt ans, il avait la carrure et la musculature d'un homme fait. Sa main reposait sur l'épaule d'une femme d'âge mûr, au visage émacié, assise sur une chaise roulante – sans doute sa mère, Barbara. Ignorant que l'objectif d'un photographe était braqué sur elle, celle-ci fixait le cercueil d'Arthur avec un détachement qui semblait suggérer que l'homme couché entre ces quatre planches n'était rien pour elle – voire moins que rien : Arthur l'avait abandonnée pour Dina, et si Mark prétendait qu'il n'existait aucune rancœur entre ses parents, cette photo affirmait le contraire. Barbara avait-elle éprouvé une pointe de satisfaction à voir mettre en terre son ex-mari et la femme qui le lui avait volé, un sentiment de triomphe à l'idée de leur avoir survécu à tous deux ?

Sur le deuxième cliché, le visage grimaçant de Charlotte apparaissait brouillé comme elle se détournait encore plus de son père. Le mouvement se poursuivait sur la troisième photo, et, sur la quatrième, seul le dos de la jeune fille était visible au-dessus de la tache floue de sa jupe. Une fraction de seconde plus tard, elle sortait du champ. Mark lui aussi avait disparu, et les visages de Patrick Dion

et de Barbara Mallory trahissaient leur perplexité devant la fuite de leurs enfants.

Mark avait-il suivi Charlotte pour la consoler ? Quelle était la nature des relations entre les deux jeunes gens ?

La cinquième photo, admirablement cadrée, montrait Patrick enlaçant maladroitement Barbara dans un geste de réconfort. Le couvercle verni d'un des cercueils reflétait l'étreinte des deux époux délaissés.

Sur le dernier cliché, la foule se dispersait et tournait le dos aux tombes jumelles, dans une métaphore du processus de deuil qui permet aux vivants de poursuivre le fil de leurs existences. Charlotte, de nouveau visible, marchait au côté de son père, qui avait passé un bras autour de sa taille. Mais la jeune fille, la tête tournée vers l'arrière, jetait un regard désespéré sur la tombe de cette mère qui était sortie de sa vie cinq ans plus tôt.

Jane reposa la photo, le cœur lourd de tristesse. Elle songea à sa propre mère, tellement exaspérante à sa manière... Mais elle ne doutait pas qu'Angela aurait donné sa vie pour elle, de même qu'elle aurait donné la sienne sans hésiter pour sauver Regina. Quand sa mère avait quitté le domicile conjugal, Charlotte avait à peine douze ans – un âge fragile, qui marque la fin de l'enfance. Malgré toute l'affection dont l'entourait son père, il est des secrets qu'une jeune fille ne peut apprendre que de sa mère. Qui avait rempli ce rôle auprès de Charlotte ?

A l'heure du déjeuner, Jane alla chercher à la cafétéria un sandwich au jambon qu'elle avala dans son bureau, moins par plaisir que par nécessité, accompagné d'un café. L'inconvénient de manger dans ces conditions, c'était la mayonnaise. Après avoir essayé tant bien que mal d'en débarrasser ses mains, elle réveilla son ordinateur et rechercha les photos de la scène de crime chez Ingersoll. Tandis qu'elle les passait en revue, elle crut sentir de nouveau la végétation dans l'allée qui longeait la maison. Son cœur s'emballa. *J'aurais dû mourir cette nuit-là...* Elle prit une profonde inspiration et s'efforça d'examiner les photos d'un œil critique – d'abord la cuisine, où gisait le corps d'Ingersoll, la tête dans une flaque de sang, puis le bureau avec ses tiroirs béants, sa table où l'on devinait l'emplacement d'un ordinateur... Quand elle l'avait eu au téléphone, juste avant sa mort, Ingersoll lui avait dit que quelqu'un était entré chez lui par effraction.

Ces clichés témoignaient du chaos qu'il avait découvert à son retour de vacances. Sur la photo de la chambre, une valise était posée au pied du lit. Il n'avait même pas eu le temps de l'ouvrir.

Elle passa ensuite à une photo montrant la Ford Taurus du défunt, garée devant la maison. L'intérieur jonché de détritits indiquait qu'elle venait de faire une longue route : des gobelets en carton, un sac Burger King froissé, un exemplaire du *Bangor Daily*... Encore choquée et couverte de sang après la tentative de meurtre dont elle avait réchappé, Jane avait laissé ses collègues fouiller le véhicule. Dans la boîte à gants se trouvait un ticket de caisse d'une station-service du Maine datant d'une semaine, et la fille d'Ingersoll leur avait confirmé que son père était allé pêcher dans le Nord.

Elle cliqua successivement sur chacune des photos, faisant défiler la série à l'envers : salon, salle à manger, cuisine, chambre... Ne trouvant pas ce qu'elle cherchait, elle décrocha le téléphone et appela Frost.

— Tu te rappelles avoir vu du matériel de pêche chez Ingersoll ?

— Euh... non. Il l'avait peut-être loué sur place ?

— Tu as parlé au propriétaire du camping ?

— Oui, mais je ne l'ai pas interrogé à ce sujet.

— Je m'en occupe.

— Pourquoi ?

— Ça me semble curieux, c'est tout.

Ayant raccroché, elle sortit du dossier le relevé des communications téléphoniques d'Ingersoll et repéra le numéro du camping à son indicatif. L'ex-inspecteur l'avait appelé depuis son poste fixe à la date du 14 avril.

Quelqu'un décrocha à la cinquième sonnerie.

— Camping Loon Point, fit une voix masculine.

— Inspecteur Jane Rizzoli, police de Boston. A qui ai-je l'honneur ?

— A Joe. Vous avez encore des questions ?

— Pardon ?

— Un de vos collègues a appelé hier. C'est mon fils Will qui a répondu.

— Ça devait être l'inspecteur Frost. Où votre camping est-il situé, au juste ?

— Au bord du lac Moosehead. On loue une douzaine de

bungalows.

— Vous avez eu un certain Ingersoll comme client, récemment ?

— Ouais. Apparemment votre collègue a posé des tas de questions sur lui. C'est ma femme qui l'avait accueilli, mais elle est absente aujourd'hui. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est resté cinq jours et qu'on ne l'a pas beaucoup vu.

L'homme marqua une pause, et Jane l'entendit crier :

— Will ! Tu veux bien aider ces gens à décharger leur bateau ? Ils sont déjà amarrés au ponton ! Pardon, mais on a du monde, reprit-il à l'adresse de Jane. Je voudrais bien vous aider, mais on ne sait pas grand-chose. On a été désolés d'apprendre la mort de ce pauvre homme.

— C'était le premier séjour de M. Ingersoll chez vous ?

— Je n'ai pas souvenir de l'avoir vu avant.

— Depuis quand travaillez-vous au camping ?

— Depuis sa création. C'est moi le propriétaire. Je vais devoir vous laisser, inspecteur... J'ai des clients.

— Une dernière question, s'il vous plaît ! M. Ingersoll vous a-t-il loué du matériel de pêche durant son séjour ?

— Ouais. Will l'a aidé à choisir une canne et un moulinet. Mais je ne crois pas qu'il ait attrapé beaucoup de poissons.

Jane jeta un coup d'œil à son portable, qui s'était mis à sonner.

— Je vous remercie, monsieur...

— Pattern. Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas.

Ayant raccroché, Jane saisit son portable ; l'appel provenait du laboratoire d'analyse criminelle.

— Rizzoli.

— Bonjour, inspecteur. C'est Erin Volchko. Dieu sait si j'ai vu des trucs bizarres dans ma carrière, mais là, c'est le pompon !

— Euh... Vous me parlez de quoi, là ?

— De l'éclat de métal extrait d'une vertèbre de l'inconnue du toit.

— Ah oui ! Le fragment de lame...

— Eh bien, figurez-vous qu'il ne ressemble à aucun des métaux que j'ai rencontrés jusqu'ici !

Quand Jane entra dans le labo, elle y trouva Frost et Tam en compagnie d'un homme qu'elle ne connaissait pas, un Afro-Américain à la voix douce qu'Erin lui présenta comme le Dr Calvin Napoleon Cherry, du musée Arthur Sackler de Harvard.

— J'ai demandé au Dr Cherry de jeter un coup d'œil à cet échantillon, poursuivit-elle. Si quelqu'un peut nous dire de quoi il s'agit, c'est lui.

— Vous me faites trop d'honneur, protesta-t-il avec un rire gêné.

— Votre nom apparaît dans la moitié des articles consacrés à ce sujet. Je ne crois pas qu'il existe de meilleur expert que vous.

— Quelles fonctions occupez-vous au musée Sackler, docteur ? s'enquit Jane.

— Je suis le conservateur de la collection d'armes. J'ai consacré ma thèse de doctorat à l'analyse métallurgique des lames chinoises et japonaises. Les deux sont très proches, bien que les techniques de fabrication aient divergé il y a plusieurs siècles.

— Vous pensez que cette lame vient d'Asie ?

— J'en suis presque certain.

— Et vous pouvez déterminer son origine à partir d'un simple fragment ?

— Je vais vous montrer les images que j'ai envoyées au Dr Cherry il y a quelques jours, dit Erin en s'asseyant devant son ordinateur. Ce sont des micrographies du fragment.

Des vagues et des volutes grises envahirent l'écran.

— Vous avez là un échantillon d'acier de Damas, expliqua Cherry. On obtient ces motifs – les « veines » de la lame – en pliant et forgeant ensemble différentes couches de métal, certaines souples et d'autres dures. Le nombre de couches donne une indication sur le savoir-faire du forgeron et la solidité de l'épée. En Chine, on appelle l'acier de premier choix *bailian jinggang*, ou « acier forgé cent fois ».

— Pourquoi parlez-vous d'acier de Damas, s'il s'agit d'une arme chinoise ? demanda Frost.

— Pour vous répondre, je vais devoir vous raconter l'histoire des

armes chinoises... Si cela vous intéresse, bien sûr.

— On vous écoute, dit Jane.

Les yeux de Cherry s'illuminèrent.

— Il y a plusieurs milliers d'années, commença-t-il, les Chinois taillaient des lames dans la pierre. Ils sont ensuite passés au bronze, un alliage à la fois malléable et lourd, mais qui présentait des inconvénients pour la fabrication des armes. L'étape suivante a été le fer. En raison de la corrosion, vous avez toutefois moins de chances de découvrir une épée en fer qu'une épée en bronze, bien que celle-ci puisse lui être antérieure de plusieurs siècles.

— Mais ici, il s'agit d'acier, remarqua Tam.

— Connaissez-vous la différence entre le fer et l'acier ?

Tam hésita une seconde avant de répondre :

— Si je me rappelle bien, on obtient le second en ajoutant du carbone au premier.

— Excellent ! approuva Cherry. Beaucoup l'ignorent, y compris parmi mes étudiants de première année à Harvard. C'est sous la dynastie Han, il y a environ deux mille ans, que les forgerons ont appris à produire des bandes et des feuilles d'acier. Cette technique, originaire d'Inde, s'est peu à peu propagée à la Chine entière et au Moyen-Orient. D'où l'appellation « acier de Damas ».

— Alors même que Damas n'en était pas à l'origine ?

— Oui. Mais les bonnes idées sont vouées à se répandre. Une fois parvenue en Chine, la technique de fabrication s'est rapidement améliorée jusqu'à devenir un art. Chaque nouveau conflit entraîne une évolution des armes : quand les Mongols ont envahi la Chine, sous la dynastie Song, ils y ont introduit l'usage du sabre, dont on trouve ensuite la trace dans la forme recourbée de l'épée chinoise. Cette arme, appelée dao, permettait aux cavaliers de tailler leurs ennemis en pièces du haut de leur monture. Leurs lames tranchaient comme des rasoirs ; je vous laisse imaginer le carnage... Les champs de bataille devaient être jonchés de têtes et de membres coupés.

Le ton suave du Dr Cherry jurait de manière grotesque avec l'horreur du tableau qu'il leur dépeignait. Jane n'eut aucun mal à se représenter la scène. Elle ne se rappelait que trop le sifflement de la lame dans la nuit, le sang chaud giclant sur son visage...

— Il fallait être dingue pour s'engager dans l'armée, dit Frost.

— Vous n'aviez pas toujours le choix, observa Cherry. L'histoire de

la Chine ancienne est une succession presque ininterrompue de conflits, que ce soit entre seigneurs de la guerre, contre l'envahisseur mongol ou contre les pirates...

— Des pirates ? En Chine ?

— Oui. Sous la dynastie Ming, des pirates japonais ont semé la terreur le long des côtes chinoises jusqu'à ce qu'un général héroïque, Qi Jiguang, les mette en fuite.

— Je connais ce nom, intervint Tam. Ma grand-mère disait qu'il avait coupé les têtes de cinq mille pirates. Elle me racontait ses exploits pour m'endormir.

— Dire que moi, je n'avais droit qu'à *Blanche-Neige et les sept nains* ! soupira Jane.

— Les troupes d'élite du général Qi étaient réputées pour leur sens tactique, reprit Cherry. Et leur arme favorite était le dao, l'épée chinoise. Quand je pense que ce fragment provient de l'une d'elles... C'est stupéfiant !

— Comment pouvez-vous en être sûr, au vu de la taille de l'échantillon ? Il ne pourrait pas s'agir d'une épée de samouraï ?

— En effet, les Japonais se sont inspirés des Chinois pour forger leurs armes.

— En plus, il est facile de se procurer une épée de samouraï, remarqua Tam. On en trouve dans les armureries spécialisées.

— Ça m'étonnerait que ces boutiques vendent des épées telles que celle-ci.

— Qu'a-t-elle de si spécial ?

— Son âge, si on se fonde sur la datation au carbone 14.

— Je croyais que cette méthode ne s'appliquait qu'aux matières organiques ? s'étonna Jane.

— La technique traditionnelle pour produire de l'acier consistait à faire fondre du minerai de fer qu'on mélangeait ensuite à du carbone. Et ce carbone, d'où le tirait-on ? Je vous le donne en mille : du charbon de bois...

— Et le bois est une matière organique, acheva Tam.

— Exactement ! acquiesça Erin. Nous avons extrait le carbone de l'échantillon par combustion en tube scellé afin de l'analyser...

— Vous avez détruit le fragment ?!

— Malheureusement, oui. C'était le seul moyen d'obtenir une estimation précise.

— Et là, nous avons eu une surprise de taille, poursuivit Cherry avec une note d'excitation dans la voix.

— C'est-à-dire ?

— L'acier que vous voyez là a été forgé sous la dynastie Ming, plus précisément entre 1540 et 1590... L'époque du général Qi ! Une arme d'une telle perfection a très bien pu appartenir à l'un des guerriers d'élite qui composaient son armée légendaire. Peut-être même a-t-elle tranché des têtes de pirates !

— Cette arme serait toujours utilisable, après plus de quatre cents ans ?

— On peut conserver très longtemps une épée, mais cela nécessite des soins particuliers, surtout si elle a réellement combattu sur les champs de bataille. Le sang corrode l'acier, de même qu'une exposition prolongée à l'air libre. Le simple fait de la nettoyer et de la polir érode le métal et en abîme le fil. Ceci explique peut-être que l'arme du crime se soit ébréchée, achevant ainsi sa longue carrière d'instrument de mort. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour pouvoir l'examiner ! soupira Cherry. Un dao de l'époque du général Qi ! Une telle épée n'aurait pas de prix, à supposer qu'on puisse la retrouver...

Cherry s'interrompit, considérant Frost d'un air perplexe.

— Vous vous sentez bien, inspecteur ? Vous êtes tout pâle.

— Je sais où est cette épée, souffla Frost.

Les inspecteurs Rizzoli et Frost ont de nouveau envahi mon studio. Cette fois, ils sont accompagnés d'un homme noir très élégant, dont la voix douce et les manières timides m'indiquent qu'il n'appartient pas à la police. Surpris par cette intrusion, mes élèves interrompent net leur entraînement tandis que Bella vient se planter près de moi et toise les visiteurs du haut de son mètre soixante-cinq. Je lui lance un regard dont elle comprend aussitôt la signification : *Repos ! Laisse-moi faire*. Toutefois elle demeure à mes côtés avec une expression butée.

L'inspecteur Rizzoli prend les commandes de la conversation, bardée d'autorité comme d'une armure.

— Il paraît que vous possédez une épée ancienne, madame Fang. Je vous prie de bien vouloir nous la remettre sur-le-champ.

Sous mon regard accusateur, l'inspecteur Frost paraît se décomposer. Le soir où nous avons dîné ensemble, comme il m'était sympathique, je lui ai raconté l'histoire de Zheng Yi et l'ai même autorisé à la tenir. Sa bienveillance d'alors s'efface derrière un masque figé. Il reste avant tout un policier, et ce constat détruit toute possibilité d'amitié entre nous.

— Au cas où vous refuseriez, reprend Rizzoli, sachez que nous avons un mandat de perquisition.

— En admettant que je vous donne mon épée, qu'allez-vous en faire ?

— L'examiner.

— Pourquoi ?

— Pour déterminer si elle a servi à commettre un meurtre.

— Qu'est-ce qui me garantit que vous me la rendrez intacte ?

— Madame Fang, nous ne sommes pas là pour négocier. Où est l'épée ?

Bella fait un pas en avant.

— Vous n'avez pas le droit de la confisquer ! proteste-t-elle d'une voix vibrante de colère.

— Si, la loi nous y autorise.

— Zheng Yi est dans ma famille depuis des générations, dis-je. Je

ne m'en suis jamais séparée.

— Qui est Zheng Yi ? demande l'inspecteur Rizzoli, perplexe.

— C'est le nom qu'a reçu l'épée à sa création. Il signifie « justice ».

— Votre épée porte un nom ?

— Qu'y a-t-il d'étonnant à ça ? Vous-mêmes, en Occident, n'avez-vous pas une légende à propos d'une épée appelée Excalibur ?

— Madame Fang, intervient l'homme noir d'un ton respectueux, croyez-moi, votre épée ne sera pas abîmée. Je connais sa valeur et promets de la traiter avec le plus grand soin.

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— Parce que c'est mon travail de protéger et préserver ce genre d'armes. Je suis le docteur Calvin Cherry, du musée Arthur Sackler, et j'ai étudié quantité d'épées anciennes. Je connais leur histoire, et les batailles qu'elles ont livrées.

Il incline la tête, un geste d'humilité qui m'impressionne favorablement, avant d'achever :

— Je serais très honoré que vous m'autorisiez à voir Zheng Yi.

Ses yeux bruns expriment une sincérité qui me surprend. Il a prononcé le nom de l'épée avec un accent parfait ; il parle donc le mandarin. Plus important encore, il sait qu'une arme telle que Zheng Yi mérite le respect pour le talent de son créateur et les siècles qu'elle a traversés.

— Venez avec moi, dis-je. Bella, je te confie les élèves.

Je conduis les visiteurs dans la pièce voisine et referme la porte derrière eux. Puis je sors une clé de ma poche et j'ouvre le placard, révélant un paquet enveloppé de soie rouge sur l'étagère. Je le saisis à deux mains et le tends au Dr Cherry, qui le prend avec une révérence et le pose délicatement sur mon bureau. Sous les regards attentifs des deux policiers, il déballe l'épée et examine son fourreau en bois laqué incrusté de bronze. La poignée, également en bois laqué, est recouverte de peau de raie tachetée de vert. Quand il tire l'épée de son fourreau, la lame émet une plainte mélodieuse qui fait courir un frisson sur ma peau.

— *Liuye dao*, murmure-t-il.

Je hoche la tête.

— Oui, un sabre feuille de saule.

— Et vous dites que cette arme vous vient de votre famille ?

— Elle m'a été transmise par ma mère, qui l'avait reçue de sa

propre mère.

— Elle remonte à combien de générations ?

— Jusqu'à la générale Washi.

Le Dr Cherry lève vers moi un regard stupéfait.

— Vraiment ?

— Washi était mon ancêtre directe.

— De qui parlez-vous ? s'enquiert Rizzoli.

— D'un personnage historique qui devrait vous intéresser, lui répond Cherry. La générale Washi était une maîtresse de dao réputée pour sa technique de combat, une épée dans chaque main. Sous la dynastie Ming, elle commandait une armée de plusieurs milliers d'hommes, qui s'est illustrée contre les pirates japonais dont je vous ai parlé. Et vous seriez, madame Fang, sa descendante ?

J'incline la tête et lui souris.

— Je constate avec plaisir que son nom vous est familier, dis-je.

— C'est incroyable ! Quand je pense que...

— Et l'épée ? l'interrompt l'inspecteur Rizzoli. Que pouvez-vous nous dire à son sujet ?

— Euh... Oui, bien sûr.

Le Dr Cherry chausse une paire de lunettes et cligne les yeux dans un effort de concentration.

— Cette lame présente la courbure distinctive d'un dao feuille de saule – un type de sabre très ancien. Celui-ci paraît un peu plus court que la normale, sans doute parce qu'il a été conçu pour une femme. Ces gouttières destinées à alléger la lame sont également spécifiques. Regardez un peu ces gravures ! Elles sont tellement nettes qu'on jurerait qu'elles datent d'hier. Et la poignée ! On pourrait la croire d'origine, si cette arme n'avait pas au moins cinq...

Soudain je le vois plisser le front au-dessus de ses lunettes. Il approche le dao de son visage pour scruter le tranchant de la lame, teste la souplesse de celle-ci et sort une loupe afin d'étudier ses gravures.

Son examen terminé, il dirige vers moi un regard où se lit la déception, presque la tristesse. D'un geste vif, il glisse l'épée dans son fourreau et me la tend en disant :

— Madame Fang, je vous remercie de m'avoir autorisé à voir Zheng Yi.

— Vous en avez terminé avec elle ?

— Nous n’aurons pas besoin de vous l’emprunter, en définitive.

— Docteur ! proteste l’inspecteur Rizzoli. Il faut que le labo l’examine...

— Croyez-moi, ce n’est pas l’arme que vous cherchez.

Rizzoli se tourne vers Frost :

— C’est l’épée que tu as vue ?

Frost regarde tour à tour l’épée et mon visage, puis il rougit violemment, réalisant qu’il a peut-être commis une erreur.

Rizzoli insiste :

— Alors ?

— Je n’en sais rien. Je l’ai à peine aperçue...

— Inspecteur Frost, dis-je d’un ton glacial, la prochaine fois que vous me rendrez visite, j’espère que vous aurez la correction de me dire ce que vous attendez réellement de moi.

J’ai dû toucher un point sensible, car je le vois tressaillir.

Rizzoli soupire.

— Madame Fang, en dépit de ce qu’a pu dire le Dr Cherry, nous avons besoin de votre épée pour des examens plus poussés.

Elle attend que j’obtempère, ce que je finis par faire.

— Je compte sur vous pour me la rendre intacte, dis-je en déposant le fourreau sur ses mains ouvertes.

Au moment de sortir, Frost me lance un regard plein de remords, mais le dédain que je lui oppose décourage toute tentative de conciliation, et il s’éloigne la tête basse.

— Sifu ? murmure Bella en pénétrant dans le bureau.

Dans la pièce voisine, les élèves poursuivent l’entraînement avec des grognements sourds. Elle referme la porte ; nous échangeons un sourire satisfait.

La partie d’échecs se poursuit : nous avons toujours un coup d’avance sur la police.

Jane attendit qu'ils aient rejoint leurs voitures pour affronter le Dr Cherry.

— Comment pouvez-vous affirmer que ce n'est pas l'arme du crime ?

— Si vous ne me croyez pas, apportez-la au labo et faites-la examiner.

— On était sur la piste d'une épée chinoise ancienne... C'en est bien une ?

— Ce n'est pas l'arme que vous recherchez. Certes, la lame est ébréchée, mais les gravures et les sillons sont trop nets. Et jamais une poignée en bois de l'époque Ming n'aurait traversé les siècles dans un tel état de conservation.

— Vous voulez dire qu'elle n'est pas si vieille que ça ?

— C'est une excellente reproduction, mais je lui donnerais tout au plus soixante-quinze ans.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Parce que cette femme est convaincue de son ancienneté. Elle croit sincèrement qu'elle a appartenu à ses ancêtres. Je n'ai pas eu le cœur de la désillusionner.

Tout en parlant, il avait dirigé son regard vers le paifang à l'entrée de Chinatown. C'était la fin de l'après-midi, et les visiteurs affluaient vers le quartier pour flâner le long des rues étroites et étudier les menus à la devanture des restaurants.

— Dans mon travail, je suis amené à expertiser des souvenirs de famille – vases, tableaux, instruments de musique. Souvent, une légende entoure ces objets. Les propriétaires sont toujours déçus d'apprendre que ce qu'ils prenaient pour un trésor n'est qu'une reproduction dénuée de valeur. Cette découverte les force à remettre en question tout ce qu'on leur a raconté dans leur enfance. Ils s'étaient imaginé que leur famille avait une histoire exceptionnelle – pour preuve la bague de leur grand-mère ou le violon de leur grand-père. A quoi bon briser leurs illusions ? La vérité, c'est que la plupart d'entre nous sommes tristement banals et que les reliques du passé auxquelles

nous accordons tant de prix sont rarement authentiques.

— Mme Fang croit descendre de la générale Washi, intervint Frost. Vous pensez que ce n'est qu'une légende ?

— C'est ce que ses parents lui ont raconté, et ils lui ont donné cette épée pour le prouver.

— Donc, c'est faux ?

— Tout est possible, inspecteur. Vous-même, vous pourriez très bien descendre du roi Arthur ou de Guillaume le Conquérant... Si ça vous aide à vivre, autant y croire. Les mythologies familiales importent beaucoup plus que la vérité ; elles nous permettent de supporter l'insignifiance de nos existences.

Jane eut un rire bref.

— La seule légende qui se transmettait dans ma famille, c'était celle de l'oncle Lou et de la quantité phénoménale de bière qu'il sifflait dans une soirée.

— Je suis certain qu'on vous a raconté des tas d'autres histoires, affirma Cherry.

— Je me rappelle aussi avoir entendu dire que mon arrière-grand-mère avait filé une intoxication alimentaire à tous les invités d'un mariage...

Cherry sourit.

— Je voulais parler des héros. Il doit en exister au moins un dans votre famille, inspecteur. Si vous y réfléchissez, vous verrez que ces héros ont contribué à forger l'image que vous avez de vous-même.

Jane se livra à cet exercice tandis qu'elle roulait en direction de son domicile. Parmi les premiers « héros » qui lui vinrent à l'esprit, il y avait un cousin qui, voulant démontrer que le père Noël s'introduisait réellement dans les maisons par la cheminée, était resté coincé dans le conduit de celle de sa mère. Et un oncle qui avait perdu trois doigts en tentant d'égayer une soirée de la Saint-Sylvestre avec des feux d'artifice de fabrication artisanale. On avait aussi célébré les mérites d'une grand-tante missionnaire en Afrique, et d'une autre qui avait élevé seule huit enfants dans l'Italie en guerre. Ces deux femmes pouvaient être qualifiées d'« héroïnes », sur le mode mineur. Rien à voir avec l'ancêtre légendaire d'Iris Fang, qui commandait une armée et combattait avec deux sabres. La générale Washi paraissait aussi peu réelle que Sun Wukong, le Roi des singes, protecteur des innocents, pourfendeur de démons et de monstres aquatiques. Mme Fang vivait

dans un monde de contes de fées, un monde dans lequel une veuve solitaire pouvait se prétendre experte en arts martiaux et issue d'une longue lignée de guerrières. Qui aurait pu lui reprocher de s'être enfermée dans ce monde de fiction ? La vie lui avait ôté son mari et sa fille, la leucémie était en train de la tuer. Comment n'aurait-elle pas rêvé de gloire et de batailles, seule dans sa petite maison sinistre ? Jane songea qu'elle en aurait certainement fait autant à sa place.

Elle venait de s'arrêter à un feu rouge quand son portable sonna. Elle prit l'appel sans même jeter un coup d'œil au numéro qui s'affichait sur l'écran.

— Bon Dieu, Jane ! hurla son frère Frankie dans son oreille. Pourquoi tu ne m'as rien dit ? On ne peut pas laisser faire ça !

— J'imagine que ce sont les fiançailles de maman qui te mettent dans cet état ? soupira Jane.

— Oui, ça t'étonne ? C'est Mike qui m'a appris la nouvelle.

— Je voulais t'appeler, mais j'ai été très occupée ces derniers jours.

— Elle ne peut pas épouser ce type ! Tu dois l'en empêcher.

— Ah oui ? Explique-moi comment.

— Bon sang, elle est toujours mariée !

— A un type qui l'a abandonnée pour une bimbo.

— Je te défends de parler de papa comme ça !

— N'empêche, c'est la vérité.

— C'est le démon de midi, voilà tout. Ça finira par lui passer et il rentrera à la maison, la queue entre les jambes.

— Va raconter ça à maman...

— Putain, Jane ! A t'entendre, on dirait que ça t'est égal. Il s'agit de la famille ! On devrait se serrer les coudes. Et d'abord, qu'est-ce qu'on sait sur ce Korsak, hein ?

— On sait que c'est un type bien, et ça suffit.

— Comment ça, « bien » ?

— Un honnête homme, et un bon flic.

Jane s'interrompt, songeant à ses propres réticences à l'idée d'avoir Korsak comme beau-père. Il n'en avait pas moins bon cœur, et on pouvait compter sur lui. Leur mère aurait pu tomber plus mal.

Frankie revint à la charge :

— Ça ne te fait rien de savoir qu'il baise maman ?

— Et toi, ça ne te dérange pas que papa couche avec sa bimbo ?

— Pour un homme, c'est différent...

Cette remarque sexiste acheva d'exaspérer Jane.

— Parce que maman, elle, n'a pas droit au plaisir ?

— Enfin, c'est notre mère !

Le feu passa au vert. Jane s'engagea dans le carrefour.

— Maman n'est pas encore morte, tu sais, reprit-elle. Elle est drôle, plutôt pas mal pour son âge, et elle mérite une deuxième chance. Tu devrais plutôt avoir une conversation avec papa. Si elle s'est mise avec Korsak, au départ, c'est à cause de lui.

— T'as raison, je vais lui parler. Il serait temps qu'il reprenne le contrôle de la situation.

Frankie raccrocha, laissant Jane abasourdie. *Le contrôle de la situation ?* C'était justement l'absence de contrôle de leur père sur ses instincts qui les avait conduits là !

Elle jeta le téléphone sur le siège du passager, se demandant avec inquiétude comment leur père allait réagir à la nouvelle. Une cause de souci supplémentaire, quand elle avait déjà l'impression de jongler avec dix balles à la fois...

Le portable sonna de nouveau.

Jane pila le long du trottoir.

— Ecoute, Frankie, je n'ai pas le temps de...

— Pardon de vous décevoir, mais ce n'est pas Frankie. Dites, Rizzoli, j'en ai ras-le-bol d'être emmerdé à cause du Red Phoenix. Alors vous allez me faire le plaisir de mettre un terme à ces conneries, vu ?

Jane avait immédiatement reconnu la voix rocailleuse de Kevin Donohue et son langage fleuri.

— J'ignore de quoi vous parlez, monsieur Donohue.

— J'en ai trouvé une autre cet après-midi, coincée sous un essuie-glace de ma voiture. Ces enfoirés ont eu le culot de toucher à ma bagnole !

— Vous avez trouvé quoi ?

— Une copie de l'avis de décès de Joey. *Il aimait le basket et le tir sur cible. Ses obsèques seront célébrées*, blablabla. Et il y avait un message écrit au dos.

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— *Vous êtes le prochain sur sa liste.*

— Vous croyez que c'est sérieux ?

— Deux personnes se sont déjà fait raccourcir par un foutu singe,

et vous voudriez que je prenne la chose à la rigolade ?

— De quel « singe » parlez-vous ? demanda Jane d'un ton égal.

— Je ne suis pas censé être au courant, c'est ça ?

— En effet. Cet élément de l'enquête n'a pas été communiqué au public.

— Je ne suis pas le « public », compris ? Je suis un contribuable qui a reçu une menace de mort !

Ainsi, Donohue avait des informateurs à l'intérieur de la police de Boston... En soi, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'un homme aussi puissant ait des yeux et des oreilles au sein des institutions les mieux gardées.

— Contentez-vous de faire votre boulot, inspecteur, reprit Donohue. Dois-je vous rappeler que vous êtes payée pour protéger les citoyens ?

Même les ordures dans ton genre, hélas, songea Jane.

Elle resta polie, cependant.

— Il faudrait que je voie le billet que vous avez trouvé, dit-elle. Où êtes-vous en ce moment ?

— Dans mes entrepôts de Jeffries Point. Je n'ai pas l'intention de m'y éterniser, alors je vous prierai de vous magner.

La nuit était tombée quand Jane franchit les grilles des entrepôts de Donohue et se gara entre une BMW et une Mercedes gris métallisé. Les mafieux semblaient apprécier les grosses berlines importées. Comme elle descendait de voiture, elle entendit rugir les moteurs d'un avion qui décollait de l'aéroport Logan tout proche. Elle le regarda s'élever et filer vers le sud, la tête pleine d'images de plages paradisiaques et de cocktails sirotés à l'ombre des palmiers. Quel bonheur ç'aurait été de prendre des vacances au soleil, sans meurtres ni bains de sang !

— Inspecteur Rizzoli !

Elle se retourna et reconnut un des gardes du corps de Donohue, Sean.

— Le patron vous attend, lui dit-il. Mais d'abord, vous allez devoir me donner ça, ajouta-t-il en désignant son holster.

— M. Donohue ne voyait pas d'inconvénient à ce que je le garde, l'autre jour, répliqua Jane.

— Aujourd'hui, il est un peu nerveux. A cause de ce message, sur son pare-brise.

— Je ne confie pas mon arme à n'importe qui, répliqua Jane en tournant les talons. Si c'est comme ça, dites à M. Donohue que je serai ravie de le recevoir au quartier général de la police.

— C'est bon, soupira Sean. Mais autant que vous le sachiez : je ne vous quitterai pas une seconde des yeux.

— Si ça vous amuse...

Jane regretta de ne pas s'être équipée d'une veste chaude. Le froid à l'intérieur de l'immense caverne était si intense que son haleine tourbillonnait devant son visage. Sean lui fit franchir un rideau en lamelles de plastique donnant sur une zone réfrigérée. D'énormes quartiers de bœuf pendaient à des crochets, formant une véritable forêt de cadavres. Jane se prit à redouter que l'odeur de sang et de chair morte qui flottait dans l'air glacé n'imprègne ses vêtements et ses cheveux.

Ils se frayèrent un chemin jusqu'au bureau qui occupait le fond du

bâtiment. A peine Sean eut-il frappé que la porte s'ouvrit, et le second garde du corps fit signe à Jane d'entrer. La porte se referma avec un bruit mat. Malgré la présence des deux gorilles armés, malgré les allures de bunker de la pièce dépourvue de fenêtres, l'hôte de Jane semblait particulièrement tendu. Tel était le destin des rois du crime, condamnés à la paranoïa et à vivre dans la crainte de perdre le pouvoir qu'ils avaient amassé.

Assis derrière son bureau, Kevin Donohue paraissait encore plus bouffi que lors de leur précédente entrevue. Il serrait une pochette zippée entre ses doigts boudinés.

— Voici le message en question, dit-il en tendant la pochette à Jane. Malheureusement, mes brillants associés ici présents ont laissé traîner leurs pattes dessus avant de me le montrer.

— On n'a jamais retrouvé d'empreintes sur les précédents, lui rappela Jane. Leur auteur est très prudent.

La face photocopiée de la feuille reproduisait l'avis de décès de Joey Gilmore, paru dix-neuf ans plus tôt dans la rubrique nécrologique du *Boston Globe*. Jane la retourna et lut le texte écrit au dos en lettres majuscules : *Vous êtes le prochain sur sa liste*.

— « *Sa liste* », cita-t-elle. De qui est-il question, à votre avis ?

— Vous êtes débile ou quoi ? A cette chose qui rôde en ville avec une épée et joue les justiciers.

— Et pourquoi ce justicier en aurait-il après vous ? Vous avez quelque chose à vous reprocher ?

— Même si je n'ai rien à me reprocher, je sais reconnaître une menace. J'en ai assez reçu dans ma vie !

— J'ignorais que le négoce de la viande en gros était une activité aussi dangereuse...

Donohue la fixa de ses yeux pâles.

— Vous êtes trop maligne pour jouer les idiotes, marmonna-t-il.

— Mais pas assez pour deviner ce que vous attendez de moi.

— Je vous l'ai dit au téléphone. Je veux que ces conneries cessent avant que le sang ne coule.

— Vous voulez parler du vôtre, j'imagine ? Mais il me semble que vous avez déjà toute la protection dont vous pouvez rêver, lâcha Jane en désignant les deux gardes du corps.

— Pas contre ce... cette chose.

— Cette « chose » ?

L'impatience se peignit sur le visage rougeaud de Donohue.

— On raconte qu'elle a débité deux tueurs pros en tranches avant de s'évanouir sans laisser de traces.

— Ces tueurs, ils travaillaient pour vous ?

— Je vous ai déjà dit que non !

— Vous avez une idée de qui a pu les engager ?

— Non. Mais je sais en revanche par mes informateurs qu'on avait collé un contrat sur la tête de cet ex-flic, il y a quelques semaines.

— Un contrat sur l'inspecteur Ingersoll ?

Donohue acquiesça, faisant trembler son triple menton.

— A compter de ce jour, c'était un homme mort. Il faut croire qu'il gênait sérieusement quelqu'un.

— Ingersoll était à la retraite.

— Mais il posait beaucoup de questions.

— Sur des jeunes filles, monsieur Donohue... Des jeunes filles victimes d'enlèvement. Un sujet gênant pour vous, non ?

— Pour moi ? Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Donohue se carra dans son fauteuil, lequel gémit sous son poids.

— La prostitution de mineures, ça ne vous évoque rien ?

— Vous avez des preuves ?

— En définitive, je devrais peut-être laisser le singe faire son boulot...

— Il se trompe de cible ! Je n'étais pour rien dans la tuerie du Red Phoenix. Je ne vais pas vous mentir, je n'ai pas versé de larmes sur ce sale petit cafard de Joey. Mais ce n'est pas moi qui l'ai fait buter !

— Apparemment, quelqu'un pense le contraire.

— Tout ça, c'est à cause de cette folle de Chinetoque !

— Mme Fang ?

— A mon avis, c'est elle qui a engagé Ingersoll pour découvrir qui avait tué son mari. Il a dû s'approcher trop près de la vérité, et voilà le résultat ! Si vous trouvez les Irlandais coriaces, attendez de voir de quoi sont capables les Chinois. Ils ont des types qui traversent les murs, ou presque...

— Dans les contes, oui !

— Vous n'avez pas vu ce film, *Ninja Assassin* ? On leur apprend à tuer dès l'enfance !

— Les ninjas sont japonais.

— Chinetoques, Japs, c'est du pareil au même. Vous savez d'où

vient cette Iris Fang ? Je me suis renseigné, moi. Elle a grandi dans un monastère secret des montagnes de Chine, où on entraîne les gosses à devenir des tueurs. A dix ans, ils vous brisent le cou d'un type à mains nues ! Et maintenant, elle est entourée d'élèves qui travaillent pour elle...

— Iris Fang est une veuve parfaitement ordinaire, une femme de cinquante-cinq ans...

Une malade qui entretient des fantasmes de grandeur et se fonde sur une fausse épée ancienne pour affirmer qu'elle descend d'une générale légendaire.

— Veuve, oui. Mais ordinaire, certainement pas !

— Avez-vous des preuves qu'Iris Fang vous menace ?

— C'est à vous d'en trouver ! Moi, je vous donne mon sentiment sur cette histoire. Cette femme me croit responsable de la mort de son mari, alors que, pour une fois, je n'y suis pour rien !

C'est alors qu'une détonation ébranla le bâtiment. Le visage de Donohue se figea, et l'obscurité envahit la pièce.

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ? hurla-t-il.

— Le compteur a disjoncté, constata un des gardes du corps.

— Ça, je le vois ! Il faut rétablir le courant.

— Si j'arrive à mettre la main sur une lampe...

Un bruit de pas rapides au-dessus d'eux les fit taire. Jane leva instinctivement les yeux vers le plafond, le cœur battant, et porta une main moite à son holster.

— Où est situé le disjoncteur ? demanda-t-elle.

— Dans... dans l'entrepôt, répondit un des gardes d'une voix apeurée. Sur le mur du fond... mais je ne vais pas pouvoir le repérer dans le noir. Surtout avec cette chose...

Le bruit de pas avait repris. On aurait dit le crépitement d'une averse sur le toit.

Jane tira sa lampe torche de son sac. Le faisceau tomba sur le visage terrifié et luisant de sueur de Donohue.

— Appelez le 911, ordonna-t-elle.

Donohue saisit le combiné du téléphone sur son bureau et le reposa aussitôt.

— Pas de tonalité !

Jane cueillit son portable à sa ceinture. Aucun signal.

— Les murs sont doublés de plomb, ou quoi ?

— Ils sont blindés pour résister aux balles et aux explosions, expliqua Donohue. Par mesure de sécurité.

— Génial !

— Si vous voulez appeler, il faut sortir.

Sauf que je n'en ai pas plus envie que toi ou que tes deux gorilles.

La température s'élevait rapidement dans la pièce, alimentée à la fois par la chaleur de leurs corps et leur peur.

On ne peut pas rester là éternellement, pensa Jane. Il faut que l'un de nous sorte et appelle des renforts. Et on dirait bien que c'est moi qui vais m'y coller...

— Je passe devant, déclara-t-elle en marchant vers la porte, son pistolet au poing. Vous deux, suivez-moi.

— Minute ! protesta Donohue. Il n'est pas question que mes hommes vous accompagnent.

— J'ai besoin qu'ils me couvrent.

— Je les paye pour qu'ils me protègent, moi ! Ils n'iront nulle part.

Jane fit volte-face et braqua sa lampe sur les yeux de Donohue.

— Dans ce cas, c'est vous trois qui allez sortir. Moi, j'attendrai votre retour ici.

Ayant dit, elle s'assit sur une chaise et éteignit sa lampe.

Plusieurs secondes s'écoulèrent dans l'obscurité. Seule la respiration oppressée de Donohue troublait le silence.

— C'est bon, soupira-t-il enfin. Emmenez Colin. Sean, tu restes ici avec moi.

Jane ignorait si elle pouvait faire confiance à Colin. Il fallait juste espérer qu'il ait assez de cervelle pour ne pas lui tirer dessus par accident. Elle colla l'oreille à la porte, mais celle-ci était trop épaisse pour laisser filtrer le moindre son.

Elle tira le verrou et entrebâilla la porte. Il faisait moins sombre que dans le bureau. Une immense fenêtre aux carreaux dépolis laissait entrer juste assez de lumière pour lui permettre de distinguer les quartiers de viande suspendus aux crochets, semblables à une armée fantôme. Un intrus aurait très bien pu se dissimuler parmi eux, profitant de la pénombre.

Elle balaya rapidement avec sa lampe les rangées de carcasses, le sol en ciment, le brouillard de son haleine. Elle entendait la respiration sifflante de Colin derrière elle. Un homme armé et terrifié constituait la plus dangereuse des escortes. A la moindre alerte, il

risquait de lui coller une balle dans la moelle épinière...

— De quel côté se trouve l'issue la plus proche ? chuchota-t-elle.

— Droit devant vous, à l'autre extrémité de l'entrepôt.

Jane s'avança avec précaution, dirigeant le faisceau de sa torche électrique autour d'elle, à l'affût du moindre reflet ou mouvement. La lampe tremblait dans sa main moite. La mystérieuse créature l'avait épargnée une fois... Mais rien ne disait qu'elle ferait preuve de la même clémence quand elle la verrait en si mauvaise compagnie.

Devant elle, les carcasses se succédaient à perte de vue. Elle s'arrêta net et tendit l'oreille, s'efforçant d'entendre au-delà des battements assourdissants de son cœur.

— Quoi ? murmura Colin.

— Ecoutez...

Un faible craquement, faisant penser à un arbre agité par le vent, bientôt remplacé par un gémissement saccadé. Jane pointa sa lampe vers le plafond. Une des carcasses se balançait d'avant en arrière, comme mue par une main invisible.

— Là ! souffla Colin.

Jane dirigea sa lampe vers la gauche. Une autre carcasse oscillait tel un pendule, entrant et sortant tour à tour du rayon lumineux.

— Derrière nous ! s'écria Colin d'une voix stridente. Non, par là !

Le faisceau de la lampe se mit à sillonner l'espace, révélant des mouvements de tous côtés, tandis qu'un fracas de grincements et de bruits de métal entrechoqué éclatait dans l'obscurité.

— Putain, il est où ? hurla Colin.

Soudain cet idiot fit feu, et un tintement retentit. Il tira de nouveau. Cette fois, la balle s'enfonça dans la viande avec un son mat.

— Arrêtez ! cria Jane. Vous allez nous tuer tous les deux !

Colin obtempéra mais continua à pointer son arme autour de lui avec des gestes saccadés. Sans doute croyait-il apercevoir la créature partout, de même que Jane. Cette tache, là... Était-ce un visage, un reflet dans un œil ? Comment pouvait-elle se déplacer aussi vite et aussi silencieusement ? Jane revit brusquement le Roi des singes tel qu'il était représenté dans son recueil de contes, son bâton dans les mains, sa longue queue ondulant derrière lui comme un serpent... Tout à coup il lui sembla entendre siffler une lame. Elle leva les yeux et crut voir deux yeux féroces briller dans la nuit. Mais non, ce n'était qu'un crochet nu.

Les craquements et les grincements s'estompèrent. Colin et Jane, dos à dos, continuèrent à agiter frénétiquement leur lampe torche, leur arme. Le faisceau lumineux ne détectait aucune présence, et pourtant, la jeune femme ne pouvait se défaire de l'impression qu'on les observait...

— Continuez d'avancer vers la porte, murmura-t-elle à Colin.

— Enfin, c'est quoi ce truc ?

— Je n'en sais rien, mais je n'ai pas envie de m'attarder pour le découvrir.

Jane sentait le souffle chaud de Colin dans son cou. Un pistolet suffit à transformer un lâche en tueur. Mais dans l'obscurité, le lâche perd l'avantage que son arme lui confère sur son adversaire, et sa vraie nature ressort inmanquablement. Ils finirent par atteindre la porte. Une bouffée d'air marin les accueillit dehors, et Jane entendit Colin relâcher son souffle. Dans le ciel, les avions scintillaient comme des étoiles filantes. Jane prit son portable et hésita un instant. Qu'allait-elle dire à ses collègues ? *Il y a eu une panne de courant et on a paniqué... Dans le noir, on entendait des bruits et on s'est imaginé voir des monstres.*

— Il est là ! hurla brusquement Colin.

Jane lui saisit le bras comme il levait son arme pour tirer, et la balle se perdit dans la nuit.

— Qu'est-ce qui vous prend ? protesta Colin. Il est là, je vous dis ! Descendez-le !

Accroupi sur le toit, l'être mystérieux semblait les observer.

— Si vous ne voulez pas vous en charger, c'est moi qui vais le faire ! reprit Colin.

Il leva de nouveau son arme et s'immobilisa.

— Il est passé où ? demanda-t-il, fouillant l'obscurité du regard.

— Il est parti, dit Jane.

Tu m'as sauvé la vie une fois, pensa-t-elle, contemplant le toit vide. Maintenant, nous sommes quittes.

— Donohue est une ordure, déclara Tam. Je propose qu'on laisse la chose s'occuper de lui et de sa bande.

« La chose »... Ils n'avaient pas d'autre mot pour désigner l'apparition sur le toit de l'entrepôt. Aucun d'eux n'avait jamais distingué son visage ni entendu sa voix. A peine l'avaient-ils entrevue avant qu'elle ne se fonde dans la nuit.

Si sa nature demeurerait incertaine, « la chose » avait clairement choisi son camp dans la lutte éternelle entre le bien et le mal. Après avoir éliminé deux tueurs à gages, elle visait à présent Donohue.

Elle m'a épargnée, moi, songea Jane. Mais comment sait-elle que je suis du bon côté ?

— En tout cas, elle est sacrément douée pour éviter les caméras de surveillance, remarqua Frost.

Les trois policiers avaient passé la matinée à visionner les images des caméras publiques du secteur de Jeffries Point, puis enchaînaient avec celles de l'entrepôt. Sur l'écran de l'ordinateur, la voiture de Jane venait de s'engager sur le parking et se gara près de la Mercedes de Donohue.

— Souris, tu es filmée ! plaisanta Frost.

Jane se vit descendre de sa voiture et lever les yeux vers le ciel, comme pour se repérer. Elle réprima une grimace devant ses cheveux en bataille et sa posture avachie. *Tiens-toi droite, rentre le ventre*, se houspilla-t-elle intérieurement.

Le gorille de Donohue, Sean, apparut dans le cadre. Un vif échange l'opposa à Jane à propos de son arme, et l'on vit la jeune femme redresser brusquement les épaules.

— Pourquoi ne nous as-tu pas demandé de t'accompagner ? s'enquit Tam.

— Je devais juste passer récupérer le message.

— Mais les choses ont tourné différemment. Nous n'aurions pas été de trop.

Jane et le garde du corps disparurent à l'intérieur de l'entrepôt et l'image devint statique. On ne détectait aucun mouvement sur le

parking, hormis, de temps à autre, l'éclair des phares d'une voiture passant dans la rue. Frost activa la fonction avance rapide. Dix minutes défilèrent en accéléré, puis l'image vacilla et l'écran s'obscurcit.

— Et voilà ! soupira Frost. Les quatre caméras de l'entrepôt ont cessé d'enregistrer avec la panne de courant.

— Donc, on n'a aucune image de la chose, lâcha Tam.

— Pas avec les caméras de Donohue, en tout cas.

— On aurait pourtant dû la voir avant que les plombs sautent. Elle est invisible ou quoi ?

— Ou alors, elle sait très bien ce qu'elle fait...

Frost afficha à l'écran des vignettes de l'extérieur de l'entrepôt.

— Je me suis rendu sur place tôt ce matin, expliqua-t-il ; j'ai pris ces photos avec mon appareil. Logiquement, les caméras sont placées à proximité des issues. Mais le mur arrière ne comporte aucune ouverture. Il ne fait donc pas l'objet d'une surveillance, pas plus que le toit. Par conséquent, il est relativement facile, même pour un être humain ordinaire, d'échapper aux caméras.

Jane réprima un frisson. Il lui semblait entendre les crochets grincer, voir les carcasses suspendues se balancer dans la pénombre...

— La nuit dernière, j'ai vraiment cru à une créature surnaturelle, murmura-t-elle. Donohue lui-même est mort de trouille...

— Tant mieux, répliqua Tam. Et si cette chose a l'intention de nettoyer la ville de ses malfrats, elle a ma bénédiction !

— Je ne suis pas loin de partager ton avis, avoua Jane. En plus, cette « chose », comme tu dis, m'a sauvé la vie. Mais j'aimerais savoir comment elle a pu pénétrer dans l'entrepôt. Et on ne l'a vue que parce qu'elle l'a bien voulu. Elle s'est attardée assez longtemps sur le toit...

— Pour quelle raison ? s'interrogea Frost.

— Pour nous prouver qu'elle existe ? Ou pour démontrer à Donohue qu'elle pouvait l'atteindre quand elle voulait ?

— Dans ce cas, pourquoi ne l'a-t-elle pas tué ? Jusqu'à preuve du contraire, Donohue est toujours en vie...

— Quoique à moitié mort de trouille, observa Jane. Vous savez quoi ? Je crois que je n'ai plus peur d'elle. Je suis sûre qu'elle a une bonne raison d'agir comme elle le fait. Qu'est-ce que tu sais du wushu ? ajouta-t-elle en se tournant vers Tam.

— Evidemment, il fallait que tu me poses la question à moi !

— Logique : tu as l'air d'en connaître un rayon sur les légendes et les coutumes chinoises.

— Ouais, grâce à ma grand-mère.

— Donohue est persuadé que des ninjas sont à ses trousses. J'ai fait des recherches la nuit dernière, et j'ai appris que les techniques des ninjas provenaient en réalité de Chine. Selon Donohue, ces types sont formés à tuer dès l'enfance, et ils peuvent venir à bout de n'importe quel système de défense.

— Tu sais comme moi que la moitié de ce qu'on raconte à ce sujet relève de la fable.

— Oui, mais quelle moitié ?

— Celle qu'on montre dans *Tigres et Dragons*.

— Il est super, ce film ! protesta Frost.

— Ne me dis pas que tu as cru, ne serait-ce qu'un instant, que des gens pouvaient voler à travers les airs et combattre dans les arbres ? C'est aussi peu réaliste que les histoires de ma grand-mère sur les moines qui marchaient sur l'eau ou les immortels descendus du ciel pour se mêler aux hommes.

— Les mythes ont parfois un fond de vérité, affirma Jane. Il existait des moines guerriers en Chine.

— En effet, concéda Tam. Les moines de Shaolin sont réputés pour leur aptitude au combat depuis qu'ils ont défendu l'empereur lors d'un soulèvement. Mais le wushu leur est bien antérieur. Son origine est si ancienne que nul ne la connaît, et la légende s'est enrichie de détails toujours plus extraordinaires au fil des siècles. On a même prétendu que ses adeptes ne pouvaient être tués... Comme des fantômes !

— Après les événements de la nuit dernière, je ne suis pas loin de le penser...

— Allons donc !

— Tu n'as pas vu ce que j'ai vu.

— Moi aussi, je croirais presque qu'on a affaire à un fantôme, intervint Frost. J'ai visionné les enregistrements de toutes les caméras du secteur et, jusqu'ici, je n'ai même pas aperçu l'ombre de la créature. J'ignore comment elle fait, mais elle se débrouille pour être toujours dans l'angle mort. Cette caméra publique, poursuivit-il en désignant l'écran, est juste en face de l'entrepôt de Donohue. Elle a continué à filmer pendant la panne de courant, et pourtant, la « chose » n'apparaît à aucun moment.

— Si elle est faite de chair et de sang, elle finira par se montrer, dit Jane.

Frost afficha à l'écran l'image vidéo d'une ruelle mal éclairée dont l'extrémité était fermée par un grillage.

— Cette caméra-ci est située à une cinquantaine de mètres, juste avant Summer Street...

Il cliqua sur « play ». Plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'ils distinguent le moindre mouvement.

Jane se leva.

— Bon courage, dit-elle en lui donnant une tape sur l'épaule. Appelle-moi si tu repères quelque chose.

— Ouais...

Elle avait presque atteint la porte quand Frost poussa une exclamation.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en se retournant.

— Quelle rapidité ! C'est incroyable...

Elle se rapprocha de l'écran tandis que Frost revenait en arrière et repassait la séquence.

— Là !

Une silhouette entièrement vêtue de noir venait de surgir de la nuit. Elle s'engagea dans la ruelle et franchit le grillage d'un bond agile. Quand elle se redressa de toute sa taille, Frost fit un arrêt sur image. Si on ne distinguait rien de son visage, sa silhouette et la courbe de ses hanches ne laissaient aucun doute sur son sexe.

— Une femme ! murmura Frost.

Bella Li entra d'un pas décidé dans le QG de la police de Boston. Elle était vêtue d'un jean taille basse et chaussée de bottes montantes. Avant de franchir le portique de sécurité, elle se dépouilla de sa veste en cuir avec tout l'art d'une strip-teaseuse, dévoilant un tee-shirt moulant sous lequel elle ne portait pas de soutien-gorge. Adressant un sourire insolent aux flics qui la mataient la bouche grande ouverte, elle s'avança vers Jane qui l'attendait au-delà du portique.

— J'ignorais que j'allais devoir me soumettre à une inspection, dit-elle.

— Tout le monde y a droit, même le maire, répliqua Jane. Venez, on va monter.

En appui sur une hanche, sa veste négligemment jetée sur l'épaule, Bella ne prononça pas un mot dans l'ascenseur. Ses cheveux courts se dressaient sur son crâne comme la fourrure d'un chat en colère. Jane, qui l'avait vue s'entraîner dans le studio d'Iris Fang, savait que la jeune femme l'aurait probablement dominée dans un combat à mains nues. Quoique pas très grande, elle était tout en muscles et aussi agile qu'une panthère... Autant que la créature qu'elle avait aperçue sur le toit de l'entrepôt et qui lui avait sauvé la vie dans la ruelle ?

— Installez-vous, dit-elle en l'introduisant dans la salle d'interrogatoire. Je vais prévenir l'inspecteur Frost de votre arrivée.

Jane rejoignit son coéquipier dans la pièce contiguë, où il observait Bella à travers une glace sans tain. Appuyée au dossier de sa chaise, ses bottes calées sur le dessus de la table, la jeune femme fixait le plafond d'un air de profond ennui.

— Elle a dit quoi que ce soit d'intéressant pendant que vous montiez ? s'enquit Frost.

Jane secoua la tête.

— Elle n'a même pas demandé pourquoi on l'avait convoquée.

— A ton avis, elle sait qu'on est au courant ?

— Je crois qu'elle essaie de nous montrer qu'elle s'en fiche.

Soudain Bella se tourna vers la glace et haussa les sourcils. *Est-ce qu'on pourrait en finir ?* semblait-elle leur dire.

— C'est bon, soupira Jane. Allons l'asticoter.

Bella ôta ses pieds de la table à leur entrée, mais resta avachie sur sa chaise, les bras croisés sur la poitrine. Elle répondit aux questions de Jane d'un ton monocorde. Nom ? Bella Li. Date de naissance ? Le 18 mai. Profession ? Instructrice en arts martiaux.

La question suivante de Jane fit toutefois tressauter un muscle de son avant-bras.

— Où étiez-vous hier soir, entre 18 et 21 heures ?

Bella haussa les épaules.

— Chez moi.

— Seule ?

— En quoi ça vous intéresse ?

— C'est pour savoir si quelqu'un peut confirmer vos dires.

— Ma vie privée ne regarde que moi.

— Donc, il y avait quelqu'un avec vous, intervint Frost. Comment s'appelle-t-il ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je m'intéresse aux hommes ?
rétorqua Bella en adressant un sourire provocant à Jane.

— Je vois, soupira celle-ci. Comment s'appelle-t-elle, alors ?

Bella fit mine d'examiner ses ongles avant de répondre :

— Il n'y avait personne avec moi.

— Vous auriez pu commencer par là...

— Et vous, vous auriez pu commencer par me dire ce que vous me voulez.

— Donc, vous étiez seule à votre domicile. Vous êtes-vous absentée à un moment ou à un autre ?

— Je ne me rappelle pas.

— Si on vous montre une photo, ça va peut-être vous rafraîchir la mémoire ?

— Quelle photo ?

— Une image enregistrée par une caméra de surveillance à Jeffries Point. Vous êtes très douée pour éviter les caméras, mademoiselle Li. Malheureusement, celle-ci vous a échappé...

Bella resta sans voix. Pourtant son visage ne trahit aucune émotion ; ses yeux demeurèrent aussi tranquilles que deux étangs dans la forêt.

— Nous vous avons identifiée sur la vidéo, prétendit Jane.

Elle se pencha vers la jeune femme et vit ses pupilles se contracter. Derrière le calme apparent de Bella, tous ses sens étaient en alerte.

— Nous savons que vous vous êtes rendue à l'entrepôt de Donohue, poursuivit Jane. Ce qu'on aimerait savoir, c'est pourquoi ?

La jeune femme éclata d'un rire cinglant, ce qui, au vu de sa situation présente, réclamait un certain culot.

— Ça, c'est à vous de me le dire, répliqua-t-elle. Vous avez l'air tellement bien renseignés...

— Vous vouliez faire peur à Donohue. D'abord, vous avez placé un message menaçant sur le pare-brise de sa voiture, puis vous vous êtes introduite dans son entrepôt après avoir neutralisé le système de sécurité et la ligne téléphonique.

— Oh ! Et j'ai fait ça toute seule ?

— Oui, grâce à votre maîtrise des arts martiaux. Vous avez été formée dans une des meilleures écoles au monde, à Taïwan. J'ai ici la liste de vos déplacements à l'étranger au cours des cinq dernières années, ajouta Jane en abattant un dossier sur la table.

Bella releva vivement la tête.

— Vous avez enquêté sur moi ?

— On dirait que oui.

Bella ouvrit la chemise et feuilleta son contenu en affectant l'indifférence.

— En effet, j'ai voyagé à l'étranger. En tant que citoyenne américaine, je suis libre de mes déplacements, non ?

— Je ne connais pas beaucoup de citoyens américains qui ont passé presque cinq années à étudier le wushu dans un monastère chinois...

— Chacun ses goûts.

— Le plus intrigant, c'est que votre formation a été financée par Mme Fang. Elle ne roule pas sur l'or, et pourtant, c'est elle qui a payé vos billets d'avion et vos frais de séjour. Pourquoi ?

— Elle avait décelé mon potentiel.

— Comment l'avez-vous connue ?

— J'avais dix-sept ans et je vivais plus ou moins dans la rue. Elle m'a prise sous son aile, parce que je lui rappelais sa fille.

— Une fille de substitution... C'est le rôle que vous jouez auprès d'elle ?

— J'enseigne les arts martiaux à son studio. Et nous partageons la même philosophie.

— C'est-à-dire ?

Bella planta ses yeux dans ceux de Jane avant de répondre :

— Nous pensons que la justice relève de la responsabilité de chacun.

— La justice ou la vengeance ?

— Certains vous diront que ce sont deux mots différents pour désigner la même réalité.

Jane observait intensément Bella, lui cherchant une ressemblance avec la créature qu'elle avait aperçue la veille sur le toit de l'entrepôt. Si elle était bien faite de chair et de sang, elle n'avait rien d'une jeune femme ordinaire : une sauvagerie animale émanait d'elle, qui lui donna la chair de poule.

Frost rompit le silence :

— Mademoiselle Li, il est temps de nous dire la vérité, vous ne croyez pas ?

— Quelle vérité ?

— Sur les raisons qui ont poussé Mme Fang à vous choisir comme élève.

— Elle aurait pu choisir n'importe qui.

— Mais elle ne l'a pas fait. Elle s'est rendue à San Francisco pour y chercher une jeune fille de dix-sept ans qui venait de perdre sa mère... Une jeune fille qui s'était enfuie d'un foyer d'accueil pour vivre dans la rue. Qu'aviez-vous de si spécial à ses yeux ?

— Nous nous sommes procuré votre dossier scolaire en Californie, reprit Jane comme Bella gardait le silence. Il ne mentionne pas le statut d'immigrante de votre mère.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Ma mère est morte !

— Elle était une clandestine.

— Prouvez-le !

— Et vous, Bella ?

— J'ai un passeport américain.

— Qui indique que vous êtes née dans l'Etat du Massachusetts. Six ans plus tard, on vous retrouve scolarisée en Californie, où votre mère travaille dans un hôtel sous un faux numéro de Sécurité sociale. Qu'est-ce qui a pu l'inciter à partir là-bas ?

Jane se pencha vers la jeune femme, assez près pour voir son reflet dans ses yeux insondables.

— Je pense savoir qui vous êtes, lui dit-elle. Je ne peux pas encore le prouver, mais faites-moi confiance, j'y arriverai. Montre-lui le mandat, lança-t-elle à Frost.

Bella se raidit.

— Un mandat ?

— Qui nous autorise à pénétrer chez vous. L'inspecteur Tam se trouve déjà sur place avec une équipe de perquisition.

— Qu'est-ce que vous espérez découvrir ?

— Des éléments qui nous permettent de vous relier à une femme et un homme inconnus, tués respectivement le 15 et le 21 avril.

Bella secoua la tête.

— Pardon de vous décevoir, mais j'ai un alibi en béton pour le 15. Je participais à une démonstration publique de wushu, à Chinatown. Au moins deux cents personnes peuvent le confirmer.

— On s'en assurera en temps voulu. D'ici là, si vous voulez un avocat, c'est le moment d'en appeler un.

— Quoi ?! Vous m'arrêtez !

Bella se jeta en avant, d'un mouvement si brusque que Jane recula.

— Vous commettez une grave erreur, déclara-t-elle.

Une ombre traversa son regard, comme si une créature féroce venait de s'éveiller dans le noir d'encre de ses pupilles.

— Expliquez-nous en quoi c'est une erreur, et nous reviendrons peut-être sur notre décision.

Bella prit une profonde inspiration, et son visage retrouva son impassibilité minérale.

— Je n'ai rien à ajouter, dit-elle.

L'appartement de Bella était d'une propreté suspecte. Debout au milieu du salon, Jane contemplait un tapis qui portait encore les marques parallèles d'une brosse d'aspirateur.

— Cuisine et salle de bains ont été récurées à fond, lui indiqua Tam. On n'a même pas trouvé un papier dans la poubelle ! Ou cette fille est maniaque, ou elle a tenté d'effacer des indices.

— Comment aurait-elle pu prévoir notre visite ?

— Quand on reçoit une convocation au poste de police, on se doute qu'on vous soupçonne de quelque chose.

Jane s'approcha de la fenêtre – impeccable, comme tout le reste – et jeta un coup d'œil dans la rue. Deux femmes âgées marchaient clopin-clopant sur le trottoir en se tenant par le bras. Cette partie de Tai Tung Village, à l'extrémité sud de Chinatown, était particulièrement paisible. La maison d'Iris Fang se trouvait à une minute à pied. Jane se sentait étrangère à cet univers, une impression renforcée par les regards que lui avaient jetés les voisins de Bella Li à son arrivée et leurs murmures inquiets. Partout où elle allait, son badge et l'autorité qu'elle dégagait faisaient d'elle un être différent, susceptible de devenir votre meilleur ami comme votre pire ennemi.

Elle se dirigea vers la salle de bains. Frost, agenouillé par terre, inspectait le placard sous le lavabo.

— Rien ! annonça-t-il en se relevant, le visage rouge d'être resté longtemps penché. Pas le moindre cheveu dans la douche ou le lavabo. L'armoire à pharmacie contient en tout et pour tout un tube d'aspirine et un rouleau de bandage.

— On est sûrs qu'elle habite ici ?

— Quelqu'un paie le loyer en tout cas. Et Tam a parlé au voisin le

plus proche, un vieux dans les quatre-vingts balais. Il la voit rarement, mais il entend souvent des voix dans l'appartement. Les murs sont plutôt minces, constata Frost en tapant sur la cloison.

— Des voix, tu dis ? Bella Li vit seule pourtant.

— C'est peut-être la télé.

— Ce qui est certain, c'est qu'elle – ou quelqu'un d'autre – n'a pas lésiné sur l'eau de Javel, lâcha Jane.

— C'est bizarre, on n'a vu d'aspirateur nulle part dans l'appartement. Donc, pas moyen d'examiner son contenu.

Jane passa dans la chambre à coucher. On avait retiré les couvertures et les draps du lit, exposant le matelas. Jane s'agenouilla et jeta un coup d'œil sous le sommier : pas le moindre grain de poussière. Voyant une paire de chaussures se diriger vers elle, elle se redressa vivement. Un technicien de la police de Boston se tenait de l'autre côté du lit.

— On n'a pas trouvé d'arme, annonça-t-il, à moins de ranger les couteaux de cuisine dans cette catégorie.

— Rien qui ressemble à une épée ?

— Non, inspecteur. On a regardé dans tous les placards, les tiroirs, derrière les meubles. Si vous voulez mon avis, ajouta-t-il en considérant les murs vides, elle vient d'emménager et n'a pas encore eu le temps de s'installer.

— A supposer qu'elle ait eu l'intention de rester.

— Elle n'a pas non plus beaucoup de vêtements.

Dans la penderie se trouvaient trois pantalons, quelques pulls et chemisiers, le tout noir, ainsi qu'une robe d'été sans manches, couleur pêche. Jane s'efforça d'imaginer Bella dans une tenue aussi féminine, mais celle-ci détonnait avec la coiffure et le regard féroce de la jeune femme.

— J'ai une mauvaise nouvelle, annonça Tam en entrant dans la chambre. Son alibi pour le 15 avril a l'air solide. Je viens d'avoir le directeur du centre culturel. Ce soir-là, son établissement accueillait bien une démonstration d'arts martiaux. Bella Li s'est produite sur scène avec huit des élèves de l'Académie du dragon et des étoiles.

— A quelle heure ?

— Leur groupe est arrivé à 18 heures. Ils ont dîné sur place et sont montés sur scène à 21 heures. Ils ne sont repartis qu'en fin de soirée. Ça ne colle pas.

- Mais elle n’a pas d’alibi pour le 21.
- Ça n’est pas une raison suffisante pour la retenir.
- Dans ce cas, trouvons-en une, bon sang !
- Pourquoi ?

Jane se sentit brusquement mal à l’aise sous le regard scrutateur du jeune inspecteur. Elle se détourna vers la penderie.

— Il y a chez elle quelque chose qui affole mon super-sens d’araignée. Je sais qu’elle est impliquée, même si j’ignore comment.

— Tout ce qu’on a, c’est une silhouette féminine filmée par une caméra de surveillance. Ça peut être elle, ça peut être quelqu’un d’autre. Et puis, on n’a découvert ni arme ni indices...

— Parce qu’elle a récuré cet appartement à l’eau de Javel. Cela en soi est très suspect.

— On ne peut pas la garder indéfiniment à cause d’un vague soupçon.

— Mon intuition me trompe rarement.

Jane passa une main gantée à l’intérieur de la penderie et explora les poches des vêtements. Elle ne trouva que quelques pièces de monnaie, un mouchoir en papier, un bouton.

— Tam a raison, lança Frost depuis le seuil de la pièce. Il va falloir la relâcher.

— Pas avant qu’on sache qui elle est vraiment.

— Ça, on ne peut que le supposer...

— Eh bien, à nous de trouver les preuves manquantes. Elles sont forcément là, sous notre nez.

Jane s’approcha d’une fenêtre qui donnait sur une ruelle et dont le battant était entrouvert afin d’aérer. L’échelle d’incendie passait juste à côté et la fenêtre n’était protégée par aucun volet. N’importe qui d’autre se serait inquiété, mais Bella Li semblait traverser l’existence sans conscience des dangers. Dormait-elle du sommeil du guerrier, ignorant la peur jusque dans ses rêves ?

Jane allait s’éloigner quand son regard tomba sur le rideau. Celui-ci était en polyester infroissable, imprimé de tiges de bambou sur un arrière-plan de forêt. Ce fond rendait le poil argenté presque indétectable. Il n’était visible que sous l’éclairage indirect du plafonnier. Retenant son souffle, Jane le cueillit délicatement et le glissa dans une pochette en plastique qu’elle leva ensuite vers la lumière afin de l’examiner. Puis elle dirigea de nouveau son regard

vers la fenêtre et l'échelle d'incendie à l'extérieur.

La créature mystérieuse était entrée dans cette pièce.

Quand le chasseur devient lui-même gibier, il est rare qu'il s'en aperçoive. Qu'il marche dans la forêt, son fusil à la main, fouillant le sol du regard en quête d'empreintes sur la neige, ou qu'il guette l'approche d'un ours depuis sa cachette, il ne lui vient pas à l'esprit que sa proie puisse l'observer à son tour et attendre qu'il commette une erreur.

Le chasseur qui me traque s' imagine probablement qu'il n'a rien à craindre de moi. A ses yeux, je ne suis qu'une femme d'âge mûr à la chevelure striée de gris. La démarche ralentie par la fatigue et par mes sacs remplis de provisions, j'emprunte le même itinéraire que chaque mardi soir. Après avoir fait mes courses au supermarché de Beach Street, je tourne à droite dans Tyler Street afin de rejoindre Tai Tung Village. Je marche la tête basse, les épaules voûtées. Je veux apparaître comme une victime.

Toutefois, à l'heure qu'il est, mon adversaire sait qu'il a des raisons de se méfier de moi. Jusqu'à présent, nous n'avons fait que nous affronter à distance, mais cette période d'observation s'achève, et c'est à lui de jouer le prochain coup. Et quand il se montrera en pleine lumière, je découvrirai enfin son visage.

Cet acte se jouera-t-il ce soir, alors que je ne me suis jamais sentie aussi vulnérable ? Bientôt, je laisse derrière moi les lumières de Beach Street et Kneeland Street. Je dépasse plusieurs entrées d'immeubles et ruelles mal éclairées, mes sacs en plastique bruissant au rythme de mes pas. Une veuve fatiguée, pressée de regagner son domicile... Mais malgré les apparences, je suis consciente de tout ce qui m'entoure, depuis la caresse de la brume sur mon visage jusqu'à l'odeur d'oignons et de coriandre mêlés qui s'échappe de mes sacs. Sans gardien ni escorte, j'ai le sentiment d'être une cible vivante.

En approchant de ma maison, je constate que la suspension extérieure est éteinte. S'agit-il d'un sabotage, ou l'ampoule a-t-elle grillé ? Mon cœur s'emballe, mes muscles se tendent en prévision du combat à venir. Au même moment, un homme descend d'une voiture en stationnement et vient à ma rencontre. Je pousse un soupir mi-

soulagé, mi-agacé.

— J'aimerais vous parler, me dit l'inspecteur Frost.

Je m'arrête au pied des marches et lui lance un regard sévère.

— Je suis fatiguée, et je n'ai rien à vous dire.

— Vous permettez ?

Sans me laisser le temps de protester, il me prend les sacs des mains, gravit les marches du perron et s'arrête devant la porte, attendant que je lui ouvre. Il paraît tellement déterminé que je n'ai pas le cœur de refuser son aide.

Je le fais entrer. Sitôt que j'ai allumé, il porte les sacs jusqu'à la cuisine et les pose sur le plan de travail. Les mains dans les poches, il me regarde ranger les légumes et les aromates dans le réfrigérateur, l'huile, les serviettes en papier et le bouillon de poule dans le placard.

— Je voulais vous présenter mes excuses, dit-il. Et aussi m'expliquer.

— Vous expliquer ?

— Au sujet de l'épée, et des raisons qui nous ont poussés à l'emporter. Dans une enquête criminelle, on ne doit négliger aucune piste. Nous cherchions une arme très ancienne, et je savais que vous en possédiez une...

Je referme le placard et me tourne vers lui.

— A l'heure qu'il est, vous devez savoir que Zheng Yi n'est pas l'épée que vous cherchiez.

Il hoche la tête.

— Elle vous sera rendue, promet-il.

— Et Bella ? Quand comptez-vous la relâcher ?

— C'est plus compliqué. Nous devons faire des recherches sur son passé. Comme vous la connaissez, j'espérais que vous pourriez nous aider...

— La dernière fois que je me suis confiée à vous, inspecteur, on m'a soupçonnée de meurtre et confisqué un souvenir de famille.

— Croyez-moi, je n'ai rien voulu de tout ça !

— Mais vous restez avant tout un policier.

— Qu'aimeriez-vous que je sois d'autre ?

— Je ne sais pas. Un ami, peut-être ?

Si les néons de la cuisine le font paraître plus âgé, il n'en est pas moins assez jeune pour être mon fils, et je n'ose penser à l'effet de cet éclairage peu flatteur sur mon visage.

— Je pourrais être votre ami, Iris, dit-il enfin, si seulement...

— Si seulement je n'étais pas suspecte ?

— Vous ne l'êtes pas à mes yeux !

— Dans ce cas, vous faites mal votre travail. Qui vous dit que je ne suis pas l'assassin que vous recherchez, inspecteur ? Il est donc si difficile de m'imaginer, moi, pauvre femme âgée, en train de courir sur les toits, brandissant mon épée et coupant la tête de mes ennemis ?

J'éclate de rire, et il rougit comme si je l'avais giflé.

Je poursuis :

— Pourquoi ne fouillez-vous pas ma maison ? Je pourrais très bien y cacher une autre épée...

— Iris, je vous en prie !

— Vous pouvez prévenir vos collègues que leur principale suspecte est devenue méfiante, et que, cette fois, votre charme n'a pas suffi à lui soutirer des informations.

— Vous vous trompez ! Le soir où nous avons dîné ensemble, mon but n'était pas de vous tirer les vers du nez.

— Quel était-il, alors ?

— Je voulais juste vous connaître mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que vous et moi... J'ai cru que nous pourrions être amis. Je l'aurais aimé, en tout cas.

Il fixe un point situé derrière ma tête, incapable de me regarder dans les yeux. Ce n'est pas qu'il manque de franchise, mais il est vulnérable ; il craint mon jugement. Cependant, les circonstances étant ce qu'elles sont, il est impossible que je lui offre mon amitié ni même le réconfort d'une main posée sur son bras.

— Il vous faut des amis de votre âge, inspecteur, dis-je.

— Je me moque que vous soyez plus âgée !

— Pas moi. La vieillesse se rappelle sans cesse à moi, ajoutée-je, feignant de me masser le cou. La maladie aussi.

— Iris, le temps n'a pas pris sur la femme que vous êtes.

— Nous en reparlerons dans vingt ans.

— Je l'espère, répond-il avec un sourire.

Le silence s'étire jusqu'au malaise, lourd de non-dits et de sentiments inavouables. L'inspecteur Frost est un homme bon ; je le lis dans son regard. Mais il serait ridicule d'imaginer une quelconque intimité entre lui et moi. Non à cause de notre différence d'âge, bien

que celle-ci soit une barrière, mais à cause des secrets que je ne pourrai jamais partager avec lui et qui creusent un fossé infranchissable entre nous.

— Je vous rapporterai votre épée demain, déclare-t-il tandis que je le raccompagne jusqu'à la porte.

— Et Bella ?

— Il y a de fortes chances pour qu'elle soit libre avant la fin de la matinée. Sans preuves, nous ne la retiendrons pas plus longtemps.

— Elle n'a rien fait de mal.

Il se tourne vers moi.

— Il n'est pas toujours évident de distinguer le bien du mal, vous ne croyez pas ?

Je soutiens son regard sans répondre. Se pourrait-il qu'il sache et qu'il me donne sa bénédiction pour ce que je m'apprête à faire ? Mais il se contente de sourire.

Je referme la porte derrière lui, déstabilisée, et monte me changer. Qu'est-ce que je vais pouvoir faire de cet homme ? A bien des égards, il me rappelle mon mari – sa gentillesse, sa patience, son ouverture d'esprit... Céderais-je à une illusion dangereuse en encourageant une amitié hautement improbable ? Occupée à ruminer notre conversation, je néglige les signes qui auraient dû m'alerter : une odeur étrangère, une sorte de tremblement dans l'air... J'entre dans la chambre et actionne l'interrupteur. Rien. Je réalise alors que je ne suis pas seule.

La porte se referme brutalement derrière moi, me plongeant dans l'obscurité. Mon instinct me dicte de me baisser. Un déplacement d'air au-dessus de ma tête m'indique que je viens d'éviter un coup. Je m'élance vers le lit, sous lequel est cachée mon épée – pas la copie que j'ai confiée à la police, mais l'authentique Zheng Yi, que les femmes de ma famille se transmettent de mère en fille depuis cinq siècles.

J'ai plus que jamais besoin d'elle.

Mon agresseur se jette sur moi, mais je l'esquive, roule au sol et tends le bras vers la cachette de Zheng Yi, sous le sommier. Ma main se referme autour de la poignée, et la lame jaillit du fourreau avec un soupir mélodieux.

Je me relève d'un mouvement fluide. Un craquement trahit la présence de mon adversaire à ma droite. Mais comme je me prépare à l'attaquer, des pas retentissent derrière moi.

Ils sont deux !

A peine ai-je cette pensée que je m'écroule.

Accroupie près du lit d'Iris Fang, Jane déchiffrait les indices, et elle n'aimait pas l'histoire qu'ils lui racontaient. Il y avait ces éclaboussures de sang sur le sol et le bord du lit, qui signalaient la chute d'un corps, même si elles étaient trop peu importantes pour une hémorragie fatale ; un peu plus loin, des traces brouillées à l'endroit où l'on avait traîné le corps ; et le sang dans l'escalier et sur le seuil de la maison. En voyant celle-ci grande ouverte, les voisins d'Iris s'étaient inquiétés et avaient alerté la police.

Jane se tourna vers Frost :

— Tu dis l'avoir laissée vers 21 heures hier ?

Il acquiesça d'un air hébété.

— Et je n'ai rien remarqué de suspect dans la rue en sortant.

— Qu'est-ce que tu étais venu faire ?

— Lui parler. Ça me gênait qu'on lui ait pris son épée à cause de moi.

— Oh ! Tu voulais t'excuser d'avoir fait ton boulot ?

— Parfois, le boulot en question me donne envie de gerber, répliqua-t-il d'un ton agressif. Cette femme a perdu son mari et sa fille. On ne peut pas dire que la vie l'a gâtée. Et voilà que nous, la police, on lui tombe dessus, on l'interroge... Elle n'avait pas besoin de ça.

— J'ignore qui est vraiment Iris Fang. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'elle est le pivot de cette affaire, lâcha Jane tout en décrochant son téléphone.

L'appel venait de Tam.

— Kevin Donohue prétend qu'il a un alibi pour la nuit dernière, annonça-t-il.

— Et ses deux gorilles ?

— C'est là le problème : tous les trois disent avoir passé la soirée ensemble chez Donohue, à regarder la télé.

— Donc, on ne peut pas les rayer de la liste des suspects.

— Mais on n'a aucune preuve contre eux.

Jane raccrocha, dépitée, et jeta un coup d'œil dans la rue. Trois vieilles Chinoises discutaient, les yeux levés vers la fenêtre. Savaient-

elles quelque chose qu'elles refusaient de communiquer à la police ? A Chinatown encore plus qu'ailleurs, les apparences étaient trompeuses. Jane avait l'impression de regarder à travers un écran de soie qui lui offrait une image déformée et incomplète de la réalité.

— Allons voir si Bella est plus loquace aujourd'hui, dit-elle à Frost. Il est temps d'abattre nos cartes.

La jeune femme avait l'air encore plus hostile que la veille.

— C'est votre faute, attaqua-t-elle, les poings serrés. Je devais rester avec elle. J'aurais empêché qu'on l'enlève.

Jane planta son regard dans les yeux étincelants de Bella Li et imagina un chat sauvage prêt à bondir sur sa proie, toutes griffes dehors.

— Vous saviez donc ce qui allait arriver ? dit-elle d'une voix égale.

— On est en train de perdre un temps précieux, là ! Elle a besoin de moi...

— Et si on commençait par le commencement, Bella ? D'abord, votre nom – pas celui sous lequel nous vous connaissons, mais le vrai, dit Jane en plaçant une photocopie sur la table entre elles. Voici votre certificat de naissance, signé par un médecin de Chinatown. Vous êtes née ici même, à Boston. Au domicile de vos parents, dans Knapp Street. Votre père s'appelait Wu Weimin.

Si Bella ne dit rien, Jane lut sur son visage qu'elle avait frappé juste et fut encouragée à poursuivre. Car le certificat de naissance n'était qu'une entrée en matière : elle produisit ensuite une copie du dossier scolaire de la jeune femme, où celle-ci était désignée sous le nom de Bella Li, puis le certificat de décès de sa mère – Annie Li –, morte d'un cancer de l'estomac à quarante-trois ans. Il avait fallu quarante-huit heures à son équipe pour remonter cette piste de papier à travers le dédale des juridictions et le monde secret où évoluaient les immigrants clandestins avant le 11-Septembre – un monde dans lequel une veuve et son enfant pouvaient aisément disparaître pour réapparaître ailleurs sous d'autres noms.

— Pourquoi êtes-vous revenue à Boston ?

— Parce que sifu Fang me l'a demandé, répondit Bella. Avec ses problèmes de santé, elle avait besoin d'aide au studio.

— Ouais, on a déjà entendu cette histoire.

— Désolée, mais il n'y en a pas d'autre.

— Votre retour n'a rien à voir avec le fait que votre père a tué quatre personnes ?

Bella se raidit.

— Mon père n'a pas tué quatre personnes ! Il est innocent, répliqua-t-elle d'un ton coupant.

— Ce n'est pas ce que dit le rapport d'enquête.

— La police ne se trompe jamais, peut-être ?

— En admettant qu'elle se soit trompée, quelle est votre version ?

— Il a été assassiné.

— C'est ce que vous a raconté votre mère ?

— Ma mère n'a rien vu, elle !

Jane sourit. La jeune femme venait de se trahir.

— Mais *quelqu'un* a tout vu... dit-elle alors. Quelqu'un qui était caché dans la cave.

Bella se figea.

— Comment...

— Oui, nous savons. Grâce au sang. Même quand on croit l'avoir nettoyé, il en reste toujours des traces. Des décennies plus tard, il suffit de pulvériser une substance chimique pour les révéler. Nous avons vu des empreintes de pas d'enfant dans l'escalier de la cave et dans la cuisine, qui se dirigeaient vers la porte. Quelqu'un les a effacées avant que la police ne débarque, la nuit où la tuerie a eu lieu. Pourquoi votre mère a-t-elle tenté de détruire ces indices, Bella ?

La jeune femme ne répondit pas, mais son expression reflétait le conflit qui faisait rage en elle.

Jane enchaîna :

— Elle cherchait à vous protéger, c'est ça ? Comme vous aviez tout vu, elle craignait que l'assassin ne s'en prenne à vous.

Bella secoua la tête.

— Je n'ai rien vu...

— Mais vous étiez là.

— Je vous dis que je n'ai rien vu !

Le cri de Bella résonna quelques secondes dans la pièce, puis la jeune femme baissa la tête et murmura :

— Mais j'ai tout entendu.

Jane se garda de l'interrompre ou de poser la moindre question. Elle attendit simplement que Bella dévide le fil de son histoire.

— Ma mère dormait. Son travail à l'épicerie l'épuisait, et en plus, ce soir-là, elle était malade – elle avait la grippe...

Le regard fixé sur la table, elle semblait voir sa mère blottie dans son lit, sous ses couvertures.

— Mais moi, je n'étais pas fatiguée. Alors je me suis levée et je suis descendue retrouver papa dans la cuisine du restaurant. Bien sûr, il n'a pas été ravi de me voir débarquer...

Elle esquaissa un sourire.

— Il était là, en train de jongler avec ses poêles et ses casseroles, et moi je tournais autour de lui, réclamant une glace... Il m'a dit de remonter me coucher, qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de moi, et oncle Fang non plus.

— Le mari d'Iris ?

Bella acquiesça.

— Il se trouvait dans la salle à manger. A un moment, j'ai regardé par l'entrebâillement de la porte et je l'ai vu attablé avec un homme et une femme. Ils buaient du thé...

Vraiment ? songea Jane. *Qu'est-ce que M. Fang faisait à la table des Mallory ?* Ce détail épaississait encore le mystère de l'affaire.

— De quoi parlaient-ils ? demanda-t-elle.

— Entre le ventilateur et mon père qui remuait ses casseroles, il y avait trop de bruit dans la cuisine pour que je puisse entendre.

— Vous avez vu Joey Gilmore entrer pour récupérer sa commande ?

— Non. Tout ce dont je me souviens, c'est que mon père transpirait dans son vieux tee-shirt, celui qu'il portait pour faire la cuisine...

La voix de Bella se brisa, et elle s'essuya rapidement les yeux.

— Pauvre papa... Il travaillait tellement. Ses mains étaient couvertes de cicatrices de brûlures et de coupures.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Bella eut un sourire triste.

— Comme je n'arrêtais pas de pleurnicher, il a fini par céder et me dire d'aller chercher une glace dans le congélateur.

— A la cave ?

— Oui, à la cave. J'avais l'habitude d'y descendre. Il y avait un grand congélateur-coffre dans un coin. Je devais grimper sur une chaise pour soulever le couvercle. Je me revois fouiller parmi les pots,

cherchant ma glace préférée – avec des bandes de fraise et de chocolat –, mais il ne restait plus que celles à la vanille. C’est alors que j’ai entendu mon père crier...

— Il s’adressait à qui ?

— A moi.

Bella leva vers Jane des yeux emplis de larmes.

— Il me criait de me cacher.

— Les autres personnes présentes dans le restaurant ont dû l’entendre, non ?

— Il s’exprimait en chinois. Le tueur ne devait pas comprendre cette langue, sinon il aurait su que je me trouvais dans la cave et serait venu me chercher.

Jane jeta un coup d’œil vers la glace sans tain. Si elle ne pouvait voir Frost et Tam, elle les imaginait aussi stupéfaits qu’elle-même. Les traces de pas sur les marches et dans la cuisine qu’ils avaient découvertes étaient muettes, mais Bella Li les faisait enfin parler.

— Vous vous êtes cachée ? demanda Jane.

— Je n’avais aucune idée de ce qui se passait. J’ai sauté de la chaise et je m’apprêtais à remonter quand j’ai entendu mon père supplier son assassin de l’épargner, dans son anglais rudimentaire. J’ai alors compris qu’il ne s’agissait pas d’un jeu ou d’un tour qu’il me jouait. D’ailleurs, mon père n’avait pas l’habitude de plaisanter...

Elle ravala un sanglot et poursuivit dans un souffle :

— Alors, j’ai fait ce qu’il m’avait dit : je me suis faufilée sous l’escalier et je suis restée là sans bouger. J’ai entendu un bruit de chute au-dessus de moi, puis une détonation.

— Il y a eu combien de coups de feu en tout ?

— Un seul.

Jane repensa à l’arme que Wu Weimin serrait dans son poing, un Glock avec un canon fileté. Le tueur avait utilisé un silencieux pour étouffer les huit premières détonations. Puis il l’avait retiré avant de placer le pistolet dans la main du cuisinier mort et avait fait feu une dernière fois pour déposer des résidus de tir sur les doigts de sa victime. Un crime parfait, à un détail près : la présence d’un témoin, une petite fille muette de terreur, blottie sous l’escalier de la cave.

— Mon père est mort pour me sauver, murmura Bella. Il aurait pu s’enfuir, mais il n’a pas voulu me laisser derrière lui. Son corps bloquait la porte de la cave. J’ai dû marcher dans son sang pour en

sortir. Si je n'étais pas descendue à la cuisine cette nuit-là, si je ne l'avais pas harcelé pour avoir une glace, il serait toujours en vie.

Tout s'expliquait à présent : le fait que Wu Weimin n'ait pas fui quand il en avait la possibilité, le second étui de balle dans la cuisine... A quel moment le tueur avait-il eu l'idée de maquiller le meurtre du cuisinier en suicide ? Avait-il été pris d'une inspiration devant le corps de Wu Weimin ?

— Vous auriez dû parler à la police, dit Jane. Ça aurait changé le cours de l'enquête.

— Qui aurait pris au sérieux le témoignage d'une gamine de cinq ans ? Et ma mère ne voulait pas avoir affaire à la police... Cette idée la terrifiait !

— Pourquoi ?

— A votre avis ? Elle était entrée illégalement sur le territoire américain. Elle a d'abord pensé à mon avenir, et au sien. Mon père n'était plus là pour prendre soin de nous. Même si elle était allée trouver la police, ça ne l'aurait pas ramené.

— Et la justice ? Ça ne comptait pas à ses yeux ?

— Pas à ce moment. Tout ce qui lui importait cette nuit-là, c'était de nous mettre en sécurité. Si le tueur avait appris qu'il y avait un témoin, il serait revenu pour m'éliminer. Alors, elle a effacé mes empreintes, rassemblé nos affaires, et nous sommes parties deux jours plus tard.

— Iris Fang était au courant ?

— Sifu Fang n'a su la vérité que des années plus tard. Un mois avant sa mort, ma mère lui a écrit une lettre dans laquelle elle lui demandait pardon pour sa lâcheté. Mais après tout ce temps, on ne pouvait plus rien prouver ni changer...

— Pourtant, vous avez essayé. Au cours des sept dernières années, Iris ou vous-même avez adressé aux familles des victimes et à Donohue des courriers suggérant que vous connaissiez la vérité.

— Il fallait qu'ils continuent à s'interroger et à chercher. C'était notre seule chance de démasquer un jour l'assassin.

— Vous avez également publié une annonce dans le *Boston Globe* en espérant qu'il prendrait peur et commettrait une imprudence. Qu'auriez-vous fait si votre plan avait fonctionné ? Vous nous auriez livré le coupable ? Vous vous seriez fait justice vous-mêmes ?

— Allons ! s'esclaffa Bella. Nous ne sommes que deux faibles

femmes...

— Mais bien sûr, ricana Jane. Croyez-moi, je sais ce que vous valez.

Elle sortit de son attaché-case le recueil de contes chinois qu'elle avait emprunté à la bibliothèque et le posa sur la table.

— Je suppose que vous connaissez la légende du Roi des singes ?

— Quel rapport avec la mort de mon père ?

— J'ai lu avec beaucoup d'intérêt un des chapitres de ce livre, « L'histoire de Tch'en Ngo ». Il y est question d'un jeune homme qui voyage avec son épouse enceinte. Des bandits les attaquent au bord d'une rivière, tuant le jeune homme et enlevant sa femme. Ça vous rappelle quelque chose ?

Bella haussa les épaules.

— Vaguement, oui.

— Dans ce cas, vous connaissez certainement la suite : la jeune femme donne naissance à un fils en captivité. A l'insu de ses ravisseurs, elle attache le nouveau-né à une planche avec une lettre racontant ses malheurs et le confie à la rivière, comme Moïse. Le courant amène le bébé au temple de la Montagne d'Or, où les moines le recueillent. Devenu adulte, il découvre la vérité sur la mort de son père et la captivité de sa mère...

— Pourquoi vous me racontez ça ?

— J'y viens ! Ecoutez ce que se dit le jeune héros : « Qui manque à venger le tort qu'on a fait à son père ou à sa mère n'est pas digne du nom d'homme. »

Jane fit glisser le livre vers Bella.

— Ce jeune homme, c'est un peu vous, pas vrai ? Comme lui, vous êtes hantée par le souvenir de la mort de votre père, et l'honneur vous commande de le venger. Rétablir la justice, protéger les innocents, venger la mort d'un père, c'est exactement ce que ferait le Roi des singes. Même s'il doit semer le chaos pour ça, casser la vaisselle et mettre le feu aux meubles, avec lui, le bien finit toujours par triompher.

Bella contemplait sans rien dire l'image de Sun Wukong brandissant son bâton. Jane enchaîna :

— Je vous comprends, Bella. Dans cette affaire, vous n'êtes pas coupable, vous êtes une victime qui aspire à ce que la police ne peut lui offrir : la justice. C'est pour ça qu'Iris et vous avez délibérément

provoqué l'assassin...

Etait-ce une illusion, ou Bella avait-elle incliné légèrement la tête dans un geste d'aveu involontaire ?

— Mais la situation vous a échappé, poursuivit Jane. Il est bien sorti de sa retraite, mais il a engagé des tueurs professionnels pour faire le boulot à sa place. Résultat : vous ne savez toujours pas qui il est, et maintenant, il détient Iris.

— Par votre faute ! riposta Bella, le regard brûlant de colère. J'étais censée veiller sur elle !

— Elle vous servait d'appât ?

— Elle a pris ce risque de son propre gré.

— Et vous comptiez vous faire justice ?

— Qui s'en serait chargé, à part nous ? La police ? Après toutes ces années, elle s'en fiche pas mal...

— Vous vous trompez, Bella. Moi, je ne m'en fiche pas.

— Dans ce cas, laissez-moi la retrouver.

— Vous n'avez pas la moindre idée de l'endroit où elle est détenue.

— Vous le savez mieux que moi, peut-être ?

— Nous exerçons une surveillance sur plusieurs suspects.

— Et pendant ce temps, vous me gardez enfermée sans raison !

— Pas sans raison. J'ai deux homicides à élucider.

— Vous l'avez dit vous-même : c'étaient des tueurs à gages !

— Leurs morts n'en restent pas moins des homicides.

— J'ai un alibi pour le premier. Ce n'est pas moi qui ai tué cette femme, sur le toit.

— Qui, alors ?

— Le Roi des singes, peut-être...

— Arrêtez, s'il vous plaît. Je vous parle de personnes réelles.

— Vous feriez mieux d'accuser une créature légendaire : vous n'auriez pas plus de mal à prouver sa culpabilité que la mienne. Je suppose que vous vous souvenez du début du conte, inspecteur : Sun Wukong est né d'un rocher. La nuit où mon père est mort, moi aussi j'ai subi une transformation. Quand je suis sortie de cette cave, j'étais devenue ce que vous voyez aujourd'hui.

Jane plongeait ses yeux dans ceux de la jeune femme, y cherchant en vain la trace de la petite fille terrifiée qui avait été témoin de la mort de son père.

— Vous avez raison, déclara-t-elle. Je n'ai aucune raison valable de

vous retenir... Du moins, pas encore.

— Vous... vous allez me relâcher ?

— Oui. Vous pouvez partir.

— Vous ne me ferez pas suivre ? Je suis libre de faire ce que je veux ?

— C'est-à-dire ?

Bella se leva avec la souplesse d'une lionne prête à se mettre en chasse.

— Ce qui doit être fait, répondit-elle.

Je l'entends respirer dans l'obscurité, au-delà de la lumière braquée sur mes yeux. Il ne m'a pas permis de voir son visage. Je ne connais de lui que sa voix onctueuse.

Je devine que mon refus de coopérer commence à l'agacer – je ne suis pas femme à me laisser briser aussi aisément. Et il s'inquiète au sujet du traceur GPS qu'il a trouvé attaché à ma cheville, même s'il l'a désactivé en retirant la pile.

— Avec qui travaillez-vous ? demande-t-il, me collant le traceur sous le nez. Qui vous suit avec ce truc ?

Un murmure rauque franchit mes lèvres tuméfiées :

— Quelqu'un que vous préféreriez ne jamais rencontrer... Mais cela ne saurait tarder.

— A condition qu'il vous localise.

Il jette le traceur, qui s'écrase sur le sol avec un bruit qui me serre le cœur. J'étais inconsciente quand il me l'a enlevé, et j'ignore à quel moment il a cessé ses transmissions. Longtemps avant mon arrivée ici, peut-être. Dans ce cas, personne ne me retrouvera et je mourrai sans même savoir où je suis.

Les menottes qui enserrant mes poignets sont fixées au mur. Je sens le ciment sous mes pieds nus. La pièce est plongée dans le noir, à l'exception de la lumière que l'homme dirige vers mes yeux. Peut-être fait-il nuit à l'extérieur... A moins que cet endroit n'ait été conçu pour empêcher la lumière du jour d'y pénétrer et les cris de s'en échapper. Je m'efforce de distinguer ce qui m'entoure, mais je ne vois que la lumière aveuglante et l'obscurité au-delà. Mes mains tremblent du désir de se refermer autour d'une arme et d'accomplir ce que je rêve de faire depuis tant d'années.

— Vous cherchez votre épée, je suppose ?

Il agite la lame dans la lumière.

— Une arme magnifique, assez affûtée pour couper un doigt sans effort. C'est avec ça que vous les avez tués ?

La lame siffle près de mon visage.

— J'ai entendu dire que la femme avait eu la main tranchée net,

comme la tête de l'homme ! Deux professionnels, pourtant. Mais vous les avez pris de vitesse. Je serais curieux de la tester sur vous...

Il appuie la lame sur ma gorge, si fort que les pulsations de mon sang font vibrer le métal. Je reste parfaitement immobile, le regard fixé sur l'ovale sombre de son visage. Je me suis préparée à mourir – ça fait même dix-neuf ans que je suis prête. Il n'a qu'un geste à faire et je rejoindrai enfin mon mari, des retrouvailles que je n'ai repoussées que pour pouvoir achever ce que j'avais commencé. Tout ce que j'éprouve à cet instant, ce n'est pas la peur, mais le regret d'avoir échoué. La justice aurait voulu que ce soit lui qui sente à présent la morsure de ma lame sur sa gorge.

— Quelqu'un a tout vu cette nuit-là, au Red Phoenix, reprend-il. Qui ?

— Vous croyez vraiment que je vais vous le dire ?

— Vous admettez donc qu'il y avait un témoin !

— Oui. Un témoin qui n'a rien oublié.

Il appuie un peu plus la lame sur ma gorge.

— Son nom !

— Pourquoi vous le dirais-je ? Vous allez me tuer de toute façon.

Après un long silence, il éloigne la lame.

— Je vous propose un marché, déclare-t-il d'une voix calme. Vous me dites le nom de ce témoin, et je vous révélerai ce qui est arrivé à votre fille.

Soudain l'obscurité se met à tourner autour de moi ; le sol paraît se dissoudre sous mes pieds. Il remarque mon trouble et éclate de rire.

— Vous ne vous doutiez pas qu'elle était la cause de tout, pas vrai ? Laura, c'est ça ? Jolie, avec de longs cheveux noirs, des hanches étroites... Et tellement confiante. Ça n'a pas été difficile de la convaincre de monter dans la voiture. Chargée comme elle l'était, avec ses livres et son violon, elle a sauté sur l'occasion quand je lui ai proposé de la ramener. Pourquoi se serait-elle méfiée d'un ami ?

— Je ne vous crois pas !

— Pourquoi vous mentirais-je ?

— Dans ce cas, dites-moi où elle est !

— D'abord, c'est vous qui allez me dire le nom du témoin.

Je réfléchis à toute vitesse : comment cet homme est-il au courant du sort de ma fille ? Elle a disparu deux ans avant la tuerie du Red Phoenix. Je n'avais pas soupçonné de lien entre ces deux événements.

J'ai toujours cru à un double coup du destin, une punition karmique pour un crime commis dans une vie antérieure.

— C'était une jeune fille très talentueuse, reprend la voix suave. Dès le premier jour des répétitions, j'ai su qu'il me la fallait. Le *Concerto pour deux violons* de Vivaldi... Elle a beaucoup travaillé cette œuvre.

Ces mots me percent le cœur. Il ne ment pas. Il a entendu ma fille jouer.

— Dites-moi le nom du témoin, insiste-t-il.

— Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que vous êtes mort !

Il me frappe sans prévenir, si brutalement que l'arrière de ma tête heurte le mur. Malheureusement, le bourdonnement qui emplit alors mon crâne n'est pas assez fort pour masquer ses paroles :

— Elle a tenu sept, peut-être huit semaines... Plus longtemps que les autres. Sous ses dehors fragiles, elle était incroyablement résistante. Pensez-y, madame Fang : pendant tout le temps où la police la recherchait, elle était en vie et me suppliait de la laisser rentrer chez elle, avec sa maman...

Mon sang-froid vole en éclats. Tout mon corps est secoué de sanglots irrépressibles, aussi violents et inhumains que les cris d'un animal à l'agonie.

— J'ai le pouvoir de répondre à la question qui vous tourmente depuis tant d'années, madame Fang. Vous voulez savoir où est Laura ?

Il se penche brusquement vers moi. Si je ne peux distinguer ses traits, son odeur forte agresse mes narines.

— Dites-moi ce que je veux savoir, et vous connaîtrez enfin le repos de l'esprit...

Ma réaction soudaine, purement instinctive, nous surprend tous deux. Il recule avec une exclamation dégoûtée et essuie mon crachat sur son visage. Je me prépare à encaisser un nouveau coup, mais il se penche pour ramasser le traceur et l'agite devant mes yeux.

— En fait, je n'ai pas besoin de vous, dit-il. Je n'ai qu'à remettre cet appareil en service, et je verrai bien qui appliquera.

Il sort. J'entends la porte se refermer, et des pas monter un escalier.

Je reste seule, en proie à un chagrin si déchirant que je verse des torrents de larmes et tire sur mes menottes jusqu'à arracher la peau de mes poignets. Ce monstre a gardé ma fille captive. Je nous revois, mon

mari et moi, cramponnés l'un à l'autre dans les jours qui ont suivi sa disparition, n'osant formuler à haute voix la question qui nous hantait : *Est-elle morte ?* Je sais maintenant que la vérité dépassait en horreur tout ce que nous avons pu imaginer : notre Laura a vécu l'enfer avant de mourir.

Mes cris se réduisent peu à peu à des gémissements, et je m'affaïsse contre le mur en ciment, épuisée par cette crise de désespoir. Puis je cherche à comprendre : deux ans après l'enlèvement de Laura, mon mari et quatre autres personnes ont été massacrés au Red Phoenix. Qu'est-ce qui relie ces deux événements ? Ça, mon tourmenteur ne l'a pas dit.

Je fouille dans ma mémoire embrumée par la douleur, y cherchant des indices, quand une phrase qu'il a prononcée s'imprime dans mon esprit : *Elle a tenu sept, peut-être huit semaines... Plus longtemps que les autres.*

Mon sang se glace dans mes veines.

Ma fille n'est pas la seule victime de ce monstre.

Qu'avait donc découvert Ingersoll qui motivât qu'on le tue ?

La question revenait en boucle dans l'esprit de Jane tandis qu'elle passait en revue les éléments du dossier : photos de la scène de crime, rapport d'expertise balistique, résultats d'analyse des prélèvements, relevés bancaires et téléphoniques...

Donohue prétendait qu'on avait mis un contrat sur la tête d'Ingersoll à peu près au moment où il avait commencé à poser des questions sur les disparitions de jeunes filles.

Quel genre de monstre avait-il réveillé ? Et quel rapport y avait-il entre ces affaires et le massacre du Red Phoenix ?

Jane prit les dossiers des trois jeunes filles sur lesquelles l'ex-inspecteur enquêtait. Toutes étaient jolies, menues, douées pour les études et dotées de multiples talents. Patty Boles et Sherry Tanaka disputaient des tournois de tennis. Deborah Schiffer et Patty Boles avaient participé à des expositions artistiques. Deborah Schiffer jouait du piano dans un orchestre scolaire. Mais elles ne se connaissaient pas – selon leurs parents, du moins – et n'avaient pas le même âge...

Prise d'une inspiration soudaine, Jane saisit une feuille de papier et y nota les noms des jeunes filles par ordre de disparition :

Deborah Schiffer, treize ans.

Laura Fang, quatorze ans.

Patty Boles, quinze ans.

Sherry Tanaka, seize ans.

Charlotte Dion, dix-sept ans.

On aurait dit une quinte flush au poker. Chaque année une fille différente, âgée d'un an de plus que la précédente... Comme si les goûts du ravisseur avaient évolué au fil du temps.

Jane sortit d'une chemise les dernières photos de Charlotte, prises pendant l'inhumation de sa mère et de son beau-père. Charlotte au milieu de la foule, si pâle et frêle dans sa robe noire... Charlotte qui s'éloignait, titubant de chagrin, suivie du regard par Mark Mallory... Patrick Dion décontenancé par la fuite soudaine des deux jeunes gens... La réapparition de Charlotte, escortée par Mark...

Mark, assez grand et fort pour maîtriser la jeune fille sans effort...

Une nouvelle victime chaque année, âgée d'un an de plus que la précédente... La première, Deborah Schiffer, avait disparu un an après que Dina et Arthur Mallory eurent formé une nouvelle famille, avec tout ce que cela supposait comme activités conjointes : réunions scolaires, concerts, tournois de tennis...

Etait-ce ainsi qu'il choisissait ses victimes ? Par l'intermédiaire de Charlotte ?

Jane décrocha le téléphone et appela Patrick Dion.

— Je m'excuse de vous déranger à l'heure du dîner, dit-elle, mais pourrais-je regarder à nouveau les annuaires de lycée de Charlotte ?

— Je vous en prie, venez quand vous voulez. Vous avez du nouveau ?

— Je ne peux pas en jurer, mais...

— Que cherchez-vous au juste ? Je pourrais vous aider.

— En réfléchissant, je suis parvenue à la conclusion que Charlotte était au centre de tout...

Patrick Dion poussa un soupir déchirant.

— Ma fille a toujours été au centre de tout, inspecteur. Et surtout de ma vie, de tout ce qui comptait à mes yeux. Je n'ai pas de plus cher désir que de savoir ce qui lui est arrivé.

— Je comprends, monsieur, répondit Jane avec douceur. Et je pense pouvoir bientôt vous fournir des réponses.

Patrick vint lui ouvrir, vêtu d'un pull trop large, d'un pantalon de coutil et chaussé de pantoufles. Les traits de son visage étaient aussi avachis que son pull, ses rides, aussi profondes que le chagrin accumulé au fil des ans. Honteuse de venir remuer ainsi ses souvenirs, Jane serra sa main un peu plus longtemps que nécessaire, pour lui exprimer sa compassion.

Il la salua d'un signe de tête et la guida vers la salle à manger d'un pas traînant.

— J'ai sorti les annuaires que vous m'avez demandés, dit-il, indiquant la table.

— Merci. Je vais les prendre et vous laisser...

Le visage de Patrick se crispa.

— Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais mieux qu'ils ne sortent pas

de cette maison.

— Je vous promets d'en prendre le plus grand soin.

— Je n'en doute pas, mais...

Il plaça les mains sur le premier volume de la pile, comme pour bénir un enfant, avant de poursuivre :

— Ces objets sont tout ce qu'il me reste de ma fille, et il me serait très pénible de m'en séparer. Je crains qu'ils ne soient perdus ou abîmés. Imaginez qu'on les vole dans votre voiture, ou que vous ayez un accident...

Il secoua la tête.

— Je vous demande pardon. Vous devez me juger bien égoïste d'attacher autant de prix à quelques vieux livres. Après tout, ce n'est que du papier et de l'encre...

— Je comprends. Je sais ce qu'ils représentent pour vous.

— Vous pouvez rester aussi longtemps que vous le souhaitez pour les consulter. Que puis-je vous offrir ? Un verre de vin, peut-être ?

— Merci, mais je suis en service. Et je conduis.

— Du café, alors ?

— Avec plaisir.

Tandis que Patrick se rendait à la cuisine, Jane s'assit et étala les albums devant elle. Ceux-ci couvraient toute la scolarité de Charlotte, depuis l'école primaire. Elle ouvrit celui de la première année passée à Bolton Academy. Elle était alors une gamine blonde à l'air fragile avec un appareil dentaire. CHARLOTTE DION : ORCHESTRE, TENNIS, DESSIN, indiquait la légende de la photo. Jane continua à feuilleter l'album et repéra Mark Mallory parmi les élèves de seconde. Le jeune garçon devait avoir quinze ans. La liste de ses activités et centres d'intérêt comprenait les échecs, l'escrime, le hockey, l'art dramatique et la musique. C'était cette dernière qui l'avait rapproché de Charlotte et avait changé le cours de leurs existences.

Patrick Dion revint, portant un plateau. Il remplit une tasse de café, qu'il posa sur la table avec le sucre et la crème.

— Vous devez avoir faim, remarqua-t-il. Si vous voulez, je peux vous préparer un sandwich.

— Merci, mais j'ai déjeuné tard, répondit Jane, sirotant une gorgée de café. J'attendrai d'être à la maison pour dîner.

— Vos proches doivent être très compréhensifs...

Jane sourit.

— Mon mari savait ce qui l’attendait quand il m’a épousée. A ce propos...

Elle tira son portable de sa poche et rédigea un SMS à l’intention de Gabriel : RENTRERAI TARD. DÎNE SANS MOI.

— Vous trouvez votre bonheur ? demanda Patrick en désignant les annuaires.

— Je ne sais pas encore.

— Si vous me disiez ce que vous cherchez, je pourrais vous aider ?

— Je recherche des connexions. Entre Charlotte et ces jeunes filles.

Jane sortit de son sac la feuille où elle avait noté les noms des quatre disparues en plus de celui de Charlotte.

Patrick considéra la liste d’un air concentré.

— Je sais qui est Laura Fang, bien sûr, dit-il. A l’époque, la police a vainement cherché à établir un lien entre sa disparition et celle de Charlotte. En revanche, les autres noms me sont inconnus.

— Ces jeunes filles n’étaient pas élèves à Bolton. Elles n’habitaient pas Boston, et leur disparition est antérieure à celle de Charlotte. Toutefois, je me demandais si votre fille avait pu rencontrer l’une d’elles. A travers la musique, peut-être, ou le sport.

Patrick réfléchit quelques secondes.

— Selon l’inspecteur Buckholz, dit-il enfin, des mineures disparaissent tous les jours. Pourquoi vous intéressez-vous à ces quatre-là en particulier ?

Parce que Ingersoll m’a mise sur leur piste avant de mourir.

— Leurs noms ont resurgi en cours d’enquête, prétendit-elle. Je me trompe peut-être, mais, s’il existe un rapport entre Charlotte et ces jeunes filles, je pourrais bien le découvrir ici...

— Dans ces albums ?

— Lors de ma dernière visite, j’ai remarqué que Bolton Academy rendait compte des moindres activités de ses élèves, sans doute parce qu’ils sont peu nombreux.

Tout en parlant, elle était tombée sur une page de l’annuaire montrant des ados souriants à côté de maquettes. SALON DES SCIENCES DE NOUVELLE-ANGLETERRE, indiquait la légende. BURLINGTON (VERMONT), 17 MAI.

— J’espère pouvoir reconstituer les années de lycée de Charlotte, poursuivit-elle. Quels étaient les lieux qu’elle fréquentait, ses occupations... Je sais déjà qu’elle jouait de l’alto. C’est même ainsi

que vous avez rencontré les Mallory, en allant écouter vos enfants...

Jane chercha le chapitre consacré à la section musicale.

— Tenez ! C'était la première année où elle jouait dans l'orchestre.

Elle désigna une photo d'un groupe de musiciens parmi lesquels on reconnaissait Mark et Charlotte. **LE CONCERT DU MOIS DE JANVIER A REMPORTÉ UN VIF SUCCÈS**, pouvait-on lire au-dessous.

Patrick grimaça de douleur.

— Pardon, murmura-t-il, mais ça m'est vraiment pénible...

Jane posa une main sur la sienne.

— Vous n'êtes pas obligé de vous imposer cette épreuve, monsieur Dion. Je peux très bien consulter ces livres seule. Si j'ai des questions, je vous appellerai.

Patrick acquiesça.

— Dans ce cas, je vais vous laisser.

Il sortit en silence et referma la porte coulissante derrière lui.

Jane se resservit du café et prit l'album suivant sur la pile. Cette année-là, Charlotte avait treize ans et Mark, seize. Le jeune garçon s'était étoffé dans l'intervalle et sa mâchoire paraissait plus carrée. Charlotte, elle, avait gardé un visage d'enfant, pâle et délicat. En feuilletant la section « activités scolaires », Jane les identifia tous deux dans une photo de groupe prise à l'occasion d'une « bataille d'orchestres », le 20 mars, à... Lowell, Massachusetts.

Deborah Schiffer habitait Lowell et jouait du piano. Elle avait disparu deux mois après ce concours.

Jane vida sa tasse d'un trait et la remplit d'une main que l'excitation – et la caféine – faisait trembler. Puis elle ouvrit l'annuaire suivant au chapitre « Musique », et son regard tomba sur la photo d'un groupe d'élèves posant avec leurs instruments : **LES HUIT QUALIFIÉS POUR LE STAGE D'ÉTÉ DE L'ORCHESTRE DE BOSTON**. Charlotte n'en faisait pas partie, mais Mark Mallory, si. A dix-sept ans, le jeune homme possédait le genre de beauté ténébreuse qui faisait tourner la tête de n'importe quelle adolescente. Laura Fang avait alors quatorze ans. Elle aussi avait pris part à ce stage d'été. La jeune fille, que ses origines modestes auraient dû rendre invisible aux yeux d'un garçon aussi fortuné que Mark, avait-elle succombé à son charme ? Ou était-ce lui qui l'avait repérée le premier ?

Jane avait la bouche sèche, et sa tête bourdonnait. Quand elle ouvrit l'annuaire suivant, les lettres et les visages se brouillèrent

devant ses yeux. Elle se frotta les paupières et tourna les pages jusqu'au chapitre « Activités ». Là encore, elle aperçut Charlotte parmi l'orchestre et, un peu plus loin, au sein de l'équipe de tennis. BOLTON DÉCROCHE LA DEUXIÈME PLACE AU TOURNOI RÉGIONAL D'OCTOBRE.

Or Patty Boles jouait au tennis et, comme Charlotte, elle était en première cette année-là. Elle avait disparu six semaines après le tournoi. Y avait-elle participé ?

Jane secoua la tête, tenta en vain de dissiper l'épais brouillard qui flottait devant ses yeux.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Elle distingua la sonnerie d'un téléphone à travers le bourdonnement qui emplissait ses oreilles, puis elle reconnut la voix de Patrick. Elle tenta de l'appeler, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Elle se leva avec difficulté, renversant sa chaise. Ses jambes étaient aussi insensibles que des bouts de bois. Elle s'avança péniblement vers la porte coulissante, craignant de s'écrouler avant de l'atteindre. Elle ne voulait pas que Patrick la trouve dans cette position humiliante. Quand elle tendit la main vers la poignée, celle-ci lui parut reculer, comme si elle la narguait.

Elle allait se jeter contre la porte quand elle s'ouvrit, et Patrick apparut sur le seuil.

— Aidez-moi, murmura-t-elle.

Il ne bougea pas, se contenta de la regarder avec une expression indifférente. Juste comme elle réalisait son erreur, elle perdit connaissance.

Jane avait si soif. Elle tenta de déglutir, mais sa gorge était sèche comme de l'étaupe et sa langue semblait collée à son palais. Elle prit peu à peu conscience de fourmillements dans son bras, du sol dur contre sa joue, puis d'une voix qui la harcelait afin de la tirer de son évanouissement.

— Réveillez-vous ! Réveillez-vous !

Jane ouvrit les yeux sur une obscurité impénétrable et se crut coincée à la frontière imprécise entre la veille et le sommeil, le corps paralysé mais l'esprit en marche. Quand elle voulut se retourner sur le dos, elle réalisa qu'elle avait les poignets et les chevilles entravés par du ruban adhésif. Le sol en ciment lui meurtrissait les hanches et le froid traversait ses vêtements. Comment avait-elle atterri dans ce trou obscur et glacé ? La dernière chose dont elle se souvenait, c'était d'avoir feuilleté les annuaires de Charlotte dans la salle à manger de Patrick Dion, en buvant du café... Du café que lui avait préparé Patrick.

— Inspecteur Rizzoli ! Je vous en prie, réveillez-vous !

Reconnaissant la voix d'Iris Fang, Jane tourna la tête dans sa direction.

— Comment... Où...

— Je ne peux pas vous aider. Je suis enchaînée au mur. Je suppose que nous nous trouvons dans une cave – celle de *sa* maison, peut-être. Je ne sais pas comment je suis arrivée ici.

— Moi non plus, marmonna Jane.

— Ça fait quelques heures qu'il vous a amenée. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Tout ce qu'il attend, c'est le retour de l'autre.

L'autre... Evidemment, Patrick n'avait pas agi seul. Certaines tâches requéraient force et agilité. C'est pourquoi il avait engagé des professionnels pour tuer Ingersoll et Iris.

— Nous devons nous préparer avant qu'ils ne reviennent, reprit cette dernière.

Jane eut un rire amer.

— Nous préparer ? Je ne peux bouger ni les bras ni les jambes. Je

ne sens même plus mes mains !

— Il y a un trousseau de clés accroché près de la porte. Je l'ai aperçu quand il a allumé avant de vous déposer. Celle de mes menottes est peut-être parmi elles. En roulant sur le sol, vous pouvez vous en approcher.

— Dans quelle direction se trouve la porte ?

— A ma droite. Je vais vous guider de la voix. Les clés sont pendues à un crochet. Si vous pouviez vous relever et les prendre entre vos dents...

— Ça fait beaucoup de « si ».

— Faites vite !

L'ordre avait claqué tel un coup de fouet.

— Cet homme a pris ma fille, poursuivit Iris dans un murmure.

Puis elle éclata en sanglots.

Jane l'écouta pleurer dans le noir, pensant aux autres disparues : Deborah Schiffer, Patty Boles, Sherry Tanaka, et combien d'autres dont ils ignoraient le nom ? Il s'était même attaqué à sa propre fille, Charlotte !

Elle tira sur ses liens, mais le ruban adhésif résista.

— Ne lui laissez pas la victoire, reprit Iris d'une voix raffermie.

— Croyez-moi, je tiens autant que vous à coincer ce salaud, lui assura Jane.

— Les clés. Essayez, je vous en prie.

En se contorsionnant, Jane parvint à rouler sur le dos, puis sur le ventre à nouveau, retombant lourdement sur le sol. Elle attendit que la douleur se calme pour poursuivre. Cette fois, ses dents heurtèrent le ciment et elle s'écorcha le nez. Elle bascula sur le côté, les genoux ramenés vers la poitrine, et refoula ses larmes de rage impuissante. Elle s'était à peine rapprochée de la porte. Alors, comment pourrait-elle se relever et récupérer les clés ?

— Vous avez une fille, je crois ? souffla Iris.

— Oui.

— Pensez à elle. Que ne feriez-vous pas pour pouvoir la serrer de nouveau dans vos bras ? Pour respirer ses cheveux, caresser son visage ?

La voix d'Iris résonnait en Jane comme une force intérieure la poussant à agir. Elle se représenta Regina sortant du bain, son corps glissant et parfumé, ses boucles noires collées à sa peau rose... Regina,

qui grandirait en portant sur ses traits le fantôme d'une mère qu'elle aurait à peine connue. Puis elle imagina un Gabriel vieillissant et songea à tout ce qu'elle ne partagerait pas avec lui si elle mourait cette nuit.

La voix d'Iris traversa l'obscurité :

— Pensez à elle... C'est elle qui vous donnera la force de combattre.

— C'est comme ça que vous avez survécu durant toutes ces années ?

— L'espoir de revoir Laura était tout ce qui me restait. C'est lui qui m'a maintenue en vie, ou au moins l'espoir que justice lui soit rendue un jour. Si je meurs aujourd'hui, je mourrai avec la certitude d'avoir tout tenté pour y parvenir.

Jane reprit ses efforts pour atteindre la porte, s'éraflant le visage et cognant ses os sur le ciment. Elle resta un moment sur le flanc, rassemblant ses forces en vue de l'étape suivante – la plus difficile.

— J'ai atteint le mur, annonça-t-elle.

— Relevez-vous et longez-le. La porte se trouve à l'extrémité.

Jane tenta de se dresser sur les genoux, mais elle perdit l'équilibre. Sa bouche heurta durement le sol, provoquant une explosion de douleur dans sa mâchoire et sous son crâne.

— Votre fille, dit Iris. Comment s'appelle-t-elle ?

Jane lécha le sang sur ses lèvres qui commençaient à enfler.

— Regina.

— Quel âge a-t-elle ?

— Deux ans et demi.

— Et vous l'aimez...

— Bien sûr !

La technique d'Iris semblait fonctionner : Jane sentit les forces revenir peu à peu dans ses jambes et son dos. Rien ni personne ne la séparerait de sa fille. Elle survivrait à cette nuit, de même que sa compagne de captivité avait survécu à ces deux décennies, parce qu'il n'existe pas de lien plus fort que celui qui unit une mère à son enfant. Luttant contre la gravité, elle parvint à se mettre à genoux.

— Regina... Elle est le sang qui coule dans vos veines, l'air que vous respirez...

Iris parlait un langage universel. Sa litanie presque hypnotique diffusait une douce chaleur dans les membres de Jane.

Lève-toi... Attrape ces fichues clés.

Jane banda ses muscles et se dressa d'une détente. Elle resta quelques secondes debout à vaciller sur ses jambes, puis elle retomba et se cogna violemment les genoux sur le ciment.

— Recommencez, ordonna Iris.

Il n'y avait pas trace de compassion dans sa voix. Se montrait-elle aussi impitoyable avec ses élèves ? Était-ce ainsi qu'on formait les futurs guerriers, en les forçant à repousser leurs limites ?

Jane prit une profonde inspiration et se redressa. Cette fois encore elle chancela, mais elle appuya son épaule contre le mur et attendit que la crampe qui avait saisi son mollet passe.

— Je suis debout ! annonça-t-elle.

— Bien. Avancez vers la porte maintenant.

Jane se déplaça d'un bond, vacilla mais ne tomba pas. *Tu peux y arriver*, s'encouragea-t-elle.

— Une fois que nous serons libres, il faudra le maîtriser, remarquait-elle. Il a pris mon pistolet.

— Je n'ai pas besoin d'arme.

— Oh, c'est vrai ! J'oubliais : les ninjas volent à travers les airs...

— Vous ne savez pas de quoi je suis capable.

Jane fit un nouveau bond de kangourou et ses pieds retombèrent sur le sol.

— Puisqu'on va sans doute mourir, vous pouvez bien me le dire : c'était vous, le Roi des singes ?

— Le Roi des singes est un personnage de légende...

— ... qui laisse des cadavres bien réels derrière lui. Si ce n'était pas vous, qui alors ?

— Votre meilleur allié, inspecteur. Il est en vous, en moi, en tous ceux qui croient en la justice...

— Épargnez-moi votre charabia mystique ! Je vous parle d'un être réel, que j'ai vu de mes yeux...

Elle reprit sa respiration.

— Je souhaiterais le remercier de m'avoir sauvé la vie. Si vous le connaissez, vous pourriez lui faire passer le message ?

— Il le sait déjà, murmura Iris.

Jane sauta et se cogna le front contre une porte.

— J'y suis !

— Les clés sont accrochées à peu près au niveau de votre tête.

Vous les sentez ?

Jane frotta sa joue contre le mur et un objet métallique tinta près de son oreille.

— Je les ai trouvées !

— Surtout, ne les faites pas tomber.

Jane prit le trousseau entre ses dents et parvint à le décrocher. Elle exultait intérieurement quand la porte grinça. Puis une lumière aussi soudaine qu'aveuglante la fit reculer contre le mur.

— Regardez qui est là ! fit une voix qu'elle reconnut aussitôt.

Elle entrouvrit les paupières et distingua Mark Mallory au côté de Patrick Dion. Bien sûr, ces deux-là chassaient et tuaient de concert, et c'était Charlotte qui les avait réunis. Les activités de la malheureuse, même les plus innocentes en apparence – concert, tournoi de tennis –, offraient à ces prédateurs l'occasion de repérer leurs prochaines victimes.

Mark arracha le trousseau à Jane et la poussa au sol.

— Quelqu'un sait qu'elle est ici ?

— Mieux vaut partir de ce principe, répondit Patrick. Et nous débarrasser de sa voiture. Ce serait déjà fait, si seulement tu étais revenu plus tôt...

— Je voulais voir si l'ange gardien de la Chinoise arrivait.

— Alors ?

— Alors j'ai attendu quatre heures et je n'ai pas vu un chat. Peut-être que le traceur est cassé... Ou alors, personne ne se soucie d'elle, acheva Mark en regardant Iris.

— Mais quelqu'un viendra sûrement pour la flic.

— Où est son portable ?

— Tiens, prends-le. Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Apparemment, lâcha Mark en pianotant sur le clavier, le dernier SMS qu'elle a envoyé était destiné à son mari. On va lui faire croire qu'elle est en route pour Dorchester et qu'elle n'a pas l'intention de rentrer avant un bout de temps.

— Et après ?

— On s'arrangera pour que ça ait l'air d'un accident, ou d'un suicide... Ça a marché par le passé. N'est-ce pas ? ajouta-t-il en adressant un sourire narquois à Jane.

— Mon mari sait que je ne suis pas du genre à me supprimer, répliqua-t-elle.

— C'est ce que disent tous les proches de suicidés, et la police ne les croit jamais, allez savoir pourquoi.

Sans ses liens, Jane se serait fait un plaisir de briser les dents parfaites de ce salaud à coups de poing. Bouillant de rage impuissante, elle le regarda taper le message et l'expédier dans l'espace virtuel. Elle n'avait aucun mal à imaginer le sort qu'il lui réservait : une balle dans la tête, suivie d'une seconde pour laisser des résidus de tir sur ses doigts. En plus, il avait raison : la police ne prêtait guère attention aux dénégations des proches des prétendus suicidés. Elle-même était tombée dans ce travers. Elle songea à un jeune homme qui avait eu la moitié du crâne emportée par une balle. *Jamais mon fils ne se serait tué !* répétait sa mère. Elle se revit disant à Frost que les familles voyaient rarement venir ce genre de drames.

Iris intervint :

— Vous avez commis trop d'erreurs. Vous n'avez aucune idée de ce qui va vous arriver.

Mark se tourna vers elle, hilare.

— Dois-je vous rappeler que vous êtes enchaînée au mur, chère madame ?

Iris lui rendit son sourire avec un calme impressionnant.

— Avant que tout se termine pour vous, pauvre idiot, dites-moi une chose : pourquoi avez-vous choisi ma fille ?

Mark s'approcha d'elle presque à la toucher. Bien qu'elle n'eût aucune possibilité de se défendre, le visage d'Iris ne trahissait aucune crainte.

— La petite Laura... Tu t'en souviens, Patrick ? On lui avait proposé de la ramener en voiture, à la sortie de son école...

— Pourquoi ? insista Iris.

Mark sourit.

— Parce qu'elle était spéciale... Elles l'étaient toutes.

— On perd du temps, protesta Patrick en s'avancant vers Jane. Sortons-la d'ici.

Mais Mark poursuivit, sans quitter Iris des yeux :

— Parfois, c'est moi qui choisis la fille. D'autres fois, c'est Patrick. On ne sait jamais à l'avance ce qui va attirer notre attention : une queue-de-cheval, un joli petit cul... Quelque chose qui la distingue des autres.

— Charlotte a découvert la vérité, c'est ça ? dit Jane en

considérant Patrick avec dégoût. Comment avez-vous pu la tuer ? Bon Dieu, vous étiez son père !

— Charlotte n’a jamais été mêlée à ça.

— Vous vous fichez de moi ? Elle était au centre de tout !

Le portable de Jane sonna. Mark jeta un coup d’œil au numéro qui s’affichait sur l’écran.

— Le petit mari vient aux nouvelles, annonça-t-il.

— Ne décroche pas, dit Patrick.

— Je n’en avais pas l’intention. Je vais éteindre ce téléphone, puis on la portera jusqu’à sa voiture.

— Vous croyez vraiment que ce sera si simple ? demanda Iris.

Les deux hommes l’ignorèrent et se penchèrent vers Jane. Celle-ci eut beau se débattre, Mark lui prit les pieds tandis que Patrick la soulevait par les aisselles.

— Vous ne le savez pas encore, mais vous avez perdu ! leur lança Iris tandis qu’ils se dirigeaient vers la porte.

Mark ricana d’un air méprisant.

— A votre place, la vieille, j’évitais de fanfaronner.

— A la vôtre, je me demanderais qui m’a suivi.

— Personne ne m’a...

Les lumières s’éteignirent. Surpris, Mark et Patrick lâchèrent Jane dont le crâne vint cogner le sol en ciment. Etourdie, elle scruta l’obscurité, tentant de comprendre ce qui se passait. La respiration des deux hommes s’était accélérée.

— C’est quoi, ça, bordel ?! s’exclama Mark.

— Ça commence... chuchota Iris.

— Vous, bouclez-la !

— C’est peut-être un fusible qui a sauté, dit Patrick d’une voix troublée. On va monter et vérifier.

La porte se referma dans un fracas, des bruits de pas résonnèrent dans l’escalier puis s’estompèrent, et Jane n’entendit plus que les battements précipités de son cœur.

— Ne bougez pas et gardez votre calme, lui ordonna Iris.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Ecoutez-moi attentivement, inspecteur. Ce qui est en train d’arriver était prévu de longue date. Ce combat n’est pas le vôtre ; il se réglera sans vous.

— Avec qui, alors ?

Quelque chose frôla la joue de Jane, comme un courant d'air dans l'obscurité. Elles n'étaient plus seules !

Puis elle entendit les menottes d'Iris heurter le sol, et une voix familière murmura :

— Pardon, sifu. J'aurais dû être là plus tôt.

— Zheng Yi ?

— La voici. Elle était en haut.

— Bella ? appela Jane.

Un doigt pressa ses lèvres.

— Vous, vous restez, lui souffla Iris.

— Vous ne pouvez pas me laisser comme ça !

— Vous serez plus en sécurité ici.

— Détachez-moi, au moins !

— Non, dit Bella. Elle va encore nous causer des ennuis.

— Et si vous échouez ? insista Jane. Je serai incapable de me défendre.

Elle sentit qu'on tirait sur ses liens, puis une lame trancha le ruban adhésif qui entravait ses poignets et ses chevilles.

— Rappelez-vous, lui glissa Iris à l'oreille, ce n'est pas votre combat.

Si, ça l'est devenu, pensa Jane tandis que les deux femmes se fondaient dans la nuit. C'est à peine si elle sentit la caresse de l'air sur son visage, comme si elles s'étaient dissoutes dans l'atmosphère avant de traverser la porte.

Jane se releva mais se rassit aussitôt. Sa tête lui faisait mal, et les effets de la drogue administrée par Patrick n'étaient pas complètement dissipés. Elle tendit la main, s'appuya au mur et parvint à se dresser sur ses jambes, flageolant comme un poulain nouveau-né.

Soudain un coup de feu lui fit tendre le cou.

Elle se dirigea vers la porte à tâtons et l'ouvrit doucement. Elle entendit un bruit de pas précipités au-dessus d'elle, suivi de deux nouvelles détonations.

Il fallait qu'elle sorte de là avant que les deux tarés ne reviennent la chercher.

Elle gravit lentement les marches, craignant de trahir sa présence. Sans arme, elle ne pouvait ni se défendre ni prendre part au combat qui se déroulait au-dessus d'elle. Toutefois, elle allait devoir traverser le champ de bataille et gagner la sortie, puis courir jusqu'à la maison

la plus proche. Elle tenta de se rappeler la disposition du parc – l’allée, les bosquets, les pelouses et la haie qui délimitait la propriété. De jour, celle-ci lui était apparue comme un véritable jardin d’Eden. A présent, elle devinait que les piques au sommet des piliers du portail n’étaient pas seulement destinées à décourager d’éventuels intrus, et le paradis lui évoquait plutôt un camp de la mort.

En haut de l’escalier, elle se trouva face à une porte close. Elle colla l’oreille contre le battant. Rien. Ce silence avait quelque chose d’angoissant. Combien de coups de feu avait-elle entendus ? Trois, lui semblait-il – assez pour abattre à la fois Iris et Bella. Qu’allait-elle découvrir derrière la porte ? Les corps des deux femmes ? Patrick et Mark, s’apprêtant à descendre la chercher ?

Sa main moite de transpiration se referma sur la poignée. La porte pivota sans bruit, révélant une obscurité aussi dense que celle de la cave. Elle ne distinguait rien devant elle, ni ombres ni silhouettes. Elle avança pas à pas, les bras tendus devant elle. Un objet de petite taille roula sous son pied en tintant. Puis elle se cogna la hanche contre un angle et s’immobilisa. Au toucher, elle crut reconnaître une table couverte d’une couche de poussière. Soudain ses doigts rencontrèrent des dents en métal et elle recula instinctivement. Un banc de scie... Elle fit quelques pas de plus et heurta un nouvel obstacle – une perceuse à colonne. Elle se trouvait dans l’atelier de menuiserie de Patrick. Debout parmi les outils électriques, elle se demanda brusquement si leurs lames et leurs mèches n’avaient servi qu’à découper de l’érable ou de l’acajou.

La panique l’envahit. En tâtonnant autour d’elle, sa main entra en contact avec un mur qu’elle se mit à longer.

Des coups de feu éclatèrent, quatre d’affilée.

Tire-toi d’ici, vite !

Enfin, elle repéra une porte qu’elle franchit sans réfléchir pour découvrir un nouvel escalier. A quelle profondeur se trouvait-elle ?

Assez profond pour que personne ne puisse entendre ses cris...

En haut de l’escalier, une porte ouvrait sur un couloir tapissé de moquette. Scrutant l’obscurité, elle aperçut une balustrade sur sa droite. Elle s’avança lentement en glissant une main le long du mur, ignorant si elle se dirigeait vers l’avant ou l’arrière de la maison. Tout ce qui lui importait, c’était de trouver une issue.

A l’étage au-dessus, le parquet craqua et des pas retentirent dans

l'escalier. Quelqu'un venait !

Vite, elle s'engouffra par la première porte ouverte sur sa gauche. Elle se retrouva dans une pièce dont les fenêtres laissaient entrer le clair de lune. Elle distingua un bureau, des rangées de livres.

Puis des pas, à nouveau.

Comme elle se précipitait vers la bibliothèque, cherchant une cachette, des éclats de verre crissèrent sous ses semelles, puis son pied buta contre un obstacle. Déséquilibrée, elle tomba en avant et sa paume dérapa sur un liquide chaud et visqueux. A la lumière de la lune, elle aperçut un corps, étendu juste à côté d'elle.

Patrick Dion.

Elle réprima un cri d'effroi et s'écarta en rampant. Ce faisant, sa main rencontra un objet lourd qui glissa loin d'elle. Une arme à feu ! Elle l'attrapa et, à la seconde où ses doigts se refermèrent autour de la crosse, elle reconnut son pistolet, son meilleur et son plus vieil ami.

Le parquet craqua derrière elle.

Jane se figea. Il était trop tard pour qu'elle se cache. Sa silhouette se découpait devant la fenêtre. Elle leva les yeux et vit Mark se dresser devant elle.

— Quand la police m'interrogera, dit-il, je répondrai que j'ai passé la soirée chez moi. C'est Patrick qui a tué toutes ces filles et les a enterrées dans le parc. C'est également lui qui vous a tuée avant de se suicider.

Jane serra la crosse de son pistolet derrière son dos. Mais Mark pointait une arme vers elle. Elle n'aurait pas le temps de viser avant de presser la détente, sans doute pour la dernière fois de sa vie. Elle leva quand même son pistolet...

Au même moment, Mark eut une sorte de hoquet et lui tourna le dos, dirigeant son attention et son arme sur une autre cible.

Jane tira. A quatre reprises, sans réfléchir. Mark tomba à la renverse, faisant voler une table basse en morceaux.

Le cœur battant, Jane s'approcha, prête à faire feu de nouveau au cas où il se serait miraculeusement relevé.

C'est alors qu'elle perçut un bruissement à peine audible, et une ombre plus noire que la nuit glissa à la limite de son champ visuel. Elle pivota lentement vers la silhouette enveloppée de ténèbres. Sa tête était auréolée d'une crinière argentée, et ses dents étincelaient dans le clair de lune.

Jane aurait pu tirer, mais n'en fit rien.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-elle.

Un souffle frôla son visage, l'obligeant à fermer les yeux. Quand elle les rouvrit, l'apparition s'était évanouie. Elle jeta des regards fébriles autour d'elle, se demandant si elle avait réellement vu quelque chose ou si la mystérieuse créature n'était qu'une illusion, issue de sa peur et de son imagination. Un mouvement attira son attention vers la fenêtre. Eclairée par la lune, une silhouette sombre bondissait à travers la pelouse et s'enfonça sous le couvert des arbres.

— Inspecteur Rizzoli !

Jane fit volte-face. Debout sur le seuil, Bella soutenait Iris, qui s'appuyait lourdement sur elle.

— Il nous faut une ambulance ! dit la jeune femme d'un ton pressant.

Avec d'innombrables précautions, Bella aida Iris à s'étendre sur le sol, cala sa tête sur ses genoux et entonna une sorte de litanie, répétant sans cesse les mêmes mots chinois comme s'il s'agissait d'une formule magique.

Une formule de guérison et d'espoir.

La première lueur du jour éblouit Jane. Prise de vertige – elle n'avait pas dormi depuis vingt-quatre heures, rien mangé depuis le déjeuner de la veille –, elle s'appuya à un des véhicules de police garés à la va-comme-je-te-pousse dans l'allée de Patrick Dion et ferma les yeux.

— Tu ferais mieux de rentrer chez toi, lui conseilla Maura.

— Peut-être. Vous avez terminé à l'intérieur ?

— On est en train de sortir les corps.

— Il vaudrait mieux que tu n'entres pas, objecta Frost comme Jane se penchait pour enfiler des surchaussures.

— Je connais la maison, je te rappelle.

— Justement.

Il n'eut pas besoin de développer. C'était elle qui avait abattu Mark Mallory, et il ne faisait presque aucun doute que c'était son pistolet qui avait servi à tuer Patrick Dion. Elle avait dû remettre l'arme à un technicien en balistique.

La porte principale de la maison s'ouvrit, livrant passage à un chariot sur lequel était étendu un corps. Sans un mot, ils le regardèrent rouler jusqu'au fourgon de la morgue.

— Le plus âgé des deux hommes – Patrick Dion, c'est ça ? – a été tué d'une balle dans la tempe tirée à bout portant, annonça Maura. Quelque chose me dit qu'on trouvera des résidus de tir sur sa main droite. Ça ne te rappelle rien ?

— Si, répondit Jane.

— Dans le cas du cuisinier, on a conclu à un suicide.

— Et dans le cas présent ?

Maura soupira.

— On a des témoins ?

Jane secoua la tête.

— Bella affirme qu'elle se trouvait à l'étage avec Iris quand c'est arrivé.

— Mais il y avait quelqu'un d'autre dans la maison, intervint Frost, et tu l'as vu.

Jane dirigea son regard vers l'endroit où elle avait aperçu une silhouette éclairée par la lune, la nuit précédente.

— J'ignore ce que j'ai vu, avoua-t-elle. Et je ne le saurai sans doute jamais.

Un autre chariot venait de sortir de la maison, transportant le second corps.

— Je pourrais écrire dans mon rapport que Patrick Dion s'est suicidé, dit Maura, mais ça ressemble trop à une mise en scène... Comme dans l'affaire du Red Phoenix.

— A mon avis, la ressemblance est volontaire. Un rappel du passé, suggérant que la justice est accomplie.

— La justice ne consiste pas à administrer la mort.

— Parfois, ça vaudrait mieux...

— Frost ! Rizzoli !

Tam leur faisait signe depuis un bosquet. Une équipe de techniciens s'activait derrière lui.

— Le chien a reniflé quelque chose !

Les disparues... Sans doute leur liste s'était-elle allongée depuis Charlotte. Et quel meilleur endroit pour ensevelir les corps qu'un sanctuaire abrité des regards indiscrets ? Comme ils se dirigeaient vers le bosquet, Jane se fit la réflexion que le chien était bien le seul à manifester de l'entrain. Il remuait la queue, l'œil aux aguets, tandis que les hommes et les femmes rassemblés dans l'ombre des arbres affichaient des mines sombres, songeant à ce qui gisait probablement sous leurs pieds.

— Le sol a été remué récemment, dit Tam, indiquant une plaque de terre nue sous les arbres. On l'avait recouvert d'herbes et de mousse pour donner le change.

Jane regarda les zones ombragées et les massifs denses autour d'elle, se demandant combien de corps ils dissimulaient – combien de jeunes filles réduites au silence ? Soudain elle se sentit écrasée par le poids de la tâche qui les attendait. Le mal sur une aussi grande échelle échappait à sa compréhension. Son corps meurtri et affamé était incapable d'affronter le spectacle de la mort.

— Je crois que je vais vous laisser et rentrer chez moi, annonça-t-elle.

Elle s'éloignait, subitement pressée de quitter l'ombre des arbres pour le soleil, quand Tam la rattrapa.

— J'ai appelé l'hôpital il y a quelques minutes, lui dit-il. Iris Fang est sortie du bloc et réveillée.

— Comment va-t-elle ?

— Elle a pris une balle dans la cuisse et perdu beaucoup de sang, mais elle s'en sortira. Elle a l'air coriace.

— Si on pouvait tous l'être autant...

Comme ils atteignaient l'allée, ils se retrouvèrent face au soleil, et Tam sortit une paire de lunettes noires de sa poche.

— Je devrais peut-être faire un saut à l'hôpital pour recueillir son témoignage ? suggéra-t-il.

— Plus tard. J'ai encore besoin de toi. Le commissariat de Brookline a sollicité notre aide, on risque de passer un bout de temps ici.

— Je fais toujours partie de l'équipe, alors ?

— Je vais demander à ton superviseur du district A-1 la permission de te garder jusqu'à ce qu'on ait bouclé cette enquête... Enfin, si tu le veux bien.

— Merci, répondit-il simplement.

Tandis qu'il s'éloignait, le regard de Jane fut attiré par un reflet à l'arrière de sa tête. Un long fil argenté se détachait sur sa chevelure d'un noir de jais.

— Tam ?

— Quoi ? fit-il en se retournant.

Jane tenta de déchiffrer son expression, mais les verres réfléchissants de ses lunettes ne lui renvoyaient que son image. Elle le revit se glisser prestement et sans bruit par la fenêtre de la maison d'Ingersoll. De même, il avait échappé à la caméra au coin de Knapp Street. *Je suis un fantôme*, leur avait-il dit en plaisantant. Un fantôme, non. Mais un être insaisissable, idéalement placé pour épier leurs conversations et s'informer de leurs projets à chaque étape de l'enquête... Jane soupçonna que ce masque impassible dissimulait de lourds secrets, mais elle avait mieux à faire que chercher à les percer.

Du moins pour le moment.

— Tu voulais me demander quelque chose ? l'interrogea Tam.

— Non, rien.

Elle lui tourna le dos et se dirigea vers sa voiture.

Le J.P. Doyle's était tellement rempli de flics au repos que Jane eut du mal à repérer Korsak. C'est seulement après que la serveuse lui eut indiqué la salle à manger qu'elle finit par le trouver, attablé seul dans un box devant une assiette de crevettes frites et une pinte de bière.

— Désolé, mais je ne t'ai pas attendue pour commander, lui dit-il pendant qu'elle s'asseyait face à lui.

— Tu n'es plus au régime ?

— Lâche-moi, tu veux ? Après la journée pourrie que je viens de passer, j'ai besoin d'un peu de réconfort.

Il piqua quatre crevettes au bout de sa fourchette et les fourra dans sa bouche.

Jane fit signe à la serveuse, commanda une salade et regarda Korsak engloutir une autre demi-douzaine de crevettes.

— C'est tout ce que tu manges ? commenta-t-il quand la serveuse apporta sa commande à Jane.

— J'ai promis à Gabriel de dîner à la maison. On ne s'est pas beaucoup vus ces derniers jours.

— Ouais, j'ai entendu dire que c'était un sacré cirque, là-bas, à Brookline. Ils ont exhumé combien de victimes ?

— Six – toutes féminines, à première vue. Il va falloir des mois pour fouiller le parc, sans compter que d'autres corps peuvent être enterrés ailleurs. C'est pourquoi on a également entrepris des fouilles chez Mark Mallory.

Korsak porta un toast avec sa bière.

— A ton succès, championne !

Jane jeta un regard affligé à la chemise tachée de graisse de son ex-collègue sous laquelle se dessinait une poitrine presque féminine, puis choqua son verre d'eau contre le sien, éclaboussant de bière le tas de crevettes qui avait déjà bien diminué.

— La seule ombre au tableau, dit-elle, c'est que je ne résoudrai jamais les meurtres des deux tueurs anonymes – l'homme qui a failli me descendre et la fille qu'on a découverte sur le toit, à Chinatown. Pourtant, c'est la mort de cette dernière qui a tout déclenché.

— Vous avez retrouvé l'épée qui a servi à la tuer ?

— C'est comme si elle s'était évaporée. Il y a peu de chance que quelqu'un passe un jour aux aveux. Mais j'ai ma petite idée.

— Une idée assez précise pour inculper quelqu'un ?

— Honnêtement, ce n'est pas mon intention. Car dans ce cas, faire

mon boulot m'obligerait à commettre une injustice.

— Heureusement que le Dr Isles ne t'entend pas ! s'esclaffa Korsak.

— Tu as raison, elle ne pourrait pas comprendre.

Maura ne jurait que par les faits, et sa fidélité à ses principes avait conduit à la condamnation de l'agent Wayne Graff, quelques jours plus tôt. Maura prétendait savoir où se situait la limite entre le bien et le mal, le blanc et le noir, mais l'expérience de Jane lui avait appris que cette fameuse frontière était parfois floue.

— Tu voulais me parler de quelque chose ? demanda-t-elle en piquant dans sa salade.

Korsak soupira et posa sa fourchette. Il fallait une raison grave pour l'inciter à un tel geste.

— Tu sais que j'aime ta mère, commença-t-il.

— Oui, je l'avais compris.

— Je veux dire, je l'aime *vraiment*. Elle est drôle, futée, sexy...

— Pas la peine de me faire l'article. Dis-moi juste ce qui se passe.

— Tout ce que je veux, c'est l'épouser.

— Il me semble qu'elle a dit oui. Où est le problème ?

— Le problème, c'est ton frangin. Il lui téléphone trois fois par jour dans l'espoir de la faire changer d'avis. Il me déteste, c'est évident.

— Frankie a toujours eu horreur du changement.

— Il insiste tellement qu'elle envisage d'annuler le mariage pour ne pas le contrarier...

Son soupir se transforma en un gémissement et il détourna les yeux vers le box voisin. Un bébé assis dans une chaise haute se mit à pleurer. Sa mère le prit dans ses bras et lança un regard noir à Korsak. Pauvre Vince : il effrayait les tout-petits, incapables de deviner le cœur d'or qui se dissimulait derrière son physique ingrat... La mère de Jane l'avait vu, elle, et elle méritait l'amour d'un homme aussi généreux.

— C'est bon, dit la jeune femme. Je vais parler à Frankie.

Et s'il ne pige pas la leçon, ajouta-t-elle in petto, je la lui ferai rentrer dans le crâne à coups de pied aux fesses.

— C'est vrai, tu ferais ça pour moi ?

— Oui. Pourquoi cette question ?

— Tu n'avais pas l'air emballée que ta mère et moi... Tu sais bien.

— Tant que vous m'épargnez les détails salaces, ça me va.

Elle tendit le bras au-dessus de la table et lui donna une bourrade

affectueuse.

— Tu es un type bien, Korsak. Et maman est heureuse avec toi. C'est tout ce qui m'importe. Maintenant, excuse-moi, mais je dois te laisser. Ça va aller ?

— J'aime ta mère, tu sais.

— Mais oui...

— Toi aussi, je t'aime... Mais pas ton frère.

— Ça, je peux le comprendre.

Ayant laissé Korsak devant ses crevettes, Jane retraversa la salle de bar bondée.

— Hé ! Inspecteur Rizzoli !

C'était Buckholz. Il occupait sa place habituelle au comptoir, un verre de scotch devant lui.

— Il faut que je vous parle, dit-il.

— J'allais rentrer chez moi...

— Je vous raccompagne jusqu'à votre voiture.

— Ça ne peut pas attendre demain, Hank ?

— Non. Ça me turlupine trop.

Il vida son verre d'un trait et le reposa brutalement.

— Allons dehors, dit-il. Il y a trop de boucan ici.

La température était fraîche sur le parking, et l'air sentait la terre humide. Jane ferma sa veste et jeta un coup d'œil vers sa voiture, se demandant si elle aurait le temps de s'arrêter pour acheter du lait sur le chemin du retour.

Buckholz alla droit au but :

— Vous vous trompez à propos de Patrick Dion et Mark Mallory.

— Comment ça ?

— On ne parle plus que de ça à la télé et dans les journaux : deux types pleins aux as qui faisaient équipe depuis vingt-cinq ans pour enlever des gamines... Tout le monde s'interroge : comment est-il possible que la police ne les ait pas démasqués plus tôt ?

— Ils étaient prudents, Hank. Ils ont réussi à garder le contrôle de la situation.

— Patrick Dion avait un alibi pour certaines de ces disparitions.

— Mark et lui enlevaient les jeunes filles à tour de rôle. On a déjà exhumé six corps à l'intérieur de la propriété de Patrick, et je suis sûre qu'il y en a d'autres.

— Vous ne trouverez pas celui de Charlotte.

— Qu'en savez-vous ?

— C'était mon enquête, et je vous garantis que je ne l'ai pas bâclée. Même au bout de dix-neuf ans, les détails sont toujours gravés là, dit-il en désignant sa tête. J'ai la certitude que Patrick était à Londres au moment de la disparition de sa fille. Quand il a su, il a sauté dans son jet.

— Admettons que vous ayez raison sur ce point. C'est facile à vérifier...

— J'ai également raison au sujet de Mark Mallory. Lui non plus n'a pas pu enlever Charlotte. Il se trouvait auprès de sa mère. Elle avait fait une attaque un an plus tôt et séjournait dans un centre de rééducation.

Jane observait le vieil homme dans la lumière déclinante. Il défendait son travail et manquait d'objectivité. A en juger par ses traits ravagés par l'alcool et sa chemise élimée, la retraite ne lui avait pas réussi. Il avait pratiquement élu domicile au Doyle's, comme s'il avait besoin d'être entouré de ses ex-collègues pour se sentir vivant et utile à quelque chose.

— Je vais relire le dossier puis on reparlera, lui promit-elle, désireuse de le ménager.

— Vous ne vous débarrasserez pas de moi comme ça ! protesta Buckholz. J'étais un bon flic. Dans les affaires d'enlèvement, on cherche d'abord du côté de la famille, aussi ai-je enquêté en long et en large sur Mark Mallory. J'ai vérifié les moindres de ses faits et gestes le jour de la disparition de Charlotte. Ça ne peut pas être lui.

— Parce qu'il a rendu visite à sa mère ce jour-là ? Voyons, Hank... Vous savez aussi bien que moi qu'une mère est prête à tous les mensonges pour protéger son enfant.

— Un dossier médical, ça vous suffit, comme preuve ?

— Pardon ?

Buckholz tira de la poche intérieure de sa veste une feuille de papier pliée qu'il tendit à Jane d'un geste brusque.

— J'ai trouvé ça dans le dossier de Barbara Mallory. C'est une copie du journal de bord des infirmières. Lisez ce qu'elles ont écrit le 21 avril, à 13 heures.

Pression artérielle au repos : 11/8. Pouls : 84/min. Le fils de la patiente est présent. Il demande qu'on installe sa mère dans une chambre

moins bruyante, à l'écart de l'accueil.

— A 13 heures, reprit Buckholz, Charlotte Dion et sa classe se trouvaient au Faneuil Hall. Les professeurs ont remarqué sa disparition aux environs de 13 h 15. Alors, expliquez-moi comment Mark Mallory aurait pu parcourir soixante-dix kilomètres en un quart d'heure et enlever sa demi-sœur en pleine rue ?

Jane relut le dossier médical, vérifia la date et l'heure... Aucun doute n'était permis.

— Admettez que vos deux suspects ne sont pour rien dans la disparition de Charlotte, fit Buckholz.

— Dans ce cas, qui l'a enlevée ?

— Ça, on ne le saura sans doute jamais. Probablement un type qui passait par là et aura sauté sur l'occasion.

Jane garda la feuille près d'elle, sur le siège du passager, pendant tout le trajet. Avec deux tueurs dans sa famille, comment croire que Charlotte ait été victime d'un inconnu ? Elle gara sa voiture sur le parking de son immeuble et s'attarda un moment à l'intérieur. Elle avait besoin de réfléchir dans le calme. Ils savaient avec certitude que Dion et Mallory s'étaient associés pour enlever des jeunes filles. Ils en avaient même parlé devant elle. Charlotte avait-elle percé leur secret, les forçant à l'éliminer ? Avaient-ils fait appel à un complice extérieur pour s'assurer des alibis ?

Elle se frotta les tempes, accablée par ces questions sans réponse. Une fois de plus, tout tournait autour de Charlotte. Elle repensa aux dernières photos de la jeune fille, prises le jour de l'enterrement de sa mère et de son beau-père. Elle la revit, encadrée par deux monstres – son père et Mark –, qui semblaient vouloir l'empêcher de fuir...

Un déclic se fit dans l'esprit de Jane. La réponse se trouvait là, dans ce cliché : Charlotte n'avait pas été enlevée, elle s'était libérée.

Jane franchit la frontière entre le New Hampshire et le Maine vers midi, par une belle journée de mai. Les arbres étaient en pleine feuillaison et une brume dorée flottait au-dessus des champs et des bois. Elle atteignit le lac Moosehead en fin d'après-midi. La température avait fraîchi, et elle enroula une écharpe en laine autour de son cou avant de descendre de voiture et de se diriger vers l'embarcadère où était amarré un bateau à moteur.

Un garçon d'environ quinze ans, aux cheveux blonds ébouriffés par le vent, leva la main pour la saluer.

— Madame Rizzoli ? Je suis Will, du camping Loon Point. C'est tout ce que vous avez comme bagage ? demanda-t-il en prenant le sac de Jane.

— Je ne reste qu'une nuit. Où est le pilote ?

Le garçon sourit.

— Vous l'avez devant vous. Je conduis ce bateau depuis que j'ai huit ans. Si ça peut vous rassurer, j'ai fait ce trajet des milliers de fois !

Jane fit taire ses doutes et enfila le gilet de sauvetage que lui tendait Will. En prenant place sur le banc, elle remarqua plusieurs caisses remplies de provisions et une pile de journaux sur laquelle était posée l'édition du jour du *Boston Globe*.

— Ça fait combien de temps que tu travailles au camping ? demanda-t-elle pendant que le garçon démarrait le moteur.

— Depuis toujours. C'est mes parents les propriétaires.

Elle l'examina plus attentivement. La mâchoire carrée, des cheveux décolorés par le soleil, un corps mince et musclé... Avec quelques années de plus, le jeune Will aurait pu se fondre dans une équipe de maîtres nageurs sur une plage californienne. Il montra une grande maîtrise pour éloigner le bateau de l'embarcadère, et ils glissèrent bientôt sans effort sur les eaux agitées. Cramponnée au plat-bord, Jane laissa errer son regard sur la forêt et le lac, si vaste qu'il semblait s'étirer à l'infini devant la proue.

— C'est magnifique ! cria-t-elle, tentant de couvrir le bruit du moteur.

Concentré sur la manœuvre du bateau, Will ne l'entendit pas.

Quand ils atteignirent la rive opposée, le soleil striait d'or la surface du lac. Dans peu de temps, il aurait disparu derrière l'horizon. Jane aperçut des canoës alignés sur la berge et des bungalows au-delà. Une gamine blonde qui attendait sur la jetée attrapa au vol l'amarre que lui lançait Will. Il n'y avait qu'à les regarder pour deviner que ces deux-là étaient frère et sœur.

Sitôt à terre, Will passa sa main dans les cheveux de la fillette.

— Cette enquinquineuse s'appelle Samantha, dit-il à Jane. Si vous avez besoin d'une brosse à dents, de serviettes supplémentaires, vous n'aurez qu'à la siffler.

— Elle a quel âge ? s'enquit Jane tandis que Samantha courait devant eux en portant son sac. Huit, neuf ans ? Vous n'allez pas à l'école ?

— Notre mère nous fait la classe à domicile, répondit Will. L'hiver, c'est difficile de se rendre en ville. Papa nous répète tout le temps qu'on est les gosses les plus vernis au monde. Ici, c'est le paradis !

Il la guida jusqu'à un bungalow.

— Maman vous a installée ici, annonça-t-il. Vous y serez tranquille.

Ils montèrent quelques marches, et la porte moustiquaire s'ouvrit devant eux en couinant. Samantha avait déposé le sac de Jane sur un porte-bagages rustique au pied du lit. La jeune femme embrassa du regard les poutres apparentes du plafond, les murs lambrissés de pin nouveaux, le feu de bois qui pétillait dans la cheminée en pierre.

— Ça vous convient ? demanda Will.

— C'est parfait. Je regrette juste de ne pas être venue avec mon mari. Il aurait adoré cet endroit.

— Ce sera pour une prochaine fois. Je vous laisse. Le dîner est servi dans la salle commune. Je crois qu'il y a du ragoût de bœuf au menu.

Après le départ de Will, Jane s'abîma dans un rocking-chair près de la porte et admira les reflets d'incendie que le soleil couchant allumait sur le lac. Bercée par le clapotement de l'eau et le vrombissement des insectes, elle ne tarda pas à s'assoupir. Des coups légers frappés contre la moustiquaire la réveillèrent en sursaut. En ouvrant les yeux, elle aperçut une femme blonde sur le seuil.

— Inspecteur Rizzoli ?

— Entrez, je vous en prie.

La femme s'exécuta et referma la porte moustiquaire avec précaution pour l'empêcher de grincer. Sa ressemblance avec Will et Samantha sauta aux yeux de Jane malgré la pénombre. De même, sa véritable identité ne faisait aucun doute dans son esprit. Le fait qu'Ingersoll fût parti pêcher sans emporter de matériel avait éveillé ses soupçons. La vraie raison de sa venue dans le Maine se tenait à présent devant elle.

— Bonsoir, Charlotte, dit-elle.

La femme jeta un rapide coup d'œil par la moustiquaire, puis se retourna vers Jane.

— S'il vous plaît, ne m'appellez pas comme ça. Mon nom est Susan, maintenant.

— Votre famille est au courant ?

— Mon mari, oui. Mais pas les enfants. Ç'aurait été trop compliqué de leur expliquer. Et je ne veux pas qu'ils sachent quel genre d'homme était leur grand-père.

Avec un soupir, elle se laissa tomber dans le second rocking-chair ; durant quelques secondes, seuls les craquements des deux fauteuils vinrent troubler le silence.

Jane scrutait le profil de Charlotte – ou plutôt, Susan. Elle paraissait plus que ses trente-six ans. Son visage était semé de taches de son, ses cheveux grisonnaient. Mais c'était la douleur inscrite dans son regard qui la vieillissait le plus.

La tête appuyée au dossier du fauteuil, elle contemplait le lac qui s'assombrissait.

— Ça a commencé quand j'avais neuf ans, dit-elle soudain. Une nuit, il est entré dans ma chambre pendant que ma mère dormait. Il m'a dit que j'étais assez grande à présent pour satisfaire mon papa, comme le font toutes les gentilles petites filles...

— Vous en avez parlé à votre mère ?

Susan eut un rire amer.

— Ma mère ne s'est jamais souciée que d'elle-même. Ça faisait à peine deux mois qu'elle couchait avec Arthur Mallory quand elle a décidé de tout plaquer pour vivre avec lui. Elle est partie sans un regard en arrière. A se demander si elle se rappelait qu'elle avait une fille. Elle n'a même pas tenté d'obtenir ma garde – pour la plus grande joie de mon père, évidemment. De loin en loin, j'étais censée passer un

week-end avec elle et Arthur, mais la plupart du temps, elle se contentait de m'ignorer. Arthur était le seul à faire preuve de gentillesse désintéressée envers moi. Je l'ai peu connu, mais il avait l'air d'un brave type.

— Et son fils, Mark ?

Un long silence suivit la question de Jane.

— J'ai mis longtemps à percevoir sa vraie nature, murmura enfin Susan. Quand nos deux familles ont commencé à se fréquenter, il me paraissait inoffensif. Lui et moi, on est vite devenus très proches – trop, même.

— Il semblait bien s'entendre avec votre père aussi...

Susan acquiesça de la tête.

— Papa avait trouvé en lui le fils qu'il n'avait pas. Même après le divorce de mes parents, Mark a continué à lui rendre visite. Ils s'enfermaient dans son atelier, au sous-sol de la maison, soi-disant pour fabriquer des cadres ou des nichoirs à oiseaux. J'étais loin de me douter de ce qui se passait réellement en bas...

— Vous ne trouviez pas étrange qu'ils passent autant de temps ensemble ?

— J'étais surtout soulagée qu'on me laisse tranquille. C'est vers cette époque – j'avais treize ans – que mon père a cessé de me rejoindre dans ma chambre la nuit. Sur le moment, je n'ai pas su pourquoi. Depuis, j'ai calculé que ça avait coïncidé avec la première disparition de jeune fille. Il avait trouvé un autre moyen de satisfaire ses pulsions, avec la complicité de Mark.

Susan cessa de se balancer et resta immobile, fixant le lac.

— Si j'avais compris plus tôt qui était Mark, reprit-elle, ma mère et Arthur seraient toujours en vie.

— Comment ça ?

— Le soir de leur mort, au Red Phoenix... C'est à cause de moi s'ils y étaient.

— De vous ?

— Je devais passer le week-end chez eux. Pour la première fois, j'y étais allée par mes propres moyens, en empruntant la voiture de mon père, car je venais d'avoir mon permis. C'est comme ça que j'ai trouvé le pendentif. Il avait glissé entre le siège du conducteur et la console centrale. Il était là depuis deux ans. Il avait la forme d'un dragon en or, avec un nom gravé au dos : Laura Fang.

— Ce nom vous était familier ?

— Oui. Tous les journaux avaient parlé de sa disparition. Cette histoire m'avait frappée parce qu'elle avait mon âge et jouait du violon. En plus, certains élèves de Bolton l'avaient connue pendant le stage d'été de l'Orchestre de Boston.

— Mark aussi avait participé à ce stage.

— C'est vrai, il la connaissait. Mais je ne m'expliquais pas comment son pendentif se retrouvait dans la voiture de mon père. J'ai alors repensé à... Enfin, bref, s'il avait abusé de moi, il avait pu faire la même chose à d'autres filles, dont cette Laura.

— Vous vous êtes confiée à votre mère ?

— Je leur ai tout débballé, à Arthur et elle : ce que mon père m'avait fait des années plus tôt, ce que j'avais découvert dans sa voiture... Au début, ma mère ne voulait pas me croire. Puis, fidèle à elle-même, elle s'est inquiétée pour sa réputation si jamais l'affaire éclatait au grand jour. Qu'allait-on penser d'elle, qui n'avait rien soupçonné de ce qui se passait sous son propre toit ? Arthur, lui, m'a immédiatement prise au sérieux. Je lui en serai reconnaissante toute ma vie.

— Pourquoi ne se sont-ils pas adressés à la police ?

— Ma mère voulait s'assurer que le pendentif appartenait bien à la Laura Fang disparue deux ans plus tôt, et non à une homonyme. C'est pourquoi ils ont décidé de le montrer à sa famille...

Susan baissa la tête.

— C'est la dernière fois que je les ai vus vivants, poursuivit-elle d'une voix presque inaudible. Juste avant qu'ils n'aillent rejoindre le père de Laura au restaurant.

Ainsi la dernière pièce du puzzle trouvait-elle sa place. Arthur et Dina Mallory étaient allés au Red Phoenix ce soir-là, non pour dîner, mais pour parler avec James Fang. Des coups de feu avaient mis fin à leur conversation, et l'on avait imputé ce massacre à un malheureux immigrant.

— Par la suite, reprit Susan, la police a conclu à une folie homicide suivie d'un suicide. On a dit que ma mère et Arthur avaient juste eu la malchance d'être au mauvais endroit au mauvais moment. Malgré ça, je ne pouvais me défaire du soupçon que leur mort avait un rapport avec Laura. Et c'est là que j'ai commencé à me poser des questions au sujet de Mark : il se trouvait chez son père en même temps que moi ce

week-end-là ; il avait entendu ma confession.

— Vous pensez que c'est lui qui a averti Patrick que votre mère et Arthur se rendaient à Chinatown ?

— J'en ai la conviction. Mais c'est le jour de l'enterrement que j'ai fini par comprendre qu'ils faisaient équipe. Malheureusement, sans le pendentif, je ne pouvais rien prouver. Mon père avait tous les pouvoirs sur moi, et il lui aurait été facile de m'éliminer.

— Alors, vous avez décidé de disparaître.

— Je n'avais rien prémédité. Mais quand je me suis retrouvée sur le Freedom Trail, le « chemin de la liberté », j'ai soudain pensé : *Moi aussi, je veux être libre !*

Susan éclata d'un rire sans joie.

— Je me suis débrouillée pour échapper à la surveillance des professeurs, puis je me suis débarrassée de mon sac et de mes papiers d'identité un peu plus loin dans une ruelle, afin de brouiller les pistes. J'avais sur moi assez d'argent liquide pour prendre un car vers le nord. Je n'avais aucune idée de ma destination. Tout ce que je voulais, c'était mettre le plus de distance possible entre mon père et moi. Arrivée dans le Maine, quand je suis descendue du car, j'ai eu l'impression d'une renaissance.

— Et vous n'en êtes jamais repartie ?

— J'ai trouvé du boulot comme femme de ménage dans un camping. Peu après, j'ai rencontré mon mari. C'est le plus beau cadeau que m'ait fait l'existence : un homme qui m'aime vraiment et ne me laissera jamais tomber, quoi qu'il arrive.

Susan releva la tête et continua, assise bien droite dans son fauteuil :

— J'ai fait ma vie ici, mis des enfants au monde... Joe et moi avons monté cette affaire ensemble, construit ces bungalows de nos mains. Je pensais que je n'aurais qu'à rester cachée pour trouver enfin la paix.

Des cris joyeux leur parvinrent de la berge du lac. Will et sa sœur, tous deux en maillot de bain, couraient le long de la jetée. Puis ils plongèrent dans l'eau froide et des piailllements excités succédèrent aux éclats de rire. Susan se leva et observa ses enfants en train de chahuter.

— Samantha a neuf ans, reprit-elle, tournant le dos à Jane. L'âge que j'avais quand mon père a commencé à venir dans ma chambre. On

croit pouvoir tourner la page, mais c'est faux. Le passé est toujours là, prêt à resurgir quand vous vous y attendez le moins. Il suffit d'une odeur de gin et de cigare, d'une porte qui craque en pleine nuit... Même après toutes ces années, mon père continue à me hanter. Mes cauchemars ont empiré quand Samantha a eu neuf ans. Quand je la regardais, je me revoyais à son âge, tellement pure et innocente. Je repensais alors à ce que cet homme m'avait fait subir, à ce qu'il avait pu infliger à Laura Fang, et je me demandais s'il y avait eu d'autres filles, d'autres victimes. Mais, seule, je ne me sentais pas la force de le démasquer.

Will et Samantha avaient regagné la terre ferme et se séchaient. Susan appuya sa main sur la moustiquaire, comme si elle puisait le courage de poursuivre sa confession dans la vision de ses enfants.

— Puis, le 30 mars dernier, j'ai ouvert le *Boston Globe*...

— Et là, vous êtes tombée sur l'annonce d'Iris Fang, affirmant que le cuisinier du Red Phoenix était innocent des meurtres dont on l'avait accusé.

— Oui. J'ai su alors que je n'étais pas seule à rechercher la vérité. Ni à vouloir que justice soit rendue.

Elle se tourna vers Jane.

— C'est ce qui m'a donné le courage d'appeler l'inspecteur Ingersoll. Je savais que c'était lui qui avait enquêté sur le massacre du Red Phoenix. Je lui ai parlé du pendentif, de mon père, de Mark... Je lui ai fait part de mes inquiétudes concernant d'éventuels autres enlèvements.

C'est ainsi qu'Ingersoll avait commencé à fouiner, se mettant du même coup en danger. Car Patrick avait appris que l'ancien flic recueillait des éléments susceptibles de l'impliquer non seulement dans plusieurs affaires de disparition, mais aussi dans la tuerie du Red Phoenix. Il soupçonna Iris Fang, l'auteur de l'annonce parue dans le *Boston Globe*, de se cacher derrière lui. Et engagea des tueurs pour éliminer à la fois Ingersoll et Iris. Mais ces professionnels pourtant aguerris avaient sous-estimé leur adversaire.

— J'avais tellement peur que mon père ne me retrouve que j'ai supplié l'inspecteur Ingersoll de ne rien dire qui puisse lui permettre de remonter jusqu'à moi. Il m'a promis de ne révéler à personne qu'il m'avait retrouvée.

— Il a tenu parole. A aucun moment on n'a supposé que c'était

vous qui l'aviez engagé. On vous croyait morte de toute façon.

— Il m'a rappelée quelques semaines plus tard, disant qu'il voulait me voir. C'est pourquoi il est venu jusqu'ici. Il m'apportait les noms de trois jeunes filles qui avaient peut-être croisé ma route avant leur disparition, à l'occasion d'un tournoi de tennis ou d'un stage de musique. Et en effet, c'était bien moi le lien entre toutes ces malheureuses... C'est à cause de moi, tout ça !

La voix de Susan se brisa, mais elle enchaîna :

— Le pire, c'est que, pendant que je menais une existence protégée ici, auprès de ma famille, ils continuaient à faire des victimes. Si j'avais été moins lâche, j'aurais pu les arrêter plus tôt.

— Ils ont fini de nuire, Susan. Et ça en partie grâce à vous.

Susan tourna des yeux étincelants de larmes vers Jane.

— Pour une toute petite partie, alors. L'inspecteur Ingersoll est mort, et vous avez achevé son enquête.

Je n'étais pas seule, pensa Jane. On m'a aidée.

Soudain une voix fluette jaillit de la nuit :

— Maman ?

La silhouette de Samantha se découpait sur la surface miroitante du lac à travers la moustiquaire.

— C'est papa qui m'envoie te chercher, expliqua-t-elle. Il ne sait pas si c'est l'heure de sortir le gâteau du four...

— J'arrive, chérie.

Susan se leva prestement.

— Le dîner est prêt, inspecteur. Joignez-vous à nous quand vous voulez.

La porte se referma en couinant. Depuis son fauteuil, Jane regarda l'enfant et sa mère s'éloigner le long du rivage et se fondre dans le crépuscule en se tenant par la main.

Trois mois plus tard

Province du Fujian, République populaire de Chine

Un parfum d'encens flotte jusqu'à nous tandis que nous nous recueillons devant la tombe des ancêtres de Bella. Le cimetière est très ancien. Depuis au moins mille ans, il accueille les dépouilles d'innombrables générations de Wu. C'est là que les cendres de Wu Weimin reposent à présent, auprès des siens. Il a cessé d'errer dans le monde des esprits, en quête de justice, pour connaître enfin la paix éternelle.

Comme les ombres s'épaississent à l'approche de la nuit, nous allumons des bougies et nous inclinons en signe de respect pour le défunt. Soudain je perçois une présence derrière nous. Je me retourne et vois un homme pénétrer dans la cour intérieure du cimetière. Si je ne distingue pas ses traits dans la pénombre, je reconnais à sa démarche souple et élégante le fils que Wu Weimin avait eu de sa première épouse – ce fils qui n'a jamais cessé d'honorer sa mémoire. Quand il s'avance dans la lumière, Bella adresse un signe de tête à son demi-frère, qui répond à son salut avec un sourire triste. Ces deux-là sont faits du même métal, aussi résistant que la pierre qui renferme les cendres de leur père. Je me demande ce qu'il adviendra d'eux maintenant qu'ils ont fait leur devoir. Quand vous avez consacré la moitié de votre existence à poursuivre un objectif et que vous l'atteignez finalement, quel autre accomplissement pouvez-vous encore espérer ?

Le jeune homme s'incline devant moi.

— Pardon d'arriver si tard, sifu, mais mon vol a été retardé à cause du mauvais temps.

Je scrute son visage à la clarté des bougies. Il a les traits tirés par la fatigue, mais aussi par le souci.

— Il y a des problèmes à Boston ?

— Je crois qu'elle sait, répond-il. Elle m'observe sans cesse, me sonde. Chaque fois que je la regarde, je lis le soupçon dans ses yeux.

— Que va-t-il se passer ?

Il pousse un long soupir.

— J'espère qu'elle comprendra. Elle a fait un rapport très élogieux sur moi, et elle veut que je l'assiste dans une autre enquête à Chinatown.

Je souris à Johnny Tam d'un air rassurant.

— L'inspecteur Rizzoli nous ressemble, dis-je. Si elle n'approuve pas la méthode que nous avons employée pour atteindre notre but, je pense qu'elle comprend nos raisons et qu'au fond d'elle-même elle nous accorde sa bénédiction.

J'approche une allumette du petit bois empilé dans le foyer. Les flammes bondissent tels des animaux affamés que nous alimentons avec de la fausse monnaie en papier. En s'élevant vers le ciel, la fumée apporte le réconfort aux âmes de ceux que nous avons aimés.

Il me reste une dernière offrande à brûler.

Quand je sors le masque de son sac, les flammes illuminent ses cheveux argentés et il paraît soudain prendre vie, comme si l'âme même de Sun Wukong venait de surgir de la nuit. Mais ce n'est qu'un objet inanimé, un accessoire mité que j'ai acheté il y a des années à une troupe d'opéra chinois. Chacun de nous trois l'a porté à son tour – moi, pour combattre la tueuse sur le toit ; Bella, le jour où elle a sauvé la vie de l'inspecteur Rizzoli ; et enfin Johnny, quand il a logé une balle dans la tête de Patrick Dion, achevant ainsi le cycle de la mort.

Je jette le masque dans les flammes. Les cheveux s'embrasent immédiatement. Une odeur âcre de cuir et de poils brûlés s'élève du foyer. Il se consume en quelques minutes, renvoyant le Roi des singes dans le monde des esprits, là où est sa place. Mais il demeure en chacun de nous, prêt à répondre à notre appel si nous avons besoin de lui.

Nous contemplons un moment les cendres rougeoyantes dans le foyer, y voyant chacun ce que nous désirons y voir. Pour Bella et Johnny, le sourire approbateur de leur père : maintenant qu'ils ont rempli leur devoir filial, leur vie leur appartient. Pour moi, le visage de ma fille Laura, dont on a exhumé les restes il y a dix semaines, dans un recoin du parc de Patrick Dion envahi par la végétation. Et le visage de mon époux tendrement aimé. Ses traits sont aussi jeunes, ses cheveux aussi noirs qu'au jour de notre rencontre. Tandis que les

morts ne vieillissent pas, j'erre sur cette terre, de plus en plus faible, de plus en plus vieille et ridée. Mais chaque année qui passe me rapproche un peu plus de James et de Laura, du jour où nous serons tous les trois réunis. Aussi est-ce l'âme sereine et sans la moindre crainte que je marche et m'enfonce dans l'ombre toujours plus dense.

Car je sais que les deux amours de ma vie m'attendent au bout du chemin.

Remerciements

Jamais encore je n'avais mis autant de moi dans un roman. L'intrigue de celui-ci m'a été inspirée par les histoires que me racontait ma mère sur son enfance en Chine. Elle y croisait des fantômes, des maîtres d'arts martiaux, et aussi, bien sûr, le Roi des singes. Merci, maman, de m'avoir ouvert les portes de ce monde merveilleux.

Merci à Tony Yee et à l'agent Tommy Yung, de la police de Boston, de m'avoir dévoilé les secrets du Chinatown de Boston ; à Halford Jones de m'avoir encouragée à écrire un roman où il serait question d'arts martiaux ; à mon fils, Adam Gerritsen, pour sa connaissance du mandarin et des armes à feu ; au Dr Reena Roy, professeur associé au Département de médecine légale de l'université de Pennsylvanie, pour les précieux renseignements sur l'analyse des poils de primates ; à John R. Michaud, professeur assistant de droit, et à ses étudiants du Criminal Justice Club de Husson University, pour leurs lumières sur l'analyse métallurgique des épées anciennes ; à l'inspecteur Russell Grant, de la police de Boston, pour avoir bien voulu répondre à mes questions. S'il subsiste des erreurs dans ce livre, elles relèvent de ma seule responsabilité.

Je tiens aussi à remercier les fidèles qui m'ont accompagnée tout au long de l'écriture de ce livre en me prodiguant conseils, encouragements et martinis, chaque fois que le besoin s'en faisait sentir : mon incomparable agent, Meg Ruley, de l'agence Jane Rotosen ; mon éditrice, Linda Marrow ; Selina Walker, de Transworld, ainsi que mon ange gardien, Brian McLendon.

Enfin, merci à mon mari, Jacob, qui sait mieux que quiconque combien il est difficile d'être marié à un écrivain. Quand j'ai passé toute la journée en compagnie de personnages fictifs, je ne connais pas de plus grand bonheur que de rejoindre ce héros bien vivant.

Titre original : *The Silent Girl*

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© 2011 by Tess Gerritsen

Edition originale : Ballantine Books, New York

© Presses de la Cité, 2014 pour la traduction française

Couverture : Thierry Sestier. Photo : © Evelina Kremsdorf / Arcangel Images.

EAN 978-2-258-10892-9



Composition numérique réalisée par Facompo

Tess Gerritsen

MORSURES

Nouvelle

*Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Nathalie Serval*



La « Reine des Morts » était arrivée.

Quand elle descendit de sa Lexus en cet après-midi d'hiver où l'air sentait l'approche de la neige, le Dr Maura Isles méritait plus que jamais le surnom dont l'avaient affublée les flics de Boston, des années plus tôt. Voiture noire, manteau noir, écharpe noire – la couleur s'accordait au climat glacial et les ombres semblaient se masser autour d'elle.

L'inspecteur Jane Rizzoli leva une main gantée afin de la saluer.

— Hé, toubib ! J'espère que tu as apporté une lampe torche.

Maura traversa la rue pour la rejoindre et s'arrêta au pied des marches de l'église Saint Anthony, d'où elle considéra le porche voûté et les fenêtres barricadées.

— Je croyais le bâtiment interdit au public ? s'étonna-t-elle.

— La victime a trouvé le moyen d'y entrer, répondit Jane, frissonnant à cause du vent qui ébouriffait ses cheveux et soulevait le bas de son manteau. L'assassin aussi, malheureusement.

Maura lui lança un regard incisif.

— Tu as déjà conclu à un homicide ?

— Attends de voir le corps, et tu comprendras.

Maura enfila des gants en latex et des surchaussures et suivit Jane, qui pénétrait dans la nef. L'intérieur de l'église était encore plus inhospitalier que l'extérieur, à croire que le froid émanait des murs en pierre. La seule lumière provenait de la lampe qui signalait la présence d'une unité de scène de crime, tout au fond. Une ombre aussi dense que la nuit remplissait l'espace immense et résonnant d'échos.

— Comment a-t-on découvert le corps ? s'enquit Maura.

— Une passante a entendu des cris du dehors et appelé le 911. Selon le premier policier arrivé sur les lieux, la porte de derrière n'était pas fermée à clé. C'est lui qui a trouvé le corps.

Jane alluma sa Maglite et passa devant Maura. Les deux femmes longèrent plusieurs rangées de bancs avant d'atteindre l'autel, où les attendaient Barry Frost et trois techniciens. Les quatre hommes formaient un cercle solennel autour de la victime, comme pour la

protéger d'éventuels prédateurs tapis dans l'obscurité. Ils s'écartèrent, révélant le corps d'une jeune femme étendue sur le sol, la tête renversée en arrière, la bouche grande ouverte.

— D'après ses papiers, elle s'appelait Kimberly Rayner et avait dix-sept ans, indiqua Frost.

Maura s'approcha. La fille avait des cheveux blonds et gras, le visage crasseux.

— Elle est entièrement habillée, remarqua Jane. A priori, on peut exclure une agression sexuelle. Mais tu as vu les marques de strangulation ?

Elle pointa sa lampe vers la gorge de la victime, laquelle présentait des meurtrissures caractéristiques. Si la mort avait bouffi son visage, son corps était d'une maigreur squelettique. Des clavicules exagérément saillantes, des poignets aussi frêles que des pattes d'oiseau... La malnutrition avait contraint l'organisme de la malheureuse à consumer ses muscles et ses réserves de graisse afin d'alimenter son cœur et son cerveau.

— Tu veux savoir ce qui nous a vraiment secoués ? reprit Jane.

— Tu veux dire, en plus de l'état du corps ?

Jane se retourna, et le faisceau de sa lampe tomba sur une surface qui miroitait dans la pénombre.

Maura, d'ordinaire imperturbable, étouffa un cri de stupeur : devant elle béait un cercueil.

Un bruissement d'ailes agita les ténèbres au-dessus de leurs têtes. Jane leva les yeux et frissonna : une ombre volait en cercles sous le plafond.

— Une chauve-souris, murmura-t-elle. On en a aperçu d'autres tout à l'heure.

Maura laissa échapper un rire nerveux.

— Une chauve-souris... et un cercueil ouvert ?

— Tu n'as pas vu le meilleur, dit Jane en se dirigeant vers le cercueil. Approche !

— Ne me dis pas qu'il y a un vampire dedans ?!

Jane braqua sa lampe vers l'intérieur du cercueil. Une dizaine de cheveux noirs adhéraient à l'oreiller en satin.

— *Quelqu'un* était couché dedans, répondit-elle. Était-il mort ou seulement endormi ? C'est toute la question !

Maura ne pouvait détacher les yeux des cheveux. Puis elle se secoua, comme si elle voulait briser le sort que lui avait jeté cet endroit.

— Il y a forcément une explication logique... commença-t-elle.

— C'est ce que tu dis toujours.

Maura indiqua des taches de cire fondue sur le sol.

— On a fait brûler des bougies, remarqua-t-elle. Et là, regarde ! Un grand carton avec des couvertures. Quelqu'un a campé ici, peut-être la victime...

— Ou le type qui dormait dans le cercueil. Seulement, il n'est plus là.

Maura retourna auprès du corps.

— Il fait trop sombre pour que je l'examine, dit-elle. Il faut l'emporter à la morgue.

Elle composa un numéro sur son portable.

— Ici le Dr Isles. Nous avons un corps à transporter.

— On devrait peut-être d'abord lui planter un pieu dans le cœur, marmonna un des techniciens. Par précaution.

Le froid s'était accentué, et Jane distinguait son propre souffle

dans la pénombre – un nuage spectral qui se dissipait aussitôt dans la nuit. Kimberly Rayner avait l'âge d'aller au lycée, pensa-t-elle en contemplant le corps. Une fille de dix-sept ans flirte avec les garçons, songe à ses études et à son avenir. Qu'est-ce qui explique ou permet qu'elle soit étendue morte sur des dalles glacées ?

— Inspecteur Rizzoli ? appela un des techniciens. J'ai trouvé une empreinte de pied !

Jane s'approcha et discerna une trace boueuse.

— Trop grande pour appartenir à la victime, commenta-t-elle. On dirait une chaussure d'homme, pointure 42 ou 43.

Elle remonta la piste que dessinaient les empreintes jusqu'à une porte qu'ils n'avaient pas encore remarquée. Quelqu'un était entré par là.

Jane la poussa et découvrit un jardin envahi par les mauvaises herbes et jonché de feuilles mortes. Soudain une branche craqua près d'elle. Elle pointa sa lampe vers la source du bruit.

Une paire d'yeux luisait dans la nuit.

Jane dégaina en un clin d'œil et visa l'inconnu qui la fixait toujours.

— Police de Boston ! Identifiez-vous !

La silhouette en noir jaillit du buisson et prit la fuite.

— Halte !

L'inconnu continua à courir. Jane se lança à sa poursuite. La croûte de givre qui recouvrait la boue craquait sous ses semelles tandis que la silhouette du fugitif apparaissait et disparaissait tour à tour, comme s'il n'était pas tout à fait solide... ni tout à fait humain.

— Rizzoli ? appela Frost.

Elle ne prit pas le temps de lui répondre. Le fugitif était rapide – trop rapide pour elle. Ses muscles lui faisaient mal, et l'air glacé lui brûlait les poumons. Devant elle, la silhouette sombre sauta par-dessus une barrière et se fondit dans la nuit.

A son tour, Jane escalada la barrière, s'écorchant les mains sur le bois brut. Quand elle retomba au sol, une vive douleur remonta le long de ses jambes. Elle se trouvait dans un nouveau jardin, entièrement clos. Elle jeta des regards anxieux autour d'elle, attentive au moindre mouvement, et se figea : une ombre venait de glisser près d'une cabane à outils.

Tenant son pistolet à deux mains, elle s'avança à pas prudents. A l'intérieur de la cabane, l'obscurité était si dense qu'elle semblait former un bloc de ténèbres. Elle s'immobilisa sur le seuil, tous ses sens en alerte.

Soudain, un son lui fit dresser les cheveux sur la tête. Une respiration saccadée, non devant elle, mais juste derrière...

Elle fit volte-face et devina une silhouette, tapie craintivement dans l'ombre. Quand elle braqua sa lampe dans sa direction, l'inconnu leva les bras pour se protéger les yeux.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Personne !

— Debout ! Montrez-vous !

Lentement, l'individu se releva et baissa ses bras grêles. Jane

distingua alors un visage d'une pâleur surnaturelle et des cheveux lustrés, aussi noirs que ceux qu'ils avaient découverts dans le cercueil.

— C'est dingue, on dirait vraiment un vampire, murmura Barry Frost en dévisageant le jeune homme à travers la glace sans tain de la salle d'interrogatoire.

Le suspect, âgé de dix-huit ans, s'appelait Lucas Henry. En inversant son nom et son prénom, on obtenait Henry Lucas. Sa mère était-elle consciente d'avoir affublé son fils du nom d'un des pires tueurs en série qui aient jamais existé ? Pour l'heure, le garçon semblait plus effrayé que dangereux. Tassé sur sa chaise, il avait le front barré d'une longue mèche noire. Avec ses pommettes saillantes, ses yeux profondément enfoncés, il ressemblait à un squelette vivant. Ses nombreux piercings – au nez, à la lèvre et Dieu sait où encore – avaient affolé le portique de sécurité à l'entrée du QG de la police de Boston.

— Qu'est-ce qui peut inciter les gosses à se faire trouser de partout ? s'interrogea Frost. J'avoue que ça me dépasse...

— C'est un truc de gothiques, lui expliqua Jane. Tu sais, la mort, la douleur, l'anéantissement... Ça les amuse.

— Celui-ci ne donne pas l'impression de beaucoup s'amuser.

— Allons lui apporter un peu de distraction.

A la vue de Jane et Frost, Lucas se redressa sur sa chaise et leva vers eux un regard angoissé. Malgré ses piercings et sa veste en cuir imprimée d'une tête de mort, il avait tout l'air d'un gamin apeuré... Un gamin qui avait peut-être noué ses mains frêles autour du cou de Kimberly Rayner et serré jusqu'à lui ôter la vie.

En s'asseyant en face de lui, Jane remarqua que ses yeux soulignés d'eye-liner étaient rouges d'avoir pleuré.

— Tu ne veux toujours pas d'avocat ? demanda-t-elle.

— J'ai rien fait de mal !

— C'est non, alors ?

— Elle était vivante quand je l'ai quittée. Je le jure !

— Dis-nous comment tu as rencontré Kimberly Rayner.

Le garçon prit une profonde inspiration.

— C'était il y a quelques mois, dans Harvard Square. On s'est reconnus au premier coup d'œil...

— Tu l'avais déjà vue avant ?

— Non. Je veux dire que j'ai su tout de suite qui elle était, et réciproquement.

— C'est-à-dire ?

— Elle et moi, on est différents.

— Tous les gosses croient être différents.

— Mais nous, on l'est vraiment.

— De quelle manière ?

— On n'est pas humains.

Un long silence suivit cette déclaration.

— C'est marrant, dit enfin Jane. A moi, tu m'as l'air très humain.

— Seulement en apparence. Mais si vous examinez mes cellules au microscope, vous verrez que je ne suis pas comme tout le monde. Je le sais depuis que je suis tout petit. Je ne me nourris pas comme vous. Pour survivre, j'ai juste besoin d'air et de...

— Laisse-moi deviner : de sang ?

Le garçon plissa les yeux.

— Vous vous moquez de moi...

— Tu voudrais nous faire croire que tu es un vampire ? demanda Frost, qui avait du mal à garder son sérieux.

— Certains nous appellent ainsi. On est une sous-espèce humaine de mœurs nocturnes et hémophagiques. Ça veut dire qu'on se nourrit de sang.

— Merci, j'avais compris. Et ce sang, vous vous le procurez comment ?

— On ne tue personne, si c'est ce à quoi vous pensez. On représente la branche pacifique de notre sous-espèce. Parfois, des volontaires nous offrent des tubes de sang...

— Des volontaires ?!

— Des connaissances, des copains de lycée... Ou alors, on vole une ou deux poches à la banque du sang. Mais, le plus souvent, on consomme du sang animal qu'on achète à un boucher. C'est ce qui nous donne notre force surhumaine, précisa-t-il en bombant sa poitrine creuse.

Jane considéra sa pâleur anémique, ses yeux caves. S'il y avait quelque chose de surhumain chez lui, c'était sa folie.

— Kimberly Rayner était un vampire, elle aussi ?

— Oui. Quand elle s'est barrée de chez elle, il y a quelques semaines, je l'ai invitée à squatter l'église avec moi.

— Vous couchiez ensemble dans le cercueil ?

— Non ! Entre nous, c'était platonique. Je lui avais installé un grand carton. A l'abri de la lumière...

— Les vampires sont supposés être immortels, non ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— J'en sais rien ! A un moment, ses cris m'ont réveillé. Elle se roulait par terre en hurlant qu'elle avait mal au ventre. Je suis sorti lui acheter du Pepto-Bismol, même s'il faisait encore jour. A mon retour, environ une heure plus tard, il y avait une voiture de police devant l'église. Je ne savais même pas qu'elle était morte, acheva-t-il en baissant la tête.

— Et si tu nous racontais ce qui s'est vraiment passé ?

— Je vous l'ai dit !

Jane se pencha vers lui par-dessus la table et vrilla ses yeux dans les siens.

— Je vais te dire comment je vois les choses : tu as voulu coucher avec elle, ou tu as brusquement eu envie de goûter son sang. Ou alors, tu as pété un câble et tu l'as attaquée.

— Non ! Ce n'est pas...

— Tu as mis tes mains autour de sa gorge pour la faire taire. Comme elle n'arrêtait pas de crier, tu as serré, de plus en plus fort. Et soudain, plus rien... C'était un accident, pas vrai ?

— N'importe quoi ! Pas du tout...

On frappa à la porte, et l'inspecteur Darren Crowe passa la tête.

— Le père de la gosse vient d'arriver, annonça-t-il. Je le fais attendre dans...

Il fut interrompu par un homme qui l'écarta sans ménagement et fit irruption dans la salle.

— Espèce de taré ! gronda-t-il en se postant devant Lucas.

Puis il se jeta sur lui.

— Si un salaud avait tué votre enfant, vous aussi, vous voudriez lui faire la peau !

Tony Rayner, le père de Kimberly, était si costaud que les trois policiers avaient dû unir leurs efforts pour l'éloigner de Lucas, lequel se terrait à présent dans un angle de la salle.

— On n'a aucune preuve de la culpabilité de ce garçon, lui objecta Jane.

— Non mais, regardez-le ! protesta Rayner. Ça crève les yeux qu'il est coupable !

Jane se tourna vers Frost.

— Tu peux emmener Lucas à côté ?

— J'aurais dû te régler ton compte il y a quelques mois, quand tu lui tournais autour, lança Rayner au jeune garçon. Si je l'avais fait, elle serait encore en vie.

— C'est votre faute si elle est partie, répliqua Lucas.

— J'ai tout de suite vu clair dans ton jeu, sale...

— Elle vous détestait ! Sa mère aussi vous détestait !

Jane eut le réflexe de s'interposer entre les deux hommes. Elle sentit son chemisier se déchirer, et Lucas poussa un cri bref. Avec l'aide de Crowe, elle plaqua Rayner contre la table et lui passa les menottes pendant que Frost entraînait Lucas dans le couloir.

— Ça, c'était pas cool, remarqua Crowe en asseyant Rayner de force. En plus, vous avez abîmé le chemisier de l'inspecteur Rizzoli.

Jane jeta un coup d'œil furieux à l'accroc qui dévoilait une bretelle de son soutien-gorge et récupéra son blazer au dossier de la chaise. Tandis qu'elle l'enfilait, elle vit Crowe sourire bêtement en se détournant ostensiblement.

— Vous vous êtes mis dans de sales draps, gronda-t-elle à l'intention de Rayner.

— Ce cinglé a tué ma fille, et c'est moi que vous coffrez ?

— Encore une fois, rien ne prouve qu'il soit coupable.

— Bon Dieu, il se prend pour un vampire !

— Ça ne veut pas dire qu'il ait tué votre fille.

— Ecoutez, dit Rayner d'un ton radouci, je suis désolé pour votre chemisier. Mais, s'il vous plaît, enlevez-moi ces menottes.

Jane et Crowe échangèrent un regard. La jeune femme pensa au casse-tête administratif qui découlerait de l'arrestation de Rayner, et elle s'imagina à la barre d'un tribunal : *Oui, Votre Honneur. Je comprends qu'il était bouleversé par la mort de sa fille. Mais ce chemisier m'avait coûté cent dollars...*

Avec un soupir, elle ouvrit les menottes.

— Et ce petit fumier ? demanda Rayner en se frottant les poignets. Vous allez l'inculper ?

— Ça, c'est à nous d'en décider, répondit Jane.

— C'est ce qu'on verra, grommela Rayner en lui coulant un regard de biais.

— Ça m'a tout l'air d'être un cas de folie à deux, déclara Maura. C'est mon diagnostic, en tout cas.

Evidemment, elle n'avait pu s'empêcher d'établir un diagnostic... Dès que Maura rencontrait quelqu'un, elle l'étudiait à la manière d'un scientifique disséquant mentalement une souris de laboratoire. Tandis qu'elle boutonnait le chemisier qu'elle venait d'enfiler, Jane remarqua que son amie avait les yeux rivés sur celui dont elle s'était dépouillée. Sans doute évaluait-elle la résistance à la traction du tissu, et la force qu'il avait fallu pour le déchirer.

— Quel dommage ! soupira Maura. C'est du shantung, non ?

— Oui. Je l'avais acheté en solde.

— C'est encore plus triste, alors. On mange ? Je vais mettre ce que j'ai pris chez le traiteur chinois sur des assiettes.

— Tu peux laisser tout ça dans les barquettes...

— Enfin, Jane !

Maura ouvrit un placard et en sortit de la vaisselle.

— Parle-moi de la « folie à deux », reprit Jane.

— C'est un délire partagé. Le délire de ces deux jeunes consistait à se prendre pour des vampires. Il semble qu'ils l'aient poussé très loin, jusqu'à éviter la lumière du jour, se nourrir de sang, dormir dans un cercueil...

— Lucas Henry ne va pas tarder à le retrouver, son cercueil. On n'a pas assez d'éléments pour le retenir plus longtemps. C'est possible, à ton avis, de se nourrir uniquement de sang ?

Maura réfléchit quelques instants.

— Le sang est riche en fer, dit-elle enfin, mais il manque des vitamines essentielles à l'organisme. Et il faudrait en consommer trois litres par jour pour un apport calorique suffisant. Bon appétit, conclut-elle en déposant une assiette garnie de poulet kung pao et de germes de pois sautés devant Jane.

— Merci pour les détails...

— Ça explique les carences dont souffrait Kimberly Rayner. J'ai vu davantage de graisse sur des cadavres d'anorexiques. Si elle se

nourrissait uniquement de sang, on peut comprendre qu'elle n'ait pas eu la force de résister à son agresseur.

— Elle n'aurait même pas eu la force de combattre le virus du rhume !

D'un geste expert, Maura saisit une bouchée de poulet entre ses baguettes.

— En réalité, le rhume commun n'est pas causé par un virus en particulier. Ce terme désigne une variété de symptômes qui...

Elle s'interrompt.

— Quoi ? s'enquit Jane.

— Tu viens de soulever un point intéressant.

— Ah oui ?

— Oui, en parlant de la vulnérabilité de Kimberly à la maladie.

— Quel rapport avec sa mort ? On l'a étranglée.

— C'est ce qu'indiquent les apparences. Mais l'autopsie pourrait nous réserver des surprises.

A travers la vitre, Jane et Frost regardaient la jeune morte étendue sur la table d'autopsie, nue. Ses crêtes iliaques semblaient vouloir traverser sa peau, et ses côtes saillaient d'une manière grotesque. Au-dessus du cou, le visage gonflé, aux paupières bouffies et presque closes, formait un contraste choquant avec le corps décharné.

— Tu es sûr de vouloir rester ? demanda Jane à Frost.

— T'inquiète. Je me sens d'attaque.

— C'est ce que tu avais dit la dernière fois, marmonna Jane en poussant la porte de la salle d'autopsie.

Evitant de poser les yeux sur l'assortiment de scies, scalpels et pincettes que Maura et son assistant avaient disposés sur un plateau, elle concentra son attention sur Kimberly Rayner. A peine quelques mois plus tôt, celle-ci devait être une jolie blonde aux yeux bleus qui faisait tourner la tête des garçons. A présent, on aurait dit une enveloppe vide. Son régime alimentaire à base d'air et de sang était-il seul responsable de son état ?

— Les radios n'ont rien révélé, annonça Maura en allumant les puissants projecteurs qui éclairaient la table. On va examiner le cou de plus près.

— On dirait vraiment des marques de strangulation, remarqua Jane. Viens voir, lança-t-elle à Frost, placé stratégiquement près de l'évier.

— Je vois très bien d'ici, affirma-t-il.

— C'est incroyable comme le visage est gonflé, reprit Jane. Ça indique qu'on lui a serré la gorge, non ?

— Un choc anaphylactique – une réaction allergique – peut provoquer les mêmes signes...

Soudain le front de Maura se plissa au-dessus du masque chirurgical.

— Un *Latrodectus facies*, murmura-t-elle.

— Pardon ?

Au lieu de répondre, Maura saisit une loupe et fit pivoter la tête de la jeune fille.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-elle en examinant le côté du cou. Elle est tellement minuscule que j'ai failli ne pas la voir.

— Quoi donc ? fit Frost, avant de décrocher son portable qui s'était mis à sonner.

— Une trace de piquûre.

Maura fit tourner la tête du cadavre afin d'examiner le côté opposé du cou.

— Il y en a une autre ici !

— Tu veux dire qu'on lui a soutiré du sang à l'aide d'une seringue ?

— Non...

— Rizzoli ! appela Frost. On file à l'église Saint Anthony.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Le père de la gosse... Il a pris Lucas Henry en otage et il menace de le tuer.

Quatre véhicules de police étaient garés devant l'église, leurs rampes lumineuses jetant des éclairs, quand Jane et Frost descendirent de leur voiture.

— Il est retranché à l'intérieur avec le gosse, leur indiqua un agent. On surveille les issues. On a tenté de le raisonner, mais il refuse de coopérer.

— Je vais lui parler, dit Jane en enfilant un gilet en Kevlar.

— Faites attention, il a déjà tiré à plusieurs reprises. C'est un riverain, alerté par les coups de feu, qui nous a prévenus.

— Le gosse est indemne ?

— Il nous a répondu, mais je n'en sais pas plus.

L'agent jaugea Jane du regard, comme s'il doutait de sa capacité à gérer la situation, avant d'ajouter :

— L'équipe d'intervention sera là d'une minute à l'autre. Je crois que vous feriez mieux...

— Je connais Rayner. C'est à moi de m'en occuper.

Jane s'approcha de l'entrée de l'église et cria à travers la porte :

— Monsieur Rayner ! C'est l'inspecteur Rizzoli. J'aimerais discuter avec vous.

La voix de Rayner lui parvint de l'intérieur :

— Vous perdez votre temps ! Rien ne me fera changer d'avis !

Au moins, il ne proférerait pas de menaces.

La jeune femme annonça :

— Je vais ouvrir la porte et entrer seule.

N'obtenant pas de réponse, elle prit une profonde inspiration et franchit le seuil.

Il faisait sombre dans la nef, éclairée par la flamme tremblante d'un unique cierge. Jane n'aperçut ni Rayner ni Lucas, mais elle entendit les gémissements apeurés du jeune homme.

— Il est fou ! sanglota-t-il. Il est entré pendant que je dormais. Il dit qu'il va me tuer !

Quand les yeux de Jane se furent habitués à la pénombre, elle distingua Lucas, blotti contre un banc. Debout près de lui, Rayner

pointait une arme sur sa tête.

— Relâchez le garçon, dit Jane. Vous ne servez les intérêts de personne en le retenant.

— Vous vous trompez, répliqua Rayner. Je sers la justice.

— Et ça vaut la peine de risquer votre vie ?

— Il faut que quelqu'un paie. Vous savez aussi bien que moi qu'il a tué ma fille.

— C'est faux ! protesta Lucas. Je n'arrête pas de vous le répéter !

— S'il est coupable, reprit Jane, nous veillerons à ce qu'il soit puni.

— Vous l'avez dit vous-même hier : vous n'avez pas de preuve contre lui. Ma gamine est morte, et ce salaud va ressortir libre du tribunal.

Malgré l'obscurité, Jane vit Rayner redresser le bras et raffermir sa prise sur la crosse de son arme. Elle tirait son pistolet de son étui quand son portable sonna. Tous les trois se figèrent au seuil de l'irréparable.

— Si Lucas a tué votre fille, déclara Jane, laissant sonner son téléphone, je vous promets de le prouver et de l'envoyer en prison.

Rayner et elle se dévisagèrent dans la pénombre. Soudain une nouvelle sonnerie déchira le silence. Sans quitter Jane des yeux, Rayner appliqua son portable contre son oreille.

— Allô ?

Plusieurs secondes s'écoulèrent, puis il se pencha et fit glisser l'appareil sur le sol en direction de Jane.

— C'est pour vous, annonça-t-il.

Perplexe, Jane ramassa le téléphone.

— Rizzoli.

— Jane, je me trouve juste à l'extérieur de l'église, fit la voix de Maura. Lucas Henry est innocent.

— Dans ce cas, qui a tué Kimberly ?

— L'assassin est dedans, avec vous !

Ils entendirent les pas de Maura résonner sur les dalles tandis qu'elle se dirigeait vers eux dans l'obscurité.

— Je suis seule ! leur lança-t-elle. Je n'ai pas d'arme, juste une lampe torche que je vais allumer.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? marmonna Rayner.

— Je suis le Dr Maura Isles, se présenta la jeune femme. C'est moi qui ai pratiqué l'autopsie de votre fille, et je suis en mesure de prouver que Lucas Henry ne l'a pas tuée.

— Comment ?

— En vous désignant le véritable coupable.

Maura alluma sa lampe et Jane cligna des yeux, éblouie.

— Lucas, montrez-moi l'endroit où dormait Kimberly.

— Je n'avais pas trouvé de cercueil pour elle, dit le garçon d'une voix chevrotante. Alors on a récupéré un carton dans la rue. Par ici...

Le faisceau lumineux balaya la pénombre et se posa sur un carton d'emballage assez grand pour avoir contenu une machine à laver. Maura s'en approcha et déchiffra l'étiquette indiquant sa provenance.

— Il vient de Caroline du Nord, annonça-t-elle.

— Et alors ? fit Rayner.

Maura s'accroupit et scruta l'intérieur du carton.

— Jane, tu pourrais venir jeter un coup d'œil ?

Jane la rejoignit.

— Tu vas m'expliquer ce que tu fabriques ? lui murmura-t-elle.

— Comme je te l'ai dit, je m'apprête à vous désigner l'assassin.

Maura promena sa lampe dans le carton, révélant des couvertures froissées, un oreiller taché.

— Là ! s'exclama-t-elle.

Jane avisa dans un angle une toile fine et transparente qui renfermait une minuscule créature vivante.

— Une araignée ?!

— Du genre *Latrodectus*. Une veuve noire... Elle a probablement voyagé depuis la Caroline du Nord avec le carton et mordu Kimberly dans son sommeil. Le venin est rarement mortel pour un adulte en

bonne santé. Malheureusement, Kimberly souffrait de malnutrition, et son organisme était affaibli.

Maura baissa la voix afin que seule Jane puisse entendre la suite :

— La pauvre gosse a dû souffrir le martyr... Spasmes musculaires, douleurs abdominales et, pour finir, mort par arrêt respiratoire. Pas étonnant qu'on ait entendu ses cris depuis la rue.

Jane se redressa et se tourna vers Rayner.

— Votre fille n'a pas été assassinée, monsieur, mais mordue par une araignée. C'était un accident. Et la coupable se trouve là, dans ce carton.

Rayner abaissa lentement son arme. Il ne réagit même pas quand Jane lui passa les menottes.

— Tout ce que je voulais, chuchota-t-il, c'était obtenir justice pour la mort de ma petite fille.

— Et vous l'aurez, lui affirma Jane. Un coup de talon, et Kimberly sera vengée.

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© 2010 by Tess Gerritsen
Originally appeared on www.tnt/tv in 2010

© Presses de la Cité, 2014 pour la traduction française

